This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

V

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE
de l'Académie Goncourt

V

L'ENVERS DU MUSIC-HALL
MITSOU
LA PAIX CHEZ LES BÊTES
LES HEURES LONGUES
LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE

Le Fleuron

se vend à Paris, 26 rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

843.7
C691f

4652

Droits de traduction de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1949 by Le Fleuron.
Printed in France.

Digitized by Google

L'ENVERS DU MUSIC-HALL

Digitized by Google

Paru en 1913, sous la signature : Colette (Colette Willy) à la Librairie Flammarion. Il a été tiré : 30 exemplaires sur hollande.

Digitized by Google

EN TOURNANT

LA HALTE

C'est à Flers qu'un train cahoteur et pas pressé nous jette, nous abandonne, troupe ensommeillée, bâillante et geignarde, par un après-midi de beau printemps acide, éventé de brise d'est, bleu, rayé de nuées légères, odorant de lilas à peine ouverts...

L'air libre fouette nos joues, et nous plissons les yeux, blessés, comme des convalescents qu'on libère trop tôt. Le train qui nous emmènera ne part que dans deux heures et demie...

— Deux heures et demie ! Qu'est-ce qu'on va faire ?

— On va envoyer des cartes postales...

— On va prendre un café-crème...

— On va faire un piquet...

— On va voir la ville...

L'administrateur de la tournée nous suggère de visiter le parc : comme ça, il pourra dormir au buffet, le nez dans son col relevé, sans entendre son troupeau hargneux grogner autour de lui...

— Allons visiter le parc !

Digitized by Google

Nous voici hors de la gare, et l'hostile curiosité de la petite ville nous escorte.

— Ils n'ont jamais rien vu, ceux-là ! dit l'ingénue, agressive. D'abord, les villes où on ne joue pas, c'est toujours des villes de « pédezouilles » !

— Celles où on joue aussi, observe la duègne, désabusée.

Nous sommes laids, sans grâce et sans humilité. Pâles de surmenage, ou bien rouges d'un déjeuner hâtif. La pluie de Douai, le soleil de Nîmes, le vent salin de Biarritz ont verdi, roussi ces lamentables « pelures » de tournée, grands manteaux cache-misère qui se targuent d'un *genre anglais*. Nous avons dormi, tout autour de la France, sur nos chapeaux-bonnets avachis, sauf la grande coquette qui balance, sur un plateau de velours noir poussiéreux, trois plumes pompeusement funéraires...

Je les regarde aujourd'hui comme si je ne les avais jamais vus, ces trois panaches de corbillard, et la femme dessous.

Dans « la ville où on ne joue pas », elle apparaît déplacée, saugrenue, avec son profil bourbonien : « Je ne sais pas pourquoi, tout le monde me dit que je ressemble à Sarah... Qu'est-ce que vous en pensez ? »

Une gaie petite bourrasque houspille nos jupes, comme nous débouchons sur une place, et les cheveux oxygénés de l'ingénue livrent au vent leurs mèches ondulées. Elle crie, en retenant son chapeau, et je vois, entre ses sourcils et ses cheveux, au long de la tempe, une ligne rouge mal essuyée — le rouge d'hier soir...

Que n'ai-je la force de détourner les yeux, quand les caleçons de la duègne bravent la lumière, des caleçons cachou plissés sur des bottines de drap ! Et quel mirage me ferait oublier le faux col de notre jeune premier, blanc gris, avec une ligne de « fond de teint » ocre dans le haut... La pipe du comique, sa grasse pipe juteuse, le mégot du second

Digitized by Google

régisseur, le ruban violet, noirâtre, de l'accessoiriste, la barbe déteinte et coagulée du père noble, quel rideau féerique de fleurs et de plantes mouvantes me les cachera ? Ah ! qu'on les voit bien, dans « la ville où on ne joue pas » !

Et moi-même, hélas !... Je n'ai pas passé si vite devant la vitrine de l'horloger que le miroir ne m'ait montré mes secs cheveux ternes, et ces deux ombres tristes sous les yeux, et la bouche sèche de soif, et la taille veule sous le tailleur marron dont les basques molles se soulèvent et retombent... J'ai l'air d'un hanneton découragé, battu par la pluie d'une nuit de printemps... J'ai l'air d'un oiseau déplumé... J'ai l'air d'une gouvernante dans le malheur... J'ai l'air... mon Dieu, j'ai l'air d'une actrice en tournée, et c'est assez dire...

Voici le parc promis. La récompense valait bien cette longue promenade traînassante sur des pieds fatigués de rester chaussés dix-huit heures par jour... Un parc profond, un château endormi, toutes persiennes closes, au milieu d'une pelouse, des avenues d'arbres au maigre et tendre feuillage à peine déroulé, des jacinthes sauvages et des coucous...

Comme on tressaille malgré soi en étreignant, sous des doigts chauds, une fleur vivante, froide dans l'ombre, raidie d'une vigueur neuve !... Une lumière tamisée, clémente aux visages meurtris, impose la détente et le silence. Un souffle vif descend soudain du faîte des arbres, court dans l'allée en pourchassant des brindilles et se perd devant nous comme un fantôme malicieux...

Nous nous taisons, pas assez longtemps.

— Ah ! la campagne !... soupire l'ingénue.

— Oui... Si on s'asseyait ? propose la duègne. Les jambes me rentrent.

Au pied d'un hêtre satiné, nous nous reposons, errants sans gloire et sans beauté. Les hommes fument, et les femmes

Digitized by Google

tournent les yeux vers les issues bleues de l'allée, vers un bouquet ardent de rhododendrons couleur de braise, épanoui sur un gazon proche...

— Moi, la campagne, ça me vanne, dit le comique en bâillant. Ça me fiche un sommeil !...

— Oui, mais c'est une fatigue saine ! décrète la duègne.

L'ingénue hausse ses épaules dodues :

— Une fatigue saine ! vous me faites suer ! Rien ne vieillit une femme comme de vivre à la campagne, c'est connu !

Le second régisseur retire sa pipe, crache, et commence :

— Une impression de mélancolie, qui n'est pas sans grandeur, se dégage de...

— Ta bouche !... gronde tout bas le jeune premier, qui consulte sa montre comme s'il craignait de manquer une entrée.

Un grand garçon mou et pâle, qui joue les utilités, regarde marcher un petit « bousier » cuirassé d'acier bleu, et le taquine du bout d'une paille...

Je respire avec application, pour chercher et rappeler des odeurs oubliées, qui montent à moi comme du fond d'un puits frais. Il y en a qui m'échappent et dont je ne sais plus les noms...

Aucun de nous ne rit, et si la grande coquette fredonne, c'est un petit air si rompu, si dolent... Nous ne sommes pas bien ici, tout y est trop beau !

Un paon familier paraît, au bout de l'avenue, et derrière l'éventail qu'il déploie, nous nous apercevons que le ciel devient rose... Le soir va venir. Le paon marche lentement de notre côté, comme un gardien courtois chargé de nous évincer. Oh ! oui, allons-nous-en... Mes compagnons courent presque, à présent...

— Voyez-vous que nous le rations, mes enfants !...

Nous savons bien, tous, que nous ne manquerons pas le

Digitized by Google

train. Mais nous fuyons le beau jardin, le silence et la paix, la noble oisiveté, la solitude dont nous sommes indignes. Nous courons vers l'hôtel, vers la loge étouffante et la rampe qui aveugle. Nous courons, pressés, bavards, avec des cris de volailles, vers l'illusion de vivre très vite, d'avoir chaud, de travailler, de ne penser guère, de n'emporter avec nous ni regret, ni remords, ni souvenir...

ON ARRIVE, ON RÉPÈTE

Vers onze heures, nous arrivons à X..., une grande ville (peu importe le nom) où on ne paie pas mal, où on travaille beaucoup; le public, gâté, veut les « grands numéros » tout de suite après Paris... Il pleut : une de ces pluies de printemps, tièdes, qui donnent sommeil et ramollissent les jarrets.

Le déjeuner lourd, la fumée de la brasserie — après la nuit passée dans le train — font de moi la bête la plus rechignée, qui boude au travail de l'après-midi. Mais Brague ne badine pas :

— Grouille-toi le mou, allons ! La répétition est à deux heures.

— La barbe ! Je rentre à l'hôtel, et je dors ! Et puis je ne veux pas que tu me parles sur ce ton-là !

— Escusez, princesse. Je voulais simplement vous prier d'avoir l'extrême bonté de vous manier le pète. Les plâtres nous attendent.

— Quels plâtres ?

— Ceux de l'établissement. On jouera à la fraîche, ce soir.

Digitized by Google

J'oubliais. Nous étrennons un music-hall nouveau, qui s'appelle l' « Atlantic », ou le « Gigantic », ou l' « Olympic », un nom de paquebot. Trois mille places, un bar américain, des attractions au promenoir pendant les entr'actes, un orchestre de tziganes dans le hall... Nous lirons ça demain dans les journaux; pour nous autres, ça ne change rien, sauf que nous sommes sûrs de tousser dans les loges, parce que le calorifère neuf chauffera trop ou parce qu'il ne chauffera pas assez.

Je marche derrière Brague, qui se fraie un chemin à coups de coude sur l'avenue du Nord, encombrée d'employés et d'ouvrières qui se rendent, comme nous, à leur usine. Un piquant soleil de mars fait fumer la pluie, et mes cheveux défrisés pendent, comme dans le bain de vapeur. Le pardessus de Brague, trop long, lui bat les mollets et se crotte à chaque pas. A nous regarder, nous valons dix francs par soirée, Brague pas rasé et moucheté de boue, moi ivre de sommeil et coiffée en skye-terrier...

Je me laisse guider par mon camarade, et je remâche, à demi assoupie, des chiffres consolants : la répétition marquée pour deux heures; donc, on peut compter sur quatre heures et demie... Une heure et demie ou deux heures de répétition avec l'orchestre, ça nous met à sept heures à l'hôtel; la toilette, le dîner; on retourne à la boîte à neuf heures; on est rhabillée à minuit moins le quart; le temps de boire une citronnade à la brasserie... Eh ! mon Dieu, faisons-nous une raison : dans dix petites heures, je serai dans un lit, avec le droit d'y dormir jusqu'au déjeuner du lendemain ! Un lit, un lit bien froid, bien tendu, avec la boule en caoutchouc tout au fond, molle sous les pieds comme un ventre de bête chaude...

Brague tourne à gauche, — je tourne à gauche; il s'arrête court, — je m'arrête court.

Digitized by Google

— Bon Dieu ! s'écrie-t-il, c'est pas possible !

Réveillée, je juge, d'un coup d'œil, que ce n'est, en effet, pas possible...

Des tombereaux, chargés de sacs de plâtre, barrent la rue. Un échafaudage masque un édifice pâle, indécis, comme à peine figé, et des maçons moulent en hâte des femmes nues, des couronnes de laurier et des guirlandes Louis XVI, au-dessus d'un porche noir, d'où s'échappe un tumulte de marteaux, de cris confus, de scies, comme si tous les Nibelungen y forgeaient ensemble.

— C'est là ?

— C'est là.

— Tu es sûr, Brague ?

Je reçois, en réponse, un foudroyant coup d'œil, que mérite seul l'imprévoyant architecte de l'Olympic...

— Je voulais dire : tu es sûr qu'on répète ?

On répète. Cela passe la vraisemblance, mais on répète. Nous franchissons, sous une pluie collante de plâtre liquide, le porche noir; nous sautons par-dessus les rouleaux de tapis qu'on cloue et dont la royale pourpre se marque, à mesure, de semelles boueuses. Nous escaladons, par delà la scène, l'échelle provisoire qui conduit aux loges d'artistes, nous revenons, effarés, assourdis, à l'orchestre.

Une trentaine d'exécutants s'y démènent. On entend des bouffées de musique pendant les accalmies des marteaux. Au pupitre du chef, un être maigre, chevelu, barbu, bat des bras et de la tête, les yeux vers les frises, avec la sérénité extasiée des sourds...

Nous sommes là une quinzaine de « numéros », ahuris, découragés d'avance. Nous ne nous connaissons pas, mais nous nous reconnaissons. Il y a le diseur à huit francs le cachet, celui qui s'en fiche, et qui dit :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me f... ? Je suis

Digitized by Google

engagé à partir de ce soir, je touche à partir de ce soir.

Il y a le comique à gueule chafouine d'avoué, qui parle de « juridiction » et qui entrevoit « un procès très intéressant ».

Il y a la famille allemande — trapèze et jeux icariens — sept hercules à figure d'enfants, craintifs, étonnés, déjà soucieux à cause du chômage possible...

Il y a la petite « tour de chant », celle « qui n'a pas de chance », celle qui a toujours « des embêtements avec la direction », celle à qui on a volé « pour vingt mille francs de bijoux », le mois dernier, à Marseille ! C'est elle aussi, naturellement, qui a perdu sa malle de costumes en route, et qui a eu « des mots » avec la patronne de l'hôtel...

Il y a même, sur le plateau, un extraordinaire petit homme, usé, les joues fendues de deux grands plis ravinés, un « ténor à voix » d'une cinquantaine d'années, vieilli dans quelles lointaines provinces ? Indifférent au bruit, il répète, implacablement.

A chaque instant, il ouvre les bras pour interrompre l'orchestre et court, de la contrebasse aux timbales, penché sur la rampe. Il a l'air d'un vieil oiseau méchant qui se berce sur la tempête. Il chante, il pousse de longs cris métalliques et malveillants, il exhume un répertoire désuet où, tour à tour, il incarne Pedro le bandit, le léger chevalier qui abandonne Manon, le fou qui ricane sinistrement, la nuit, sur la lande... Il me fait peur, mais il égaie Brague, revenu à son fatalisme de nomade.

Mon camarade fume, à la faveur du désordre, la « cibiche » défendue, et prête maintenant une oreille amusée au « phénomène vocal », une dame brune qui file des contre-*mi* presque insaisissables :

— Elle est crevante, pas ? Elle me fait comme si je l'écoutais chanter par le gros bout de la lorgnette.

Son rire nous gagne; un mystérieux réconfort naît et se

Digitized by Google

propage; nous sentons venir la nuit, l'heure des lampes, l'heure véritable de notre réveil, de notre gloire...

— *Ananké !* s'écrie soudain le comique processif et lettré. Si on joue, on joue; et si on ne joue pas, on ne joue pas !

D'un saut de danseur, il franchit la bordure d'une avant-scène et s'en va donner un coup de main aux électriciens. La « pas-de-chance » croque des bonbons anglais avec les sept hercules...

Je n'ai plus sommeil, je m'installe sur un ballot de linoléum roulé, côte à côte avec le « phénomène vocal » qui me tire les cartes. Encore une heure sans pensée, sans soucis, sans projets...

Obtus et gais, privés d'instinct et de prévoyance, nous ne sentons venir ni le lendemain, ni le malheur, ni la vieillesse, — ni la faillite du bel « établissement » trop neuf, qui sonnera très exactement dans un mois, juste le jour de la Sainte-Touche !

LE MAUVAIS MATIN

Aucun de nous quatre ne trouve grâce devant la lumière qui tombe du vitrage, verticale et froide comme une douche. Il est neuf heures du matin, l'aube des gens qui se couchent tard. Se peut-il qu'il y ait, à quelque deux kilomètres d'ici, un lit chaud, une tasse où fume encore un peu de thé parfumé ?... Il me semble que je ne me recoucherai

Digitized by Google

plus jamais. Cette salle de répétitions, qui connaît nos rendez-vous matinaux et rechignés, me désole.

— Aââh !... bâille tout haut la belle Bastienne.

Le mime Brague lui jette un regard féroce, qui réplique : « C'est bien fait ! » Il est pâle, et mal rasé; mais la belle Bastienne, affalée, tassée dans un manteau-guérite, apitoierait tout autre qu'un camarade, avec ses bourrelets roses sous les yeux et ses oreilles exsangues. Le compositeur Palestrier, blafard, le nez mauve, joue le poivrot qu'on a oublié la nuit au poste. Et moi... Seigneur ! ce coup de sabre au long de la joue, ces mèches en foin défrisé, cette peau que le sang paresseux déserte... On croirait que nous étalons, que nous exagérons notre disgrâce par une sorte de sadisme stupide. « C'est bien fait ! » dit le coup d'œil de Brague qui cingle ma joue creusée. Et le mien lui répond : « Tu en es un autre ! »

Nous flânons, au lieu d'abréger la répétition de notre mimodrame. Palestrier raconte pâteusement des histoires qui sont peut-être drôles, mais la cigarette éteinte qu'il mâche communique à ses paroles une redoutable odeur. Le poêle de la salle ronfle et ne chauffe pas encore; nous épions tous la petite fenêtre de mica, comme des sauvages transis espérant le lever splendide de l'astre...

— Avec quoi qu'ils chauffent, je me le demande ? hasarde Palestrier, rêveur. Peut-être avec des bûches en papier de journal qu'on serre dans du fil de fer. Je sais faire ça, moi. J'ai appris, l'année de mon prix du Conservatoire, chez une vieille dame qui me collait trois francs pour y jouer des valses... Des fois, je m'amenais chez elle : « Nous ne ferons pas de musique aujourd'hui, qu'elle faisait : ma chienne est énervée et le piano l'agace ! » Alors elle m'invitait à fabriquer sa provision de chauffage, tout journal et fil de fer. C'est elle aussi qui m'a enseigné à encaustiquer les cuivres; j'ai pas

Digitized by Google

perdu mon temps avec elle. A cette époque-là, pourvu que je bouffe, j'aurais tondu des chiens et coupé les chats...

Il contemple dans le carré de mica ardent sa jeunesse indigente, le temps où son talent se débattait au fond de lui comme une noble bête affamée. Elle est si vivante devant lui, sa jeunesse hâve et creuse, qu'il reprend, pour l'évoquer, la voix traînante et grasse, la savoureuse syntaxe du faubourg, et qu'il enfonce ses mains dans ses poches, en frissonnant des épaules...

Ce dur matin d'hiver nous trouve sans courage, sans élan vers l'avenir. Rien ne veut fleurir ni brûler en nous sous ce jour de neige sale. L'heure, le froid, le mauvais réveil, une malaria éphémère nous rejettent, voûtés et craintifs, vers ce qu'il y a de plus misérable, de plus humilié dans notre passé...

— C'est comme moi, dit soudain Brague. Bouffer... les gens qui ont toujours eu de quoi ne se figurent pas ce que c'est. Je me souviens d'un moment où j'avais encore crédit chez le bistrot, mais plus moyen d'avoir du bricheton... Quand j'avalais mon verre de vin rouge, j'aurais pleuré rien qu'à l'idée d'un petit croûton frais pour tremper dedans...

— C'est comme moi... continue la belle Bastienne. Quand j'étais toute gosse, quinze, seize ans, je tombais faible le matin, à la leçon de danse, parce que je ne mangeais pas assez. La maîtresse de ballet me demandait si j'étais malade, mais je crânais et je lui répondais : « C'est mon amant, Madame, qui m'a fatiguée ! » Un amant ! comme si j'avais su ce que c'était ! Elle levait les bras au ciel : « Ah ! vous ne le garderez pas longtemps, mon enfant, votre port de reine ! Mais qu'est-ce que vous avez toutes dans le corps ? » Ce que je n'y avais pas, c'était une bonne assiettée de soupe chaude, oui !...

Elle parle lentement, avec une sagesse appliquée, comme si elle épelait ses souvenirs. Assise, les genoux écartés, la belle Bastienne s'écrase dans une posture de ménagère qui

Digitized by Google

surveille la marmite. Son « port de reine » et son hardi sourire, elle les a rejetés comme des accessoires de scène...

Un accord plaqué, une gamme où s'accrochent des doigts gourds, nous émeuvent d'un frisson superficiel. Il va falloir quitter ma pose d'animal hibernant, tête penchée sur l'épaule, mains mêlées et recroquevillées comme de frileuses pattes... Je ne dormais pas. Je reviens, comme mes camarades, d'un rêve amer. La faim, la soif... ce doit être un supplice simple et complet, qui occupe toutes les heures, qui ne laisse pas de place à d'autres tourments... Il empêche de penser, il substitue à toute autre image celle d'un mets odorant et chaud; l'espoir, grâce à lui, ce n'est rien d'autre qu'un pain rond, dans une gloire de rayons...

Brague est debout le premier. Les rudes conseils, les invectives nécessaires font, en s'échappant de ses lèvres, un bruit familier. Que de laides paroles autour d'un beau geste !... Combien d'essais et d'échecs, sur ces trois visages de mimes où l'effort pose un masque tôt brisé ! Les mains obligées à parler, les bras un instant éloquents semblent se rompre soudain et font de nous, en retombant sans force, des statues mutilées...

Il n'importe. Le but, difficile à atteindre, n'est pas inaccessible. Nos paroles, de moins en moins pressées, se détachent de nous comme les fragments d'une gangue ingrate. Chargés d'un devoir plus subtil que ceux qui déclament les alexandrins ou échangent les répliques d'une prose vive, nous avons hâte d'écarter de nos muets dialogues la parole, l'obstacle grossier qui nous sépare du silence, du silence parfait, rythmé, limpide, orgueilleux de tout exprimer et qui ne reconnaît d'autre appui, d'autre frein, que la seule Musique...

Digitized by Google

LE CHEVAL DE MANÈGE

— La loge 17, c'est par ici ?

— ...

— Merci beaucoup, Madame. Quand on arrive du dehors, on est ébloui par le noir, dans ce corridor... De cette affaire-là, nous sommes voisines de loge ?

— ...

— Ce n'est pas épatant, c'est vrai, mais j'ai vu plus mal comme loge d'artiste. Oh ! ne vous donnez pas la peine : je peux la tirer toute seule, ma malle à costumes. D'ailleurs, mon mari va venir : il est avec ces messieurs de la direction. Vous l'avez gentiment arrangée, votre loge, Madame. Ah ! voilà votre affiche ! Je l'ai aperçue sur les murs en venant de la gare. Une affiche en pied et en trois couleurs, c'est toujours très bien. C'est vous la dame des chiens détectives.

— ...

— Ah ! pardon, je confondais... La pantomime, c'est aussi très intéressant. C'est même là dedans que j'ai débuté, avant de faire des poids. Quand j'y pense !... J'avais un petit tablier rose à poches, des escarpins, un genre soubrette, enfin. On ne se foule rien, au moins, dans la pantomime. La main sur le cœur, le doigt au coin de la bouche, et puis comme ça pour dire « Je t'aime ! » et puis on salue... Hein ?... Mais je me suis mariée tout de suite, et en avant le travail sérieux !

— ... ?

— Oui, je fais des poids. Je n'ai pas l'air parce que je suis petite, n'est-ce pas ? Je trompe mon monde : vous verrez ça, ce soir. Nous sommes « Ida et Hector », vous connaissez

Digitized by Google

bien ? Nous sortons de faire Marseille et Lyon, en remontant de Tunis...

— ... !

— De la chance ? Parce que nous venons de faire quinze jours à Tunis ? Je ne vois rien de bien chanceux là dedans; j'aime mieux faire Marseille et Lyon, ou encore Saint-Étienne... Hambourg, tenez, voilà encore une ville ! Naturellement, je ne parle pas des grandes capitales, comme Berlin et Vienne, qui sont aussi ce qu'on peut appeler des villes, au point de vue des établissements de premier ordre.

— ... ?

— Pour sûr que nous avons vu du pays ! Vous me faites rire, à dire ça d'un air d'envie ! Pour les voyages, je vous céderais ma part, et sans regrets !

— ... ?

— Ce n'est pas que j'en aie assez, c'est que je n'ai jamais aimé ça. Je suis d'une nature tranquille. Mon mari, Hector, aussi. Mais, n'est-ce pas, nous sommes un numéro à deux personnes seulement, et tout ce que nous pouvons espérer, c'est trois semaines dans la même ville, un mois au plus, malgré que notre numéro est très joli, très bien présenté : Hector, avec ses exercices en souplesse, moi, mes poids, et une valse-tourbillon spéciale, un genre très nouveau, pour finir... Alors, qu'est-ce que vous voulez ? on voyage, c'est la vie...

— ... ?

— Décidément, c'est Tunis qui vous tient ! Et je me demande pourquoi, vu que l'établissement n'a rien de rare !

— ... !

— Ah ! c'est pour voir la ville ? et les environs aussi ? Si c'est votre idée... Moi, je ne peux guère vous renseigner : je n'ai pas vu grand'chose.

— ... !

— Oh ! j'ai été un peu ici, un peu là... C'est une assez

Digitized by Google

grande ville. Il y a beaucoup d'Arabes. Il y a des petites boutiques — les *soukes*, qu'ils disent — dans des rues couvertes; mais c'est mal entretenu, c'est trop l'un sur l'autre, et puis il y a beaucoup de pouillerie là dedans. Moi, ça me donnait toujours la démangeaison d'y faire un grand nettoyage et d'en jeter la moitié, de tout ce qu'on vend, des tapis qui ne sont même pas neufs, des poteries fendues, enfin c'est tout d'occasion, quoi. Et les enfants, Madame ! Des tripotées d'enfants, à même par terre, et à moitié nus ! Et les hommes donc ! Des beaux hommes, Madame, qui se promènent, pas pressés, avec un petit bouquet de roses ou de violettes dans la main, ou même dans le coin de l'oreille, comme des danseuses espagnoles !... Et personne ne leur fait honte.

— ... ?

— La campagne ? je ne sais pas. C'est comme ici. Il y a de la culture. Quand il fait beau, c'est gentil.

— ... ?

— Des plantes comment ? exotiques ? Ah ! oui, comme à Monte-Carlo ? Oui, oui, il y a des palmiers. Et puis des petites fleurs que je ne sais pas les noms. Et puis beaucoup de chardons. Les gens de là-bas, ils les cueillent, et ils les enfilent sur des épines, sous prétexte que ça sent l'œillet blanc. Œillet blanc si vous voulez, mais moi, les odeurs, ça me fait mal à la tête.

— ... ?

— Non, je n'ai rien vu autre chose... Qu'est-ce que vous voulez ? Nous, nous avons notre travail qui passe avant tout. Mon entraînement du matin, d'abord, et puis la friction, et puis la toilette, et nous voilà à l'heure du déjeuner... Le café et les journaux, et puis je me mets à l'ouvrage : vous croyez que ce n'est rien d'entretenir deux personnes, linge de corps et tout, sans compter les maillots et les costumes de scène ? Je ne souffrirais pas une tache ni un point de décousu,

Digitized by Google

je suis comme ça. Entre Saint-Étienne et Tunis, je me suis fait six chemises et six pantalons, et j'aurais eu la douzaine si Hector ne s'était pas avisé d'avoir besoin de gilets de flanelle... Et puis, c'est la loge à tenir propre, c'est la chambre d'hôtel à ranger, les comptes à écrire, l'argent à envoyer à la banque. Je suis très méticuleuse.

— ...

— Tenez, vous qui me parlez de voyage, tenez, Bucarest ! Jamais une ville ne m'a donné autant de tourment. On avait remis à neuf l'établissement, et les plâtres suaient. Le soir, avec le chauffage et la lumière, les murs de la loge coulaient en eau. Je m'en suis aperçue tout de suite; sans quoi, qu'est-ce qu'ils auraient pris, nos costumes de scène ! Alors, tous les soirs, à minuit, il fallait me voir trimbaler mes deux robes à paillettes, mes robes de la valse tourbillon, une dans chaque main, sur des cintres portemanteaux ! Et je les rapportais tous les jours à neuf heures. Vous pensez, je ne pouvais pas emporter un bon souvenir de cette ville-là !

— ...?

— Laissez-moi donc, avec vos voyages ! Vous ne me ferez pas changer d'avis là-dessus, et j'en ai vu, des pays ! Toutes les villes du monde, c'est la même chose ! Il y a toujours : premièrement, un music-hall pour travailler, deuxièmement une brasserie munichoise pour manger, troisièmement une mauvaise hôtel pour coucher. Quand vous aurez fait le tour du monde, vous penserez comme moi. Ajoutez à ça qu'il y a des vilaines gens partout, qu'il faut savoir garder ses distances, et qu'on peut s'estimer heureux quand on se rencontre, comme aujourd'hui, entre personnes qui savent causer et qui sont de la bonne société.

— ... !

— Mais pas du tout ! c'est sans flatterie. Au revoir, Madame, jusqu'à ce soir ! Après votre numéro, j'aurai le

Digitized by Google

plaisir de vous présenter mon mari, qui sera enchanté, comme moi, de faire votre connaissance.

L'OUVROIR

C'est une petite loge au troisième étage, un cabinet en coup de fusil dont l'unique fenêtre donne sur une ruelle. Un radiateur surchauffé y dessèche l'air, et chaque fois qu'on ouvre la porte, l'escalier en spirale envoie, comme un tuyau de cheminée, toute la chaleur des étages inférieurs, et l'odeur humaine d'une soixantaine de figurantes, et celle, plus terrible, d'un réduit tout proche...

Elles tiennent cinq là dedans, avec leurs tabourets de paille, entre la planche à maquillage et le portemanteau, fermé d'un rideau grisâtre, qui protège les costumes de la revue. Elles vivent là, de sept heures et demie à minuit vingt, le soir, et, deux fois par semaine, d'une heure et demie à six heures. Anita est la première qui franchit le seuil, essoufflée, les joues froides et la bouche humide. Elle recule et dit :

— Seigneur, on ne peut pas y tenir, ça tourne le cœur !

Puis elle s'habitue, tousse un peu, et n'y pense plus, parce qu'elle a juste le temps de se dévêtir et de se maquiller... La robe, la chemisette, cela s'enlève plus vite qu'une paire de gants, cela s'accroche n'importe où. Mais il y a un moment où la hâte se ralentit, où l'insouciance se fait grave : Anita retire les longues épingles de son chapeau, les repique avec soin dans les mêmes trous, et protège religieusement, sous les quatre coins rabattus d'un vieux journal déployé, cet édifice voyant et pauvre qui participe de la couronne de

Digitized by Google

Peau-Rouge, du bonnet phrygien et de la salade. La poudre grasse qui s'envole en nuages des houppes secouées, c'est — tout le monde sait ça ! — la mort au velours et aux plumes...

Wilson, la seconde, entre d'un air absent, mal éveillée :

— Dis donc... Flûte ! je voulais te dire quelque chose... Je l'ai mangé en route.

Elle ôte son chapeau selon les rites, puis soulève sur son front un bandeau de cheveux blonds qui cache une cicatrice mal fermée :

— Tu ne peux pas savoir comme ça m'élance encore dans la tête...

— C'est bien fait, interrompt Anita d'un ton sec. Quand on reçoit un décor sur la « cafetière », et que ça se passe chez des directeurs assez dégoûtants pour vous donner campo moyennant deux sous d'éther sur une compresse d'eau froide — même pas quarante sous pour le sapin, même pas cent sous pour le médecin ! — quand on reste huit jours à moitié claquée à la taule, et qu'on n'a pas l'amour-propre de faire un procès à la direction, on ne se plaint pas, on se tait ! Ah ! si c'était moi !...

Wilson ne répond pas, occupée à détacher, la figure tirée de côté, un cheveu d'or qui s'était méchamment collé à sa plaie. D'ailleurs on n'a pas besoin de répondre à Anita, anarchiste et furibonde de naissance, toujours prête à « porter plainte » et à « aller trouver les journaux ».

Simultanément entrent Régine Tallien, que sa silhouette de petite bonne rondelette, pourvue abondamment devant et derrière, voue à l'emploi des pages et des « travestis de style », Maria Ancona, si brune qu'elle se croit réellement Italienne, et la petite Garcin, comparse effacée, inquiétante, tout en regards noirs un peu faux, un peu peureux, et plate comme une chatte maigre.

Elles ne se disent pas bonjour, elles se voient si souvent.

Digitized by Google

Elles ne sont pas rivales, puisque toutes, sauf Maria Ancona qui danse un bout de tarentelle, végètent dans la figuration. Ce n'est pas son « rôle » que la petite Garcin envie à Maria Ancona, mais bien plutôt son tour de cou en renard teint, tout neuf. Elles ne sont pas amies non plus, et pourtant il leur vient, à se sentir au complet, bien serrées et étouffées dans l'étroite cabine, une sorte de satisfaction animale, une gaîté de captives. Maria Ancona chante, en défaisant ses jarretelles qui tiennent par des épingles anglaises, son corset au lacet rompu. Elle rit de voir sa chemise crevée sous le bras, et réplique à Régine Tallien, qui montre le linge festonné, le solide corset de coutil des servantes sages :

— Qu'est-ce que tu veux, ma chère, moi j'ai un tempérament d'artiste !... Et puis, si tu crois que je peux garder des chemises fraîches, avec cette saleté d'armure en zinc !

— On fait comme moi, glisse doucement la petite Garcin, on n'en met pas, de chemise.

Elle est vêtue d'un caleçon treillagé, or et perles, et de deux rondelles en métal ajouré collées sur sa gorge absente. Les bords coupants des pendeloques de perles, le cuivre découpé à l'emporte-pièce, les chaînettes cliquetantes, tout cela griffe, sans qu'elle y prenne seulement garde, sa nudité sèche et comme insensible.

— Avec ça, crie Anita, que la direction ne devrait pas nous fournir des chemises pour porter à la scène ! Mais vous êtes bien trop poires pour réclamer ce qu'on vous doit !

Elle tourne vers ses compagnes son maquillage inachevé, un masque blanc à lunettes rouges, qui lui donne un air féroce de guerrier polynésien : elle noue sur sa tête, tout en prêchant, les coins d'une loque de soie crasseuse, le reste innommable d'un « foulard à perruque » destiné à protéger ses cheveux contre la brillantine des postiches de scène.

— C'est comme ce torchon que j'ai sur la « cafetière »,

Digitized by Google

poursuit Anita; oui, oui, vous pouvez crier qu'il vous dégoûte, je-ne-le-chan-ge-rai pas ! La direction m'en doit un, et il peut bien tomber pourri, je ne le remplacerai pas ! Mon droit, je ne connais que ça !

Sa rage égalitaire, d'ailleurs toute verbale, n'entraîne personne, et la petite Wilson blessée, elle-même, hausse les épaules.

L'heure marche; la sécheresse irrespirable s'aggrave d'une odeur de dortoir chaud. De temps en temps une habilleuse pénètre de biais dans la loge, et circule on ne sait comment, agrafant, nouant les cordons d'un maillot, les lacets d'une bottine grecque. Régine Tallien, Wilson ont déjà couru, hallebarde en main, vers un défilé Renaissance. Anita se hâte derrière Maria Ancona, parce qu'une voix appelle, dans l'escalier : « Ces dames de la tarentelle, faut-il que je monte les chercher ? »

La petite Garcin, dont on réserve la grâce insexuée pour une « fête à Byzance », reste seule. Elle tire de son réticule sordide le dé, les ciseaux, un ouvrage de lingerie commencé et se met à coudre, juchée sur le tabouret de paille, avec une attention gourmande...

— Oh ! s'écrie Maria Ancona, qui revient haletante, elle est déjà installée, celle-là !

— Naturellement ! appuie jalousement Anita, pour ce qu'elle a à fiche en scène !

Une galopade dans l'escalier, une sonnerie de timbre lointaine annoncent la fin du premier acte de la revue et ramènent Wilson, toujours un peu égarée et le front douloureux, Régine Tallien et sa rouge perruque de reître. La trêve quotidienne de l'entr'acte, au lieu de les détendre, semble les surexciter. Les maillots mi-partis, les jupes napolitaines s'envolent, remplacés par le peignoir de pilou, le kimono marbré de taches de fard. Des pieds nus, singulièrement

Digitized by Google

pudiques, atteignent sous la planchette, à tâtons, d'informes savates, et les mains blanches et rouges, soudain soigneuses, déroulent des linges pliés, des coupons de fausse dentelle... On se penche sur la « combinaison » inachevée de Maria Ancona, un cynique petit vêtement de prostituée pauvre, transparent, cousu à gros points maladroits. La petite Garcin plisse du linon avec une patience de souris, Régine « perd son temps » à ourler des mouchoirs...

Elles sont toutes les cinq assises sur les hauts tabourets de paille, affairées et sages comme si elles avaient atteint enfin le but véritable de leur journée. Elles ont une demi-heure à elles. Pendant une demi-heure elles se donnent la récréation d'être, en toute candeur, de jeunes femmes cloîtrées, qui cousent. Elles se taisent brusquement, comme apaisées par un charme, et Anita la criarde, qui ne pense plus à ses « droits », sourit mystérieusement à un chemin de table brodé de rouge... En dépit des peignoirs ouverts, des genoux qui se haussent, du rouge insolent qui fleurit leurs joues, elles ont les chastes dos penchés des ouvrières appliquées. Et c'est aux lèvres de la petite Garcin, nue dans son caleçon de perles, que monte, rythmée par l'aiguille, une involontaire chanson enfantine...

MATINÉE

— Tu vois, ceux-là, dans les chars à bancs ? et puis ceux-là dans les sapins ? et puis ceux-là dans les taxis ?... Tu vois ceux-là, sur le pas des portes, en bras de chemise ?

Digitized by Google

et ceux-là à la terrasse des cafés ?... Eh bien ! tout ça, c'est des gens qui ne jouent pas en matinée. Tu m'entends ?

— ... m'en fiche.

— Toi, tu joues en matinée.

— ...sse-moi tranquille, Brague !

— Moi, je joue en matinée... Nous jouons en matinée... Le dimanche, et le jeudi aussi, on a matinée...

Je le giflerais s'il ne fallait, pour cela, lever un bras. Il continue, impitoyable :

— Il y a aussi ceux qui ne sont pas là, ceux qui se sont carapatés hier soir à la campagne et qui ne rentreront que lundi. Ils sont sous les feuilles ou bien ils font trempette dans la Marne... Enfin ils font ce qu'ils font, mais... *ils ne jouent pas en matinée !*

A l'arrêt brusque de notre taxi, le vent sec qui cuisait nos visages tombe. Je sens le trottoir chaud, à travers mes semelles minces. Mon cruel camarade se tait et pince la bouche, avec l'air de dire : « Ça devient sérieux. »

L'entrée des artistes, noire, étroite, exhale encore une fraîcheur moisie. Le concierge y somnole, assis, et se réveille à notre passage pour brandir son journal :

— Trente-six degrés, hein !

Il nous jette ça, épouvanté et triomphant, comme le chiffre des morts d'une belle catastrophe. Mais nous passons, silencieux, ménagers de nos gestes et de nos paroles, jaloux d'ailleurs de ce vieil homme qui veille, dans un obscur paradis à relent de cave et d'ammoniaque, au seuil de notre enfer... Et puis, trente-six degrés, qu'est-ce que ça veut dire ? Trente-six, ou trente-six mille, c'est tout un. Nous n'avons pas de thermomètre là-haut, au second étage. Trente-six degrés à la tour Saint-Jacques ? Et chez nous, à la matinée d'aujourd'hui, combien ? Combien dans ma loge, qui a deux fenêtres, deux royales fenêtres exposées au midi et dépourvues de volets ?

Digitized by Google

— Y a pas ! soupire Brague en entrant dans sa cabine, nous devrons être bougrement « supérieurs à la normale » ici !

Un regard morne, et qui ne supplie même pas, sur mes vitres qu'embrase le soleil ; puis je laisse tomber mes vêtements sans plaisir ; ma peau n'espère plus, entre la fenêtre et la porte, le joli courant d'air coupant qui glaçait, le mois passé, mes épaules nues...

Un silence étrange règne dans nos cellules pleines. En face de la mienne, une porte ouverte permet que je voie les dos de deux hommes assis, en peignoirs de bain sales, muets et penchés sur la tablette à maquillage. L'ampoule électrique brûle au-dessus d'eux, rosâtre, anémique, dans la grande lumière de trois heures...

Une note aiguë, un cri perçant et prolongé monte des profondeurs du théâtre : il y a donc, en ce moment, sur la scène, une femme qui, corsetée, sanglée de l'étroite robe longue des « romancières », accomplit ce prodige de sourire, de chanter, de lancer vers les frises ce *si* pointu qui fait qu'on songe, la langue sèche de soif, à des citrons écorchés, à des groseilles mi-mûres, à toutes les choses acides, fraîches, vertes...

Quel soupir répond au mien, venu d'une loge voisine ! soupir tragique, presque sangloté... C'est celui, à coup sûr, de cette enfant mal remise d'une fièvre muqueuse, une « tour-de-chant » débile, que la chaleur furieuse épuise et qui se remonte avec des absinthes glacées...

Une huile trouble, qui fleure le vieux pétrole : c'est ma vaseline, méconnaissable. Une crème couleur de beurre douteux : voilà ce qu'est devenu mon blanc-gras. Le contenu du pot de rouge, liquéfié, pourrait servir à masquer, comme disent les cuisiniers, quelques « pêches cardinal »...

Tant bien que mal, me voici ointe de ces graisses multicolores, et poudrée. J'ai le temps de contempler, avant l'heure de la pantomime, mon visage où reluisent, sous le soleil, les

Digitized by Google

couleurs mêlées du pétunia violet, du bégonia, du volubilis bleu sombre... Mais l'énergie de remuer, de marcher, de danser et de mimer, où la prendre ?...

Le soleil tourne un peu et quitte l'une de mes deux fenêtres, que j'ouvre grande; mais l'accoudoir brûle mes paumes et l'impasse sent le melon pourri, le ruisseau sec... Deux femmes en cheveux ont planté leurs chaises au milieu de la chaussée et renversent la tête vers l'azur poudreux, comme des bêtes qu'on noie...

Un pas hésitant monte l'escalier; je me détourne pour voir surgir, au palier, une danseuse fluette costumée en Peau-Rouge : elle est pâle malgré le fard, avec des tempes noires de sueur. Nous nous regardons sans parler; puis elle soulève vers moi un pan de son costume brodé, alourdi de verroteries, chargé de cuir en rubans, de métal et de perles, et murmure en rentrant dans sa loge :

— Et avec ça, il pèse dix-huit livres !

Le timbre qui nous appelle sur le plateau, trouble seul le silence. Je rencontre dans l'escalier des machinistes dépoitraillés et muets; des figurantes en robes andalouses traversent le foyer sans autre salut qu'un coup d'œil féroce à la grande glace. Brague, à la torture dans le drap noir de sa courte veste et de sa longue culotte espagnoles, sifflote encore, par fierté, « pour n'avoir pas l'air de clamecer comme les autres » ! Un énorme garçon, rond comme un muid, dans son costume de cabaretier, suffoque et m'épouvante : s'il allait mourir en scène...

Et pourtant, les forces mystérieuses de la discipline, du rythme musical, l'orgueil enfantin et noble de paraître beaux, de paraître forts, nous conduisent... Vraiment, nous jouons comme d'habitude ! Le public, prostré, invisible dans la salle éteinte, ne verra rien de ce qu'il doit ignorer : le halètement rapide qui dessèche nos poumons, l'eau qui nous

Digitized by Google

inonde et noircit la soie de nos costumes, la moustache de sueur et de poudre collée, qui virilise si mal à propos ma lèvre supérieure; il ne verra pas, dans le visage exténué de son comique favori, le regard égaré, enragé, l'envie de mordre; il ne devinera pas, surtout, qu'une horreur nerveuse me soulève, à ne rencontrer, à ne palper que des mains, des bras, des joues, des nuques mouillées ! Des manches humides, des cheveux collés, des verres poissés, des mouchoirs en éponges molles... Et moi-même...

Le rideau tombé, nous nous séparons vite, comme honteux, pauvre troupeau fumant que nous sommes... Nous nous hâtons vers la rue, aspirant au soir sec et poussiéreux, vers l'illusion de la fraîcheur que verse une lune déjà haute, épanouie, chaude et dédorée...

L'AFFAMÉ

Il joue, dans la pièce que nous emportons en tournée, le viveur du premier acte; une perruque de chanvre roux et un tablier blanc, au «trois», le déguisent en garçon de restaurant.

Quand nous prenons le train, au petit matin, ou la nuit — la tournée est dure : trente-trois villes en trente-trois jours — il arrive en retard, toujours courant, de sorte que je ne connaissais de lui qu'une mince silhouette en paletot flottant, tout agitée par la course. Le régisseur et les camarades levaient les bras et lui criaient :

— Allons ! Gonzalez, bon Dieu ! un de ces jours, tu vas le rater pour de bon !

Digitized by Google

Il s'engouffrait, comme porté par un coup de vent, dans le wagon de seconde béant, et je n'avais jamais eu le temps de voir sa figure.

Seulement, l'autre jour, en gare de Nîmes, comme je m'écriais : « Ça sent la jacinthe ! Qui est-ce qui sent la jacinthe ? » il a eu un gentil geste gêné pour me tendre le petit bouquet qui fleurissait sa boutonnière.

Depuis ce jour-là, je fais attention à lui, je lève les bras, comme les autres, quand il arrive en retard à la gare, je crie avec tout le monde : « Allons ! bon Dieu, Gonzalez ! » et je reconnais sa figure.

Une pauvre figure, d'une pâleur bilieuse, comme si son « fond-de-teint » lui était entré dans la peau. Des creux, des saillies, les pommettes sortent, les joues rentrent, trop de sourcils, la bouche mince et le menton têtu...

Mais pourquoi ne quitte-t-il jamais son long paletot, jauni aux épaules par les soleils et les pluies de l'autre année ? Un coup d'œil aux chaussures me renseigne : Gonzalez produit au jour des croquenots lamentables, jadis vernis, dont le cirage grisâtre des auberges de hasard ne comble plus les craquelures. Les bottines m'obligent à songer au pantalon, mystérieux sous l'ample jupe du pardessus, et au faux col, heureusement à peine visible au-dessus d'une extraordinaire cravate noire à triple tour...

Les gants de fil, reprisés à gros points, ne me permettent pas d'espérer, chez le petit comédien, le jemenfichisme d'un jeune bohème : c'est bien la misère. C'est sûrement la misère, encore une fois, quand aurai-je fini de la rencontrer ? Voilà que je pense à ce garçon, que j'attends son arrivée essoufflée, j'observe qu'il ne fume pas, qu'il n'a pas de parapluie, que son sac à main est une loque, et qu'il guette discrètement, pour le ramasser quand je l'aurai lu et jeté, le journal que j'achète...

Averti par un pudique instinct, il s'occupe de moi, lui

Digitized by Google

aussi : il me sourit franchement et serre, d'une main maigre et chaude, les doigts que je lui tends; mais il s'inquiète, tout de suite, de disparaître et d'exister le moins possible. Il n'est jamais avec nous aux buffets des gares où nous déjeunons, et je ne me souviens pas d'avoir vu Gonzalez attablé, à côté de nos camarades les moins appointés, au « petit repas à un cinquante »... C'est ainsi qu'il disparut, à Tarascon, pendant l'heure où nous dévorions l'omelette à l'huile, le veau tiède et le poulet blafard. Il revint comme on nous servait le café à goût de buis; il revint décharné, gai, léger — « J'ai été voir un peu les environs » — avec un œillet à la bouche et des miettes de croissant aux plis de son vêtement.

Je pense à ce garçon; je n'ose pas me renseigner sur lui. Je lui tends des pièges enfantins :

— Vous prenez du café, Gonzalez ?

— Merci bien, ça m'est défendu. Les nerfs, vous savez...

— Vous n'êtes pas chic : c'est ma tournée aujourd'hui; vous n'allez pas être le seul à refuser ?

— Du moment que vous en faites une question de camaraderie !...

En gare de Lourdes, j'achète deux douzaines de petites saucisses chaudes :

— Allons, les enfants ! Ne les laissez pas refroidir ! Gonzalez, au trot ! Vous allez encore les manquer ! Chopez vite ces deux-là avant qu'Hautefeuille saute dessus : il est bien assez gras comme ça !

Je le regarde manger avec une attention sournoise, comme si j'attendais un geste, un soupir gloutons, qui décèlent sa faim mal rassasiée... Enfin je me décide à demander négligemment à notre régisseur :

— Qu'est-ce qu'il gagne donc, Martineau ? Et puis... Chose, là, Gonzalez ?

Martineau gagne quinze francs, parce qu'il joue dans le

Digitized by Google

lever de rideau et dans la grande pièce; Gonzalez touche douze francs par soirée, on n'est pas une tournée de grands-ducs.

Douze francs... Voyons, que je fasse son compte. Il couche dans les boîtes à un cinquante ou deux francs la nuit. Dix sous au garçon de chambre, un café au lait problématique, deux repas à deux cinquante l'un dans l'autre... Mettons trente sous de plus par jour pour les omnibus, les tramways, — et les boutonnières fleuries de Monsieur !... Eh bien, mais... il peut vivre, ce petit, il peut vivre très bien... Je me rassérène, je lui serre la main, ce soir, à l'entr'acte, comme s'il venait de faire un héritage ! Encouragé par l'ombre, par le maquillage qui déguise nos figures, il laisse échapper ce cri anxieux :

— Ça se tire, hein ? Plus que treize jours !... Ah ! une tournée qui durerait toute la vie, quel rêve !

— Vous aimez le métier tant que ça ?

Il hausse les épaules.

— Le métier, le métier... évidemment, je l'aime assez, mais il m'en a fait voir de dures... Et puis, trente-trois jours, c'est court...

— Comment, court ?

— Court pour ce que je veux faire !... Écoutez...

Il s'assied soudain près de moi, sur un banc du jardin poussiéreux, qui attend la plantation du quatrième acte, et se met à parler, à parler comme s'il avait la fièvre :

— Écoutez... je peux bien vous dire, n'est-ce pas ?... Vous avez été gentille... enfin bien camarade pour moi... Il faut que je rapporte deux cent vingt francs.

— Où ?

— A Paris, si je veux manger... le mois qui vient et celui d'après. Je ne peux plus recommencer ce que j'ai supporté, je n'ai plus la santé qu'il faut.

Digitized by Google

— Vous avez été malade ?

— Malade, si vous voulez... La purée, c'est une sacrée maladie...

Il appuie, d'un geste professionnel, les deux index sur sa moustache postiche qui se décolle, et détourne de moi ses yeux creux soulignés de bleu :

— Il n'y a pas de honte à ça... J'ai fait le jacques, j'ai quitté mon père, qui est ouvrier brocheur, pour faire du théâtre, il y a deux ans. Alors, mon père m'a maudit...

— Comment ? Votre père vous a...

— ... Il m'a maudit, répète Gonzalez avec une simplicité théâtrale. Maudit, comme on maudit, quoi ! J'ai trouvé un emploi dans la troupe de Grenelle-les-Gobelins... C'est là que j'ai commencé à ne plus manger assez. L'été venu, plus un rond... J'ai vécu, pendant six mois, avec vingt-cinq francs par mois qu'une de mes tantes me faisait passer.

— Mon Dieu !... Vingt-cinq francs !... Comment faisiez-vous ?...

Il rit, d'un air un peu fou, en regardant devant lui :

— Je ne sais pas. C'est crevant, je n'en sais plus rien. Je ne me souviens pas bien. Ça m'a laissé comme un trou. Je me rappelle que j'avais un complet, une chemise, un col — rien de rechange... Le reste, j'ai oublié.

Il se tait un instant et étend avec soin les jambes, pour ménager, aux genoux, son pantalon minable...

— Et puis après, j'ai fait des semaines aux Fantaisies-Parisiennes, à la Comédie-Mondaine... Mais c'est dur. Il faut un estomac que je n'ai plus... On est si peu payé... Je n'ai pas de nom, pas de garde-robe, pas de métier en dehors du théâtre, pas d'économies... Je ne me vois pas faisant de vieux os !...

Il rit encore, et le portant lumineux qu'on vient d'allumer dessine sa tête sans chair, ses pommettes dures, ses orbites

Digitized by Google

noires et sa bouche trop fendue, où le rire avale les lèvres.

— Alors, n'est-ce pas, il faut que je rapporte deux cent vingt francs. Avec deux cent vingt francs, je suis sûr de deux mois, au bas mot. Cette tournée-ci m'est tombée comme un gros lot, on peut dire !... Je vous ai bien ennuyée, avec mes histoires ?

Je n'ai pas le temps de lui répondre : le timbre sonne au-dessus de nous, et Gonzalez, incurablement en retard, s'envole vers sa loge, avec sa légèreté de feuille sèche, sa grâce chorégraphique et macabre de jeune squelette danseur...

AMOUR

Comme elle est blonde et jeune, maigriote avec des yeux bleus, elle remplit exactement toutes les conditions que nous exigeons d'une « petite danseuse anglaise ». Elle parle un peu le français, d'une voix vigoureuse de jeune canard, et dépense, pour articuler quelques mots de notre langue, une force inutile qui fait rougir ses joues et briller ses yeux.

Quand elle quitte la loge qu'elle occupe avec ses compagnes à côté de la mienne, et qu'elle descend vers la scène, maquillée, costumée, je ne la distingue pas des autres *girls*, car elle s'applique, ainsi qu'il sied, à n'être qu'une impersonnelle et agréable petite Anglaise de revue. La première qui descend, et la seconde, et la troisième, et jusqu'à la neuvième me jettent

Digitized by Google

en passant le même sourire, le même signe de tête qui secoue les mêmes boucles postiches d'un blond rosé. Les neuf visages sont peints du même fard, habilement violacé autour des yeux, et leurs paupières sont chargées, à chaque cil, d'une si lourde goutte de « perlé » qu'on ne voit plus la nuance du regard.

Mais quand elles s'en vont, à minuit dix, les joues essuyées d'un coin de serviette et repoudrées de blanc cru, les yeux encore sauvagement agrandis, ou bien quand elles viennent répéter l'après-midi, à une heure, tout de suite je reconnais la petite Glory, authentiquement blonde, deux pompons de cheveux frisés attachés sur les tempes par un bout de velours noir, nichée au fond de son affreux chapeau comme un oiseau dans un vieux panier. Deux incisives soulèvent sa lèvre supérieure; au repos, elle a l'air de laisser fondre dans sa bouche une dragée très blanche.

Je ne sais pas pourquoi je l'ai remarquée. Elle est moins jolie que Daisy, cette brune démoniaque, toujours en pleurs ou en fureur, dansant comme un démon, ou réfugiée sur un degré d'escalier, d'où elle crache d'abominables mots anglais. Elle plaît moins que la sournoise Edith, qui exagère son accent pour faire rire et profère en français, ingénument, des énormités qu'elle comprend fort bien...

Mais Glory, qui danse pour la première fois en France, retient mon attention. Elle est gentille et touchante, anonymement. Elle n'a jamais appelé le maître de ballet « damné fou », et son nom ne paraît pas au tableau des amendes. Elle crie, en descendant et en montant les deux étages, mais elle crie comme les autres, mécaniquement, parce qu'une troupe de *girls,* qui changent quatre fois de costume entre neuf heures et minuit, ne peut pas monter ni descendre les escaliers sans jeter des glapissements de Peaux-Rouges et

Digitized by Google

des chants désordonnés. Glory mêle à ce nécessaire vacarme sa jeune voix fausse et comique et tient sa partie aussi dans la loge commune, séparée de la mienne par une mauvaise cloison de bois.

Les *girls* voyageuses ont fait de ce cabinet rectangulaire un campement de saltimbanques. Les crayons noirs et rouges roulent sur la planchette à maquillage, couverte ici d'un papier d'emballage, là d'une serviette trouée. Un courant d'air détacherait des murs les cartes postales, retenues seulement par des épingles fichées de biais. La boîte à rouge, le bâton de Leichner, la houppette de laine, cela s'emporte dans un coin de mouchoir, et ces petites filles, qui s'en iront dans deux mois, laisseront moins de traces qu'une halte de romanichels qui marquent leur route par les brûlures rondes de l'herbe, par la cendre floconneuse d'un feu de bois volé...

— ...*'k you,* dit Glory, d'une voix distinguée.

— Le plaisir est pour moi, réplique poliment notre camarade Marcel, actuellement ténor, mais qui dansera peut-être le mois qui vient, capable aussi de jouer le drame aux Gobelins et la revue à Montrouge.

Marcel attend sur le palier, comme par hasard, la troupe tumultueuse des *girls*. Comme par hasard, Glory passe la dernière et s'attarde une minute, le temps de fouiller, avec une maladresse gracieuse, dans le petit sac de bonbons acidulés que lui offre notre camarade...

Je surveille les progrès, lents, de l'idylle. Il est jeune, famélique, ardent, décidé à ne pas « crever », et tout ressemblant, malgré l'habit fatigué et la boutonnière en muguet artificiel, à un joli ouvrier roublard. Mais Glory le déconcerte par ses façons de petite étrangère. Avec une copine, une parigote de music-hall, il serait déjà fixé : ça marche,

Digitized by Google

ou ça ne marche pas... Mais cette *anglicke*, il ne sait comment la prendre... Qu'elle remonte de la scène, toute hurlante et déchevelée, et dégrafant en hâte son corsage, ça ne l'empêche pas, arrivée au palier, de remettre ses traits en place, d'accepter un bonbon et de remercier dignement : « ...*'k you* », comme si elle portait une robe à traîne.

Elle lui plaît. Elle l'agace. Quelquefois, il hausse les épaules en la regardant s'éloigner, mais je sais bien que c'est de lui-même qu'il se moque. L'autre jour, il a jeté au fond du grand chapeau de Glory, qu'elle balançait par les brides, une demi-douzaine de mandarines que la horde de sauvagesses blondes a reprises avec des cris terribles, des rires et des coups d'ongles...

Le long flirt impatiente ce petit Français vif et volage, tandis que Glory s'y complaît. Elle s'émeut lentement, en fillette sentimentale. Elle appelle Marcel par son nom : « *Mâss'l* » et lui a donné une photographie en carte postale — pas celle du faux bébé au cerceau, ni celle du « gosse à Poulbot » avec la culotte percée, oh ! non ! — la plus belle, celle qui montre Glory en dame moyen âge, coiffée du hennin, une Glory tout à fait royale !

Ils n'ont pas l'air gênés de ne pouvoir causer ensemble. Le garçon, souple, feint l'empressement, l'humilité. Je l'ai vu baiser une petite main qu'on ne retirait pas, une menotte maigre, gercée par l'eau froide et le blanc liquide; mais, à la dérobée, il regarde Glory avec insistance et précision, comme s'il visait d'avance les places où il l'embrassera. Elle, derrière la porte de sa loge refermée, chante pour qu'il l'entende et lui jette son nom : « Mâss'l ! » comme elle lui lancerait des fleurs...

Cela va bien, en somme. Cela va même trop bien... L'idylle, quasi muette, se déroule comme un mimodrame.

Digitized by Google

Pas d'autre musique que la voix exubérante de Glory, et guère d'autres paroles que ce nom : « Mâss'l ! » que l'amour nuance... Après les « Mâss'l ! » éclatants et joyeux, un peu nasillés, j'ai entendu des « Mâss'l ! » ralentis, coquets et câlins, exigeants, et puis, certain jour, un « Mâss'l ! » si tremblant, si défait, qui suppliait déjà...

... Ce soir, je l'entends, je pense, pour la dernière fois. Car, tout en haut de l'escalier, réfugiée sur la dernière marche, je trouve une petite Glory toute seule, la perruque de travers, et qui pleure humblement sur son maquillage, en répétant tout bas :

— Mâss'l !...

LA TRAVAILLEUSE

— Le port de bras ! Le port de bras, Hélène ! Ça fait deux fois que tu te tapes la tête avec la main en dansant ! Je te dis, ma petite, je te dis : les bras en anse au-dessus de la tête, comme si tu portais une corbeille !

Hélène ne réplique que par un regard noir, excédé, et rectifie l'attitude. Elle va s'élancer de nouveau sur le parquet de l'atelier, un parquet usé, luisant, meurtri de coups de canne et de coups de talon; mais elle se ravise et appelle :

— Vous êtes encore là, Robert ?

— Certainement... répond, derrière la porte, une voix soumise.

— Si vous alliez avec l'auto jusque chez le fourreur, lui dire que je ne viendrai que demain ?

Digitized by Google

Point de réponse; mais j'entends une canne rouler, et la porte d'entrée se referme : « Robert » est parti.

— Ce n'est pas dommage ! soupire Hélène d'une voix adoucie. Ça m'agace, de sentir qu'il est là, à m'attendre sans rien faire...

Deux fois la semaine, j'assiste à la fin de la leçon d'Hélène Gromet, qui travaille de quatre à cinq heures, et je lui succède. Elle me traite, plutôt qu'en camarade, en collègue, en employée de la même usine; comprenez que nous causons assez peu, mais sérieusement, et qu'il lui arrive de se raconter avec une froide candeur, comme elle se confierait à son doucheur ou à sa masseuse.

Hélène n'est pas une danseuse, elle est « une petite femme qui danse ». Elle a débuté au music-hall, la saison dernière, dans une revue, et pour son coup d'essai a « envoyé » au public deux couplets grivois, débités sans mines roublardes de fausse pudeur, le coup d'œil droit, du haut de sa voix toute neuve, malhabile et hardie, avec une innocence agressive qui enchanta. Des engagements sérieux, un « ami » qui ne l'est pas moins, deux autos, le collier et la zibeline, toutes les chances échurent ensemble à Hélène, et sa petite tête solide n'en chavire point. Elle se vante d'être « une travailleuse » et elle garde son vilain nom d'ouvrière.

— Pensez-vous que je vais me rebaptiser ? Un nom tout simple et pas joli, ça vous classe dans ce qu'il y a de mieux... regardez Badet et Bordin !

Chacune de ses arrivées est une petite apothéose. Un tonnerre assourdi d'automobile l'annonce, et elle paraît, accablée d'hermine et de velours, avec un tremblant nuage d'aigrettes sur son chapeau. Un maquillage définitif et calculé banalise sa jeune figure, masque de poudre trop blanche, rose aux joues et au menton. Les paupières bleuies portent une double frange de cils lourds, raides de gomme

Digitized by Google

noire, et les dents brillent d'un blanc blessant, à cause du fard presque violet qui dessine les lèvres.

— Je sais bien que je suis d'âge à me passer de toutes ces saletés-là, m'explique Hélène. Mais ça fait partie de la toilette, et puis c'est utile. Je suis maquillée pour la vie, vous comprenez. Je ne pourrai rien me rajouter quand j'aurai vingt ans de plus. Je peux me payer, là-dessous, d'être malade, d'avoir les yeux battus; c'est commode, ça déguise. Moi, vous savez, je ne fais rien sans motif.

Cette jeune utilitaire m'effare. Elle prend sa leçon comme elle avalerait un verre d'huile de foie de morue, en conscience, jusqu'au bout. Il y a plaisir, d'ailleurs, à la voir travailler, souple, bien équilibrée sur des jambes intelligentes. Elle est jolie, et d'une touchante jeunesse. Que lui manque-t-il donc ? Il lui manque...

— Le sourire, Hélène ! Le sourire ! crie la maîtresse de ballet. Ne prends pas ta figure de caissière. Tu n'as pas l'air de savoir que tu danses, mon enfant !

La large figure couperosée de l'ancienne danseuse enseigne en vain à Hélène qu'il faut, dents découvertes, remonter les coins de la bouche en cornes de croissant. C'est moi qui ris, de voir, en face d'elle, la gravité commerciale de l'élève, et ses sourcils préoccupés, et sa bouche fardée et sage.

A quoi pense cette enfant acharnée, cette insensible abeille ? Elle dit fréquemment : « Quand on veut *arriver*... » Arriver, mais où ? Quel mirage suspendu tient ses yeux levés, quand elle semble regarder à travers le mur, à travers moi, à travers le front déférent de son jeune « ami » ?

Elle est tendue, elle vise, sans repos, un but qu'elle cache. La gloire ? peuh... Celles qui veulent la gloire l'avouent, et je n'ai jamais entendu Hélène Gromet souhaiter les grands rôles, ni décréter : « Quand je jouerai les Simone... » L'argent, plutôt. A la fin d'une chaude leçon, comme celle d'aujour-

Digitized by Google

d'hui, c'est la fatigue qui me révèle le mieux, chez Hélène, une solide petite « peuple », âpre à thésauriser.

Elle porte sa fatigue avec la grâce assouvie, et comme heureuse, de la laveuse qui vient de jeter sa charge de linge savonné. Elle est près de moi sur la banquette, et couverte à peine d'une chemise humide et d'une culotte de soie. Elle a croisé une jambe sur l'autre, elle se tait, l'épaule de biais, ses bras nus pendants. Le crépuscule fait plus bleus ses cheveux noirs ondulés...

J'imagine, quelque part, dans un logis pauvre, une maman d'Hélène, qui rentre à cette heure du bateau-lavoir et laisse ainsi tomber ses bras rouges, une sœur, un frère d'Hélène qui viennent de quitter l'atelier ou le fétide bureau. Ils sont ainsi ponctuels et penchés en avant, et passagèrement abattus, comme Hélène.

Elle se repose, avant de recrépir sa figure à l'aide de la grosse houppe et du tampon de coton carminé. Elle me laisse voir, avec une confiance d'animal assoupi, ses joues brunes dont le commun des mortels ignore l'ambre et le grain un peu rude. L'excès de poudre noiera, tout à l'heure, la courbe de son nez, brusque et busqué, presque rapace...

Le retour de « Robert » la met debout, tout de suite en défense. C'est pourtant un blondin assez humble, qui s'empresse à la servir, à l'habiller, il attache les barrettes brillantes des petits souliers, il tire le long lacet rose du corset... Il s'en faut de si peu que leur groupe soit délicieux...

Je vois bien qu'elle ne le déteste pas, mais je ne vois pas non plus qu'elle l'aime. Elle lui accorde une attention sans bassesse. Quand elle s'en va avec lui, elle le toise de son air profond et combatif, comme une autre leçon à apprendre. Et j'ai envie, parfois, de retenir le bras de cette enfant avide, pour lui demander :

— Mais, Hélène... et l'amour ?

Digitized by Google

APRÈS MINUIT

Qu'il fait bon !

La petite danseuse frotte ses bras nus, des bras colorés et grenus de blonde maigre, et respire, comme un air tonique, la chaleur sèche du restaurant.

Au centre de la grande salle, sur une piste de linoléum ciré, tournent déjà des couples : une Cauchoise en bonnet de dentelle, une gigolette à foulard rouge, une almée, un bébé frisé ceint d'un ruban écossais. L'établissement, coté sur la Riviera, emploie une dizaine de danseuses, autant de chanteurs.

La petite Maud vient de l'Eldorado, où elle chante et gambille un « numéro anglais ». Elle est venue, courant sous le vent glacé, gagner ses vingt francs au restaurant de la Bonne-Hôtesse, entre minuit et six heures du matin.

Accotée au mur, elle fléchit un peu sur les jarrets et suppute vaguement qu'elle a dansé à l'Eldorado en matinée, en soirée, et qu'elle valsera ici jusqu'au petit jour : sept heures de valse et de cake-walk, sans compter les déshabillages, rhabillages, maquillages, démaquillages. Elle avait très faim en arrivant; un grand verre de bière, avalé au vestiaire des artistes, vient de lui couper l'appétit.

« Tant mieux, songe-t-elle; il ne faut pas que j'engraisse... »

Maud plaît par une minceur anguleuse de fillette et passe pour Anglaise parce qu'elle est blonde, avec des coudes rouges et un petit nez rigolo d'alcoolique, aux ailes couperosées. Elle a appris à sourire d'un air vicieux, à secouer ses boucles d'écolière, à cacher sa figure, quand on lui dit des inconvenances, entre ses pattes aux doigts carrés,

Digitized by Google

gercées par le blanc liquide. Dans le privé, c'est une petite « caf'-conc' » comme beaucoup d'autres, surmenée, sans méchanceté, sans coquetterie, qui s'en va d'hôtel en wagon, de gare en music-hall, tourmentée par la faim, le sommeil, l'inquiétude du lendemain...

A cette heure, elle se repose debout, comme une vendeuse de grand magasin, tout en agaçant, du bout de l'orteil, un trou récent de son maillot chair.

« Cent sous de stoppage... »

Elle déplisse, d'une main distraite, l'ourlet satiné de sa jupe-bébé, vert nil, qui tourne au jaune.

« Teinturier : dix francs... Voilà ma nuit mangée, flûte ! Si encore la petite dame saoule revenait, celle de la nuit du veglione, qui m'a jeté la monnaie de son addition !... »

Un violoniste en chemise roumaine joue *Tu m'avais fait serment,* avec une telle âpreté amoureuse qu'on le bisse.

« Tant mieux ! se dit encore la petite danseuse. Je voudrais qu'il joue toute la nuit : pendant ce temps-là, je suis rentière ! »

Elle s'est réjouie trop tôt : un signe du gérant lui enjoint de valser, pendue aux épaules d'un faux toréador, mince et mou, trop grand pour elle... Maud est si fatiguée déjà qu'elle valse sans s'en apercevoir, contre ce garçon qui la colle à lui avec une impudeur indifférente et professionnelle... Tout tourne... L'épingle d'un chapeau, l'agrafe d'un collier, le chaton d'une bague piquent l'œil au passage... La piste cirée glisse sous les pieds, brillante, savonneuse et comme mouillée...

« Si je valsais très longtemps, cette nuit, songe confusément Maud, je finirais par ne plus penser du tout... »

Elle ferme les yeux et s'abandonne contre cette poitrine insensible, se jette au tournoiement avec une confiance mi-évanouie d'enfant qui veut se noyer... Mais soudain la musique s'éteint, et le toréador abandonne sa camarade sans

Digitized by Google

un regard, sans un mot, comme une épave, contre la table la plus proche...

Maud sourit, en passant la main sur son front, et regarde autour d'elle :

« Ah ! voilà mon « couple sympathique » ! »

Car elle élit chaque nuit, aux soupers de la Bonne-Hôtesse, un couple qui lui plaît — en tout bien tout honneur ! — à qui elle jette ses plus enfantins sourires, parfois un baiser au vol, une fleur, et qu'elle accompagne d'un bref regret, à l'heure où la femme se lève et s'en va, avec l'air royal et excédé de celle que suit un ami bien épris...

« Il est gentil, ce soir, mon couple sympathique ! »

Gentil... si on veut. Maud le veut. Un désir préoccupé, vindicatif, absorbe l'homme, très jeune, qui déguise à peine son impatience. Il a des yeux faux et clairs, si variables qu'ils doivent pâlir plus souvent que son visage brun. Il mange en hâte, comme à un buffet de gare. Quand son regard rencontre celui de son amie, il rejette la tête en arrière, comme si on lui frôlait les narines d'un bouquet trop odorant.

Elle est arrivée joyeuse, arrogante, animée de froid et d'appétit. Elle a croisé ses mains sous son menton, et puis elle a demandé au violoniste en chemise brodée des valses, des valses, encore des valses. Il lui a joué : *Tu m'avais fait serment... Non, tu ne sauras jamais... Ton cœur était méchant...*

— Ah ! que j'aime cette musique ! soupire-t-elle tout haut...

Et elle a souri à Maud, qui passait en tournoyant. Et puis, elle n'a plus parlé, elle contemple son ami...

— Laisse-moi ! lui dit-elle, en retirant la main qu'il frôle...

« Ils sont gentils, mais ils ont l'air de se disputer sans rien dire », remarque Maud. « Ils s'aiment, mais ils ne sont pas amis... »

La soupeuse s'appuie au dossier de sa chaise, sans quitter des yeux celui qui mange si férocement en face d'elle...

Digitized by Google

Maud s'attache à ce visage effilé de femme fiévreuse, comme s'il allait arriver quelque chose... Le gérant peut bien, d'un claquement de langue, rappeler au travail la petite danseuse; Maud attend, télépathiquement liée à cette femme muette, qui, séparée de son ami par des abîmes de musique, s'éloigne encore de lui, peut-être, à chaque sanglot de la valse, avec un clairvoyant désespoir...

« Ils s'aiment, mais ils sont mal ensemble... » Tant d'aveux s'échappent du regard noir de la femme, qui se tait obstinément, comme si elle craignait de fondre en larmes ou de s'épancher en banalités gémissantes... Elle a de belles prunelles éloquentes, effrayées, qui disent à l'homme : « Tu m'aimes mal... Tu ne m'as pas comprise... Je ne te connais pas, tu me fais peur... Tu ris de tout ce que j'aime... Tu mens si bien !... Tu as tout de moi, sauf ma confiance... Si tu savais quelles sources étincelantes tu mures en moi, parce que je te crains ! Que fais-je à tes côtés ? Puisse cette musique me délivrer de toi à jamais ! Ou bien que ce violon se taise, afin que je ne te découvre pas plus avant !... Tu souhaites ma défaite, non mon bonheur, et le pire de moi t'assure la victoire !... »

Maud soupire :

« Oh ! comme il est mal assorti, mon couple sympathique ! Elle devrait le quitter, mais... »

— Viens, chuchote l'homme, qui se lève.

Son amie se dresse, longue, noire et moirée comme un serpent obéissant, sous la menace de deux yeux clairs, caressants et faux. Elle le suit, sans défense, sans autre secours que le sourire fraternel d'une petite danseuse blonde, qui regrette son « couple sympathique » et dont la moue enfantine reproche : « Déjà ! »

Digitized by Google

« *LOLA* »

Dans ma loge, tous les soirs, j'entendais, sur les marches de fer qui conduisent au plateau, un tic tac de grosses béquilles.

Pourtant, le programme ne comportait aucun « numéro d'amputé »... J'ouvrais ma porte, pour voir le petit cheval nain grimper l'escalier, de ses pieds adroits, non ferrés. L'âne blanc le suivait, sabotant sec, et puis le danois bringé, aux grosses pattes molles, et puis le caniche beige, et les fox-terriers.

La Viennoise rondelette, qui régissait le « cirque miniature », veillait, ensuite, à l'ascension du petit ours, toujours récalcitrant et comme désespéré, qui étreignait les montants de l'échelle et gémissait sourdement, en enfant qu'on mène au cachot. Deux singes suivaient, en falbalas de soie et paillettes, fleurant le poulailler mal tenu. Tous montaient avec des soupirs étouffés, des grognements contenus, des jurons à voix basse; ils s'en allaient attendre l'heure du travail quotidien.

Je ne voulais plus les voir là-haut, captifs et sages; le spectacle de leur résignation m'était devenu intolérable. Je savais que le petit cheval, martingalé, essayait en vain d'encenser et détendait sans cesse une jambe de devant, avec un geste ataxique. Je savais qu'un des singes, mélancolique et faible, appuyait enfantinement sa tête à l'épaule de son compagnon, en fermant les yeux; que le danois stupide regardait devant lui, sombre et fixe; que le vieux caniche battait de la queue avec une bienveillance sénile; que l'ours, surtout, le petit ours, prenait sa tête à deux mains en geignant et pleurait

Digitized by Google

tout bas, parce qu'une courroie très fine, bouclée autour de son museau, lui coupait presque la lèvre.

J'aurais voulu oublier ce groupe misérable, harnaché de cuir blanc et de grelots, paré de rubans, ces gueules haletantes, ces haleines âpres de bêtes à jeun, je ne voulais plus voir, ni plaindre, cette douleur animale que je ne pouvais secourir. Je restais en bas, avec Lola.

Lola ne venait pas me rejoindre tout de suite. Elle attendait que le sourd travail d'ascension se fût tu, que le dernier fox-terrier eût caché, au tournant de l'échelle, son derrière blanc de lapin. Puis elle poussait ma porte entre-bâillée, du bout de son museau insinuant.

Elle était si blanche que ma loge sordide s'éclairait. Un long, long corps de lévrier, blanc de neige, la nuque, les coudes, les cuisses et la queue hérissés d'un argent fin, d'un flottant poil brillant comme du fil de verre. Elle entrait et levait vers moi ses prunelles mêlées de brun et d'orange, dont la rare couleur eût suffi à émouvoir. Sa langue rose et sèche pendait un peu, et elle haletait doucement, de soif...

« Donne-moi à boire... Donne-moi à boire, quoiqu'on l'ait défendu... Mes compagnons ont soif aussi, là-haut, on ne doit pas boire avant le travail... Mais, toi, donne-moi à boire... »

Elle lapait l'eau tiédie, dans la cuvette de zinc que je rinçais pour elle. Elle lapait avec une distinction qui semblait, comme tous ses gestes, affectée, et j'avais honte, devant elle, du bord écaillé de la cuvette, du broc cabossé, du mur gras qu'elle évitait de frôler...

Pendant qu'elle buvait, je regardais ses petites oreilles en forme d'ailes, ses pattes dures comme celles d'un cerf, ses reins sans chair et ses beaux ongles, blancs comme son poil...

Désaltérée, elle détournait de la cuvette son pudique

Digitized by Google

museau effilé, et me livrait un peu plus longtemps son regard où je ne pouvais rien lire, sinon une vague inquiétude, une sorte de prière farouche... Puis elle montait toute seule vers le plateau, où son rôle se bornait, d'ailleurs, à une figuration honorable, à quelques sauts de barrière qu'elle accomplissait élégamment, avec une puissance dissimulée et paresseuse. La rampe avivait l'or de ses yeux, et elle répondait à chaque claquement de la chambrière par une grimace nerveuse, un menaçant sourire qui découvrait des gencives roses et des dents parfaites.

Pendant presque un mois, elle ne me demanda rien que l'eau fade et tiède dans la cuvette écaillée. Chaque soir, je lui disais, sans paroles : « Prends. Je voudrais te donner tout ce qui t'est dû. Car tu m'as reconnue, et tu m'as demandé à boire, toi qui ne parles à personne, pas même à la dame viennoise qui noue, d'une main potelée et autoritaire, un collier bleu à ton cou de serpent... »

Le vingt-neuvième jour, j'embrassai, chagrine, la chienne sur son front satiné et plat, et le trentième jour... je l'achetai.

« Belle, mais pas savante », me confia la dame viennoise. Elle gazouilla pour Lola, en manière d'adieu, des gentillesses austro-hongroises; la chienne se tenait debout auprès de moi, sérieuse, et regardait droit devant elle, avec un air dur, en louchant un peu. Et puis, je pris la laisse pendante, et je marchai, et les longs fuseaux secs, armés de griffes blanches, mesurèrent leurs pas sur les miens...

Elle me suivit moins qu'elle ne m'accompagna, et je soulevais, pour qu'elle ne lui pesât point, la chaîne de cette princesse prisonnière. Sa rançon, que j'avais payée, suffirait-elle à la faire mienne ?

Ce jour-là, Lola ne mangea pas et refusa de boire l'eau fraîche que je lui offris dans un bol blanc acheté tout exprès. Mais elle tourna languissamment son cou onduleux, son

Digitized by Google

museau fiévreux et fin vers la vieille cuvette écaillée. Elle y but, et releva vers moi son généreux regard, pailleté comme une liqueur étincelante :

« Je ne suis pas une princesse enchaînée, mais une chienne, une vraie chienne, au cœur de chienne. Je suis innocente de toute cette beauté que l'on voit trop, et qui t'a fait envie. Est-ce pour elle seule que tu m'as achetée ? Est-ce pour ma robe d'argent, mon ventre en arceau qui avale l'air, ma poitrine en carène, mes os secs et sonores, nus sous ma chair avare et légère ? Ma démarche t'enchante, et aussi le bond harmonieux dont je semble franchir à la fois et couronner un portique invisible, et tu me nommes princesse enchaînée, chimère, beau serpent, cheval-fée... et te voilà interdite devant moi... Je ne suis qu'une chienne au cœur de chienne, orgueilleuse, malade de tendresse, et tremblant de se donner trop vite. C'est moi qui tremble, parce que tu m'as échangée, à jamais, contre ce peu d'eau tiédie que ta main versa, tous les soirs, au fond d'une cuvette écaillée... »

MALAISE

Est-ce aujourd'hui qu'il se tuera ?

Ramassé sur sa bicyclette, le dos en escargot et le nez entre les genoux, il pédale en vacillant sur sa table tournante, il lutte contre la force centrifuge comme contre un vent furieux.

La table sans rebord tourne sous lui, d'abord lentement, puis plus vite, jusqu'à n'être qu'un disque ciré, brillant,

Digitized by Google

moiré de vitesse, rayé de cercles concentriques comme un bassin où l'on vient de jeter un caillou. Le petit homme noir, monté sur deux roues, s'évertue là-dessus, sans cesse repoussé par la force invincible, et lorsqu'il chancelle, chacune de ses défaillances nous arrache à tous la même aspiration étranglée.

Toute la machine vire avec un grondement sourd de moteur; les bords mortels de la table tournoyante étincellent de feux électriques, verts et rouges; une sirène aiguë accompagne la course d'un cri menaçant.

Malgré la rafale circulaire qui balaie le plateau, nous restons là, derrière les portants : machinistes en cotte bleue, muets et compétents, gymnastes aux cheveux gras, le visage d'un rose de fleur fausse, petites artistes couvertes à la hâte de kimonos décolorés, les cheveux tirés à la chinoise sous le « ruban de maquillage » en caoutchouc crasseux... Nous restons là, cloués par l'attrait abominable : « Est-ce aujourd'hui qu'il va se tuer ? »

Non. C'est fini. La sirène a tu sa plainte chromatique, en même temps que s'arrêtait la table vertigineuse, et l'insecte noir, qui luttait agrippé à sa bicyclette, reprend pied, d'un saut leste, sur le disque immobilisé.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'il se tuera. A moins que ce soir... Car c'est dimanche, et nous n'en sommes qu'à la matinée. Évidemment, il a encore le temps de se tuer à la représentation du soir...

Je voudrais sortir d'ici. Mais dehors, c'est la pluie, la déprimante, la noire et désolante pluie méridionale, sous laquelle une ville, hier blanche au soleil le long de la mer, semble fondre en boue jaune. Il n'y a, hors d'ici, que la pluie et la chambre d'hôtel. Ceux qui voyagent sans repos, ceux qui errent solitaires, ceux qui s'asseyent, à la petite table des restaurants, devant une seule assiette, un seul verre et qui

Digitized by Google

étayent contre la carafe un journal plié, ceux-là connaissent la périodicité, le retour normal des crises de misère morale, la maladie de l'isolement.

Je voudrais m'en aller d'ici, mais je manque passagèrement de force pour compléter mon souhait, pour imaginer le lieu qui me réconforterait. Créer ce lieu, ou le ressusciter dans mon souvenir, le peupler d'un visage aimé, l'animer de fleurs, d'eaux, de bêtes familières est un effort trop grand, qui me sera permis un peu plus tard, peut-être dans une heure... Mon dénûment mental s'accommode de la paresse physique qui me tient là, les jambes molles et le cœur lâche, plaintive et répétant tout bas : « Je voudrais m'en aller... »

Je crains, j'attends je ne sais quel drame. Je m'inquiète qu'on ait rassemblé ici, pour la perverse joie d'un public étranger, qui voit couler froidement le sang noir des taureaux, tant de « numéros » tragiques ou macabres... Une fièvre légère qui bat à mes tempes — fatigue du voyage, changement de climat, et l'humidité saline — hausse peut-être un décor connu, presque amical, jusqu'au cauchemar romanesque. Mon humeur singulière me sépare, ce soir, de mes frères étincelants et pauvres, qui s'agitent autour de moi; j'assiste, invisible, à leurs travaux, du haut d'une sorte de quai, bordé d'un balcon de fer, qui longe les loges d'artistes et surplombe la scène...

Un diable rouge, à présent, a jailli d'une trappe, et j'entends les rires du public lointain, à cause de la barbiche rousse, des sourcils fourchus, à cause du masque entier, modelé en pâte grasse et en crayons noirs...

Mais l'homme commence un labeur de contorsionniste, une dislocation lente, serpentine, un dévissage de toutes ses articulations, un enchevêtrement, une passementerie de tous ses membres tressés, et j'aperçois d'ici les raisons qu'il a de cacher ses traits sous ceux d'un diable risible : le supplice

Digitized by Google

qu'il s'impose est tel, par moments, que son visage refuse de lui obéir et devient, en vérité, le visage d'un condamné à la flamme éternelle... Va-t-il succomber, comme un reptile qui s'étouffe de ses propres nœuds ? Et puis, il est en deçà de la musique, pour moi, et l'orchestre ne domine pas toujours sa plainte fréquente, une petite plainte courte d'homme qu'on écrase lentement...

Quand il s'en va enfin, quand il passe au-dessous de moi, marchant d'un pas flasque, traînant son long corps qui semble à moitié vidé, j'élargis ma poitrine contractée, je cherche l'air. J'espère la fin de ces drames brefs, j'aspire à quelque ballet fleuri et fade... mais déjà s'apprêtent des carabines qui visent, pour cible, l'as de carreau que lève la main confiante d'une enfant.

Je ne puis supporter la vue de cette petite main blanche, j'invente maladivement, au creux de la paume, un trou rouge... Et cependant je reste, et cependant je me rapproche, je reviens me blottir derrière le portant, charmée par le vol foudroyant des lames que jette un lanceur de navajas... L'homme semble bouger à peine, un trait d'acier bleu jaillit de son poing et se plante, vibrant, dans une planche verticale, contre la tempe d'un adolescent qui sourit fixement et ne cille pas.

Je cligne, moi, au passage de chaque lame, et chaque fois, je baisse la nuque... Un cri dans la salle, un cri de femme effrayée achève d'ébranler mes nerfs, pourtant l'adolescent est là, vivant, toujours souriant et pétrifié... Il n'y a rien eu, il est vivant, vivant !... Il n'y a rien eu que l'arrêt, sans doute, que l'indécision, pendant un temps inappréciable, de ce qui planait sur cette salle. Une aile souveraine, et qui n'a pas daigné descendre, a épargné aujourd'hui l'homme de la table virante, le cou torturé du diable rouge. Elle n'a pas voulu détourner de leur but les balles qui visaient l'as de

Digitized by Google

carreau, au bout de la main frêle, mais elle s'est immobilisée un instant, par caprice, au-dessus de la tête du jeune saint Sébastien qui sourit, là-bas, le front auréolé de couteaux...

Elle revole maintenant... Va-t-elle s'éloigner de nous, Celle dont l'invisible présence m'opprimait si fort et me faisait une âme si tremblante, avide d'horreur et pusillanime, une âme de spectateur... ?

FIN DE ROUTE

« Cette surprise ! Tu peux le dire, qu'on ne s'attendait pas à se rencontrer ! Depuis quand est-ce que je ne t'ai pas vue ? Depuis Marseille, tiens, tu te rappelles ? Tu étais de la tournée Pitard, moi de la tournée Dubois. On jouait le même soir. C'était à celle des deux tournées qui mangerait l'autre... Ça n'empêche pas qu'on a été les déguster ensemble, les coquillages, ce soir-là, à la terrasse de chez Basso, hein ?

« ... Non, tu n'as pas trop changé : tu te maintiens bien, toi, tu as de la chance ! C'est l'estomac qui te sauve, mais si tu avais treize ans de tournées, comme moi, dans les jambes, tu ne serais pas si fière !...

« Oh ! tu peux bien le dire que j'ai changé, va ! A quarante-six ans, jouer les duègnes, c'est dur, quand on voit tant de jeunesses de cinquante et soixante ans qui font les petites folles sur les scènes du boulevard, et qui rendent leur rôle si elles ont dans la pièce un gosse de plus de douze ans ! Moi, c'est Saïgon qui m'a flanqué le coup de vieux, et avant l'âge. J'ai chanté l'opérette à Saïgon, moi, dans un théâtre éclairé avec huit cents lampes à pétrole...

Digitized by Google

« ... A part ça ? Ma foi, à part ça, rien de neuf. Je « tourne », je fais comme bien d'autres. Je dis toujours que j'en ai assez, que c'est ma dernière tournée. Je répète à qui veut l'entendre que j'aime mieux me mettre ouvreuse ou placière en parfumerie, et puis quoi ? Me revoilà chez Pitard, te revoilà chez Pitard. Nous revenons chercher de l'ouvrage, on se remet à la roue !...

« ... Tais-toi ! j'en sais quelque chose, que les prix baissent partout ! Si on savait ce que j'ai accepté cette fois-ci, je serais perdue de réputation. Ma parole, ils croient qu'on ne mange pas, en tournée !

« Sans compter que j'ai ma sœur, comme tu sais. On est deux à gagner, mais on est deux à nourrir aussi. Oh ! elle s'y est bien mise, la petite; elle a du courage !... Plus de courage que de santé, c'est le cas de le dire. Elle joue tout ce qu'on veut. Tiens, on a fait cinquante jours dans une tournée Miral, en spectacle coupé, trois pièces dans la même soirée : la petite faisait d'abord la bonne qui met le couvert, dix lignes; et puis une vieille paysanne qui dit ses vérités à tout le monde, deux cents lignes; et pour finir, une jeune fille de dix-sept ans qu'on marie contre son gré, qui pleure tout le temps. Qu'est-ce qu'elle a pris comme maquillage, la pauvre !

« Et des prix de famine, tu sais ! Seulement, nous avions notre note de médecin et de pharmacien à payer; c'était l'hiver de ma grande bronchite : rien qu'à la ventouseuse, j'en ai eu pour trente-sept francs ! Je répétais avec quarante ventouses dans le dos, je cachais ma bronchite. Quand la quinte me prenait, j'allais tousser dans les water, sans quoi, on m'aurait remplacée dans les deux heures, tu penses !

« J'ai pu partir, mais les médicaments et le docteur nous avaient ruinées d'avance. Alors la petite s'est mise à faire des vêtements en tricot : tu sais, ces grands paletots qu'on

Digitized by Google

porte à présent, et des polos pareils, en laine... Elle travaille en route, dans les trains; elle est d'une adresse ! Quand on fait des grands parcours, des huit et neuf heures de chemin de fer, elle vous abat un petit paletot en quatre jours, et elle l'expédie tout de suite à une maison de vente à Paris.

« ... Oui, je sais bien, toi, tu as le music-hall pour t'en tirer ! Le music-hall, on y gagne encore bien sa vie; mais moi, qu'est-ce que tu veux ? On m'enterrera pendant une tournée, et je ne serai pas la seule... Oh ! ce n'est pas pour poser à la neurasthénie, tu sais ! J'ai encore de bons moments : j'étais une telle mère-la-joie quand j'étais jeune ! Que mon foie me laisse tranquille seulement trois semaines, que j'arrête de tousser quinze jours, et que ma jambe gauche, avec ses sacrées varices, ne pèse pas trop lourd, on me retrouve !

« Qu'avec ça on me donne des camarades pas trop galeux, des bons types, qui ne passent pas leur temps à pleurer misère et à raconter leurs maladies et leurs accouchements, et je t'assure que je m'en paie encore des tranches de rigolade !...

« A condition, naturellement, qu'il ne nous arrive pas des coups comme celui de Marizot... Marizot, tu n'as pas su ? Les journaux n'en ont pas parlé, mais tu aurais pu l'apprendre en route... On était..., où, déjà ? en Belgique, par une pluie !... On sortait de dîner dans une brasserie très bien, nous deux ma sœur, Marizot et Jacquard... Marizot sort en avant, pendant que nous restons pour payer. Tu sais comme il était myope. Il enfile une petite rue noire, en se trompant, et au bout de la rue, c'était une rivière, un fleuve, je ne sais pas quoi, l'Escaut ou un autre : bref, il tombe à l'eau, et le voilà emporté. On ne l'a retrouvé que deux jours après... Ça s'est fait si rapidement que, le premier soir, on n'avait pas encore commencé à être tristes, figure-toi ! Il n'y a que le lendemain : quand le second régisseur a joué le rôle de

Digitized by Google

Marizot, nous nous sommes tous mis à pleurer ensemble, en scène...

« Enfin, on ne se noie pas tous les jours, Dieu merci ! On s'est consolé un peu au moment de la grève des chemins de fer. Oui, on s'en est payé une pas ordinaire ! Écoute ça : on finissait la tournée du *Fiasco* — un fichu titre ! — on avait joué la veille au soir, à Rouen. En arrivant à Mantes, le train s'arrête :

« — Tout le monde descend ! On ne va pas plus loin !

« C'était la grève. Me voilà partie à me désoler : j'avais une crise de foie, mon rhumatisme à la patte gauche, la fièvre, tout, enfin ! Je m'assieds sur un banc, dans la salle d'attente, et je me dis : « Ce coup-là, je ne bouge plus, c'est trop de guigne, j'aime mieux crever sur place ! » Y avait là Jacquard, toujours le même, avec son grand paletot et sa pipe, qui s'amène et qui me dit :

« — Pourquoi est-ce que tu ne rentres pas chez toi ? Tu devrais prendre Pigalle-Halle-aux-vins, qui te mène devant ta porte.

« — Ah ! fiche-moi la paix ! que je lui réponds. Il faut que tu n'aies pas de cœur ! Nous voilà ici pour jusqu'à quand, maintenant, avec cette dégoûtation de grève ? Tu crois que ça me fait plaisir de bouffer mes malheureux cachets en hôtels et en pharmacie, hein ? Je voudrais que tu sois où j'en suis pour voir ce que tu ferais à ma place !

« — A ta place ? qu'il me fait. A ta place, je prendrais Pigalle-Halle-aux-vins.

« J'en aurais pleuré, ma chère ; je l'aurais battu, ce Jacquard, avec sa figure en bois et sa pipe ! Je lui en ai dit !... A la fin, il me prend par le bras et il me conduit de force jusqu'à la porte vitrée. Et qu'est-ce que je vois dans la cour de la gare ? Pigalle-Halle-aux-vins, ma chère ! Pigalle soi-même ! Trois autobus Pigalle, qui avaient servi à amener de la troupe

Digitized by Google

dans la matinée ! Ils avaient un jus, devant cette gare de Mantes !

« Je commence à me tordre, malgré mes coliques de foie, au point que je ne pouvais plus m'arrêter. Et le plus beau, c'est que nous sommes rentrés à Paris dans Pigalle-Halle-aux-vins, ma chère, par autorisation spéciale du sous-préfet ! Ça nous a coûté deux francs quatre-vingts par tête, et quelle rigolade ! Jacquard et Marval, de dessus l'impériale, nous jetaient des peaux de saucisson dans l'intérieur, et si tu avais vu les figures des « pédezouilles » sur les routes, ça valait le voyage !

« Et on était secoués ! et ça m'arrachait le foie, à chaque cahot ! Tant pis ! j'ai ri tout le long du trajet, c'est toujours autant de pris !

« Et puis, comme dit Jacquard : « Les records de vitesse et de vols en hauteur, qu'est-ce que c'est que ça pour nous autres ? Parlez-moi d'un joli parcours Mantes-Paris sur Pigalle-Halle-aux-vins : voilà un petit raid pas ordinaire ! »

« *LA GRÈVE, BON DIEU, LA GRÈVE... !* »

D'un œil assoupi, je suis la « pavane » que dansent « les Grandes Concubines de l'Histoire ». En attendant le hennin emperlé, la fraise, le vertugadin, les paniers et le fichu à l'enfant, elles ont, pour répéter, épinglé leurs jupes en pagne autour des hanches; certaines ont quitté les robes étroites et travaillent en culotte noire, bras nus hors du cache-corset, le bonnichon de fourrure sur la tête.

Le Roi-Soleil les conduit, sous les traits d'un maître de

Digitized by Google

ballet en manches de chemise. Gabrielle d'Estrées et la marquise de Pompadour se trompent obstinément, et je les bénis. On recommence... Pourvu qu'elles se trompent encore !...

Assise aux fauteuils d'orchestre sur un pan de housse grise, j'attends dans la salle noire qu'on ait fini de répéter la revue. Il est six heures moins le quart, mes camarades sont en scène depuis midi et demi. Il nous restera trois quarts d'heure pour répéter notre pantomime. Mais je souhaite que Gabrielle d'Estrées et la marquise de Pompadour se trompent encore : je voudrais tant ne pas bouger !

L'avare lumière d'une « servante » à deux ampoules tient lieu de rampe. Ces deux points lumineux, suspendus dans le noir, me piquent les yeux et m'endorment. Un mime, invisible, à côté de moi, trompe son besoin de fumer en mâchant une cigarette pas allumée :

— Encore une journée de fichue pour nous autres ! Je voudrais voir tous les auteurs de revues dans cent pieds de... Regarde-les-moi, les « grandes concubines » ! Et quand on pense que c'est à l'œil qu'elles turbinent... La grève, bon Dieu ! la grève !

Ce mot me réveille. C'est vrai, la grève... On en parle beaucoup, chez nous. Il y a quelque chose de changé dans notre laborieux caf'-conc', un de ces heureux établissements de quartier, toujours chauds et noirs de foule, où roule, le soir, avec des sifflets, des cris, des trépignements, l'orageux rire populaire.

— La grève, bon Dieu, la grève !

On y pense, on en parle dans les coins. Les p'tites femmes de la prochaine revue, les tours-de-chant n'ont que ce mot-là à la bouche, chacune à sa manière. Il y en a qui crient tout bas : « La grève ! les matinées payées, les répétitions aussi ! » avec des figures embrasées, en levant leur

Digitized by Google

manchon comme un drapeau et leur réticule comme une fronde...

Les « grandes concubines » viennent encore de se tromper. Chouette ! dix bonnes minutes de plus dans mon fauteuil... Mesdames de Pompadour et d'Estrées « prennent » ! Penché sur elles, le maître de ballet leur crie de grosses injures pas méchantes, que la maîtresse du Vert-Galant, une courte brunette ronde, reçoit avec impatience, tournée de notre côté, l'œil vers la sortie.

L'autre, la marquise, baisse la tête comme une enfant qui a cassé un vase. Elle regarde en dessous, sans rien dire, son souffle soulève une grande mèche blonde qui lui barre la joue. La triste lumière qui tombe d'en haut lui sculpte une maigre et creuse figure de garçonnet martyr, et cette Pompadour ressemble étrangement, avec sa culotte noire, ses genoux nus au-dessus des bas roulés, à un jeune tambour de la Révolution. Tout son petit être têtu et meurtri s'insurge et semble crier : « Vive la grève ! »

La pavane, immobilisée un instant, groupe autour d'elle vingt petites femmes muettes et excédées. Elles cherchent, dans le noir, le fauteuil d'où les surveille M. le directeur : elles attendent le cri qui les délivrera, le « ça va bien pour aujourd'hui » jailli d'un point obscur de l'orchestre. Mais elles ont l'air d'attendre aussi autre chose : « La grève, bon Dieu, la grève ! » Leur fatigue est presque agressive.

Au rebours des hommes, chanteurs et mimes, danseurs et acrobates, qui s'efforcent de conserver à leurs revendications un ton de bonhomie sérieuse, de discussion calme et courtoise, les p'tites femmes du caf'-conc', mes camarades, se sont enflammées tout de suite. En Parigotes émotives, elles imaginent confusément, au seul mot de grève, la descente dans la rue, l'émeute, la barricade...

Elles n'ont pas l'habitude. La discipline rigoureuse et

Digitized by Google

simple qui nous régit ne connaît guère d'infractions. Sous le soleil bleuté des deux projecteurs évoluait, jusqu'à ces jours troublés, le plus routinier, le plus laborieux des petits peuples, vite apaisé sur un mot du directeur : « J'aime pas les gueulards », ou bien : « Un peu de calme, Mesdames ! Vous croyez-vous dans un théâtre ? » Oui, l'habitude de la grève, de la « rouspétance », leur manque. Cette Agnès Sorel, là, qui bâille de faim, si longue sur ses grandes jambes, s'en ira tout à l'heure à son pigeonnier, de l'autre côté de la Butte, au diable... Elle n'a jamais le temps de manger chaud, elle demeure trop loin, elle trotte tout le temps.

— Ce n'est pas à la soirée qu'elle les gagne, ses cent quatre-vingts francs par mois, c'est au kilomètre ! dit Diane de Poitiers, qui porte en décembre des chemisettes d'été.

Et cette belle Montespan à gorge lourde, est-ce chez son mari, un brocheur phtisique, qu'elle aurait pris l'habitude de se plaindre ? Elle a bien assez à faire dans son ménage, par là-bas, du côté du Château-d'Eau, autour de son homme et de ses deux gosses !

On les régente si facilement, ces abeilles pauvres et sans butin ! La moindre arpète de la rue de la Paix leur en remontrerait, en matière de revendications. Elles ont dit : « Chic ! la grève ! » comme elles auraient dit : « On va gagner le gros lot ! » sans y croire. A présent qu'elles y croient, elles commencent à trembler, d'espoir.

Les terribles journées, les doubles représentations du dimanche et du jeudi, et des fêtes semées tout le long de l'année, recevraient leur salaire ? Mieux que ça : les internements de midi à six heures, quand on monte les revues, seraient indemnisés ? On boufferait les croissants du goûter, le bock et la banane, pendant la répétition, aux frais de la princesse ? La mère Louis, notre duègne rhumatisante, qui joue les belles-mères comiques et les négresses, paierait ses

Digitized by Google

omnibus, les dimanches et les jeudis, autrement que par ses gains misérables de tricoteuse, elle qui tricote partout et sans arrêt, pour une maison de bonneterie ?...

Et les nuits de coup de feu, les nuits redoutées, où l'on répète en décors et costumes jusqu'à l'aube, ce ne serait plus uniquement « pour l'honneur de la maison » qu'un demi-cent de « marcheuses » s'en iraient, dans le petit matin glacé, sur des pieds gonflés et des chevilles molles, en bâillant à mourir ?...

C'est beau. C'est inquiétant. Notre petit peuple a la fièvre. Le soir, dans les coulisses, on m'agrippe par la manche, on me questionne :

— N'est-ce pas que vous êtes pour la grève ?

Et on ajoute :

— D'abord, c'est juste ! avec une voix assurée et des gestes anxieux.

Tout le monde n'a pas l'amer scepticisme de cette enfant blonde et creusée, Mme de Pompadour, une philosophe de dix-neuf ans, que je nomme aussi Cassandre, et qui s'en fâche, à tout hasard :

— La grève, pour avancer à quoi ? A engraisser les marchands de « cinéma »... Et pendant ce temps-là, quoi qu'on bouffera toutes les deux, moi et ma « moman » ?...

Il doit être au moins six heures et quart. Je dors presque, les bras serrés dans mon manchon, le menton dans la fourrure. J'ai chaud aux épaules et froid aux jambes, parce qu'on n'allume pas le calorifère pour les répétitions... Qu'est-ce que je fais là ? Il est trop tard pour travailler aujourd'hui. J'ai attendu, avec la patience fataliste qu'on apprend au music-hall. Je peux bien attendre encore un peu, pour sortir en même temps que le pensionnat fatigué qui va s'égailler dans Paris...

Les plus pressées, celles que le métier ramène ici à huit

Digitized by Google

heures, n'iront pas loin : la tranche de noix de veau, pâle sur son lit d'oseille, ou le douteux navarin les attendent, à la brasserie du coin. Les autres se sauvent en courant, dès le trottoir : « J'ai juste le temps de passer chez moi ! »

Retrouver une « moman » grognon, se laver les mains, renouer le ruban qui serre le front et les cheveux, s'assurer que le gosse n'est pas tombé par la fenêtre et ne s'est pas brûlé au poêle, et hop ! on repart... On saute dans l'autobus, dans le métro, dans le tramway, pêle-mêle avec les autres employées, modistes, cousettes, caissières, dactylographes, qui ont, elles, fini leur journée...

Digitized by Google

L'ENFANT DE BASTIENNE

I

« Cours, Bastienne, cours ! »

Les danseuses se pressent tout le long du couloir, froissant au mur leurs jupes en corolle, laissant derrière elles l'odeur de la poudre de riz, des cheveux chauffés au fer et de la tarlatane neuve. Bastienne court, un peu moins vite, les deux mains en ceinture à sa taille. On les a « sonnées » bien tard, elle va entrer en scène essoufflée, manquera-t-elle la fin de sa variation, ce tournoiement où on ne voit plus d'elle qu'une jupe fouettée, crémeuse, épanouie, et deux jambes roses qui s'ouvrent et se joignent avec une régularité mécanique, déjà prisée des abonnés ?

Elle n'est encore qu'une très jeune danseuse, engagée pour l'année au Grand-Théâtre de X...; une pauvre belle fille éclatante, grande, « chère à nourrir » comme elle dit, et pas assez nourrie, parce qu'elle est enceinte de cinq mois.

Du père de l'enfant, pas de nouvelles.

— Croyez-vous qu'il est mauvais, cet homme-là ! dit Bastienne.

Mais elle en parle sans prendre à poignées ses cheveux

Digitized by Google

sombres, si soyeux sur sa peau blanche, et son « malheur » ne l'a poussée ni vers le fleuve, ni vers le réchaud à braise. Elle danse, comme devant, et connaît trois puissants dieux : le directeur du Grand-Théâtre, la maîtresse de ballet et le patron de l'hôtel qui loge, avec Bastienne, une douzaine de ses camarades. Pourtant, depuis le matin où Bastienne, pâlissant pendant la leçon de danse, avoua, avec une simplicité paysanne : « Madame, c'est que je suis grosse ! » la maîtresse de ballet la ménage. Mais Bastienne ne veut pas de ménagements et repousse les prévenances d'un coup de coude indigné : « Quoi, je n'ai pas de maladies ! »

Le poids qui enfle sa ceinture, elle l'accepte, quitte à le rudoyer avec l'inconscience de ses dix-sept ans :

— Toi, je vais te mettre à la raison !

Et elle se serre, jalouse de montrer longtemps, surtout en scène, sa taille pliante, sa haute silhouette mince aux larges épaules. Elle injurie en riant son fardeau, le frappe du plat de la main : « Ce qu'il me donne faim ! » Elle commet, sans mauvaise pensée, les imprudences héroïques des filles sans le sou; ayant payé sa semaine d'hôtel, elle se couche quelquefois sans avoir dîné ni soupé, en gardant son corset toute la nuit, « pour couper la faim ».

Bastienne mène, enfin, l'existence laborieuse, indigente et gaie, des petites danseuses sans mère et sans amant. Entre la leçon de neuf heures du matin, la répétition de l'après-midi et la représentation du soir, elles n'ont guère la place de penser. Leur phalanstère misérable ignore le désespoir, parce qu'on n'y connaît ni la solitude ni l'insomnie.

Effrontées et sages, poussées par une rage d'estomac vide, Bastienne et sa compagne de chambre — une plate petite fille blonde — dépensent parfois leurs derniers sous dans la brasserie du Grand-Théâtre, après minuit, pour payer une canette de bière.

Digitized by Google

Assises l'une en face de l'autre, elles échangent à voix pointue les répliques d'un dialogue préparé :

— Moi, si j'avais de l'argent, je me paierais un bon sandwich au jambon !

— Oui, mais t'as pas de sous ! Moi, je n'en ai pas non plus, mais si j'en avais, je me paierais bien un bon boudin grillé, avec de la moutarde et du gros pain...

— Moi, j'aimerais encore mieux une choucroute, avec beaucoup de ronds de saucisse...

Il arrive que la choucroute et le boudin grillé, qu'elles évoquent si fiévreusement, descendent, providentiels, entre les deux petites danseuses, escortés d'un généreux donateur qu'elles accueillent, taquinent, remercient et plantent là, le tout avant que la demie d'une heure ait sonné.

Cette mendicité innocente est l'invention de Bastienne, à qui son « état » vaut, en outre, une curiosité proche de la considération. Ses camarades comptent les semaines et tirent les cartes pour y lire le sort de l'enfant... On s'occupe d'elle, on l'aide à sangler son corset de danseuse, et aïe donc ! en se pendant au lacet, un genou sur les reins robustes de Bastienne. On lui prodigue des conseils saugrenus, on lui vante des drogues de sorcière, on l'assiste, on lui crie, comme ce soir dans les longs corridors noirs :

— Cours, Bastienne, cours !

On guette sa danse imprudente, on l'escorte surtout pour revenir à la loge, pour être là au moment où Bastienne, dégrafant sa cuirasse de supplice, menace en riant la plus jeune et la plus sotte des curieuses :

— Méfie-toi ! Il va te sauter au nez en faisant poum !

Il y a maintenant, dans le coin le plus chaud de la grande loge, un compartiment de vieille malle, tendu de papier à fleurettes, posé sur deux chaises. C'est le berceau pitoyable d'une toute

Digitized by Google

petite Bastienne, vivace comme la mauvaise herbe. Sa mère l'apporte au théâtre à huit heures, l'emporte à minuit sous son manteau. Ce poupon secoué et rieur, ce bébé presque sans chemise, vêtu par des petites mains maladroites qui tricotent pour lui, gauchement, brassières et béguins, connaît pourtant l'enfance magnifique d'une princesse des contes de fées. Des esclaves d'Éthiopie en maillot couleur de café, des Égyptiennes aux bijoux bleus, des almées demi-nues se penchent sur son berceau, tous les soirs, et lui donnent pour jouer leurs colliers, leurs éventails de plumes, leurs voiles qui colorent la lumière. La toute petite Bastienne s'endort et s'éveille sur de jeunes bras parfumés, et des visages de péris, roses comme le fuchsia, murmurent pour elle selon le rythme d'un orchestre lointain.

Une fille brune d'Asie, qui veille à la porte, crie dans le couloir :

— Cours, Bastienne, cours ! Ta fille a soif !

Bastienne entre, essoufflée, lissant du bout des doigts ses raides jupes mousseuses, et court au compartiment de vieille malle. Sans prendre le temps de s'asseoir, ni de dégrafer son corsage ouvert, elle presse et délivre, à deux mains, un sein gonflé, bleuté de veines généreuses. Penchée, un pied en l'air, dans une pose classique de danseuse, ses jupes dressées autour d'elle en roue lumineuse, elle allaite sa fille.

II

— Tu vois, Bastienne, les Serbes, c'est ici, et puis la Grèce, là. Ça qui est pékiné à petites raies, c'est la Bulgarie. Partout là où que c'est noir, c'est le chemin qu'ils ont fait,

Digitized by Google

les alliés, et les Turcs, ils sont forcés de reculer jusque-là. Tu comprends ?

Bastienne ouvre ses grands yeux couleur de tabac clair et hoche la tête poliment en faisant : « Mmm... Mmm... » Elle regarde longuement la carte où court l'index maigre et piqué de sa camarade Peloux, et s'écrie, enfin :

— Seigneur ! que c'est petit ! mais que c'est petit !

Peloux, qui n'attendait pas cette conclusion, éclate de rire, et c'est elle maintenant que contemplent, étonnés, les grands yeux de Bastienne, toujours un peu lents à changer de pensée.

Cette carte embrouillée, ces lignes de points, ces hachures, tout cela ne représente, pour Bastienne, qu'un confus dessin de broderie. Heureusement que Constantinople est là, en grosses lettres. Constantinople, on sait que ça existe, c'est une ville. Peloux a une sœur, une vieille sœur de vingt-huit ans, qui a joué la comédie à Constantinople, devant...

— Devant qui, déjà, Peloux, que ta sœur a joué à Constantinople ?

— Devant le sultan, tiens ! ment Peloux avec aplomb.

Bastienne déchiffre encore un moment le journal, incrédule et déférente. Tant de noms qu'on ne peut pas lire ! Tant de peuples que personne ne connaît ! Car, enfin, Bastienne a dansé dans un *divertissement* qui réunissait les cinq parties du monde. Eh bien, les cinq parties du monde, c'étaient : l'Amérique, en fond-de-teint terre cuite; l'Afrique, en maillots tête-de-nègre; l'Espagne, avec des châles à effilés; la France, en tutus blancs, et la Russie chaussée de maroquin rouge. S'il faut maintenant découper en *puzzle* la carte du monde et faire sortir de chaque case minuscule un petit peuple armé, méchant, dont personne n'avait jamais entendu parler, la vie devient bien compliquée... Bastienne jette un coup d'œil hostile sur les photographies nébuleuses qui flanquent la carte et déclare :

— D'abord, tous ces gens-là, ils ressemblent des agents

Digitized by Google

cyclistes, avec leurs casquettes plates ! Peloux, si tu donnais voir une bonne tape à la petite, pour lui apprendre à manger du fil ?

Fatiguée d'avoir regardé si longtemps de « l'écrit fin », Bastienne se redresse, soupire, et roule autour de son oreille, comme un ruban, une longue mèche de ses cheveux noirs. Elle abaisse sur sa fille, qui trotte à quatre pattes, un regard d'une majesté animale, puis se penche, relève un bout de jupon et de chemise et compte, sur un petit derrière rose et rond, une juste demi-douzaine de claques sonores.

— Oh ! proteste tout bas Peloux, effrayée.

— Laisse donc, dit Bastienne, je ne la tue pas. Et puis, elle est dure à son mal, ce n'est pas croyable.

De fait, on n'entend ni ces hurlements aigus, ni ces pleurs dramatiques des enfants très jeunes, à suffocations longues. Un frottement rageur de petits chaussons sur le parquet, où la toute petite Bastienne se roule en boule comme une chenille qu'on vient de faire choir d'un groseillier, c'est tout...

... Sa maternité précoce, l'habitude, reprise, de manger tous les jours et d'avoir un gîte chaud ont rendu Bastienne magnifique. Un brave garçon de commerçant, ébloui autant qu'apitoyé, a emporté la mère et l'enfant, une nuit de Noël que Bastienne réveillonnait avec quatre sous de marrons chauds.

Sa récompense, c'est de retrouver le soir, dans l'étroit appartement d'où l'on voit couler un fleuve gris, cette grande Bastienne cordiale, gaie, un peu froide, et fidèle, occupée de son métier et de sa fille. Chez elle, elle s'épanouit, à l'aise dans un grand tablier de porteuse de pain noué sur son kimono, comme aujourd'hui, facilement décoiffée, avec cet air frais lavé et pas encore peigné qui pare ses dix-neuf ans.

Digitized by Google

C'est un bel après-midi de fête pour Bastienne et son amie Peloux. Pas de ballet en répétition au Grand-Théâtre, un temps sec de décembre qui fait ronfler le poêle, et quatre bonnes heures devant soi, et le café qui remplit goutte à goutte un filtre de fer-blanc... Peloux fronce un « juponnage » de travail, en grosse tarlatane blanc-bleuâtre, et trouve moyen, sans se piquer ni se tromper, d'avoir un œil sur les nouvelles de la guerre, sur la rue déserte, sur un catalogue de nouveautés.

— Bastienne, tu sais, on n'aura plus de pistaches grillées, rapport à la guerre; c'est le vieux marchand turc qui me l'a dit... Voilà trois fois qu'il repasse, ce lieutenant-là... Bastienne, un manteau comme ça, en astrakan, hein, quand on sera riche ? Tu serais épatante là dedans !

Mais l'âme paisible de Bastienne, son âme de danseuse popote et casanière, n'a point souci de fourrures. Le long des magasins, elle flatte de l'œil la toile écrue plus que le velours, et tâte du doigt les rudes torchons encadrés de rouge... Présentement, elle sourit, d'un air de volupté sage, à sa besogne préférée : debout, ses nobles bras couverts de mousse tiède, belle comme une reine au lavoir, elle savonne dans une cuvette, sans rien salir autour, le linge de sa fille... La vie, l'avenir, et même le devoir, pourquoi tout cela ne tiendrait-il pas entre ces quatre murs tendus de papier fleuri, dans cette salle à manger parfumée de café, de savon blanc et de racine d'iris ? Vivre, pour une Bastienne florissante, mais bien étrillée de misère, cela veut dire danser d'abord, et puis travailler, dans le sens humble et domestique que donne à ce mot la bonne race des femelles. Des bijoux, de l'argent, des robes... ce n'est pas que Bastienne, par un choix austère, les repousse, non, elle les ajourne. Ils sont là-bas, loin dans sa pensée, elle ne les appelle pas. Cela peut venir, un jour, comme un héritage, comme une cheminée s'abat

Digitized by Google

sur votre tête, comme est venue déjà cette mystérieuse petite fille qui joue sur la carpette, et dont la saine croissance donne pourtant à Bastienne, chaque jour un peu plus, la notion du merveilleux, de l'imprévu...

L'an passé, tout semblait simple à Bastienne dans la vie : avoir faim, souffrir du froid, porter des bottines percées, se trouver seule et misérable avec des flancs lourds, « c'est un peu l'affaire de tout le monde », disait-elle bonnement. Tout était simple, tout l'est encore, sauf son enfant de quinze mois, sauf le petit ange blond, frisé et roublard, qui rage sans bruit sur le tapis. Pour une si jeune mère ingénue, un enfant, c'est une belle petite bête tiède à qui l'on distribue, selon l'âge, le lait, la soupe, les baisers et les taloches. Ça pousse, et l'on continue jusqu'à... mon Dieu, jusqu'à l'âge des premiers examens de danse. Mais voilà qu'en face de Bastienne, sous les chauds baisers et les claques cuisantes, se développe un petit être qui déjà pense, lutte et discute avant même que de savoir parler ! Bastienne n'avait pas prévu cela.

— Une fille de quinze mois, s'écrie-t-elle, qui n'est déjà plus de mon avis !

Peloux hoche la tête, avec l'expression pénétrée et pincée qui lui donne l'air, à vingt ans, d'une vieille fille, et raconte des histoires d'enfants prodigieux et criminels. C'est que la surprenante petite Bastienne, à quinze mois, sait déjà séduire, mentir, simuler la colique, tendre en sanglotant une main potelée sur laquelle personne n'a marché; elle connaît la force du mutisme obstiné et surtout elle sait feindre d'écouter ce que disent les grandes personnes, la bouche fermée, les yeux grands ouverts, si bien qu'il arrive à Peloux et à Bastienne de se taire brusquement, comme des pensionnaires, à cause de ce témoin inquiétant qui ressemble, entre ses boucles blondes, moins à un bébé qu'à un petit Éros malicieux.

Digitized by Google

C'est le visage de la toute petite Bastienne, et non le beau visage tranquille de sa mère, ni celui de Peloux déjà fané, qui reflète toutes les passions terrestres : la convoitise sans frein, la dissimulation, la révolte, la ruse séductrice...

— Ah ! qu'on serait tranquille, soupire Peloux, sans cette enfant de pie qui me boulotte mes aiguilles !

— Attrape-la, si tu peux quitter tes fronces, dit Bastienne. Moi, j'ai les mains dans le savon.

Mais l' « enfant de pie » s'est garée derrière la machine à coudre et ne montre, entre la tablette et la roue, qu'une paire d'yeux d'un bleu profond et dont on ne saurait dire, ainsi isolés, s'ils ont quinze mois, ou quinze ans, ou davantage...

— Viens ici, ma petite poison chérie ! supplie Peloux.

— Veux-tu venir ici, vice incarné ! gronde Bastienne.

Pas de réponse. Les yeux bleus ont bougé, le temps de diriger sur Bastienne leur lumineuse insolence... Et si Peloux redouble de prières, Bastienne d'invectives, ce n'est pas dans la crainte que l'Éros blond et joufflu embusqué derrière la machine à coudre ne mange un cent d'aiguilles, c'est pour dissimuler leur gêne, leur embarras de grandes personnes candides, sous le regard d'un petit enfant insondable...

Digitized by Google

Digitized by Google

LES GAGNE-PETIT

L'ACCOMPAGNATRICE

MADAME BARUCCHI va venir, Madame, ne vous impatientez pas : elle vient de téléphoner pour dire qu'elle serait forcément en retard pour votre leçon, à cause du ballet de l'Empyrée qu'on répète en costumes. Vous avez bien une minute ? »

— ...

— D'ailleurs, nous sommes en avance, il est moins dix... Quand je dis « nous »... moi, je suis toujours à l'heure, je ne quitte guère d'ici toute la journée.

— ... ?

— Ce n'est pas que ce soit dur à proprement parler, mais c'est un peu triste, ce grand atelier nu. Et puis, le soir, j'ai quand même les reins tirés, d'être assise sur le tabouret de piano.

— ...

— Si jeune ? mais je ne suis pas si jeune, j'ai vingt-six ans ! Ce que je me trouve vieille, à toujours faire la même chose tous les jours ! Vingt-six ans, un petit garçon de cinq ans, et pas de mari...

— ... ?

Digitized by Google

— Oui, c'était à moi, ce petit garçon que vous avez vu hier. Quand il sort de l'école maternelle, Mme Barucchi veut bien que je le garde ici, pour que je ne me fasse pas de mauvais sang après lui. Il est mignon, il regarde travailler toutes ces dames, il sait déjà des pas : c'est un enfant qui observe beaucoup.

— ...

— Oui, je sais bien, on me dit toujours que je fais un métier de vieille femme et que j'aurai bien le temps de me mettre accompagnatrice quand j'aurai des cheveux gris, mais moi, j'aime mieux tenir que courir. Et puis j'ai déjà beaucoup écopé dans la vie, je ne demande qu'à rester tranquille sur mon tabouret de piano... Vous regardez l'heure ? Un petit peu de patience ! Mme Barucchi ne peut plus tarder... C'est vrai que vous perdez votre temps, et moi, je me fais des rentes, en ce moment-ci, à me tourner les pouces. Ça ne m'arrive pas souvent !

— ... ?

— C'est que je suis payée à l'heure. Deux francs cinquante.

— ... !

— Vous trouvez que ce n'est pas beaucoup ? Mais songez donc, Madame, tout le monde joue du piano, j'ai une voisine qui donne des leçons en ville à vingt sous le cachet : il faut qu'elle paie ses omnibus, et ses chaussures, et son parapluie qu'elle use... Moi, je suis à couvert toute la journée, au chaud, même trop au chaud : le poêle de l'atelier me tourne la tête quelquefois. Et puis j'ai la satisfaction d'être dans un milieu d'artistes, ça compense.

— ... ?

— Non, je n'ai pas fait de théâtre. Mais j'ai été modèle, avant d'avoir mon petit garçon. Ça m'a donné des goûts, des habitudes. Je ne pourrais plus vivre dans le commun. Un moment, il y a trois ans, Mme Barucchi me conseillait d'entrer au music-hall, de danser... « Mais, je lui disais, je ne sais pas

Digitized by Google

danser. — Ça ne fait rien, me répondait-elle, tu te mettras danseuse nue : comme ça, tu ne te fatigueras pas à danser. » Je n'ai pas voulu.

— ...?

— Oh ! ce n'est pas seulement pour ça. Une danseuse nue, comme on dit, n'en montre guère plus qu'une autre. Une danseuse nue, c'est toujours un peu égyptien, ce qui signifie dix bonnes livres de ceintures en métal travaillé, de plaques de poitrine, de treillages en perles pour les jambes, et des colliers depuis ici jusque-là, et des voiles à n'en plus finir... Non, ce n'est pas uniquement une question de convenances qui m'a fait refuser. C'est ma nature de rester dans mon coin et de regarder les autres.

« Ici, il en passe, toute la journée, non seulement des dames de music-hall, mais des actrices, des vraies, qui jouent au boulevard, surtout à présent qu'on danse beaucoup dans les pièces. Je dois dire qu'elles sont un peu dépaysées, au début. Elles n'ont pas l'habitude de se déshabiller pour la leçon. Elles arrivent dans des robes de couturier, elles commencent par relever leur jupe et l'attacher avec des épingles anglaises, et puis elles s'agacent, la chaleur leur monte, elles dégrafent leur col, et puis elles enlèvent leur jupe, et puis c'est le tour de la chemisette... Enfin c'est le corset qui s'en va, les épingles à cheveux qui tombent, et qui emmènent des cheveux avec, quelquefois, et la poudre de riz qui se mouille... Au bout d'une heure de travail, vous ririez de voir, à la place de la dame chic, une petite bonne femme tout en eau, qui souffle, qui rage, qui jure un peu, qui se frotte les joues avec un mouchoir, et qui se moque pas mal si son nez reluit, enfin, une femme ordinaire, quoi ! Je n'y mets pas de méchanceté, je vous assure, mais ça m'amuse. Je fais mes petites études. »

— ...?

Digitized by Google

— Oh ! sûrement non, ça ne me donne pas envie de changer avec elles ! Rien que de me l'imaginer, je suis fatiguée. Même en dehors de la leçon, elles remuent tellement, du moins, je me le figure... Il faut les entendre se désoler : « Ah ! mon Dieu ! je dois être à tel endroit à cinq heures, et à cinq heures et demie chez la masseuse, et à six heures j'ai rendez-vous chez moi ! Et mes trois robes de scène qui m'attendent ! Ah ! mon Dieu ! je n'y arriverai jamais !... »

« C'est effrayant. J'en ferme les yeux, elles me donnent sommeil. L'autre jour, tenez, Mme Dorziat, — mais oui, Mme Dorziat elle-même ! — disait très gentiment en parlant de moi à Mme Barucchi : « Cette pauvre petite qui me serine ma danse depuis une heure un quart, je ne voudrais pas être à sa place ! » Ma place, ma place, mais c'est celle qui me convient ! Qu'on m'y laisse, c'est tout ce que je demande. J'ai fait un peu la bête, dans mon jeune temps, mais j'en ai été si corrigée !... J'en suis restée craintive. Plus je regarde les autres se démener, plus j'ai envie de rester assise... Et puis, ici, on ne voit que la peine que les gens se donnent. La lumière du théâtre, les paillettes, les costumes, les figures maquillées, les sourires, ce n'est pas un spectacle pour moi, tout ça... Je ne vois que le métier, la sueur, la peau qui est jaune au grand jour, le découragement... Je ne sais pas bien me faire comprendre, mais mon imagination travaille là-dessus... C'est comme si j'étais seule à connaître l'envers de ce que les autres regardent à l'endroit... »

— ... ?

— Me marier ? Oh ! non, j'aurais peur, à présent... Je vous dis, je suis restée craintive... Non, non, je vous assure, je suis bien comme je suis, je veux rester comme ça. Comme ça, avec mon petit garçon dans ma jupe, tous les deux bien à l'abri derrière mon piano...

Digitized by Google

LA CAISSIÈRE

Les chiens de garde, dans leur niche qui tourne le dos au vent d'ouest, sont mieux logés qu'elle. Elle gîte, de huit heures à minuit en soirée, de deux heures à cinq heures en matinée, sous l'escalier qui mène aux loges d'artistes, dans un creux humide, et son petit bureau de bois blanc râpé la défend seul contre le brutal courant d'air que lui jette en retombant la porte de fer sans cesse ouverte et refermée. Le calorifère d'un côté, l'escalier de l'autre lui soufflent le chaud et le froid et dérangent un peu son tour de boucles et sa petite pèlerine tricotée, dont chaque maille retient une perle de faux jais.

Depuis vingt-quatre ans, elle inscrit sur un registre le détail de la « limonade » qui se consomme tant aux fauteuils d'orchestre des Folies-Gobelins qu'au café des Folies attenant au théâtre : bocks, mazagrans, cerises... Une ampoule électrique pend au-dessus de sa tête, comme une poire au bout d'un fil, juponnée de papier vert, et l'on ne distingue d'abord qu'une petite main jaune, hors d'une manchette empesée... Une petite main jaune, propre, mais dont le pouce et l'index noircissent à force de compter la monnaie et les jetons de cuivre.

Avec un peu d'attention et d'habitude, on détaille facilement, dans l'ombre verte de la lampe, le visage de la caissière, un visage plissé de vieux lézard craintif et gentil, tout décoloré. Si on la piquait à la joue, en jaillirait-il, au lieu de sang, une pâle gouttelette de ce jus anémique qui baigne les cerises à l'eau-de-vie ?

Quand je descends à ma loge, la caissière me tend ma clef

Digitized by Google

par-dessus une quintuple rangée de ces fameuses cerises, la spécialité de l'établissement : cinq cerises par portion dans une coupelle de verre, dressées en pyramide comme les arbustes en caisse d'un jardin à la française, et c'est l'encrier qui figure le miroir d'eau...

Je ne connais, de la caissière, que son buste, incliné en avant par l'habitude d'écrire et le désir d'être aimable... Elle arrive aux Folies-Gobelins bien avant moi et s'en va à minuit. Marche-t-elle ? a-t-elle des jambes, des pieds, un corps de femme ? Tout cela a dû fondre, depuis vingt-quatre ans, derrière le petit bureau râpé.

Un lézard, oui, un bon petit lézard plissé, fragile et vieux, mais pas si craintif, en somme : il y a de l'autorité dans sa voix aigrelette, et elle témoigne à tous l'égale bonté des êtres dont la puissance n'est point menacée. La caissière traite les garçons du café en enfants tumultueux, avec des « tt... tt... » d'institutrice, et les artistes en enfants incorrigibles, irresponsables ou malades. Le vieux chef machiniste, tête grise et cotte bleue, lui parle en petit garçon : il n'est dans la maison que depuis dix-huit ans !

La caissière, obscurément, se sent immuable et fatiguée comme l'édifice même, et le mur de sa niche, jamais blanchi, jamais repeint, s'imprègne d'un noir brillant, d'une crasse vernissée et indélébile : malgré moi, je pense à la trace fumeuse qu'ont respectée les siècles, la trace d'une lampe à jamais éteinte, à Cumes, dans la grotte de la Sibylle...

C'est par notre bénigne sibylle que je sais, en trois mots, si le public est dense ou clairsemé, si la « limonade » languit ou coule à flots. Elle me renseigne sur la mine que j'ai, sur l'humeur des secondes galeries, et sur le succès du « début » de ce soir.

J'apprends même, par surcroît, qu'il fait froid dehors ou que le temps tourne à l'humide... Le temps ? qu'en sait-elle ?

Digitized by Google

Pour gagner sa niche éventée, la caissière ne quitte-t-elle pas un autre sous-sol ténébreux, lointain, et ne chemine-t-elle pas en métro, sous la terre, toujours sous la terre ?...

Le son de l'orchestre arrive, étouffé, jusqu'à la caissière, portant parfois sur une vague de musique le cri d'un soprano populacier... Les applaudissements crépitent comme un éboulis lointain de cailloux.

La caissière tend l'oreille et me dit :

— Vous les entendez ? C'est pour la petite Jady, tout ça. Elle a bien pris ici. C'est un genre évidemment, son genre à elle, qu'elle a...

La voix est prudente, aimable; à moi d'y deviner le blâme secret, un miséricordieux mépris pour toutes les choses et les créatures du music-hall...

La caissière aime la noire maison crasseuse des Folies-Gobelins, et sa niche, et sa lampe juponnée de vert, et ses plates-bandes de cerises à l'eau-de-vie... Ce qui se passe sur la scène ne la regarde point. Quand j'en sors, essoufflée, toute hors de moi, et que je crie à la caissière, en passant :

— Ce que ça a bien marché, ce soir, quel public en or ! Ils nous ont rappelés quatre fois !

Elle me sourit et me répond :

— C'est le moment de vous sauver vite dans votre loge et de bien vous frictionner à l'eau de Cologne, si vous ne voulez pas attraper du mal.

Elle n'ajoute rien, qu'un regard de ses yeux fins sur ma robe entr'ouverte, sur mes pieds nus dans des sandales...

C'est aux Folies-Gobelins, chaude et noire couveuse, qu'est éclose l'insupportable petite Jady : deux jambes frémissantes, sensibles et intelligentes comme des antennes, une voix pointue, fragile, qui se brise, à chaque instant — comme les pattes d'insectes, ça se casse et ça repousse — et

Digitized by Google

je célébrais l'autre jour, auprès de la caissière, le singulier mérite de cette chanteuse née pour danser.

— Oui, avoua la caissière, il faut bien dire que ce n'est qu'un cri sur elle. On raconte qu'elle a du piment, qu'elle a du chien, qu'elle a du poivre dans les jambes, est-ce que je sais ? Mais connaissez-vous sa petite fille ? Non ? Un amour, Madame, une vraie beauté ! Et mignonne, et bien élevée ! Deux ans, et elle sait dire merci et s'il vous plaît, et envoyer des baisers !... Et raisonnable ! On peut la laisser seule une journée entière, songez !

Je songe, en effet. Je songe qu'un moraliste découragé, qu'un critique prudent et distingué se cache dans une niche noire, sous l'escalier de fer, aux Folies-Gobelins. Notre sibylle ridée ne nous crie pas : « Malheureux égarés que vous êtes, les mots famille, morale, hygiène, n'ont-ils plus de sens pour vous ? » Elle sourit, et murmure, au bout d'une phrase dont elle retient la conclusion :

— Songez !...

Il n'en faut pas plus pour que j'imagine, dans un logis de faubourg, un bébé de deux ans, *raisonnable,* abandonné, enfermé, qui attend sagement que sa mère ait fini de danser...

NOSTALGIE

— C'est moi, Madame, c'est l'habilleuse. Madame a tout ce que Madame a besoin ?

— ... !

— Hein ? n'est-ce pas qu'en voilà d'une surprise ? J'étais

Digitized by Google

sûre que je vous ferais de l'effet. Mais oui, c'est moi ! Vous ne pensiez pas de retrouver ici votre vieille Jeanne de l'Empyrée-Clichy ? Mais oui, je passe l'hiver à Nice, comme les Anglais. Et ça va ? Toujours contente ?

— ...

— Moi de même, quoiqu'il y ait bien à dire là-dessus...

— ...

— Oui, oui, je vous habille, bien entendu. La première pièce, c'est-y la robe bleue ou bien cette espèce d'intérieur rose ?

— ...

— Bon ! une fois dit, je ne me tromperai plus. C'est vraiment riche, cette mousseline avec rien dessus. Ça habille bien. Vous vous souvenez ? c'est tout à fait le costume de la petite Myriame, à l'Empyrée.

— ... ?

— La petite Myriame, vous savez bien, dans l'apothéose de l'aviation, dans la revue de ce printemps !... Ça vous fait une différence, est-ce pas, d'avec votre costume de l'Empyrée ?

— ... ?

— Mais celui de l'autre hiver ! La jupe paysanne, et votre foulard sur la tête, et les sabots... Quand j'ai lu votre nom sur les affiches d'ici, le cœur m'a sauté : je vous ai revue comme dans votre pièce de l'Empyrée : il me semblait que j'y étais encore !

— ... ?

— Moi ? pas du tout. Pour s'ennuyer, il faudrait avoir le temps. Je suis très prise, ici : c'est moi qui fais les loges, il n'y a pas de garçon de salle, un si petit théâtre ! Et matinée deux fois par semaine ! Et puis des conférences, qu'il faut que je sois là pour faire un point à ces dames des auditions, ou leur mettre une épingle... Pendant les actes, oui, je ne dis

Digitized by Google

pas, le couloir est triste; j'ai froid, là, sur ma chaise. Je m'endors, je me réveille des fois en me croyant encore à l'Empyrée-Clichy... Pensez ! quand on a été quinze ans habilleuse dans le même établissement ! Et quinze ans de bons services, je peux le dire. Jamais je n'ai eu un mot de Mme Barney, « la patronne », comme vous disiez. Voilà une femme de mérite, Madame ! Dure aux feignants, c'est possible, mais juste avant tout. C'est forcé qu'on ne regarde pas à sa peine, avec elle. Dans la dernière revue, vous vous souvenez, j'avais seize dames à habiller, huit dans mon couloir et huit sur le palier, vous savez, le palier de l'escalier qu'on avait organisé en loge, faute de place. Je ne dis pas que c'était des plus commodes : des personnes qui se déshabillent n'aiment pas voir circuler à tout moment l'un et l'autre qui dégringolent les marches... Sans compter les courants d'air... Seize, qu'elles étaient ! J'en avais les doigts assassinés d'agrafes. Eh bien ! Madame, je n'ai jamais fait manquer une entrée !

— ...?

— Mais si, je suis contente ici ! Pourquoi voulez-vous que je ne sois pas contente ? M. Lafougère est très bon. Il a engagé mon fils, qui débute ce soir.

— ...?

— Oh ! non, pas comme artiste, vous ne voudriez pas ! Il débute comme accessoiriste. Ça fait que vous débutez tous les deux ensemble. C'est pour sa santé que je suis venue ici. Le médecin m'a dit : « Il lui faut le Midi pour ses bronches. » M. Lafougère nous a engagés tous les deux.

— ...?

— Mais non, vous n'êtes pas en retard ! Pensez-vous qu'on peut être en retard, ici ? Un spectacle annoncé pour huit heures et demie, ça commence à neuf heures, gran-

Digitized by Google

dement. Ah ! nous ne sommes plus chez Mme Barney ! Le music-hall, je le dis toujours, c'est basé sur l'exactitude.

— ... ?

— Ce que vous entendez là ? C'est les artistes de la deuxième pièce, celle où vous dansez. Écoutez-les ! écoutez-les ! Et je te crie ! et je te chante ! et je te dispute ! Ça n'a ni tenue, ni respect. Non, mais les entendez-vous ? De ce coup-là, je ne peux plus me croire à l'Empyrée-Clichy ! Vous qui y avez été, vous pouvez le dire si on entend un mot plus haut que l'autre dans la maison ! Le théâtre et le café-concert, ça fait deux, on a beau dire !...

— ...

— Ah ! vous pouvez soupirer, allez ! Des fois, je me retiens de leur lâcher tout ce que je pense, à ces dames d'ici. Une, l'autre jour, qui me jette à la figure : « Fermez donc la porte, Jeanne, quand on est toute nue dans la loge ! On voit bien que vous venez du music-hall ! » Un peu plus, je lui répondais : « Et vous, on voit bien que vous n'en venez pas ! On n'y aurait pas voulu de vous ! Au music-hall, on n'a pas besoin de petits criquets comme vous : il nous faut des personnes qui ont quelque chose à mettre dans leur maillot et dans leur corset... » C'est des paroles qu'il faut savoir conserver pour soi : toute vérité n'est pas bonne à dire... Vos petits souliers mordorés et les bas, vous ne les gardez pas pour danser dans la deuxième pièce ?

— ... !

— Possible que ça soye une pièce grecque, mais vous ne mettrez rien qui avantage la jambe comme des bas mordorés et des petits souliers comme ceux-là. L'essentiel pour la danse, c'est d'avantager la jambe. Enfin, mettons que je n'ai rien dit... Vous n'y êtes pas retournée, là-bas ?

— ...

Digitized by Google

— Mais à l'Empyrée-Clichy, donc ! Vous ne savez pas si ma collègue y est encore : la mère Martin ?

— ...

— Tant pire. J'aurais bien voulu avoir de ses nouvelles. Elle m'avait bien promis de m'écrire, mais l'envie lui a fait mal au cœur. Mon engagement ici m'a fait bien des envieux, vous savez. « A Nice ! — qu'elle disait, la mère Martin — à Nice ! Vous êtes dans les honneurs ! Vous pourrez aller faire fortune à Monte-Carlo ! »

— ...?

— Non, je n'y suis pas été. Mais j'irai ! J'irai, rien que pour leur dire, là-bas, que j'y suis été. Je le dirai à la mère Martin, et puis à Mme Cavellier...

— ...?

— Mme Cavellier, la romancière, la sœur à Rachel...

— ...?

— Mais si, voyons ! Mme Cavellier, que son mari est dans la claque, sa sœur danseuse américaine, et son fils vendeur de programmes dans la salle !... Mon Dieu ! que vous êtes oublieuse ! je n'aurais jamais cru ça de vous... Et Rita, vous ne vous en rappelez pas ? J'en étais sûre! Eh bien ! elle n'y est plus.

— ...?

— Mais à l'Empyrée-Clichy, donc !

— ... !

— Comment ! je ne vous parle que de l'Empyrée-Clichy ? Mais de quoi donc est-ce que vous voudriez que je vous parle ? Ah ! vous êtes bien restée taquine, tout de même ! Ne me faites pas de misères, j'ai de l'amitié pour vous, parce qu'on y a été ensemble... Je peux bien vous le dire, à vous, vous ne vous moquerez pas de moi : hier, j'ai lu sur *Comœdia* le compte rendu de la *Revue de Noël*, à l'Empyrée-Clichy. Eh bien, à l'idée qu'ils s'étaient passés de moi pour le coup de feu de la répétition en costumes et de la générale, le journal

Digitized by Google

m'est tombé des mains, et je me suis mise à pleurer comme une vieille bête...

CHIENS SAVANTS

— Tiens-la ! Tiens-la !... Ah ! la rosse, elle l'a encore mouchée !

Manette vient d'échapper au machiniste et de sauter sur Cora, qui s'y attendait. Mais la petite fox est douée d'une rapidité de projectile, et ses dents ont percé, à travers le poil épais de la colley, un peu de la peau du cou. Cora ne riposte pas tout de suite; l'oreille tendue vers la sonnette de scène, les babines retroussées jusqu'aux yeux, elle menace seulement sa camarade d'une grimace de renard féroce et d'un petit râle étranglé, doux comme un ronron de gros chat.

Dans les bras de son maître, Manette hérisse les poils de son échine comme des soies de porc et s'étrangle à dire des choses abominables...

— A' vont se bouffer ! dit le machiniste.

— Penses-tu ? réplique Harry's. Elles sont plus sérieuses que ça. Les colliers, vite !

Il noue au cou de Cora le ruban bleu pâle qui fait valoir sa robe couleur de froment mûr, et le machiniste boucle sur le dos de Manette un harnais de carlin, en velours vert, clouté d'or, alourdi de médailles et de grelots.

— Tiens-la serré, le temps que j'enfile mon dolman...

Le gilet de tricot cachou, bruni par la sueur, disparaît sous un dolman saphir, matelassé aux épaules, qui étrangle

Digitized by Google

la taille. Cora, retenue par le machiniste, râle plus haut et vise, au-dessus d'elle, le train postérieur de Manette, de Manette convulsée, effrayante, les yeux injectés et les oreilles coquillées en arrière.

— Une bonne tripotée, ça les calmerait pas ? hasarde le garçon en cotte bleue.

— Jamais avant le travail ! tranche Harry's, catégorique.

Derrière le rideau baissé, il vérifie l'équilibre des barrières qui limitent une piste d'obstacles en miniature, consolide la haie et la banquette, passe un chiffon de laine sur les barres nickelées des tremplins où rebondira la colley jaune. C'est lui aussi qui remonte de sa loge une série de cerceaux de papier, humides d'un collage hâtif.

— Je fais tout moi-même ! déclare-t-il. L'œil du maître !...

Dans son dos, l'accessoiriste hausse les épaules :

— L'œil du maître, oui ! Et nib de pourboire à l'équipe !

L' « équipe », composée de deux hommes, n'en garde pas rancune à Harry's, qui touche quinze francs par jour.

— Quinze francs pour trois gueules et dix pattes, c'est pas besef ! concède l'accessoiriste.

Trois gueules, dix pattes et deux cents kilos de bagages. Tout ça tourne, toute l'année, à la faveur de demi-tarifs en troisième classe. L'an dernier, il y avait une « gueule » de plus, celle du caniche blanc qui est mort : un vieux cabot hors d'âge, routier fini, qui connaissait tous les établissements de France et de l'étranger. Harry's le regrette et vante encore les mérites de défunt Charlot.

— Il savait tout faire, Madame. La valse, le saut périlleux, le tremplin, les trucs du chien calculateur, tout ! Il m'en aurait appris, à moi qui en ai dressé quelques-uns, pourtant, des chiens pour les cirques ! Il aimait son métier, et rien que ça, et il était bouché pour le reste. Les derniers temps, vous n'en auriez pas donné quarante sous, si vous l'aviez vu dans

Digitized by Google

la journée, tout vieux, quatorze ans au moins, tout raide de rhumatismes, avec les yeux qui pleuraient et son nez noir qui tournait au gris. Il ne se réveillait qu'à l'heure de son travail, et c'est là qu'il fallait le voir ! Je le maquillais comme une jeune première : et le cosmétique noir au nez, et le crayon gras pour ses pauvres yeux chassieux, et la poudre d'amidon tout partout pour le faire blanc de neige, et les rubans bleus ! Ma parole, Madame, il ressuscitait ! Pas plutôt maquillé, il marchait sur ses pattes de derrière, il éternuait, il n'avait pas de cesse qu'on frappe les trois coups... Sorti de scène, je l'enveloppais dans une couverte et je le frictionnais à l'alcool. Je l'ai bien prolongé, mais ça ne peut pas durer éternellement, un caniche savant !...

« Ces deux-là, mes chiennes, elles vont bien, mais ce n'est plus ça. Elles aiment leur maître, elles craignent la cravache, elles ont de la tête et de la conscience, mais l'amour-propre n'y est pas. Elles font leur numéro comme elles tireraient une voiture, pas plus, pas moins. C'est des travailleuses, c'est pas des artistes. A leur figure, on voit qu'elles voudraient avoir déjà fini, et le public n'aime pas ça. Ou bien il pense que les bêtes se moquent de lui, ou bien il ne se gêne pas pour dire : « Pauvres bêtes ! ce qu'elles sont tristes ! Ce qu'on « a dû les martyriser pour leur apprendre tant de singeries ! » Je voudrais les voir, tous ces messieurs et ces dames de la Protectrice, en train de dresser des chiens ! Ils feraient comme les camarades. Le sucre, la cravache; la cravache, le sucre; et une bonne dose de patience : il n'y a pas à sortir de là... »

Les deux « travailleuses », à cette heure, ne se quittent pas de l'œil. Manette tremble nerveusement, perchée sur un billot de bois bariolé; Cora, en face d'elle, couche les oreilles comme un chat fâché...

Sur un trille de timbre, l'orchestre interrompt la lourde polka qui trompait l'attente du public, et commence une

Digitized by Google

valse lente; comme obéissant à un signal, les chiennes rectifient leur attitude : elles ont reconnu *leur* valse. Cora bat mollement de la queue, dresse ses oreilles et prend cette expression neutre, aimable et ennuyée, qui la fait ressembler aux portraits de l'impératrice Eugénie. Manette, insolente, luisante, un peu trop grasse, guette la montée pénible du rideau, puis l'entrée d'Harry's, bâille, et halette déjà, d'agacement et de soif...

Le travail commence, sans incident, sans révolte. Cora, avertie par un cinglement de mèche sous le ventre, ne triche pas au saut des barrières. Manette marche sur les pattes de devant, valse, aboie, et saute aussi les obstacles, debout sur le dos de la colley jaune. C'est de l'ouvrage banal, mais correct; il n'y a rien à redire.

Les gens grincheux reprocheraient peut-être à Cora son indifférence princière, et à la petite fox son entrain factice... On voit bien qu'ils n'ont pas, les gens grincheux, des mois de tournée dans les pattes, et qu'ils ignorent le fourgon à chiens, l'auberge, la pâtée au pain qui gonfle et ne nourrit pas, les longues heures d'arrêt dans les gares, les trop brèves promenades hygiéniques, le collier de force, la muselière, l'attente surtout, l'attente énervante de l'exercice, du départ, de la nourriture, de la raclée... Ils ignorent, les spectateurs difficiles, que la vie des bêtes savantes se passe à attendre, et qu'elles s'y consument...

Les deux chiennes n'attendent, ce soir, que la fin du numéro. Mais dès la chute du rideau, quelle belle bataille ! Harry's arrive juste à temps pour les arracher l'une à l'autre, mouchetées de morsures roses et leurs rubans en loques...

— C'est un genre, Madame, un genre qu'elles ont pris ici ! crie-t-il, furieux. Elles camaradent bien, d'habitude, elles couchent ensemble, dans ma chambre, à l'hôtel. Seulement, ici, c'est une petite ville, n'est-ce pas ? On n'y fait pas comme on veut. A l'hôtel, la patronne m'a dit : « Je veux bien d'un

Digitized by Google

chien, mais pas de deux ! » Alors, comme je suis juste, je laisse tantôt l'une, tantôt l'autre de mes chiennes passer la nuit au théâtre, dans le panier cadenassé. Elles ont compris tout de suite le roulement. Et c'est tous les soirs la comédie que vous venez de voir. Dans la journée, elles sont douces comme des moutons; à mesure que l'heure de boucler approche, c'est à qui des deux ne restera pas dans le panier grillé; elles se mangeraient de jalousie ! Et vous ne voyez rien ! Ce qui est un vrai spectacle, c'est la tête de celle que j'emmène avec moi, qui fait exprès de japper, de sauter à côté du panier où j'enferme l'autre ! Je n'aime pas l'injustice avec les bêtes, moi. Je pourrais faire autrement que je le ferais, mais quand on ne peut pas, n'est-ce pas ?...

Je n'ai pas vu Manette, ce soir, partir, arrogante et radieuse; mais j'ai vu Cora, enfermée, figée dans un désespoir contenu. Elle froissait contre l'osier sa toison blonde et tendait hors des barreaux son doux museau de renard.

Elle écoutait s'éloigner le pas de son maître et le grelot de Manette. Quand la porte de fer se referma sur eux, elle enfla sa poitrine pour jeter un cri; mais elle se souvint que j'étais là encore, et je n'entendis qu'un profond soupir humain. Puis elle ferma les yeux fièrement, et se coucha.

L'ENFANT PRODIGE

— Il y a vraiment beaucoup d'enfants dans ce spectacle, vous ne trouvez pas, Madame ?

Ceci m'est jeté, d'un ton pincé et supérieur, par une forte

Digitized by Google

dame blonde — spécialité de valses lentes — ensachée pour l'instant dans un kimono de crépon à sept quatre-vingt-quinze, le kimono que vous trouveriez dans toutes les loges de music-hall. Le sien est rose, avec des cigognes imprimées; le mien, bleu, semé de petits éventails verts et rouges, et la dresseuse de colombes en a un mauve, à fleurs noires.

La forte dame, pas contente, vient d'être bousculée par trois gosses, hauts comme des chiens de chasse, en costumes de Peaux-Rouges, qui montent en courant se démaquiller. Mais son mot amer vise une personne silencieuse, une sorte de gouvernante triste, de noir vêtue, qui fait les cent pas dans le couloir.

Ayant dit, la forte dame toussote d'une manière distinguée et rentre dans sa loge après avoir toisé la gouvernante qui sourit vaguement de mon côté et hausse les épaules.

— C'est pour moi qu'elle dit ça... Elle trouve qu'il y a trop d'enfants dans le spectacle... Eh bien, et moi, donc ! à commencer par la mienne, d'enfant, d'abord !...

— Comment ? vous n'êtes pas contente ? Mais la « Princesse Lily » a un succès fou !

— Oui, je sais bien... Elle est démontante, ma fille, n'est-ce pas ? C'est ma fille, ma vraie... Attendez que je vous agrafe dans le dos, vous ne pouvez pas y arriver... Laissez donc, j'ai l'habitude. Et puis, j'ai le temps. Ma fille est avec le coiffeur qui lui fait ses anglaises... J'aime bien rester un peu avec vous... D'autant qu'elle m'a disputée tout à l'heure...

Dans la glace, derrière moi, je vois une bonne figure humble, des yeux humides...

— Mais certainement qu'elle m'a disputée... Je vous dis, Madame, elle me démonte, cette enfant-là, pour ses treize ans. Oh ! elle ne les porte pas, et puis on l'habille en plus jeune pour la scène. Ce n'est pas pour la renier, ni pour en dire du mal que j'en parle.

Digitized by Google

« Sans la flatter, on peut soutenir qu'il n'y a pas plus joli ni plus mignon qu'elle, quand elle joue son morceau de violon, dans sa robe blanche de bébé... Et quand elle chante en italien, vous l'avez vu, son costume de petit Napolitain ?... Et sa danse américaine, vous l'avez vue aussi ?

« Le public sait faire la différence entre un joli numéro comme celui de ma fille et celui de ces trois petits malheureux qui viennent de remonter... Ils sont maigres, Madame ! et puis craintifs... Ils roulent des yeux affolés à la moindre faute qu'ils font dans leur travail : « Ils font pitié ! » que je disais, l'autre jour, à Lily.

« — Peuh ! qu'elle me fait, ils ne sont pas intéressants.

« Je sais bien que c'est un peu l'esprit de concurrence qui la fait parler, mais tout de même elle a des mots qui me renversent...

« Je vous raconte ça, n'est-ce pas ? c'est entre nous... Je suis nerveuse, à cause qu'elle m'a disputée, moi, sa mère.

« Ah ! je ne le bénis pas, celui qui a fait monter Lily sur les planches ! C'est pourtant un monsieur très bien, qui écrit des pièces. Je faisais des journées chez sa dame, j'étais lingère pour la lingerie fine. Sa dame était très aimable : elle voulait bien que Lily vienne m'attendre chez elle, en sortant de l'école.

« Un jour, voilà quatre ans bientôt, le monsieur en question cherchait une petite fille intelligente pour un rôle d'enfant, et en s'amusant, il me demande ma Lily... Ça n'a pas traîné, Madame ! La petite les a tous épatés. Un aplomb, et la mémoire, et l'intonation, et tout ! Moi, je n'ai pris ça au sérieux que quand j'ai vu qu'on payait Lily jusqu'à huit francs par jour... Qu'est-ce que vous voulez objecter à ça ?...

« Après cette pièce-là, c'en a été une autre, et puis une autre. Et chaque fois, je disais : « Ce coup-ci, c'est la dernière

Digitized by Google

« fois que Lily joue ! » Ils se mettaient tous après moi : « Mais taisez-vous donc ! Mais lâchez-le donc, votre sacré « métier de lingère ! Vous ne voyez donc pas que vous « avez entre les mains une enfant en or ! Sans compter que « vous n'avez pas le droit d'étouffer une vocation comme « la sienne ! » Et ceci, et cela, que je n'osais plus souffler...

« Pendant ce temps-là, ma petite se débrouillait, il fallait voir ! A tu et à toi avec des célébrités, et disant « mon cher » au directeur. Sérieuse comme un notaire, ce qui faisait tordre tout le monde.

« Enfin, voilà deux ans, arrive un moment où ma fille se trouve sans emploi. « Dieu merci ! que je pense, on va « se reposer, et s'établir avec les petites économies du théâtre ! » J'en parle à Lily, comme je le devais; elle m'impressionnait déjà tellement avec ses manières de tout savoir. Savez-vous ce qu'elle me répond ? « Ma pauvre maman, tu « dérailles. Je n'aurai pas toujours onze ans, malheureusement. « Il ne s'agit pas de s'endormir. Il n'y a rien à faire dans les « théâtres cette saison, mais le music-hall est là pour un coup ! »

« Et vous pensez, Madame, qu'elle n'a pas manqué d'être encouragée par les uns et les autres, par tous ceux que ça ne regarde pas ! Douée comme elle l'est, elle a eu bientôt fait d'apprendre le chant et la danse... Ce qui la préoccupe, c'est de grandir. Je la mesure tous les quinze jours : elle voudrait tant rester petite ! Elle rageait, le mois dernier, parce qu'elle avait pris deux centimètres sur l'an passé : « Tu « n'aurais donc pas pu me faire naine », qu'elle me reprochait.

« Le terrible, c'est le genre qu'elle a pris dans les coulisses, et l'autorité ! Elle abuse avec moi, je suis faible... Aujourd'hui encore, elle m'a disputée. Elle m'avait si mal répondu, j'ai eu un mouvement de vivacité, je suis montée sur mes grands chevaux : « Enfin, quoi ! je suis ta mère, après tout ! Et si

Digitized by Google

« je t'emmenais tout de suite par la main, et que je t'empêche « de faire du théâtre ? »

« Elle était en train de se faire les yeux; elle ne s'est même pas retournée, elle s'est mise à rire : « M'empêcher de faire « du théâtre ? Ah ! la la ! C'est-y toi qui iras leur chanter « *Chiribiribi* à ma place pour payer le terme ? »

« Les larmes m'en sont montées aux yeux, Madame : c'est dur d'être humiliée par son propre sang... Mais ce n'est pas encore tant ça qui m'a fait de la peine. C'est... je ne sais pas comment expliquer ça... Des fois je la regarde, et je me dis : « C'est ma petite fille, elle a treize ans. Il y a quatre ans qu'elle « fait du théâtre. Les répétitions, les potins de coulisses, les « injustices de la direction, les questions de vedette, les « affiches, les jalousies des camarades, le chef d'orchestre « qui lui en veut, le machiniste qui a sonné trop tôt ou trop « tard au rideau, la claque, le costumier... Voilà tout ce « qu'elle a dans la tête et dans la bouche, depuis quatre ans. « Depuis quatre ans, je ne l'ai pas entendue parler comme « une enfant... Et plus jamais, plus jamais, je ne l'entendrai « parler comme une enfant — une vraie enfant... »

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LAISSÉ-POUR-COMPTE

I

Les machinistes la nomment « une poule de choix »; mais la famille Schmetz — huit acrobates, leur mère, leurs femmes et leurs « demoiselles » — ne parlent jamais d'elle, et les duettistes danseurs, Ida et Hector, ont dit sévèrement qu'elle est « la honte de la maison ». Jady, la diseuse montmartroise, a pris son plus râpeux contralto pour s'écrier, en la voyant :

— Ah ! la la, ce numéro !

L'autre a répliqué par un regard impérial, de haut en bas, et un déploiement épateur de sa longue écharpe d'hermine...

La réprouvée s'appelle, pour le public, « la Roussalka ». Mais pour le personnel du caf'-conc', elle fut, tout de suite, « la Poison ». Depuis six jours seulement, elle affole de son encombrante présence l'austère sous-sol de l'Élysée-Pigalle. Danseuse ? Chanteuse ? Peuh ! ni l'une ni l'autre...

— Elle déplace de l'air, v'là tout ! assure Brague.

Elle chante des chansons russes et danse la *jota*, la *sevillana*, le *tango*, revus et corrigés par un maître de ballet italien — de l'Espagne « goût français », quoi !

Digitized by Google

Dès la répétition d'orchestre du vendredi, toute la maison la regardait de travers. La Roussalka répétait en robe de liberty pensée et en chapeau, avec les mains dans son manchon, indiquant la *jota* à petits coups discrets de son derrière entravé, s'arrêtant pour crier : « Ce n'est pas ça, Jésus ! Ce n'est pas ça ! » trépignant, appelant les musiciens : « Brutes ! »

La mère Schmetz, qui raccommodait au promenoir les maillots de ses fils, en a failli quitter la place.

— Ça, une *ardisde !* ça, une *tanzeuse !* Ach ! c'est une femme de *drodoir,* oui !

Et la Roussalka continuait, « avec un culot à bouffer père et mère », selon l'énergique métaphore de Brague, malmenant l'accessoiriste, injuriant l'électricien, exigeant la rampe au bleu pour son lever de rideau, et un projecteur en rouge pour la fin de sa danse, et quoi encore ?

— J'ai passé par tous les établissements de l'Europe, criait-elle, et je n'ai jamais vu une boîte tellement mal organisée !

Elle roulait les *rrr* d'une façon insultante, comme si elle vous eût jeté en pleine figure des poignées de petits cailloux...

On ne voyait qu'elle, on n'entendait qu'elle, à cette répétition d'orchestre. Le soir, on s'aperçut qu'elles étaient deux : en face de la Roussalka brune, brasillante de paillons violets et de fausses topazes, dansait une molle enfant blonde, gracieuse, inconsistante.

— C'est ma « sœurrr » ! déclarait la Roussalka, à qui on ne demandait rien.

La Roussalka a d'ailleurs une manière outrageante d'affirmer, de donner sa « parrrole d'honneurrr », qui révolte les plus candides.

Sœur, cousine pauvre domestiquée, ou petite danseuse

Digitized by Google

louée pour un morceau de pain, on ne sait pas. Une enfant très jeune, qui danse en dormant, moutonnière, jolie, avec des yeux bruns, larges et vides. La *sevillana* finie, elle s'appuie une minute au portant, la bouche ouverte, puis regagne sans bruit le sous-sol, pendant que la Roussalka commence son *tango*.

— C'est une encore qui danse avec ses mains ! dit Brague tout haut.

Ses mains, ses bras, ses hanches, ses yeux, ses sourcils et ses cheveux — les pieds, malhabiles, ne savent ce qu'ils font. Mais l'outrecuidance rastaquouère de la Roussalka sauve tout, et la vaniteuse insolence de ses moindres gestes. Elle se loue d'un faux pas, s'applaudit d'un entrechat manqué, et n'attend pas de reprendre son souffle, dans la coulisse, pour parler, parler, parler, mentir, avec une abondance de méridionale née en Russie.

Elle parle à tout le monde, familière comme une princesse saoule. Elle arrête par l'épaule un des blonds fils Schmetz, en maillot mauve, qui rougit, baisse les yeux et n'ose s'enfuir : elle bloque dans un coin la mère Schmetz, qui lui répond des « *Ia* » secs comme des gifles; le régisseur rigolard en entend de tous les calibres; et Brague, donc, qui sifflote pendant qu'elle parle, parle, parle !

— Ma famille... Mon pays... Je suis Russe... Je parle quatorze langues, comme tous mes compatriotes... J'ai pour six mille francs de robes de scène, pour ce petit numéro de rien du tout... Mais vous verrez, mon cherrr, mes robes de ville ! L'argent n'est rien pour moi !... Je ne peux pas vous dire mon véritable nom : qu'est-ce qui se passerait, alors !... Mon père a la plus belle situation de tout Moscou. Il est marié, vous savez ! Seulement il n'est pas marié avec ma mère... Il me donne tout ce que je veux... Vous avez vu ma sœur ? C'est une propre à rien. Je la bats beaucoup, elle ne

Digitized by Google

veut rien faire. Mais au moins elle est pure ! Sur ma vie, vous savez, elle l'est !... Vous ne m'avez pas vue, à Berlin, l'an passé ? Là, il fallait me voir ! un numéro de trente-deux mille francs, mon cherrr ! Avec cette crapule de Castillo, le danseur. Il m'a volée, sur ma vie ! Mais en passant la frontière russe, j'ai tout dit à mon père, et on a coffré Castillo. En Russie, nous sommes terribles pour le vol. Coffré, mais coffré ! Comme ça !

Elle fait le geste de tourner une clef dans la serrure, et ses yeux cernés de bleu gras brillent méchamment. Puis elle descend, essoufflée, à sa loge, et se détend les nerfs en giflant sa « sœur » à tour de bras. De belles gifles de théâtre, sonores, mais qui claquent au vrai sur les joues enfantines. On les entend dans le couloir. La mère Schmetz, indignée, parle de se « blaintre au dribunal » et serre contre elle les derniers-nés de la tribu, deux blondins de sept et huit ans, comme si « la Poison » allait les fesser...

Quel feu malfaisant consume ce bout de femme ? La semaine n'est pas finie qu'elle a jeté un soulier de satin à la tête du chef d'orchestre, traité le secrétaire général de « souteneur »; et l'habilleuse, accusée d'un vol de bijoux, sanglote... Où sont les calmes soirées de l'Élysée-Pigalle, et la paix endormie de ses cellules aux portes closes ? On n'en peut plus. « La Poison » a tout gâté.

— Elle me court ! menace Jady. Qu'elle me dise un mot ! Pas même : qu'elle me touche en passant dans une porte, et je la sors !

Brague, pour un peu, aiderait Jady : il ne digère pas l'inexcusable succès de la Roussalka qui rutile parmi les maillots reprisés, les robes passées à la neufaline et les décors enfumés, comme un bijou en toc tout neuf.

— J'aime bien ma tranquillité, chuchote Ida à Brague. Personne n'a jamais rien eu à dire sur mon mari ni sur moi,

Digitized by Google

n'est-ce pas ? Eh bien, je vous assure, « quante » je sors de scène, vous savez, « quante » j'emporte Hector debout sur mes mains, et que je vois cette « poison » qui rigole après nous deux, pour un peu je lui laisserais tomber Hector sur la tête !

Personne ne s'occupe plus de la petite « sœur » blonde, qui ne dit mot et danse en somnambule, entre deux gifles. On la rencontre dans les couloirs, l'épaule tirée par le seau de toilette ou le broc plein d'eau. Elle traîne des savates poisseuses et des jupons qui pendent par derrière.

Mais après le spectacle, la Roussalka l'affuble d'une robe à martingale, un peu flottante sur son jeune corps plat, d'un chapeau qui lui descend jusqu'aux reins, et l'emmène, les joues frottées de rose et les cils gommés, dans les bars de nuit de la Butte. Elle l'assied, docile et mal éveillée, devant des cocktails, et parmi l'étonnement blagueur des « amis » de rencontre, recommence à parler, parler, mentir :

— Mon père... le plus haut fonctionnaire de Moscou... Je parle quatorze langues... Moi, je ne mens jamais; mais les Russes, mes compatriotes, sont tous des menteurs... J'ai fait deux fois le tour du monde sur un yacht princier... Tous mes bijoux sont à Moscou, ma famille me défend de les porter à la scène, à cause des couronnes ducales qui sont dessus...

La petite sœur continue à dormir éveillée. Elle a de temps en temps un sursaut étonné, quand l'un des « amis » serre sa taille mince ou caresse son cou nu, tout mauve de blanc-de-perle. Sa surprise déchaîne la colère de la Roussalka.

— Allons, toi ? où es-tu encore ? Jésus ! Quelle vie, de traîner après moi cette fille !

Elle prend à témoin les « amis » et le restaurant tout entier :

— Vous la voyez, cette propre à rien ? L'argent qu'elle

Digitized by Google

m'a coûté ne tiendrait pas sur cette table ! Tout le jour, je pleure à cause d'elle qui ne veut rien faire, rien, rien !

L'enfant giflée ne bat pas des cils. A quel jeune passé, à quelle évasion rêvent ces grands yeux bruns, mystérieux et vides ?

II

— Ça, édicte Brague, c'est une gosse qu'on collera dans la figuration. Une de plus, une de moins... elle gagnera toujours ses quarante sous... quoique j'aime pas beaucoup m'appuyer des laissés-pour-compte... Je le dis pour qu'on le sache une autre fois...

Brague parle en maître, au noir royaume de l'Élysée-Pigalle, où ses doubles fonctions de mime et de metteur en scène lui assurent une autorité indiscutée.

Le « laissé-pour-compte » n'en a cure, on dirait. Elle remercie vaguement, d'un sourire vide, qui ne remonte pas jusqu'à ses grands yeux couleur de café trouble, et reste là, les mains pendantes, tortillant l'anse d'un réticule fané.

Brague vient de la baptiser : on l'appellera le « Laissé-pour-Compte ». La semaine dernière elle était la « petite sœur propre à rien », elle gagne au change.

D'ailleurs elle décourage la méchanceté, et même l'attention, cette abandonnée que la Roussalka, sa « sœur », vient de planter là, sans bruit, lui laissant trois chemises de soie, déchirées, deux « tailleurs » trop grands, et des souliers de soirée à boucles de strass, sans compter un chapeau et

Digitized by Google

la clef de la chambre qu'elles occupaient ensemble, rue Fontaine.

La Roussalka, « la Poison », cette bourrasque, ce nuage chargé de grêle qui crevait au moindre choc, a montré dans sa fuite une étrange discrétion, emportant ses quatre malles, ses « papiers de famille », le portrait de son *pèrrre* « qui fait la pluie et le beau temps à Moscou », mais oubliant la petite sœur qui dansait avec elle, docile, endormie, et comme lourde de gifles...

Le « Laissé-pour-Compte » n'a pas pleuré, ni crié. Elle a exposé son cas à Mme la directrice, en peu de mots, avec un accent flamand qui sied à sa figure de mouton blond. Madame ne s'est pas répandue en protestations maternelles, en exclamations apitoyées, pas plus que Jady, la diseuse, pas plus que Brague. Le « Laissé-pour-Compte » atteint ses dix-huit ans, elle est d'âge à sortir toute seule et à se débrouiller.

— Dix-huit ans ! ronchonnait Jady, crevée de noce et de bronchite. Dix-huit ans ! et elle voudrait que je la plaigne !

Brague, brave type au fond, a eu un bon mouvement :

— Quarante sous, que j'avais dit ? On va lui f... trois francs, pour lui donner le temps de se retourner.

Depuis, le « Laissé-pour-Compte » vient s'asseoir, tous les jours, à une heure, sur un des fauteuils entoilés de l'Élysée-Pigalle, et attend. A l'appel de Brague : « En scène, les grandes hétaïres ! » elle gravit la passerelle qui enjambe l'orchestre, et va s'installer devant une table de caboulot, en zinc poisseux. Dans la pantomime en cours de répétitions, elle sera, sous une robe rose retapée, une « soupeuse élégante » de cabaret montmartrois.

On ne la voit presque pas, de la salle, parce qu'on l'a mise tout au fond de la scène, derrière les chapeaux de ces dames de la figuration, immenses et minables. L'accessoiriste

Digitized by Google

pose devant elle un verre vide et une cuillère, et elle s'accoude, son menton enfantin posé sur son gant sale.

C'est une pensionnaire de tout repos. Elle ne bavarde pas en scène, elle ne se plaint pas du courant d'air sifflant qui glace les jambes, elle n'a pas, comme la môme Myriam, ce regard malheureux, enragé et affamé, qui demande à manger, ni l'activité fébrile de Vanda la Pondeuse, qui tire à chaque minute de sa poche une chaussette d'enfant trouée, ou une brassière en finette qu'elle coud en se cachant...

Le « Laissé-pour-Compte » est retombé dans l'oubli, avec un air de dire : « Enfin ! » de s'y coucher en rond, comme si l'indifférence générale la délivrait du souci d'exister. Elle parle encore moins que la danseuse étoile, une Milanaise lourde, marquée de la petite vérole, bardée de médailles bénites et de cornes de corail. Celle-ci, du moins, ne se tait que par mépris, appliquée à ses pointes, à ses entrechats-six, à toute son acrobatie laborieuse et sans grâce qui met en jeu des muscles de matelot.

Au premier plan, Brague se démène, point ménager de ses forces.

— A-t-il de la chance de suer comme ça ! soupire la môme Myriam, pâle de froid sous son rouge.

Le mime Brague sue, vainement. Il s'use à vouloir communiquer sa foi, sa fièvre à la petite grue en fourrures pelées, à la ravaudeuse obstinée, à la danseuse rogue. Il exige — ô folie — que Myriam, Vanda et l'Italienne aient l'air de s'intéresser à l'action :

— Je vous dis, bon Dieu ! je vous dis que c'est le moment que les deux types commencent à s'attraper ! Quand deux types s'attrapent à côté de vous, c'est tout ce que ça vous fait ? Grouillez-vous, bon Dieu ! Faites : « Ah ! » comme quand y a une engueulade dans un bar, et qu'on gare ses robes, comme ça !...

Digitized by Google

Après une heure d'efforts, de cris, de fureur, Brague se repose, se récompense, en travaillant sa grande scène, la scène où il lit la lettre de sa mère. La joie, la surprise, puis l'épouvante, enfin le désespoir se peignent sur sa figure couturée avec une telle intensité d'expression, un excès si pathétique, que Vanda cesse de coudre, Myriam de battre la semelle, et la danseuse italienne, serrée dans son fichu de laine grise, daigne quitter le portant pour regarder Brague pleurer. Petit triomphe quotidien, savoureux quand même.

Pourtant, chaque fois, un gloussement léger, comme un rire qu'on étouffe, trouble cette minute émouvante. La fine oreille de Brague l'a perçu, dès le premier jour...

Le deuxième jour :

— Laquelle que c'est, l'andouille qui se gondole ? s'écrie-t-il.

Pas de réponse, et les visages mornes des « grandes hétaïres » ne révèlent rien.

Le troisième jour :

— Il y a quarante sous d'amende qui vont tomber sur la poire à je sais bien qui, pour trouble de répétition !

Mais Brague ne sait pas qui...

Enfin, le quatrième jour :

— Le « Laissé-pour-Compte », est-ce que tu te paies mon citron ? éclate Brague... Décarcassez-vous, oui, tâchez de mettre dans ce que vous faites un peu de... vie tragique, de... beauté véridique et simple, de sortir, enfin, des pantomimes à la mie, pour arriver à quoi ? à faire se gondoler des numéros comme le laissé-pour-compte !

Une chaise tombe, et l'on voit surgir de l'ombre funèbre un Laissé-pour-Compte tremblant, pâle, qui chevrote :

— Mais, Mons... Monsieur Brague... je... ne ris pas... je pleure !

Digitized by Google

III

Je suis un type vraiment épatant.
Un type qu'aim' bien les enfants,
Les mignons enfants,
Ah ! les carcans !...

Adossée à un mât de fer, le Laissé-pour-Compte se balance comme un petit ours captif, pour frotter machinalement ses omoplates poudrées à la fraîcheur du métal. Elle écoute et regarde, de très loin, celui que le compère vient de présenter à la commère comme un bonbon de choix, en pinçant deux doigts qui semblent tenir un papillon plié :

— La mode est aux plébiscites, ma chère amie; je suis heureux de vous annoncer celui qu'une imposante majorité vient d'élire prince du Rire : notre joyeux camarade Sarracq !

« La redingote ne lui va pas si bien qu'à Raffort, songe le Laissé-pour-Compte. Et déjà, à Raffort, on voyait bien qu'elle n'avait pas été faite pour lui... »

Elle compare la redingote gris perle de Sarracq, trop large, trop longue, au frac de satin violet qui bride le grassouillet compère. Celui-ci s'applique, le bras arrondi et l'épaule en l'air, à cacher que les manches sont trop courtes. Quand il remonte, dos au public, il efface et serre des reins inquiets, à l'étroit dans la culotte qui s'élime...

Une chaleur sinistre pèse sur cette fin de soirée. Ce n'est pas l'orage qui exaspère et dont on attend la rupture diluvienne. C'est une nuit d'août, succédant à des jours et des nuits sans nuages et sans eau. C'est la sévère chaleur de l'été, qui a pénétré lentement jusqu'aux coulisses obscures, jusqu'aux sous-sols moisis de l'Empyrée-Palace. Les artistes le

Digitized by Google

savent bien. On n'entend plus de cris, plus de rires; les loges même de la figuration, béantes sur les couloirs, ne résonnent plus de l'hygiénique tumulte des engueulades. De la commère aux machinistes, tous se meuvent prudemment, avec une économie de naufragés qui ménagent leurs dernières forces.

« Demain, matinée ! » songe le Laissé-pour-Compte. Elle baisse la tête comme un cheval de fiacre et regarde sans les voir ses chaussons de satin, troués à la place de l'orteil. Un frais parfum d'éther et de sels anglais la ranime : « Ah ! oui, c'est pour Elsie qui s'est trouvée mal. Elle a de la chance, on peut le dire ! Du coup, sa soirée est tirée... »

Quatre fillettes maigres, en robes de broderie anglaise, paraissent une à une sur l'escalier de fer. Leur passage muet semble aimanter le Laissé-pour-Compte, qui les suit somnambuliquement. Du même pas incertain, elles entrent en scène l'une derrière l'autre, chantent un couplet indistinct sur les jeux des petites filles, jettent en même temps leurs jambes et leurs jupes de bébé en l'air, puis elles reviennent dans la coulisse en haletant.

Parce que le Laissé-pour-Compte exhale, en s'accotant à la poutre de fer, un « Il fait chaud ! » inconscient, désespéré, l'une des quatre *babies* éclate d'un rire nerveux, comme si le Laissé-pour-Compte avait dit quelque chose de très drôle...

La revue d'été, condamnée à atteindre le 1er septembre, agonise. Elle connaît des soirs pénibles, où deux cents spectateurs, égaillés dans la salle sonore, se regardent avec gêne et disparaissent avant l'apothéose. Elle ressuscite, certains samedis, certains dimanches pluvieux qui gorgent le promenoir d'une foule odorante.

La direction, prudente jusqu'au cynisme, a biffé tour à tour, sur l'affiche, les coûteuses vedettes de la création; le danseur anglais a dédaigné l'été parisien; l'étoile d'opérette sopranise à Trouville; cent représentations ont épuisé des

Digitized by Google

relais de commères. Sarracq, notoire sur la rive gauche, endosse la redingote de Raffort, qui succédait lui-même au danseur anglais, et de ce fait grandit jusqu'au « fromage blanc » son nom honnêtement ignoré en deçà des ponts.

Il n'y a que les costumes qu'on ne renouvelle pas, les costumes, et le Laissé-pour-Compte. Depuis le jour où sa fantasque sœur, danseuse, l'abandonna à l'Empyrée-Palace, il y a trois ans, le Laissé-pour-Compte fait partie de la maison en qualité de figurante dans les revues, dans les pantomimes et dans les ballets. La chance a voulu qu'un jour le directeur la remarquât au point de s'informer :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette petite ?

— C'est du trois francs trente-trois, répondit le régisseur.

Dès le surlendemain, le Laissé-pour-Compte, éblouie, touchait cent soixante francs au lieu de ses cinq louis mensuels. Elle fournit, en échange, un nombre incalculable d'heures de présence, qui se consument en oisiveté bovine ou en travail plus abêtissant que l'oisiveté : défilés, chœurs, poses plastiques... L'hiver, l'été passent sur elle sans la libérer, et la fatigue a déjà gonflé de deux poches lymphatiques ses paupières molles et jeunes. Elle est douce, avec de grands yeux soumis, et telle que le régisseur la proclame tantôt la « crème des pensionnaires », tantôt le « modèle des ballots ».

Ce soir, elle a chaud, comme tout le monde, un peu plus que tout le monde, parce qu'elle ne mange guère. Rien que le souvenir de son dîner lui donne la nausée : elle se voit encore attablée sur le trottoir, devant une portion de bœuf tiède qu'elle ne découpe même pas. Il y avait aussi des petits pois qui sentaient le chien mouillé... Elle agite, autour de ses joues, les boucles de sa perruque épaisse, et se dirige sans hâte vers l'escalier de fer. Rien ne la presse de quitter ce lieu où elle dépérit lentement, paisiblement, avec une sorte de

Digitized by Google

sécurité funèbre. Avant de descendre, elle risque un œil à la fente du rideau et dit craintivement :

— Oh ! c'est encore plein de sauvages, ce soir !

C'est que le Laissé-pour-Compte a peur du public d'été. Elle sait que les habitués boutiquiers et tranquilles de l'Empyrée-Palace cèdent leurs fauteuils, en août, à des tribus étonnantes, dont le rauque murmure étranger, pendant l'entr'acte, inquiète. Elle redoute autant les rudes barbes teutonnes que le dur crépon bleu-noir des Orientaux et leur peau suave, couleur de cigare, autant que l'impénétrable sourire des nègres... C'est la chaleur qui les amène, avec les autres fléaux de la canicule.

Le Laissé-pour-Compte n'ignore pas que les « sauvages » suivent et sollicitent dans les rues désertes, après minuit, les petites figurantes, blanches d'anémie, qui gagnent au théâtre trois francs trente-trois par jour.

« Naturellement qu'il faut vivre, songe le Laissé-pour-Compte, avec sa résignation de vieux cheval. Mais pas ceux-là, pas ceux-là, pas les *sauvages !* »

Elle est bien décidée à rentrer seule, d'ailleurs. Elle marchera, quoique épuisée, jusqu'au quartier Caulaincourt, de l'autre côté du pont. Sa petite chambre torride l'attend, tout en haut d'une maison meublée, au-dessus du cimetière Montmartre. Les murs minces restent tièdes toute la nuit, et le vent n'y porte que la fumée des usines.

Ce n'est pas une chambre pour vivre, ni même pour dormir. Mais le Laissé-pour-Compte a acheté une demi-livre de prunes, qu'elle mangera toute seule, en chemise, à sa fenêtre. C'est son luxe d'été. Elle pince les noyaux entre deux doigts et joue à les lancer très loin, jusqu'au cimetière. Dans le silence qui précède l'aube, quand elle entend le noyau rebondir et sonner musicalement contre une croix de fer, sur la vitre d'une chapelle, elle sourit et dit : « Ah ! j'ai gagné ! »

Digitized by Google

Digitized by Google

DANS LE PUBLIC

LA FENICE

« Qu'est-ce qu'on fait, ce soir ? »

Tout le jour, Naples ruisselante a fumé comme un bain sale. La pluie bat le golfe, et Capri a fondu derrière la raide averse argentée. Un théâtral rideau de nuées violacées voile, puis dévoile le Vésuve, traîne jusqu'à la mer, et ferme enfin tout le ciel, écrasant au couchant la fleur rose et vive qui s'y entr'ouvrait...

Un timbre grelotte dans l'hôtel vide, blanc, sonore, où nous bravons le choléra et les bourrasques de grêle. Nous pourrions courir, jouer au cerceau dans l'interminable galerie, sous l'œil morne des valets de pied allemands. La salle de billard est à nous, et le bar, où dort l'homme en veste blanche, et tous les ascenseurs, et les femmes de chambre crépues, aux beaux yeux, dont le nez gras reluit... A nous seuls la salle à manger de deux cents couverts, où trois feuilles de paravent nous isolent et nous cachent le demi-hectare de parquet miroitant, vertigineux... mais...

— ... Qu'est-ce qu'on fait, ce soir ?

On consulte le baromètre, d'abord. Ensuite, on appuie

Digitized by Google

le front aux vitres de la véranda pour voir osciller à la potence de fer, sur le quai inondé, le globe électrique, gros comme une lune mauve, que le vent balance...

Entre deux bouffées de la bourrasque, une voix chante *Bella mia* et *Fa me dormi*. C'est une voix enfantine, cuivrée, perçante et qui nasille, soutenue par des mandolines. Je tressaille de voir, soudain, de l'autre côté de la vitre, un front s'appuyer contre le mien, deux yeux chercher mes yeux, deux yeux noirs sous un désordre travaillé de cheveux pittoresques : la fillette qui chantait vient sur le perron chercher sa demi-lire. J'entr'ouvre la porte; l'enfant entre à peine et s'esquive, après un geste mendiant, caressant, un profond regard féminin de bas en haut, qui force presque à rougir... Elle est toute perlée de pluie sous une mante rigide, coiffée d'un capuchon pointu; une odeur d'étang et de laine mouillée est entrée avec elle...

— Qu'est-ce qu'on fait, ce soir ? Dis, dis, qu'est-ce qu'on fait, ce soir ?

Une demi-heure plus tard, nous échouons à « la Fenice ». C'est un caf'-conc' de dimensions médiocres, qu'une publicité indiscrète lambrissa — murs, rideau de scène, couloirs — d'affiches à la gloire d'une liqueur locale. La fadeur des images, les silhouettes démodées des femmes qui s'y campent, hautes en croupe, hautes en gorge, suffisent pour que nous nous sentions soudain très loin de Paris, un peu perdus...

Malgré deux projecteurs brutaux, l'ensemble demeure triste : il y a juste trois femmes dans l'assistance, deux petites cocottes bourgeoisement fagotées, et moi. Que d'hommes, que d'hommes ! En attendant le lever du rideau, ils rient tout haut, chantonnent avec l'orchestre, se serrent les mains, échangent de loin des répliques : il règne entre eux une familiarité de mauvais lieu...

Mais, au programme, que de femmes, que de femmes ! Que

Digitized by Google

de Gemma la Bellissima, de Lorenza, de Lina, de Maria !... A travers leurs beaux noms italiens, j'espère follement des Vénitiennes rousses et roses, des déesses romaines blanches sous leurs cheveux noirs, des Florentines au menton distingué... Hélas !...

Devant une toile de fond ingénument peinte, où je n'attendais certes pas ce château français, ni cette Loire miroitante, défilent Lina, Maria, Lorenza et Gemma la Bellissima, et d'autres, et d'autres... La plus frêle humilie les cariatides du balcon. On aime le solide, ici. A ce point que je soupçonne Lorenza di Gloria d'avoir remplacé, à grand renfort de coton et de mouchoirs roulés, ce qui manquait à sa jeunesse encore anguleuse de juive; car elle agite des bras maigres, jaunes près de l'aisselle, autour d'un torse énorme, au long de hanches ballonnées, drapées d'un satin tramé, mauve et or...

Une tempête flatteuse accueille — pourquoi ? — Gemma la Bellissima, molle almée en gaze verte. On acclame, on accompagne sa vertueuse danse de dame toute nue, qui s'excuse, par un sourire contenu, d'en montrer autant... Une minute, laissant voir au public son dos trop blanc, elle ose esquisser un trémoussement lascif; mais vite elle se retourne, comme blessée par les regards, et reprend, cils baissés, son manège de laveuse modeste, qui tord et étend un voile pailleté...

L'étoile du lieu vaut qu'on l'écoute, et qu'on la regarde. C'est Maria X..., une Italienne bientôt cinquantenaire, encore belle, habilement crépie. Je ne puis nier, ni secouer l'attrait de cette voix exercée, qui commence à s'user, et de ce geste excessif. Je ne puis discuter cet instinct de mime qui « donne l'expression » avec la face, l'épaule, le creux des reins, la jambe grasse et alerte, et les mains surtout, les mains infatigables qui pétrissent, soupèsent, caressent le vide, tandis que la figure éreintée, brillante, séduisante, rit, se plisse,

Digitized by Google

pleure, crevasse insoucieusement le maquillage épais, et ramasse, d'un regard acéré, d'un froncement de ses nobles sourcils veloutés, toutes les convoitises de la salle.

« Lucette de Nice »... J'attendais, curieuse, la petite Française qui porte un si joli nom bébête. La voici. Toute mince — enfin ! — miséreuse dans sa robe courte à grosses paillettes, elle chante des chansons de Paris, rebattues. Où ai-je vu ce trottin fin et négligé, presque sans nez, qui a l'air de bouder et d'avoir peur ? A l'Olympia, peut-être ? Ou à la Gaîté-Rochechouart ?

Lucette de Nice... Elle ne sait qu'un geste, un geste de la main en forme de cuiller, saugrenu et félin, qui plaît... Où l'ai-je vue ?... Ses yeux errants rencontrent les miens, et le sourire quitte ses lèvres, semble remonter à ses grands yeux margés de bleu... Elle aussi m'a reconnue et ne cesse plus de me regarder. Elle ne pense plus à sa chanson; je lis sur sa figure d'enfant pauvre le désir de me rejoindre, de me parler... A la fin de son dernier couplet, elle me sourit brusquement, comme quand on va pleurer, et s'en va très vite, en se cognant le bras au portant...

Après, il y a encore une lourde et fraîche fille, confiante, ensommeillée, qui jette au public des fleurs sans tiges, montées sur de longs et légers roseaux... Il y a une acrobate, assurément enceinte, que son travail semble torturer et qui salue avec un visage égaré, couvert de sueur...

Trop de femmes, trop de femmes !... Je voudrais que l'on mêlât à ce troupeau quelque Dranem bien napolitain, ou l'indispensable ténor aux cheveux bleus. Cinq ou six caniches dressés ne nuiraient point, ni l'homme qui joue du piston avec une boîte à cigares...

C'est triste, tant de femmes ! On les voit trop bien, on pense à elles. Mes yeux vont de l'ourlet élimé à la ceinture d'or verdi, de la petite bague terne au collier de corail blanc

Digitized by Google

teint en rose. Et puis, je vois les poignets rouges sous la couche de fard, les mains durcies qui cuisinent, qui savonnent et balaient, je devine les bas percés, les semelles feuilletées, j'imagine l'escalier visqueux qui mène à la chambre sans feu, la lueur courte de la bougie... En regardant celle qui chante, je vois les autres, toutes les autres...

— Allons-nous-en, dis ?

Il pleut toujours. Un vent furieux jette l'averse sous la capote levée, et la voiture rebondit, emportée par un petit cheval noir, fou, diabolique, qui semble courir à l'abîme, excité par les « *âââ* » rugissants d'un cocher bossu...

GITANETTE

Dix heures. On a tant fumé au Sémiramis-bar, ce soir, que ma compote de pommes a comme un vague goût de maryland... C'est samedi. Une espèce de fièvre de vacances annonce, parmi les habituées, le congé du lendemain, la journée exceptionnelle, après la grasse matinée, la balade en taxi-auto jusqu'au Pavillon-Bleu, la visite aux parents, la sortie des gosses remisés dans un internat modeste de la banlieue, et qui viendront, ce beau dimanche, respirer l'air pur et vivace du Châtelet...

Sémiramis, débordée, a mis un pot-au-feu monstre, qui servira de base massive à son dîner dominical : « Trente livres de bœuf, ma chère, et les abats de six poules ! Ils me ficheront la paix avec ça, je crois. Je te le leur mets en entrée à dîner, et en salade à souper ! et du consommé, comment qu'ils en auront, du consommé ! » Tranquille, elle fume sa cigarette

Digitized by Google

sempiternelle, en promenant de table en table son sourire de bonne ogresse et son whisky-and-soda qu'elle sirote machinalement. Un café amer et fort tiédit dans ma tasse; ma chienne, que la fumée enrhume, me presse de partir...

— Vous me reconnaissez pas ?... dit une voix près de moi.

Une jeune femme en noir, très simple, presque pauvre, m'interroge du regard. Elle a des cheveux sombres, qu'on distingue à peine sous son paillasson orné de plumes-couteaux, un col blanc, une petite cravate, des gants gris-perle sans fraîcheur...

De la poudre, du rouge aux lèvres, du noir aux cils, le maquillage indispensable, mais posé d'une main distraite, par nécessité, par habitude. Je cherche, et, soudain, les beaux yeux, les larges prunelles, d'un brun-noir miroitant comme le café de Sémiramis, me renseignent :

— Mais c'est Gitanette !

Son nom, son nom absurde de music-hall, m'est revenu, avec la mémoire de notre rencontre...

Il y a trois ou quatre ans, quand je jouais la pantomime à l'Empyrée, Gitanette occupait une loge à côté de la mienne. Gitanette et son amie, couple de « danseuses cosmopolites », s'habillaient là, porte ouverte sur le couloir pour avoir de l'air... Gitanette dansait les travestis, et son amie, — Rita, Lina, Nina ? — paraissait tour à tour en gommeuse, en Italienne, puis bottée de cuir à la cosaque, puis drapée dans un châle de Manille, un œillet sous l'oreille... Un gentil petit couple, je devrais écrire petit ménage, car il y a des attitudes, des regards qui édifient, et aussi l'autorité que montrait Gitanette, le tendre soin, quasi maternel, dont elle enroulait au cou de son amie un gros châle de laine... L'amie, Nina, Rita ou Lina, je l'ai un peu oubliée. Une blonde teinte, des yeux clairs, des dents blanches, quelque chose comme une jeune blanchisseuse appétissante et canaille...

Elles ne dansaient ni mal, ni bien, et leur histoire était

Digitized by Google

celle d'un tas de « numéros de danse ». On est jeunes, souples, on est dégoûtées du bar à femmes et du promenoir, alors on ramasse tous ses pauvres sous pour payer, tant par semaine, le maître de ballet qui vous règle un numéro, et le costumier... Et si on a beaucoup, beaucoup de chance, on commence à faire les établissements de Paris, de la province et de l'étranger...

Gitanette et son amie « faisaient » donc l'Empyrée, ce mois-là. Trente soirs durant, elles me témoignèrent cette obligeance discrète et désintéressée, cette réserve timide et courtoise qui semble avoir sa patrie dans les seules coulisses du music-hall. A l'heure où je posais, sous ma paupière, ma dernière touche de rouge, elles remontaient, les tempes moites, la bouche tremblante d'essoufflement, et me souriaient d'abord sans parler, en haletant comme des poneys de manège. Un peu remises, elles me donnaient poliment, en guise de bonsoir, le renseignement bref et utile : « Un public en or ! » ou bien : « Ce qu'ils sont charognes, aujourd'hui ! »

Puis Gitanette, avant de se dévêtir, délaçait le corsage de son amie, lui jetait sur les épaules le kimono d'indienne imprimée, et la petite bête crapule et nerveuse, Rita, Nina ou Lila, commençait à rire, à jurer, à jaser : « Faites bien attention, me criait-elle, il y a encore les patineurs à roulettes qu'ont toute rayé la scène, et c'est bien d'hasard si vous ne la prenez pas, la gadiche, ce soir ! » La voix de Gitanette répliquait, plus grave : « De prendre la pelle en scène, c'est très bon... C'est signe qu'on reviendra dans le même établissement d'ici trois ans. Ainsi, moi, aux Bouffes de Bordeaux, je me prends le pied dans une costière... »

Elles vivaient tout haut, ingénument, à côté de moi, la porte grande ouverte. Elles faisaient un bruit d'oiseaux affairés et tendres, heureuses de travailler ensemble, de se réfugier l'une en l'autre, défendues l'une par l'autre de la prostitution désolante, de l'homme souvent méchant... Je

Digitized by Google

songe à ce temps-là, devant Gitanette morne et seule, si changée...

— Asseyez-vous une minute, Gitanette, nous allons prendre le café ensemble... Et... votre amie, où est-elle ?

Elle s'assied, secoue la tête :

— Nous ne sommes plus ensemble, avec mon amie. Vous n'avez pas su mon histoire ?

— Mais non, je n'ai rien su... Est-ce que c'est indiscret de vous demander... ?

— Oh ! ma foi, non. Vous, vous êtes une artiste, comme moi... comme j'étais, c'est-à-dire, parce qu'à présent, je ne suis plus même une femme...

— C'est si grave que ça ?

— C'est grave, si on veut. Ça dépend des caractères. Moi, j'ai une nature comme ça, une nature à m'attacher. Je m'étais attachée à Rita, elle était tout pour moi, je ne pensais pas que ça pourrait jamais changer... L'année où c'est arrivé, justement, nous avions eu une vraie veine. Nous finissions à peine de danser à l'Apollo, que voilà Salomon, l'agent, qui nous envoie un mot, comme quoi nous faisions une danse dans la Revue de l'Empyrée, une revue superbe, douze cents costumes, des girls anglaises, et tout. Moi, je n'étais pas folle de danser là dedans, j'ai toujours peur que, dans des revues où il y a tant de femmes, ça vienne en disputes, en rivalités, en potins. Au bout de quinze jours de Revue, je languissais après notre petit numéro tranquille d'avant. D'autant plus que la petite, Rita, n'était plus la même avec moi, elle voisinait ici et là, et c'étaient des amitiés avec l'une et l'autre, et le champagne qu'elle allait prendre dans la loge de Lucie Desrosiers, cette grande jument rousse qui empoisonnait la boisson et qui avait toujours des corsets avec des baleines cassées... Du champagne à vingt-trois sous la bouteille, dites-moi si on peut avoir quelque chose de bon pour ce

Digitized by Google

prix-là !... La petite devenait chichi et insupportable. Un soir, est-ce qu'elle ne remonte pas dans sa loge en se vantant que la commère lui fait de l'œil ? Je vous demande un peu comme c'était intelligent, et gentil pour moi, n'est-ce pas ? Je devenais triste, je voyais du mal partout. J'aurais donné je ne sais quoi pour un bon engagement à Hambourg ou au Wintergarten de Berlin, pour nous sortir de cette Revue qui n'en finissait pas !...

Gitanette tourne vers moi ses beaux yeux couleur de café sombre, qui semblent avoir perdu l'activité, le mordant d'autrefois :

— Je vous dis les choses comme elles étaient, vous savez. Ne croyez pas que j'invente sur telle et telle, et que j'y mets de la méchanceté !

— Sûrement non, Gitanette.

— A la bonne heure. Voilà un jour que ma petite rosse d'enfant me dit : « Écoute, Gitanette, il me faut un jupon (on portait encore des jupons dans ce temps-là) et un chic jupon, le mien me fait honte. » Comme de juste, c'est moi qui tenais les clefs de la caisse, sans quoi, qu'est-ce qu'on aurait bouffé !... Je lui dis seulement : « Tu veux un jupon de combien ? — De combien, de combien ! qu'elle me répond en colère, on dirait que je n'ai pas le droit de m'acheter un jupon ! » Partie comme ça, je n'y coupais pas de la scène. Pour l'arrêter, je lui dis seulement : « Voilà la clef, prends ce qu'il te faut, mais n'oublie pas que nous payons demain notre mois de chambre. » Elle prend un billet de cinquante francs, s'habille dare-dare, pour arriver soi-disant aux Galeries Lafayette avant l'heure de la presse ! Moi je reste à remettre en état deux costumes qui rentraient du teinturier, et je couds, je couds, en l'attendant... Un moment, je vois qu'il faut que je remplace tout un volant de dessous en mousseline de soie à la robe de Rita, et je dégringole au plus près, à la place

Digitized by Google

Blanche, il faisait déjà nuit... Rien que de vous raconter ça, je revois tout comme dans la minute même ! Juste l'instant que je sors du magasin, je manque de me faire écraser par un taxi qui se range au trottoir et qui s'arrête, et qu'est-ce que je vois ? La grande Desrosiers qui descendait de l'auto, toute mal coiffée, mal rhabillée, et qui faisait adieu de la main à Rita, à ma Rita restée dans l'auto !... De saisissement, j'en suis restée là, les jambes coupées... De sorte que quand j'ai voulu faire signe, appeler Rita, le taxi était déjà loin, il ramenait Rita vers chez nous, rue Constance...

« Je rentre comme une hébétée; naturellement, elle était déjà là, Rita. La figure qu'elle avait... non ! Il fallait la connaître comme je la connaissais, pour savoir que...

« Enfin, passons ! Je reste bête et je lui demande : « Et ton « jupon ? — Je ne l'ai pas acheté. — Et les cinquante francs ? — « Je les ai perdus. » Elle me dit ça en face, avec des yeux !... Vous n'imaginez pas, vous n'imaginez pas... »

Les yeux baissés, Gitanette tourne fébrilement sa cuiller dans sa tasse...

— Vous n'imaginez pas le coup que ça m'a donné, ce mot-là. C'est comme si j'avais tout vu de mes yeux : leur rendez-vous, leur balade en auto, la chambre meublée de l'autre, le champagne sur la table de nuit, tout, tout...

Elle répète, très bas : « Tout... tout... », jusqu'à ce que je l'interrompe :

— Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

— Rien. J'ai pleuré tout mon saoul pendant le dîner, dans mon gigot aux haricots... Et puis, huit jours après, elle m'a quittée. Et *heureusement* que je suis tombée malade à la mort, sans ça, malgré que je l'aimais bien, j'aurais été la tuer...

Elle parle tranquillement de tuer, ou de mourir, en tournant toujours sa cuiller dans le café froid. Cette fille simple, qui vit tout près de la nature, sait qu'il suffit, pour dénouer

Digitized by Google

toutes nos misères, d'un geste, si facile, à peine violent... On est mort, comme on est vivant, sauf que la mort est un état qu'on choisit, tandis qu'on ne choisit pas sa vie...

— Vous avez eu envie de mourir, Gitanette ?

— Naturellement oui, dit-elle. Seulement j'étais si malade, vous comprenez, je n'ai pas pu. Et puis, après, ma grand'mère m'a réclamée, elle m'a soigné ma convalescence. Elle est vieille, n'est-ce pas, je n'ose pas la laisser...

— Et puis vous êtes moins triste, à présent ?

— Non, dit Gitanette plus bas. Et même je ne voudrais pas être moins malheureuse. J'aurais honte de me consoler, après que j'ai tant aimé mon amie. Vous me direz, comme on m'a tant dit : « Prenez de la distraction... le temps arrange tout... » Je ne vous contredis pas que le temps arrange tout, mais ça dépend des personnes. Moi, n'est-ce pas, je n'ai rien connu que Rita, ça s'est trouvé comme ça, je n'ai pas eu d'ami, je ne sais pas ce que c'est qu'un enfant, j'ai perdu mes parents toute petite, mais quand je voyais des amants heureux ensemble, ou bien des gens en famille avec des petits enfants sur les genoux, je me disais : « J'ai tout ce qu'ils ont, puisque j'ai Rita... » Allez, ma vie est finie comme ça, il n'y a rien à y changer. Chaque fois que je rentre chez ma grand'mère, dans ma chambre, et que je revois les portraits de Rita, nos photos dans tous nos numéros, la petite table à coiffer qui servait pour nous deux, chaque fois ça recommence, je pleure, je crie, je l'appelle... Ça me fait du mal, et en même temps je ne peux pas m'en passer. C'est drôle à dire, mais... il me semble que je ne saurais plus quoi faire si je ne souffrais pas. Ça me tient compagnie.

Digitized by Google

Digitized by Google

MITSOU

ou

COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES

Digitized by Google

Paru en 1919, sous la signature : Colette (Colette Willy) chez Arthème Fayard. Il a été tiré : 25 exemplaires sur japon, 75 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma. La première édition de *Mitsou* s'accompagnait de *En camarades,* comédie en deux actes que, dans la présente édition, on trouvera avec le théâtre de Colette.

Digitized by Google

M I T S O U

I

Un mois de mai de la guerre.

L'Empyrée-Montmartre, pour jouer sa grande Revue de printemps « *Ça gaze !* », a engagé dix-huit jeunes femmes, un petit compère « faible du poumon », un tragédien octogénaire pour les rôles indispensables du *Père la Victoire,* du *Grognard de Raffet* et du Général Joffre.

La loge de Mlle Mitsou, première vedette. Papier qui imitait la toile de Jouy blanche et rose, quand il était blanc et rose. Mitsou n'a pas connu ce temps-là. Un tréteau en guise de table, nappé de serviettes-éponge. Toilette, seau et broc de chambre de bonne. La poudre de riz dans des boîtes de carton. Un très beau brillant, monté en bague, parmi les crayons gras et les boîtes de rouge. Petit divan, moelleux comme un banc de square, deux chaises cannées peintes au ripolin. Allure générale de « c'est-bien-assez-bon-comme-ça ».

L'entr'acte. Mitsou, seule, se repose, vêtue de bas couleur de fraise cousus par l'ourlet à son maillot de jambes, d'une paire de souliers d'or et d'un kimono de crépon mauve. La

Digitized by Google

nature a paré Mitsou des beautés que requiert la mode actuelle : point de nez, — ou si peu, — l'œil très grand, noir comme le cheveu, la joue ronde, la bouche étroite, boudeuse et fraîche, voilà pour le visage. Pour le corps, il le fallait mince, avec la jambe longue et noble, le sein bas et petit : nous avons tout cela sans autre défaut qu'un peu de maigreur au-dessus du genou. Mais la trentaine rembourrera cette cuisse de page, et aussi ce dos de nymphe anémique : Mitsou n'a que vingt-quatre ans.

Mitsou est seule, assise à sa table de maquillage. Les deux jambes, ouvertes en V, demeurent rigides pour ne point « pocher » les bas au genou, mais le jeune dos ploie, et le cou se tend comme celui d'une gazelle altérée. Mitsou, immobile, n'aurait presque pas l'air vivante, si de temps en temps elle ne se poudrait la joue, n'avivait de rouge sa bouche ou n'aiguisait au crayon l'angle de l'œil. La main diligente ne pense à rien, ni le grand œil sombre et poli, ni la jeune figure morne et sereine...

Bruit, dans le couloir, de pas boiteux. Un vieux doigt sec frappe à la porte, celui de Boudou l'avertisseur.

BOUDOU, *entr'ouvrant la porte.* (*Il a soixante-douze ans et paraît plus âgé.*) — La fin de l'entr'acte. Ça va être à vous, Mademoiselle Mitsou.

MITSOU, *lentement éveillée.* — Merci, Boudou. Il va mieux, votre pied ?

BOUDOU. — Pas beaucoup mieux. Si jeudi il n'y a pas de changement, je *le* laverai, et j'y mettrai une chaussette de laine et une chaussette en coton l'une par-dessus l'autre. Il faut tout essayer, c'est mon principe.

Il s'éloigne, laissant la porte entr'ouverte. Bruit, dans le couloir, de pieds mous. Passage, dans la pénombre, de

Digitized by Google

Beautey, le tragédien octogénaire. Il s'arrête un instant et les ampoules de la loge éclairent l'uniforme glorieux des Grognards, mais aussi les yeux sanguinolents et la lippe affreuse de Beautey.

BEAUTEY, *à Mitsou.* — Ça va, petite ?

MITSOU, *précipitamment, penchée sur son miroir.* — Oui, oui, Monsieur Beautey, merci bien... Oh ! je suis en retard...

BEAUTEY. — Tu veux que je t'aide ?

MITSOU, *épouvantée.* — Non, non, Monsieur Beautey, ne vous donnez pas la peine... Pensez-vous ! (*Il s'éloigne.*)

MITSOU, *avec un frisson.* — Je mourrais plutôt que de le regarder en face. Montrer des gens si vieux que ça, ce n'est guère convenable. Moi qui ne peux déjà pas regarder un cheval par terre...

Bruit, dans le couloir, de dix petits talons de bois; passage, dans un désordre anglais bien agréable, des cinq Tirelireli-girls. Mais Mitsou, blasée, ne tourne pas la tête. Passent, l'un après l'autre, le Pain de Régime, la Crise du Papier, la Saccharine, le petit compère faible du poumon... Entrée d'une Vieille Dame montée sur savates, qui porte les palmes académiques épinglées sur le pan gauche de sa palatine en peluche : l'Habilleuse.

Enfin bruit et cris comme d'un nid de souris traquées, et irruption, dans la loge, de Petite-Chose. Petite-Chose est-elle laide, ou jolie ? Bien, ou mal faite ? C'est un bout de femme qu'un incessant et astucieux tortillement défend de toute estimation sérieuse. Des cheveux teints descendent en nuage jusqu'au bout de son nez, qui d'ailleurs ascensionne à leur rencontre. Les cils noircis, les pommettes farceuses, les coins de la bouche, tout cela remonte, comme rebroussé par un coup de vent. Les épaules frissonnent, la croupe danse, les

Digitized by Google

mains empoignent la gorge — pour la signaler ou la soutenir ? — et si les genoux se frottent l'un à l'autre en marchant, est-ce parce que Petite-Chose a froid, parce qu'elle veut faire rire, ou simplement parce qu'elle est cagneuse ? Mystère. Que Petite-Chose tombe à la Seine : ses amis les plus intimes, appelés à la Morgue, ne seront pas capables de la reconnaître : personne ne l'a, en vérité, jamais vue...

PETITE-CHOSE, *vêtue d'un peignoir de bain sans fraîcheur et coiffée d'une banane « stylisée » en carton peint, se jetant sur Mitsou.* — Cache-les-moi, Mitsou, cache-les-moi. On veut les flanquer dehors et me coller l'amende !

MITSOU, *paisible, les sourcils hauts.* — Qui ?

PETITE-CHOSE. — Les deux petits, là, qui sont si jolis ! (*Elle désigne le couloir.*) Cache-les-moi le temps que Boudou ait fini sa ronde ! (*Câline, excessivement tortillée.*) On ne leur cherchera pas de misère chez toi, tu es vedette, tu as le droit de recevoir qui tu veux !

MITSOU, *royale.* — Ça ne serait pas la peine d'être vedette, si on ne pouvait pas recevoir. Mais moi je n'ai jamais personne ici et je ne veux pas de monde que je ne connais pas.

PETITE-CHOSE, *pressante.* — Rien qu'une minute, Mitsou ! Dans ton grand placard ! Ils sont si jolis ! (*Sans attendre la réponse, elle appelle à demi-voix dans le couloir.*) Vite, vite, vous les deux, là-bas ! Au trot !

Elle attire dans la loge deux jeunes sous-lieutenants, un kaki et un bleu-horizon. Le kaki est très bien; le bleu est mieux.

MITSOU, *les regardant comme deux meubles.* — Je n'ai rien à faire à tout ça, moi !

LE KAKI. — Mademoiselle Mitsou, nous vous avons

Digitized by Google

beaucoup admirée tout à l'heure. Permettez-moi de vous prés...

MITSOU, *sans paraître l'entendre, à Petite-Chose, par-dessus la tête du lieutenant kaki.* — Tu comprends bien que si jamais mon ami a l'idée de venir ici avant le *deux,* avec des associés à lui qu'ils ont pris une avant-scène, ça me fera du joli dans ma loge !

LE BLEU, *que l'inattention de Mitsou agace.* — Mademoiselle, je ne veux pas vous imposer plus longtemps une présence qui...

MITSOU, *de même, à Petite-Chose.* — Tu comprends bien que pour moi, ça m'est indifférent qu'ils soient dans mon placard ou ailleurs, ce n'est pas la question, c'est pour l'air que ça a. Tu sais bien que je ne suis pas une personne à...

PETITE-CHOSE, *irrésistible.* — Je le sais, je le sais ! Mais tu le feras pour moi, tu es si gentille ! (*Aux deux sous-lieutenants.*) Ouste, vous les deux, dans le placard ! (*A Mitsou.*) Y a plein de drames dans la maison, comprends donc, Boudou a trouvé un classe dix-sept dans la penderie de cette grande jument de Weiss, il a dit qu'il ferait remonter ça jusqu'à la direction, c'est un choléra vert, que ce père Boudou...

BOUDOU, *entr'ouvrant la porte, obligeant et soupçonneux.* — Dans cinq minutes c'est à vous, Mademoiselle Mitsou. (*Il regarde fixement Petite-Chose, qui a refermé sur les lieutenants les portes du placard.*)

PETITE-CHOSE, *aimable.* — Ça va, Boudou ? Et ce pied ?

BOUDOU, *froid.* — Comme ça... S'il n'y a pas du mieux jeudi, je *le* laverai, et après j'y mettrai une chaussette de coton et une chaussette de laine.

PETITE-CHOSE. — Aux grands maux les grands remèdes, Boudou !

Il sort. Petite-Chose rouvre le placard. Les deux internés, bien rangés à plat sur le fond du placard, ne donneraient pas

Digitized by Google

leur place pour la croix de guerre. Ils ne disent mot et ne s'en amusent pas moins.

PETITE-CHOSE. — Hein ! ce qu'il vous repérait, sans moi, ce vieux patrouilleur ! C'est à moi, c'est à moi, j'entends le finale de *l'Enfer des Poisons !* Je me sauve, restez là, je reviens ! (*Elle les embrasse tous deux avec une prodigieuse agilité. Bas, au lieutenant bleu, en désignant Mitsou :*) Ne comptez pas trop sur elle pour entretenir la conversation... (*Elle s'échappe en criant :*) Sages, les chéris ! Vous êtes chez du monde bien !

Cette flatterie du Parthe arrache un sourire condescendant à Mitsou. Restée seule avec les deux jeunes gens, toujours debout et compassés dans le placard, Mitsou rejette son kimono, qui la laisse vêtue d'un maillot de jambes recouvert de longs bas fraise, et, plus haut, d'une chemise de jour en tulle. Placide, elle resserre et noue à sa taille la coulisse du maillot, écarte les cuisses pour « chausser » à fond l'entre-jambes, s'insinue avec précaution dans la mousse de tulle rouge-noir qui constitue son costume (la « Rose Jacqueminot »), se poudre les aisselles et le sillon de la gorge; — enfin témoigne, dans tous ses gestes, d'un sans-gêne morose, d'une impudeur distraite qui bannit toute coquetterie. Ce faisant, elle croit devoir jeter aux lieutenants un « Ça va, dans le placard ? » sec comme une croûte, et qui les froisse.

LE BLEU, *tout yeux, mais très correct.* — Parfaitement bien, Madame, je vous remercie.

MITSOU. — Tiens, me voilà passée Madame, à présent. Pour un avancement rapide, c'est un avancement rapide. (*Silence. Elle s'efforce d'agrafer derrière elle une ceinture et n'y parvient pas :*) Je me demande où elle est encore partie, cette vieille mère Machin-Chouette d'habilleuse !

Digitized by Google

LE BLEU, *sortant du placard.* — Puis-je vous aider, Madame ?

MITSOU. — Ce n'est pas de refus. Il y a quatre agrafes, vous voyez, sur la hauteur du gros grain; le reste je peux toute seule, c'est des boutons-pression. (*Elle lui tend son dos nu, en toute froideur.*) Merci beaucoup.

Elle dit « merci » sans se retourner, à l'image que lui renvoie la glace : leurs deux têtes brunes et jeunes, aux grands yeux, et qui se ressemblent comme s'ils étaient frère et sœur. Mitsou sourit, le Lieutenant Bleu sourit, ils se ressemblent encore davantage.

LE LIEUTENANT BLEU, *s'inclinant.* — Il n'y a pas de quoi, Madame. (*Il retourne dans le placard. Silence.*)

MITSOU, *s'asseyant, désigne le divan.* — Je ne vous invite pas à vous asseoir là, parce que tant que Boudou ne sera pas sur scène, il y aura du danger pour vous. A partir du moment où il sera descendu en scène pour faire les bruits de coulisse, vous pourrez partir. C'est Boudou qui fait en coulisse le cri du Damné, le Vitrier et le Pot de fleurs qui tombe par la fenêtre.

LE KAKI, *pour dire quelque chose.* — Mais c'est Protée !

MITSOU, *simple.* — Non, c'est le père Boudou qu'il s'appelle. Ça a toujours été lui depuis le commencement de la Revue. (*Silence. Mitsou se rougit les ongles.*)

LE BLEU, *poli.* — Et... vous êtes contente de vos rôles dans cette Revue, Madame ? (*Il parle froidement, mais regarde Mitsou avec feu. Chaque fois qu'il l'appelle Madame, elle manifeste sa surprise en levant un peu ses sourcils bien arqués.*)

MITSOU. — Très contente. Surtout qu'ici, ce n'est pas seulement une affaire de talent, pour réussir.

LE BLEU ET LE KAKI. — Ah, vraiment ?

MITSOU, *importante.* — La difficulté pour jouer ici, c'est

Digitized by Google

l'âge. La direction n'engage pas une seule femme qui ait plus de vingt-cinq ans. C'est le genre de la maison. Moi, j'ai vingt-quatre ans.

LE BLEU. — Moi aussi.

MITSOU. — Non ? Ça, c'est drôle, par exemple !

LE BLEU. — Où le comique va-t-il se nicher ?...

LE KAKI. — Vous croyez que Mlle Petite-Chose n'a pas plus de vingt-cinq ans ?

MITSOU. — Qu'elle dit. Mais vous la connaissez sans doute mieux que moi ?

LE KAKI ET LE BLEU. — Mais non.

MITSOU. — Pas possible ?

LE KAKI, *en solo*. — Nous la voyons ce soir pour la première fois. Un de nos amis nous a présentés, et il a fui, le lâche, au moment du flagrant délit, vous savez, le classe dix-sept qu'on a surpris chez Mme Weiss... Nous n'avions aucune idée que la police intérieure fût aussi sévère, au café-concert.

MITSOU, *choquée*. — C'est un music-hall, ici, ce n'est pas un café-concert. D'ailleurs, il faut ça. Sans quoi, on en verrait !... Moi, je peux recevoir dans ma loge, c'est sur mon contrat.

LE BLEU. — Et vous recevez beaucoup ?

MITSOU, *digne*. — Pensez-vous !... Personne.

Sur ce mot, on frappe. Mitsou, étonnée, entr'ouvre la bouche, lève les sourcils et ne dit rien. On refrappe et la porte s'ouvre. Paraît l'Ami de Mitsou, un homme bien, dans tout l'éclat de ses cinquante ans.

L'HOMME BIEN, *baisant la main de Mitsou*. — Petite amie !... (*Il se retourne et voit les deux lieutenants dans le placard. Léger cri :*) Ah !... (*car il est nerveux. Puis il se ressaisit et essaie la manière désinvolte :*) Je vous l'avais bien dit, petite amie, que

Digitized by Google

vous n'auriez pas assez de ce placard pour serrer tous vos colifichets !

Les deux jeunes gens sortent du placard. Il est aisé de lire sur leurs traits l'espoir qu'enfin « on va rigoler sérieusement » !

MITSOU, *point habituée aux drames psychologiques, perd un moment la parole, et la retrouve pour confesser la vérité. A l'Homme Bien, montrant les deux officiers :* — C'est pas à moi, c'est à Petite-Chose.

L'HOMME BIEN, *amer.* — Ah ! Mitsou !...

MITSOU. — Boudou les a pincés dans sa loge et elle les a mis dans mon placard.

LE BLEU. — D'où nous sortons, Madame, et laissant à vos pieds nos excuses, et nos respectueux hommages...

LE KAKI, *en écho.* — ...xcuses... spectueux hommages. (*A l'Homme Bien.*) Monsieur...

L'HOMME BIEN, *congestionné.* — Monsieur... Monsieur... (*La porte se referme sur les deux lieutenants. Silence.*) Mitsou !

MITSOU. — Quoi ? (*L'Homme Bien se tait avec reproche.*) Ah ! c'est pour ça ? Ce n'est pas la peine, allez. Je vous l'ai dit, ils sont à Petite-Chose. Je ne sais pas inventer, moi. De me voir aussi bête, vous devez bien penser que je dis la vérité.

L'HOMME BIEN. — Deux officiers... Deux à la fois !... Ah ! Mitsou, je ne vous connaissais pas ce vice-là...

MITSOU, *morne.* — Moi non plus. Ni celui-là ni un autre.

L'HOMME BIEN, *touché.* — C'est vrai, Mitsou. Mais convenez que les apparences... Ils sont bien de leur personne. Le bleu, surtout...

MITSOU, *levant les yeux sur la glace qui, tout à l'heure, reflétait deux jeunes têtes.* — Vous trouvez ?

Digitized by Google

L'HOMME BIEN. — Comment s'appelle-t-il ?

MITSOU, *surprise.* — Tiens, c'est vrai... Je ne sais ni leurs noms ni quoi ni qu'est-ce.

PETITE-CHOSE, *dans le couloir.* — Tu es là, Mitsou ?

MITSOU, *ouvrant la porte, sévère.* — Entre, toi !

PETITE-CHOSE, *essoufflée.* — Tu les as donc renvoyés ? Une chance que je les ai rencontrés, ils descendaient dans les dessous...

MITSOU. — D'abord, fais des excuses à mon ami, que tu lui as donné un arrêt du cœur ! Tu penses, arriver ici et trouver deux militaires dans mon placard !

PETITE-CHOSE, *tout contre l'Homme Bien, par habitude.* — Oh c'est vrai, Monsieur ? Il ne faut pas m'en vouloir, Monsieur, ni à Mitsou non plus, Monsieur ! Monsieur, ils sont si jolis ! Vous avez vu, Monsieur, surtout le bleu ? Il a un œil...

L'HOMME BIEN, *envieux.* — Quoi, un œil ? Il a un œil de verre ?

PETITE-CHOSE, *indignée.* — Un œil de verre ! Un œil de flamme, oui ! Et la bouche ? Vous avez vu sa bouche, Monsieur ? Mitsou, tu as remarqué sa bouche ? Et les narines, Monsieur, vous avez vu ? Des belles petites narines, qui palpitent quand il respire fort... D'ailleurs, à la réflexion, le Kaki est tout aussi bien, vous savez. Il a un beau teint; vous avez vu, Monsieur ?

L'HOMME BIEN, *sec.* — J'avoue ne pas y avoir accordé autant d'attention que vous.

PETITE-CHOSE, *trépidante.* — Ah ! c'est qu'on ne me cache rien, à moi ! Monsieur, Monsieur, vous allez rater le ballet des Kabyles balayeurs !

L'HOMME BIEN. — Je l'ai déjà vu.

PETITE-CHOSE, *très mondaine.* — Alors, vous nous restez ? Mais c'est une fête !

Digitized by Google

L'Homme Bien. — Non, car je rejoins mes invités, deux minotiers que j'ai laissés dans l'avant-scène.

Petite-Chose. — Deux minotiers ? Oh ! Envoyez-les-moi, Monsieur ! Ils sont jolis ?

L'Homme Bien. — L'un est mon oncle, l'autre est son beau-frère.

Petite-Chose, *comme à la vue de l'eau purgative.* — Beuh ! Mince de taux de blutage !

Sortie de l'Homme Bien.

Mitsou, *sentencieuse.* — Regarde tous les ennuis que tu pouvais me faire arriver ce soir, avec tes colis militaires. Heureusement que j'ai affaire à un homme intelligent !

Petite-Chose, *non moins sentencieuse.* — Un homme intelligent, c'est un homme qui se prépare à être un jour ou l'autre cocu comme père et mère, ou bien ce n'est pas un homme intelligent. Des ennuis, des ennuis... C'est la vie, les ennuis !

Elle se roule sur le divan, en frétillant de tout le corps sauf des genoux, à cause du maillot de soie.

Mitsou, *digne et ennuyeuse.* — Dieu merci, depuis trois ans que je suis avec Pierre, j'ai oublié ce que c'est qu'un ennui.

Petite-Chose, *ouvrant de grands petits yeux incrédules.* — Non ? Vrai ? Pas seulement de disputes ? Pas seulement un raccommodage ?

Mitsou, *l'ongle sous la dent.* — Pas ça. Il ne me dispute jamais. Moi je ne le *cherche* pas : la tranquillité.

Petite-Chose. — Ben !... On ne doit pas rigoler tous les jours, chez toi... Mais, le front ?

Mitsou. — Quel front ?

Digitized by Google

PETITE-CHOSE, *scandalisée.* — Quel front ! ! ! Mais le front ! La guerre, quoi ! Tu as bien quelqu'un, un petit sentiment au front ?

MITSOU. — Non, puisque je suis avec Pierre depuis le mois de juin 1914.

PETITE-CHOSE, *les pieds au plafond.* — Cette raison !... A propos, les deux petits, là, qui sont si jolis, à quelle place du front qu'ils sont, déjà ?

MITSOU. — Je ne sais pas.

PETITE-CHOSE. — Tu ne leur as pas demandé ?

MITSOU. — Non.

PETITE-CHOSE. — De quoi avez-vous parlé, alors ?

MITSOU. — Je ne sais pas... Ils m'ont demandé si j'étais contente de mes rôles dans la Revue.

PETITE-CHOSE, *bondissant.* — De tes rôles ! La Revue !... En voilà un sujet de conversation avec des lieutenants en perme ! Où donc qu'on t'a élevée ? Mais je n'ai pas leur adresse ! Mais il me la faut ! Mais il me les faut !

Elle s'élance en projectile dans le couloir. Retour de la Vieille Dame habilleuse. Elle entre sans bruit. Mitsou, songeuse, ne l'entend pas.

LA VIEILLE DAME, *à l'oreille de Mitsou, annonçant d'une voix insaisissable.* — On en est aux « Fleurs Prisonnières ! »

MITSOU *tressaille et porte la main à son sein, avec un cri.* — Ah !... Vous, vous me ferez mourir d'une maladie de cœur, c'est couru ! Je me demande où vous avez pris ces manières de revenant !

LA VIEILLE DAME, *dans un murmure.* — J'étais garde-malade, avant la guerre...

MITSOU. — Ce que vous devez en avoir, des morts de saisissement, sur la conscience ! Donnez-moi ma lance !...

Digitized by Google

Elle prend une lance de bois enguirlandée de roses, et contemple dans le miroir son charmant reflet de fleur. Y a-t-il beaucoup de différence, sur un très jeune visage, entre l'expression de la sérénité passive et celle du désespoir sans issue ?... Irruption de Petite-Chose, qui brandit une carte et saute à pieds joints.

PETITE-CHOSE, *criant*. — Je les ai, je les ai ! Les noms, les adresses, le secteur postal, tout !

MITSOU. — Ils sont partis ?

PETITE-CHOSE. — Partis ? Ils ne veulent plus démarrer. Ils disent que c'est bien plus amusant que dans la salle ! Je déblaye ma scène et je remonte !

MITSOU. — Où sont-ils ?

PETITE-CHOSE. — Dans la penderie de Christophette Colombe. Quelle bombe, ma chère ! On leur passe de la bière sous le rideau, et des madeleines, on est malades de rigoler !

Elle s'échappe en gloussant de joie. Mitsou descend vers la scène, avec l'air puni et résigné qui convient aux enfants sages.

Digitized by Google

II

Deux jours plus tard, même décor. Dix heures. Mitsou revêt le costume qu'elle porte au tableau final — tableau de la Gloire Rouge. Le costume se compose d'un souffle de mousseline couleur de feu et d'une sorte de sous-ventrière en velours cramoisi. Il y a aussi une épée en bois argenté.

Mitsou, *bâillant.* — Je ne sais pas ce que j'ai ce soir, j'ai l'estomac en boule et j'ai mal aux festons des côtes. Je dois avoir mangé trop de calories, comme dit mon ami. (*La Vieille Dame palmée et montée sur savates hoche un front informé.*) Vous savez ce que c'est que des calories, vous ?

La Vieille Dame. — Naturellement.

Mitsou. — Moi, quand mon ami m'explique l'affaire des calories, je crois toujours que je vais comprendre, et puis ça s'arrête chaque fois au même moment... (*Rêveuse.*) comme pour tout, d'ailleurs. Il n'a pas de chance avec moi. (*Silence. Mitsou contemple son reflet. Soudain :*) Et puis, je me barbe à la fin dans tout ce rouge. La Rose Jacqueminot d'abord, l'Ame

Digitized by Google

Rouge de la Victoire après, flûte !... Où en est-on, en bas ?

LA VIEILLE DAME, *frivole et lettrée.* — *Chi lo sa ?*

MITSOU. — Non, ne vous donnez pas la peine, ça ne m'épate pas. Ouvrez voir la porte qu'on écoute.

LA VIEILLE DAME, *après avoir ouvert la porte.* — La scène des « Produits exotiques en panne ». Je distingue la voix de Mlle Petite-Chose.

MITSOU. — C'est que vous avez une bonne oreille. (*Silence. On frappe.*) Qui c'est ?

UNE VOIX. — Un paquet pour Mlle Mitsou. (*Le paquet passe des mains de la Vieille Dame dans celles de Mitsou.*)

MITSOU, *avant de couper la ficelle, tournant et retournant le paquet.*) — C'est la Saint quoi, aujourd'hui ?

LA VIEILLE DAME, *du premier coup.* — La Saint-Maurille.

MITSOU, *sans arrière-pensée humoristique.* — Je ne connais personne pour m'envoyer des champignons.

Elle défait le paquet qui contient deux flacons, une boîte à poudre, bien taillés et bien gravés, et une lettre.

MITSOU, *lisant lentement :*

« Madame,

« Je suis le lieutenant bleu, tout seul, car la permission de mon camarade kaki finit avant la mienne. Il m'a bien paru, avant-hier soir, en quittant le music-hall, que vous aviez dû consacrer la totalité de vos appointements du mois à l'achat de la 16 HP Renouhard qui vous attendait, puisque la poudre de riz, dans votre loge, s'évade de sa boîte d'origine, et que le litre d'eau de toilette à la verveine y porte encore l'étiquette d'un grand magasin. Voulez-vous, en remerciement d'une hospitalité qui vous fut imposée, verser verveine et poudre dans ces cristaux ? Ils sont sans rareté, mais, — dussé-je en

Digitized by Google

vous l'apprenant vous causer une surprise un peu brutale, — c'est la guerre.

« Agréez, Madame, les respectueux hommages du

« LIEUTENANT BLEU. »

MITSOU, *ayant lu laborieusement, regarde les trois objets, puis la lettre, puis les trois objets, puis recommence de lire tout bas :*

« Madame,

« Je suis le lieutenant bleu, tout seul... » (*Haut, à la Vieille Dame :*) Mais pourquoi est-ce qu'il m'appelle Madame?

LA VIEILLE DAME. — Par délicatesse.

MITSOU. — C'est peut-être délicat, mais ce n'est pas poli. Donnez voir cette boîte à poudre que je mette ma poudre dedans.

LA VIEILLE DAME. — Ce n'est pas une boîte à poudre.

MITSOU. — Pas une boîte à poudre?

LA VIEILLE DAME. — Non. C'est un confiturier.

MITSOU, *outrée.* — Un confiturier? Pourquoi pas une cafetière?

LA VIEILLE DAME, *tenace.* — Parce que c'est un confiturier. Un fort joli confiturier Restauration. Mais vous pouvez quand même y mettre de la poudre.

MITSOU. — Encore une chance que vous me donnez la permission! (*Sonnette dans le couloir. Mitsou se lève précipitamment.*) C'est à moi, c'est à moi! Vite, mon épée... Si ça ne vous fatigue pas, pendant que je suis en scène mettez la poudre dans le compotier et la verveine dans les flacons... Dans les deux, que ça fasse égal!

Elle sort. La Vieille Dame commence à se comporter d'une manière étrange, c'est-à-dire qu'elle emplit en effet les flacons,

Digitized by Google

qu'elle ne dérobe pas d'eau de toilette pour son mouchoir ou pour une petite bouteille personnelle. Elle s'abstient, quoique seule, de renifler, d'éructer, de se curer le nez, de lire la lettre ouverte sur la table, de chiper du coton hydrophile... La Vieille Dame est évidemment une de ces originales comme on en voit depuis la guerre... On frappe.

LA VIEILLE DAME, *cachant prestement lettre et enveloppe dans la poche de son tablier.* — Entrez !

L'HOMME BIEN, *toujours cinquantenaire, très en beauté.* — Mademoiselle est en scène ?

LA VIEILLE DAME. — Pour la Gloire Rouge, oui, Monsieur.

L'HOMME BIEN, *en arrêt devant les cristaux.* — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA VIEILLE DAME. — Deux flacons, et une boîte à poudre. Quand je dis une boîte à poudre, à la vérité, c'est un confitu...

L'HOMME BIEN, *interrompant.* — Ça vient d'où ?

LA VIEILLE DAME. — De chez Dauvel, Monsieur, voyez l'étiquette.

L'HOMME BIEN, *impatienté.* — Qui est-ce qui envoie ça ?

LA VIEILLE DAME. — J'ignore. Mademoiselle les a sans doute achetés ? Mademoiselle n'était pas très bien montée, ici, en fait de garniture de toilette...

L'HOMME BIEN, *troublé.* — Pas bien montée ? Dites que c'est ignoble, ici ! Vingt fois j'ai voulu... Mais elle m'a toujours dit qu'une loge de music-hall... Et que, d'ailleurs, pour des spectacles de guerre...

LA VIEILLE DAME, *touchée.* — Ah !... c'est d'un beau cœur !

L'HOMME BIEN, *continuant.* — ... que pour des spectacles de guerre, dont on ne sait pas s'ils feront quinze représentations... (*Il se promène agité.*) Je vous assure, j'y ai mis une insistance... Mon tapissier devait transformer...

Digitized by Google

Il s'arrête encore. L'Homme Bien, qui commence toutes ses phrases avec une aisance éblouissante, les achève rarement. Silence. Retour de Mitsou, qui sort de sa Gloire Rouge comme d'un bain de vapeur. Elle a défait en chemin sa petite sangle cramoisie, sa couronne de laurier doré, et elle traîne son épée d'argent comme un balai.

MITSOU, *ouvrant la porte, essoufflée.* — Heu !... Y en a, du populo ! (*Apercevant son ami :*) Tiens, vous êtes là ?

L'HOMME BIEN, *lui baisant la main.* — Petite amie !...

MITSOU, *qui a constaté la disparition de la lettre.* — Comme vous voyez, chaudement. Vous voilà abonné, à présent ? Ou bien vous faites la cour à Petite-Chose ? (*Elle s'assied et enlève ses souliers avec un soupir où l'angoisse sentimentale n'a point de part.*) Ah, la la, ces pieds !... (*Elle guette dans la glace la figure de l'Homme Bien.*)

L'HOMME BIEN. — Mitsou ?

MITSOU, *se démaquillant.* — La voilà, c'est elle.

L'HOMME BIEN. — Je ne vous connaissais pas ces cristalleries.

MITSOU. — Moi non plus.

L'HOMME BIEN. — Vous les avez achetées vous-même ?

MITSOU. — Faut-il aussi que je fasse le marché ?

L'HOMME BIEN. — Mais alors... D'où viennent... Que signifient...

MITSOU, *qui a l'air, dans la vaseline, d'une rose en train de fondre.* — C'est l'hommage d'un admirateur.

L'HOMME BIEN. — D'un quoi ?

MITSOU. — Admirateur.

L'HOMME BIEN. — J'avais entendu : aviateur.

MITSOU, *suspendant son délayage.* — Un aviateur, c'est en bleu ?

L'HOMME BIEN. — Ça dépend. Le plus habituellement, la tenue noire, avec une culotte à bandes...

Digitized by Google

MITSOU. — Noire ? Je ne connais pas ça.

L'HOMME BIEN. — Heureusement ! Alors, cet admirateur, Mitsou ? On peut savoir son nom ?

MITSOU. — Vous pourrez peut-être, mais moi je l'ignore.

Et s'avisant soudain qu'elle dit la vérité sans en avoir l'air, elle échange avec son miroir un regard où rit un démon scintillant et nouveau, — la ruse...

L'HOMME BIEN, *piqué*. — Madame veut rire.

MITSOU, *avec une brusquerie inattendue, se retournant*. — « Madame » ! Quoi, « Madame » ? Depuis quand est-ce que je m'appelle « Madame » ?

L'HOMME BIEN, *interloqué*. — Mais, Mitsou... C'est une façon de parler... On dit « Madame veut rire », comme on dit « Madame est bien bonne »...

MITSOU, *raide*. — Eh bien, justement je ne veux pas rire, et je ne suis pas bonne, ce soir !

L'HOMME BIEN. — Mitsou !

MITSOU, *s'échauffant*. — C'est vrai, ça !

L'HOMME BIEN. — Qu'est-ce qui est vrai ?

MITSOU, *de même*. — Que vous me « cherchez » ! Vous me demandez : « Qui c'est qui vous a envoyé de la verrerie ? » Je vous réponds : « Je l'ignore » parce que je l'ignore. Je n'ai pas pour habitude de raconter des histoires, moi ! Moi, quand je reçois des fleurs aux premières, ou n'importe quoi-qu'est-ce, est-ce que je ne vous montre pas les cartes et tout ?...

L'HOMME BIEN. — Mais oui, Mitsou...

MITSOU. — Ah !... Alors, quand je vous prétends que je ne sais pas la personne qui m'a envoyé ce... ce... (*Regard interrogatif à la Vieille Dame.*) ce compotier, c'est que je ne la sais pas, c'est clair !

L'HOMME BIEN, *qui n'en a pas entendu autant depuis deux*

Digitized by Google

années de liaison sans nuages et sans soleil. — Mais oui, Mitsou ! Calmez-vous, petite amie ! C'est la chaleur... Et puis trois matinées dans la semaine... Je ferai porter demain dans votre loge un certain flacon de fine champagne 1848...

MITSOU, *nerveuse, s'habillant.* — Ah ! non, assez de flacons, assez de flacons ! Et puis allons-nous-en ! (*Regard hostile à la loge.*) C'est dégoûtant, ici ! Il y a toutes les maladies après les murs ! Et puis cette table... Pouah !

L'HOMME BIEN. — Mais c'est vous qui n'avez jamais voulu... Dès demain, je fais venir mon tapissier, et... (*On frappe.*)

MITSOU, *très nerveuse, tressaillant.* — Qui c'est ? Qui c'est ?

UNE VOIX. — Madame Mitsou ?

MITSOU. — Oui, et puis ?

LA VOIX. — C'est de la part du chauffeur de Madame, qui fait prévenir Madame qu'il attend Madame au bout de la rue, rapport aux agents qui ne veulent pas le laisser stationner où qu'il attend Madame d'habitude.

L'HOMME BIEN. — Parfait, parfait. Tenez... (*Il entr'ouvre la porte, de quoi passer un pourboire. En se retournant il aperçoit avec stupeur une larme dans le coin de l'œil de Mitsou.*) Mitsou ! Qu'est-ce que vous avez, petite amie ?

MITSOU. — Je n'ai rien... (*Bégayant :*) C'est la... c'est la chaleur... Et puis trois... trois matinées cette semaine... (*Sanglotant soudain :*) Et puis... et puis qu'est-ce qu'ils ont, ce soir, à m'appeler « Madame »... tous ces grossiers-là ! (*Elle descend en larmes, suivie de l'Homme Bien consterné...*)

Digitized by Google

III

Chez Mitsou. Un rez-de-chaussée « avec tout le confort », tout le confort qu'on peut acheter pour trois mille francs de loyer aux environs du Trocadéro. Deux pièces assez grandes sur la rue, deux autres plus petites sur la cour. La cour, cela s'entend, est « une grande cour très claire garnie de plantes vertes ». La salle de bains, les penderies, la cuisine et l'office occupent entre la cour et la rue une zone mal définie que l'électricité d'une part, le jour bleuâtre tombé d'entre deux monte-charge d'autre part, égaient difficilement. On respire, dans la zone intermédiaire, l'inévitable, la spleen-étique odeur de cave, de gaz, d'évier propre et d'eau-pour-les-cuivres...

L'ameublement de Mitsou est extraordinaire, et pourtant ses intentions étaient pures. Dès que ses moyens le lui ont permis, elle a rassemblé chez elle, avec une avidité déférente, tout ce qu'a envié son enfance pauvre. Tout y est : la couronne mérovingienne électrique en cuivre se balance au-dessus de la table à manger, et mire ses cabochons de couleur dans le sinistre service « comme il faut » en porcelaine blanche

Digitized by Google

chiffrée d'or. Et du linge damassé, ma chère. Et un lit de milieu à guirlandes, sur lequel les amours d'un « motif » sculpté versent, du haut du plafond, une cascade de tulle brodé. Et une chaise longue en trois morceaux — ah ! pourquoi pas en mille morceaux ! — et damas tout soie. Il y a même, à côté de la chaise longue, un petit bureau de dame à qui l'on a envie de dire obligeamment : « Ce n'est pas ici, vous vous êtes trompé d'étage », tant il étonne, grêle, chargé de grâces et d'ans, et rose comme une rose séchée...

Si les draps, au lit, manquent de finesse, consolons-nous en constatant que Mitsou voulut, pour donner du prix à ce bon article d'usage, quantité de « jours main » et une dentelle de fil, haute comme ça. Vous ne voudriez pas que la salle de bains eût cherché d'autres nuances que le blanc et le bleu ? Ni que la coiffeuse moderne, « très pratique », ne fût pas un de ces meubles d'orfèvre qui réunissent les beautés du siège chirurgical, de la serrure de précision et du bureau américain...

Quant au salon... Non, je ne dirai rien du salon. Je vous ai déjà fait assez de peine.

Entrevoyez seulement, au sein des bouquets Louis XV, des saxes faux ou vrais, des tabatières à miniatures; entrevoyez l'insolence bien nourrie du coussin modern-style, tacheté comme une joue de clown, bariolé comme un signal de voie ferrée, comme une casaque de jockey, comme une serviette à maquillage qui a fait la semaine... Reculez devant un canapé-bibliothèque où le bronze en incrustations, le velours violet, le bois blanc teint et la nacre se combinent vésaniquement... Et allons-nous-en retrouver Mitsou dans son boudoir (sur cour) contigu à sa chambre à coucher (sur cour). Un soleil inutile éclaire, du côté de la rue, le salon et la salle à manger, temples réservés par Mitsou à ses « réceptions » — autant dire qu'elle n'y met jamais les pieds.

Digitized by Google

MITSOU

Il est onze heures et demie. Mitsou, matinale, s'occupe de son intérieur : armée de cet ustensile frivole qui ne nettoie rien et ne salit personne, — un petit plumeau, — elle caresse les objets d'art du boudoir. Elle est vêtue d'un pyjama rose, serré aux chevilles, aux poignets et au cou sur un volant de tulle, et coiffée à la chinoise...

MITSOU, *à sa Femme de chambre.* — Si je ne vous l'ai pas dit vingt fois, je ne vous l'ai pas dit une : c'est les lampes électriques qui sont pour être mises le plus loin de la pendule, et les flambeaux à bougies le plus près !

LA FEMME DE CHAMBRE, *ressemblante à toutes les femmes de chambre qui ne dorment pas assez.* — Ah ! oui... Je ne me le souviens jamais...

MITSOU, *la regardant.* — Vous en avez une mine d'indigestion, aujourd'hui !

LA FEMME DE CHAMBRE, *simple.* — Non, Mademoiselle, c'est les sept jours de permission de mon fiancé qui ont fini ce matin.

MITSOU. — Ah ! C'est toujours votre même fiancé ? le sergent ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mon même. Seulement à présent il est sous-lieutenant.

MITSOU, *attentive.* — Ah ! comment est-il habillé ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *étonnée.* — Mais... comme un sous-lieutenant de zouaves.

MITSOU, *indifférente.* — Ah oui, un zouave... Ils ne sont pas en bleu, les zouaves... (*Sonnerie du téléphone.*) Allez voir ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *revenant.* — C'est Monsieur qui fait dire à Mademoiselle que sa réunion des actionnaires le mettra trop en retard, qu'il ne viendra pas déjeuner.

MITSOU, *indifférente.* — Bon. (*Fredonnant :*) Bon-bon-bon,

Digitized by Google

bon-bon-bon... Vous pouvez dire à Julienne qu'elle ne fasse pas les aubergines... Pour ce que je les aime !

Silence. Époussetage. Mitsou ne connaît rien au nettoyage à fond. Elle sait tripoter les fleurs d'un vase et s'y reprendre à trois fois pour masser les plis d'un rideau. Mais fourbir un beau cuivre, donner à un miroir l'éclat d'une eau pure, au palissandre le poli d'une huile sombre, Mitsou apprendra tout cela au temps des premières rides, de l'embonpoint et de l'avarice.

MITSOU, *soudain, criant.* — Louise ! (*La Femme de chambre revient.*) De cette affaire-là, je suis toute seule à déjeuner.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Comme souvent.

MITSOU, *mécontente.* — Comme souvent, c'est possible. Aujourd'hui, je suis dans un jour où ça va me couper l'appétit...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle a Madame sa mère, qui pourrait venir.

MITSOU. — Un samedi ? Ce n'est pas pour un déjeuner que maman quittera ses clients du samedi. Le samedi, elle fait les tarots à la duchesse de Montmoreau et le marc de café à un conseiller municipal. Vous pensez !...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle a son professeur de chant.

MITSOU, *révoltée.* — Oui, pour que j'entende encore son râtelier qui fait clic-clic quand il mange, n'est-ce pas ? Vous n'avez donc que des malheurs à m'annoncer ? (*Inspirée.*) Téléphonez à Mlle Petite-Chose qu'elle vienne déjeuner, tenez !

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mlle Petite-Chose a le téléphone ?

MITSOU. — Wagram 66-66.

Digitized by Google

LA FEMME DE CHAMBRE. — Wagram 66-66 ? C'est notre crémier.

MITSOU. — Notre crémier ? Vous rigolez.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Je ne suis pas d'une nature gaie. J'ai encore téléphoné à onze heures, Julienne avait oublié le *grùre* râpé.

MITSOU, *ébranlée*. — Demandez tout de même... Ma tête à couper que je ne me trompe pas !

LA FEMME DE CHAMBRE *va téléphoner et revient, dégoûtée et supérieure*. — Mlle Petite-Chose vient déjeuner.

MITSOU. — Ah !... Vous voyez !

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mlle Petite-Chose reste dans la cour de la maison du crémier. Il l'autorise à se servir du téléphone. Je disais bien que Mlle Petite-Chose n'avait pas un genre à...

MITSOU, *raide, l'interrompant*. — ... à être servie par une femme de chambre qui a des mèches, et de la plume d'oreiller dedans. Allez vous peigner. Je ne veux pas voir des mèches dans ma maison quand je n'ai pas un cheveu qui dépasse !

La Femme de chambre sort. Mitsou, ayant effarouché du plumeau la poussière d'une vitrine — où nul bibelot ne gagne à être mieux vu, — s'habille. C'est l'affaire de cinq minutes, elle est, comme on dit, « prête en dessous », chaussée d'antilope, pantalonnée de voile rose, et visible au travers de sa chemise comme un raisin de choix dans son sac de gaze. Par là-dessus s'abat une robe d'enfant grand'mère, ou de grand'mère en enfance, une robe de taffetas vert qui n'a point de taille, ni de ceinture, ni de couture aux épaules, ni de col, une robe qui n'a rien, pas même de jupe au-dessous du mollet.

Mitsou est occupée à se faire les ongles, — mal, c'est-à-dire à grands frais de vernis et de carmin, — quand Petite-

Digitized by Google

Chose arrive, avec autant de bruit et de mouvement qu'un toy-terrier. Si elle demeurait immobile un instant, on s'apercevrait que son tailleur de jersey vient du magasin le plus banal, que son pershing cabossé tient plus du papier mâché que du feutre, et qu'elle porte des chaussures lasses; mais elle ne vous laissera jamais le loisir de détailler tout cela. Son col de lapin gris, très haut, donne « beaucoup d'allure » à son costume d'été, et grimpe jusqu'aux yeux de Petite-Chose, des yeux qu'on peut affirmer bleus — du moins quant aux paupières.

PETITE-CHOSE, *reculant d'un pas après les baisers, les cris et les « bonjour toi »*. — Qu'est-ce qui te prend de m'inviter à déjeuner ?

MITSOU, *embarrassée*. — Je ne sais pas... Le beau temps, le... les aubergines... Aimes-tu les aubergines ?

PETITE-CHOSE. — J'en mangerais !

MITSOU. — Je me suis dit que tu devais aimer les aubergines. Ote donc ton col en fourrure, on n'est que nous deux, et ton chapeau.

PETITE-CHOSE. — C'est joli, chez toi. Je n'étais venue que le soir en courant, aux lumières on ne se rend pas compte. C'est une chance que tu n'aies pas de soleil ici, le soleil ça cuit les tentures, et tous les tableaux ne sont pas bon teint.

MITSOU, *modeste*. — Oh ! je n'ai rien de merveilleux, mais c'est personnel. Je n'ai pas voulu que personne me conseille pour mon ameublement.

PETITE-CHOSE. — On n'a que soi pour savoir son goût. Il ne faut jamais se laisser influencer pour les meubles. Ainsi moi, qui n'ai qu'un petit pied-à-terre, si j'avais écouté l'un et l'autre, j'aurais déjà fichu vingt fois en l'air ma collection.

MITSOU. — Ta collection de quoi ?

PETITE-CHOSE. — De souvenirs de voyage, donc.

Digitized by Google

MITSOU, *étonnée*. — Tu as beaucoup voyagé ?

PETITE-CHOSE. — Jamais. C'est les souvenirs des voyages des personnes que j'ai connues. Avant la guerre, j'ai connu des personnes de partout.

MITSOU. — Ça doit être intéressant.

PETITE-CHOSE, *méprisante*. — Ah ! la la... Qu'on ne me parle plus des étrangers. Depuis la guerre, je ne veux plus voir la vie qu'en kaki... ou en bleu.

MITSOU, *vivement*. — Justement je voulais te...

LA FEMME DE CHAMBRE. — Mademoiselle est servie.

MITSOU. — Je te demanderai quelque chose après le déjeuner.

Elle entraîne Petite-Chose. Bras dessus, bras dessous, elles vont s'asseoir sous la couronne mérovingienne. Le déjeuner. Les sardines, les radis, la limande-sole sans accent, l'entrecôte gris, les pommes pont-neuf ramollies, les aubergines farcies. Mitsou ne sait encore ni manger ni faire manger. Ces demoiselles boivent du chablis excellent, c'est vrai, — un don de l'Homme Bien, — mais elles ne s'en aperçoivent pas.

PETITE-CHOSE, *contemplant une assiette*. — On a beau dire, il n'y a encore que la porcelaine blanche pour faire distingué, tu sais. Surtout chiffrée. Ton nom, c'est un nom arabe, que tu as pris ?

MITSOU. — Non, c'est mon ami qui l'a inventé. C'est un nom fait avec des initiales. Pierre est administrateur de deux Sociétés, l'une qui s'appelle les Minoteries Italo-Tarbaises, et l'autre les Scieries Orléanaises Unifiées. Ça fait M.I.T.S.O.U. : Mitsou.

PETITE-CHOSE, *s'esclaffant*. — Non !

MITSOU, *riant aussi*. — Si !

Digitized by Google

PETITE-CHOSE, *se tordant.* — Ah ! ah ! ah ! Moi qui ai dit à... comment déjà... oh ! flûte, un ami qu'on m'a présenté avant-hier... Enfin bref, je lui ai dit que ton nom c'était persan !

MITSOU. — Persan ?

PETITE-CHOSE. — Oui, comme les ballets russes. Crois-tu ! (*Elles rient.*) Ce que ça fait du bien de rire !

MITSOU. — Oui, ça change les idées.

PETITE-CHOSE. — Tu as donc envie de changer les tiennes ?

MITSOU, *réticente.* — Non... Ces temps-ci, je suis un peu comme ci-comme ça.

PETITE-CHOSE. — C'est la saison. Moi, le médecin de la boîte m'a écoutée l'autre jour dans la poitrine et m'a dit qu'il me fallait la campagne, du grand air, de la nourriture, des déplacements... Je lui ai pris son ordonnance des mains et j'ai signé : « Wilson, Poincaré, Albert, George, Victor-Emmanuel, eccetera. » Dame ! La campagne et de la nourriture... Vivement la fin de la guerre et mon auto !

MITSOU. — La campagne ! je n'ai jamais été à la campagne, moi, sauf les deux fois que Pierre m'a emmenée voyager en automobile. Je suis de Paris, la campagne me fait du mal. La preuve, c'est que quand Pierre m'a menée aux Deux-Amants — ne t'agite pas, c'est un hôtel ! — je ne sais pas ce qui m'a pris... Ce coucher de soleil, là-haut, et puis les nuages, et puis ce ciel qu'on n'en voyait pas le bout... Ça m'a retournée, j'ai senti un vertige, un gonflement, un étouffement général, je me suis mise à pleurer tout ce que je savais. « Emmène-moi », que je faisais à Pierre, « emmène-moi, je sens que je vais mourir ! » A Paris ça s'est passé. La campagne ne me convient pas, je crois.

PETITE-CHOSE, *qui a une pointe de chablis.* — Moi, le grand air me fait un effet spécial... Sitôt arrivée à la campagne, sitôt couchée.

Digitized by Google

MITSOU. — Ça te rend malade à ce point-là ? (*Le rire indécent de Petite-Chose l'éclaire.*) Oh ! ! ! Petite-Chose ! Mais tu ne penses donc qu'à ça ?

PETITE-CHOSE. — Mais tu n'y penses donc jamais ?

MITSOU, *pointe de chablis mais mélancolique.* — Si, quelquefois avant... jamais pendant.

PETITE-CHOSE, *les pieds et les mains au ciel.* — Seigneur !... Ça sera donc toujours vrai, que faire l'amour c'est un plaisir de pauvre !

MITSOU. — Oh ! tu sais... Je ne suis pas encore riche, mais j'ai été pauvre, et... (*Hochement de tête désabusé.*)

PETITE-CHOSE, *très intéressée.* — Comment ? Pas possible ? Aussi, mon pauvre Mitsou, tu t'en vas donner... (*A cause de la femme de chambre qui apporte le café.*) tu t'en vas donner ta clientèle à... à des maisons qui n'habillent pas jeune. Va ailleurs...

MITSOU. — Je ne suis pas une cliente à changer de fournisseur pour un oui, pour un non. Et puis, tu sais, l'idée du dérangement, de la complication... D'avance, j'en reste assise.

PETITE-CHOSE, *égrillarde.* — Assise, c'est pas une position. (*Elles rient. Humant le parfum du café et le cassis.*) Ah ! le bon caoua ! Je peux me passer de tout, mais pas de café ! T'as du sucre, Mitsou ?

MITSOU. — Naturellement.

PETITE-CHOSE. — Assez pour que j'en prenne deux tasses ?

MITSOU. — Naturellement. Une tasse de café, ça remplit toujours deux tasses.

PETITE-CHOSE. — Excepté dans les restaurants.

MITSOU. — J'ai des cigarettes, tu en veux ?

PETITE-CHOSE, *avec ostentation.* — Moi aussi, Madame, j'en ai. (*Elle allume une cigarette.*) Et moi c'est du tabac de militaire, au moins. C'est les deux petits jolis, de l'autre soir, qui me les ont fait cadeau.

Digitized by Google

MITSOU, *prenant la cigarette de Petite-Chose.* — Montre voir ? Lequel des deux te les a données ? Le kaki ou le bleu ?

PETITE-CHOSE. — Je ne m'en rappelle plus.

MITSOU. — Tu les as revus ?... Tu as... (*Elle s'arrête.*)

PETITE-CHOSE, *grise et alanguie, sirotant un grand verre de cassis.* — J'ai quoi ? (*Mitsou se tait.*) Ah ! bon... Mais non, figure-toi, je n'ai pas eu le temps ! Ils sont partis. Oh ! ça ne fait rien, j'en rencontrerai bien d'autres aussi jolis.

MITSOU. — Alors, tu n'as pas...

PETITE-CHOSE. — Mais non, je n'ai pas ! Je te le dirais bien, voyons ! (*Silence. Cigarettes, café, cassis...*)

MITSOU, *très douce.* — Tu es gentille, Petite-Chose. On ne s'est jamais tant vues.

PETITE-CHOSE. — Quand on vit ensemble, on n'a pas le temps de se voir.

MITSOU. — Comme c'est vrai ! Regarde, avec mon ami, j'ai beau le voir tous les jours depuis trois ans, je n'en suis pas plus avancée.

PETITE-CHOSE, *sentencieuse.* — Oui, mais ça, c'est forcé. Un ami sérieux c'est comme un invité. De quoi veux-tu lui causer ? De son intérieur, de ses affaires, ça ne va pas loin... « Bonjour chéri, et comment va les enfants ? La rougeole du petit dernier s'est bien guérie ? Ton associé a un figure qui ne me revient pas... Et cette réunion des actionnaires, ça a été gai ? » enfin des banalités... Tandis qu'un gigolo, un petit béguin, une rencontre, tu en sais plus sur lui en trois quarts d'heure que sur l'autre en trois ans.

MITSOU. — Tu crois ?

PETITE-CHOSE, *péremptoire.* — Tel que je te cause. En trois quarts d'heure, — même moins, des fois, — tu sais comment qu'il fait l'amour, tu sais si il est gai après, s'il a besoin d'argent, si il a touché sa paie, si il aime ton chapeau, si il connaît tes amies, si il joue aux courses, si il a envie de

Digitized by Google

te revoir... Enfin tout l'essentiel, quoi. Même si tu ne le revois jamais, c'est quelqu'un, c'est un souvenir, c'est un homme qui existe, quoi !

MITSOU, *rêveuse*. — C'est un souvenir... Tu en as beaucoup, des... des souvenirs, hein ?

PETITE-CHOSE, *se versant du cassis*. — Et ce n'est pas fini !

MITSOU, *pudique*. — Oh ! Petite-Chose !...

PETITE-CHOSE, *grise*. — Quoi ? Quoi ? Petite-Chose ? Qu'est-ce qu'elle a fait, Petite-Chose ? Parfaitement que ce n'est pas fini ! Est-ce que c'est ma faute si nous vivons dans un temps pareil ?

MITSOU. — Quel temps pareil ?

PETITE-CHOSE, *que l'inspiration gagne*. — Un temps comme on n'en a peut-être jamais vu depuis que le monde est monde ! Avez-vous jamais vu un temps où on vous mettait des jeunes gens plein les rues, des jeunes gens de toutes les façons, des beaux gosses habillés pour tirer l'œil, qui regardent les femmes et la boustifaille en montrant les dents ? Non, n'est-ce pas ? Et on voudrait peut-être que nous n'y touchions pas ! Et on est là à nous entreprendre : « Le cynisme des femmes n'a plus de bornes ! Les créatures sont pendues après nos fils, nos maris, nos frères, nos cousins ! » Eh bien moi, je leur réponds : « Madame !... »

MITSOU, *émue, buvant du cassis*. — A qui ?

PETITE-CHOSE, *sans l'entendre*. — « Madame ! Je ne suis pas une personne pour le tricot ! Je ne suis pas une personne pour les pansements ! Ni une personne pour le colis aux prisonniers, vu que je n'ai pas le rond ! Je suis une personne pour la chose du machin, et qui ne se retournerait pas pour voir tomber le tonnerre quand elle a un beau gosse devant elle ! Un beau gosse, en plus, qui s'en va peut-être mourir demain ! »

Digitized by Google

MITSOU, *très énervée.* — Non, non, pas demain !

PETITE-CHOSE, *poursuivant.* — « Eh bien, Madame, à moins que vous ne m'attachiez les jambes et les bras, je continue, Madame ! Et je les ouvrirai, ces bras-là, à toute heure que ça me plaira, pour celui que j'aurai le temps de rendre heureux, ce ne serait-il que dix minutes, aussi bien celui-là en kaki, Madame, que celui-là en bleu... »

MITSOU, *dans un cri.* — Non, non, pas le bleu !

PETITE-CHOSE, *rappelée à la terre.* — Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? Quel bleu ?

MITSOU, *hors d'elle.* — Le bleu ! celui du confiturier ! celui de la lettre !

PETITE-CHOSE, *quittant sa chaise et son cassis, court à Mitsou.* — Esplique, mon petit, esplique...

MITSOU, *d'un trait.* — Je veux l'adresse du lieutenant bleu que tu as mis dans mon placard qui m'a envoyé de la verrerie qui m'a écrit qui n'a pas mis son adresse ! (*Elle laisse tomber sa tête sur ses bras croisés.*)

PETITE-CHOSE. — Eh bien, vrai !...

MITSOU, *relevant la tête, s'appuie au flanc de Petite-Chose.* — Alors, tu comprends, je sais que tu as l'adresse, je n'ai pas osé te la demander tout de suite, Petite-Chose, mais donne-la-moi, Petite-Chose, donne-moi l'adresse, l'adresse... (*Elle pleure.*)

PETITE-CHOSE, *comme si Mitsou venait de mériter le prix d'excellence.* — A la bonne heure ! A la bonne heure ! Ça, c'est bien ! Ça, c'est chic ! Tu vas l'avoir, mais oui tu vas l'avoir, l'adresse... A la bonne heure !...

Elle la berce contre elle maternellement. Baisers, chuchotements, conspirations...

Digitized by Google

IV

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Monsieur,

Je ne sais comment vous remercier des jolies choses que vous m'avez envoyez. Je me connais assez aux belles choses pour voir qu'elles ont été choisies par quelqu'un qui a beaucoup de goût. Si vous me faites le plaisir de revenir me voir, vous trouverez beaucoup de changement dans ma loge et vous verrez que vos jolies cristalleries y occupent la place d'honneur.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mon meilleur souvenir.

« MITSOU. »

« *P.-S.* — Si ce n'est pas trop indiscret, je voudrais savoir — la date de votre prochaine permission. »

Le Lieutenant Bleu à Mitsou.

« Madame,

« Vous avez fait avec moi un marché de dupe. Dépêcher, vers vous, le plus modeste, le plus banal bibelot, et recevoir

Digitized by Google

en échange un billet où l'humour, la spontanéité, la grâce parisienne fleurissent ensemble, — c'est trop, c'est trop. Combien mes camarades m'envieraient, si je leur montrais ce billet, ce qu'ils ne manqueraient pas de nommer un début d'aventure ! C'est qu'ils ignorent que je ne suis point aventureux, et que vous incarnez, dans la Revue de l'Empyrée-Montmartre, la jeune gravité, le souci de bien faire, enfin la tenue, la Tenue, Madame, avec un grand T, une automobile et un ami sérieux. N'oublié-je rien ? D'avance je m'en excuse, Madame, avec toute la modestie d'un homme qui, bien que vous le connaissiez par ses nom et prénom, s'obstine à rester l'anonyme et respectueux

« LIEUTENANT BLEU. »

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Monsieur,

« J'ai été bien contente de recevoir votre lettre. Elle n'a mis que quatre jours à venir, ce qui n'est pas beaucoup par le temps qui court, — qui ne court pas bien vite. Il y a par moments des journées qui sont plus longues que d'autres, on ne sait pas pourquoi. Il y a des compliments qui ne font pas plaisir, et même qui vous rendent triste, j'y pensais en lisant votre lettre. J'ai eu plus de plaisir à regardez votre jolie écriture qu'à relire votre lettre, où il y a des passages qui ont bien l'air de me prendre pour une autre. Si vous les avez écrits dans l'espoir que je n'étais pas capable de les comprendre, c'est un passe-temps pas très relevé pour un jeune homme comme vous. Et si vous avez cru que je les comprendrais et que je m'en froisserais, sachez que je ne

Digitized by Google

m'en tourmente guère, et qu'une femme n'a pas le temps d'être susceptible quand elle a l'esprit occupé par quelque chose. J'aurez toujours appris dans votre lettre comment les officiers français se représentent la Tenue : en chemise de tulle avec des bas couleur fraise.

« Je vous dis, Monsieur : sans rancune et au revoir, et n'oubliez pas une autre fois que je vous ai demandé la date de votre prochaine permission.

« Mitsou. »

Le Lieutenant Bleu à Mitsou.

« Madame,

« Peu d'épistolières se vantent de faire tenir comme vous faites, en quinze lignes, tant de choses essentielles : de l'ironie, le sentiment des convenances, et du mystère. Le Mystère de la Divette : quel beau titre pour un film en vingt-trois chapitres ! Ils mentaient donc, ces yeux larges ouverts sur le passage de la vie ? Ils pensaient à quelque chose ! Quant à l'ironie, je n'ai pas, à moins de passer encore une fois pour un grossier personnage, le droit de m'en montrer étonné. On ne vit pas impunément dans l'atmosphère fiévreuse du music-hall et parmi ces joyeux drilles, les auteurs de Revues ! J'en ai connu un seul : c'était un étincelant bureaucrate qui avait passé, de longtemps, l'âge des R. A. T. Il classait tout le jour, dans un carnet à souche, l'actualité, la gaillardise et la scatologie par ordre alphabétique.

« Pour ma prochaine permission, Madame, ce sont les Allemands qui en fixeront la date. Dans deux mois s'ils se tiennent sages, — peut-être jamais s'ils attaquent. N'est-il

Digitized by Google

pas fâcheux que ma visite à votre loge dépende de ces gens-là ?

« Je demeure, Madame, très respectueusement, votre

« LIEUTENANT BLEU. »

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« C'est vous qui l'aurez décidé, Monsieur, vous êtes donc mon Lieutenant Bleu. Regardez comme c'est drôle, les mots. Si je dis « mon lieutenant », c'est ordinaire; si je mets « mon Lieutenant Bleu », ça devient gentil. Petite-Chose appelait un de ses amis « ma poule d'eau mauve », mais je ne fais aucune comparaison. Je ne vous demanderez que de ne m'appeler « Mademoiselle », et non pas Madame, je n'ai pas de motif sinon que je n'aime pas ça.

« Je n'ai pas trouvé, moi, de « choses essentielles » dans votre lettre. Peut-être que vous n'en aviez pas mis. A moins que ce ne soit le passage où vous plaisantez les pauvres vieux qui font des revues. Ce passage-là m'a plutôt flattée, il me semblait que je causais à monsieur votre père. Les personnes d'âge aiment bien plaisanter sur la vie des coulisses comme s'ils la connaissez, et ils ajoutent des petits hé ! hé !

« Mais, en relisant, j'ai bien vu que c'était vous qui écrivait. Je vous ai revu tel que vous étiez dans le placard, et aussi jeune. Il faut qu'un jeune homme soye bien jeune pour que, lorsqu'une femme lui dit qu'elle pense *à quelque chose,* il ne comprenne pas que ça veut dire : à quelqu'un.

« Au revoir, mon Lieutenant Bleu. Petite-Chose vous envoie ses amitiés, et moi je forme des souhaits pour qu'il ne vous arrive rien de mal.

« MITSOU. »

Digitized by Google

Le Lieutenant Bleu à Mitsou.

« Mademoiselle Mitsou, il me semble aujourd'hui que je ne vous écrirai que des sottises. On ne devrait jamais écrire à une femme après deux nuits blanches, dont une où j'étais de garde. Mademoiselle Mitsou, votre simplesse, votre apparente simplesse m'intrigue plus que je ne veux. Oui-da, vous pensez ? C'est de notre âge, — classe 13 si je ne me trompe. Moi aussi, je pense. Je pense à une famille que j'ai, à mon métier de militaire, aux plaisirs rapides, un peu brutaux, qui récompensent mes permissions, à... à ma marraine, jureriez-vous ? Ne jurez pas. Je n'ai, ni ne veux, de marraine. Mes amis, mes camarades, mes hommes autour de moi se sont livrés à une telle orgie épistolaire, à un tel gaspillage, un tel sabotage de marraines, que je m'écarte, tout rassasié avant la lettre, de cette goinfrerie.

« Mais vous, Mademoiselle Mitsou-qui-pensez, l'aimable visage de mon camarade kaki hante-t-il vos songes ? Que je suis bête ! Il s'agit, il ne peut s'agir que d'un civil. Nous autres passants, nous jetons derrière nous, déjà courant, un « au revoir... qui sait ?... peut-être... », nous promettons, et les civils tiennnent. Forain n'avait pas mesuré tous les sens du mot *tenir*. Ils sont là, — ils sont parfois un peu là, — que de supériorités sur nous !

« Peut-être votre prochaine lettre va-t-elle me hausser jusqu'au grade de confident. Il est juste, il est « guerre » que le confident, mortifiant ses vingt-quatre ans dans la tranchée, y écoute le roman d'amour du jeune premier qui pourrait être son père. Mademoiselle Mitsou, je vous écoute. Ma bienveillance vous est acquise, à cause d'une phrase tombée de votre plume distraite juste au moment où j'avais besoin

Digitized by Google

de la lire : « Je forme des souhaits pour qu'il ne vous arrive rien de mal. »

« Votre respectueux et fatigué

« LIEUTENANT BLEU. »

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Mon Lieutenant Bleu,

« Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en lisant votre lettre, d'abord parce que j'étais contente depuis le moment où j'avais vu l'enveloppe, et ensuite parce que vous dites : « Une phrase échappée à votre plume distraite. » Ma plume distraite ! Seigneur ! On voit bien que vous écrivez facilement. Comment voulez-vous que ma plume soit distraite, quand il faut en écrivant que je fasse attention à tout, à l'écriture, à l'ortographe, à ce que je veux vous faire comprendre ! Oh ! non, je ne suis pas distraite en vous écrivant. Et ce n'est pas au moment où vous commencez à prendre bonne opinion de moi qu'il faut que je me néglige et que je me laisse vivre !

« Alors mes lettres ne vous ennuyent pas trop ? Qu'est-ce que je dirai des vôtres, alors ! Ce que vous n'imaginez pas, c'est que je n'ai jamais correspondu avec personne. Je suis de Paris et je n'en bouge pas. Les connaissances que j'ai, elles sont de Paris, et entre gens de Paris on a plutôt fait de s'envoyez trois sous de téléphone qu'une lettre. Je voudrais vous faire bien comprendre que c'est un événement dans ma vie que de commencer à écrire des lettres, et que ce soit des lettres pour vous. Je ne peux pas bien mesurer la différence qu'il y a entre les lettres que je vous écris et les lettres que vous mériteriez de recevoir. Mais je vous écris sans

Digitized by Google

mentir. Et toute bête que soit cette Mitsou, elle saura bien quand le temps sera venu de ne plus vous écrire. Ces choses-là, Dieu merci, on les apprend sans avoir besoin de grammaire.

« J'avoue que j'ai essayé de me moquer un peu de vous dans mes avant-dernières lettres. Mais oui, pourquoi donc pas ? Le peu que je vous est vu, vous m'avez paru tellement jeune, tellement grave, tout à fait un Mitsou-homme ! Comme Mitsou vous avez peur qu'on vous manque, comme elle vous prenez votre métier au sérieux, et peut-être que vous vous dites comme elle : « N'oublions pas que nous avons vingt-quatre ans, et que la rigolade c'est pour l'âge mûr ! »

« A cause de cette idée que je me fais de vous, je me sens disposée à vous pardonnez tout et à ne vous passez rien. J'aime bien à penser que nous sommes un peu rivaux, rivaux comme deux amis ou deux jumeaux. Cela me donne un peu d'aplomb, et le droit de vous poser des questions, par exemple deux questions :

« 1° Est-ce que c'est bien dangereux une nuit de garde ?

« 2° Avez-vous besoin de choses inutiles ? Parce que, une famille, ça pense bien à vous envoyez ce qui est utile, mais pas le reste. J'aurais du plaisir à vous envoyez de ces choses qui ne servent à rien et qui sont agréables.

« Il fait très beau à Paris de ce moment. Je souhaite que vous en ayez autant, je souhaite surtout qu'il fasse ce temps-là dans deux mois, je veux dire dans un mois et demi juste. Je profite du beau temps le matin à partir de dix heures, vous trouverez que c'est tard, mais je n'ai pas besoin d'être levée plus tôt, il n'y a pas de courrier avant dix heures, je l'ai demandé. Il y en a un autre à midi, et c'est bien commode, parce que la personne que vous avez rencontrez dans ma loge vient déjeuner à une heure, alors j'aime mieux avoir le courrier avant. Après cela, je peux sortir faire des courses

Digitized by Google

ou autrement, je suis bien tranquille, il n'y a pas de courrier, je veux dire de courrier intéressant, avant sept heures, sept heures et demie.

« A six heures et demie, je prends un thé-repas très solide, et comme la poste est très capricieuse en ce moment, il arrive que je trouve en rentrant du music-hall une lettre venue après mon départ. C'est ce qui est arrivé pour votre dernière lettre, et j'en suis restée aussi saisie que si j'avais trouver une personne vivante dans ma chambre.

« Je vous écris là des choses bien longues et bien sottes, mais j'ai mis tant de plaisir à les écrire que je n'ai pas le courage de les déchirer. Je vous souhaite une bonne nuit, mon cher Lieutenant Bleu, et je pense à vous dans la crainte que ce sois encore une nuit de garde.

« Mitsou. »

Le Lieutenant Bleu à Mitsou.

« Mitsou, j'ai votre lettre. Je la relis avec des yeux qui s'étonnent qu'une petite fille, volontiers nue, puisse cacher tant d'elle-même. Mitsou, je n'oublie pas, je ne saurais oublier la forme et l'attrait de tout ce que m'a laissé contempler, du fond du placard, votre hautaine indifférence. Mais ce n'est pas pendant cette contemplation que j'ai eu envie de vous crier : « Qui donc êtes-vous, Mitsou ? » Je vous le demande aujourd'hui comme si je ne vous avais jamais vue. Mitsou sans apprêts de style, Mitsou à l'écriture d'écolière, vous n'avez pourtant jamais manqué dans vos lettres de me faire entendre ce que vous vouliez, rien de plus et rien de moins. Vous n'avez pas répondu, Mitsou, quand je vous ai questionnée d'un petit air désinvolte sur l'objet favori de vos pensées.

Digitized by Google

Vous n'avez pas répondu, mais... vous m'avez donné un horaire fort précis des distributions postales dans Paris.

« O Mitsou avisée, vous venez de me révéler ce qui peut tenir de romanesque dans un indicateur des chemins de fer ! C'est le point le plus charmant et le plus irritant d'une aventure, lorsque deux êtres, qui ne savent encore rien l'un de l'autre, ont déjà l'habitude impérieuse d'être, à certaines heures, l'un avec l'autre... Mitsou, je veux vous appeler Mitsou tout court. Mitsou, un mot de plus et je vous tutoie... Non, je n'en ferai rien. Le premier *tu* est un cri irrépressible, et on ne crie pas dans une lettre.

« Non, chère Mitsou, ce n'est pas très dangereux, une nuit de garde. Mais c'est du moins une épreuve, où l'on porte deux poids que la longueur de la nuit fait lourds : la responsabilité et la solitude. La responsabilité est la plus légère, on la mesure, on la connaît, on est digne d'elle. Mais la solitude vous gorge de songes, de frissons, d'appels qu'on refrène, de sensibilité qu'on jugule... C'est déjà trop que de l'avouer, Mitsou.

« Vous voulez absolument me faire don de ce que Richard Wagner nommait — en bon français, ma foi — l' « enivrant superflu » ? (Il n'eût pas trouvé, lui, votre formule savoureuse : « Si vous avez besoin de quelque chose d'inutile... ») Soit. J'ai besoin :

« 1° D'une photographie de Mitsou.

« 2° D'un morceau de velours couleur de fraise, grand comme mes deux grandes mains, pour recouvrir un livre que j'aime. La nuance ? celle des bas de la Rose Jacqueminot.

« C'est tout, jusqu'à nouvel ordre. Mes exigences ne sont point à leur terme, craignez-le ! Chère Mitsou, je baise respectueusement vos longues petites pattes, et je suis votre

« LIEUTENANT BLEU. »

Digitized by Google

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Mon cher Lieutenant Bleu,

« Il y a plus d'une femme, en recevant votre dernière lettre, qui se serait imaginée recevoir une lettre d'amour. Pas moi, heureusement. Malgré les mots difficiles de temps en temps dans vos lettres, il n'y a pas de danger que je me trompe sur ce qu'elles disent réellement. Je m'en trouve assez flattée pour ne pas aller cherchez midi à quatorze heures.

« Le portrait de Mitsou et le velours partent dans un petit paquet à part. Pour le velours, il est bien rassorti. Et la photo est « Rose Jacqueminot » aussi. Mais comme c'est sombre en photographie, tout ce rouge ! Je ne veux plus de rôles en rouge à partir de maintenant, ça fait triste.

« Petite-Chose voulait que je vous envoye un sachet de préservation comme elle envoie à ses amis. Ce sont des sachets où elle ne met rien, que des baisers. Mais je ne vous envoie, comme les autres fois, que mon souhait sincère pour que rien ne vous arrive en mal. Cette phrase-là, elle me revient de celles qu'on me faisait écrire au jour de l'an sur du papier à dentelle, quand j'étais petite. Je regrette bien de ne pas pouvoir en inventer une autre plus belle pour vous. Mais ça m'est égal. Mon souhait est mieux qu'une belle phrase, parce qu'une phrase ça n'existe pas, et mon souhait il existe. Il existe autant que la petite hirondelle ou la colombe sur l'ancien papier à lettres. Je le vois, il vole, il se promène, il a une figure, il est autour de vous, sur votre tête, sur votre poitrine, — je le vois comme si j'y étais, sur votre poitrine...

Digitized by Google

Le sachet de Petite-Chose serez assurément très joli, et très bien brodé, mais il ne couvrirait qu'une trop petite place. Avec mon souhait, je suis plus tranquille, vous êtes tout enveloppé.

« Que vous êtes drôle, mon cher Lieutenant Bleu, avec votre « Qui donc êtes-vous, Mitsou ? » Je n'aurez jamais penser que vous jouriez aussi bien le compère de revue : « Mais qui donc êtes-vous, ma belle enfant ? » Si j'étais encore chez Mayol à jouer la revue de Noël, je vous répondrais, costumée de deux ailes, d'un casque et d'une lance : « Moi ? je suis l'Amour héroïque ! »

« Je ne suis pas l'Amour héroïque. Je ne suis rien du tout d'extraordinaire, je vous assure. Vous m'avez vue toute entière, le soir du placard : une petite artiste jeune, pas laide, qui plaît au public et qui n'a pas beaucoup de talent. Ma modestie vous étonne ? Allez, nous savons presque toutes très bien à quoi nous en tenir, au music-hall, avec notre air de nous en croire. Regardez Petite-Chose : elle s'est fait un genre en ne tenant pas en place, et je te tortille, et je te tortille. Moi, comme j'ai un genre enfant, une figure bien propre, des yeux que j'ouvre à m'en faire mal dans le front parce que ça va bien ensemble avec mes grandes jambes, ma petite bouche et mon pas de nez, les auteurs de revues se sont écriés : « Elle sera épatante dans les scènes les plus raides, on va les lui garder ! » Vous voyez comme c'est simple. Mais vous, qui n'avez pas des idées d'auteur de revue, ne cherchez donc pas Mitsou plus loin que vous l'avez vue. Je me suis déshabillée devant vous ? C'est que je ne pensais à rien de mal, sans quoi j'aurais mis le paravent. Je n'ai pas dit trois paroles ? C'est que je n'ai inventé ni la poudre ni la houpette, comme on dit. — A preuve, je n'ai même pas trouvé un mot pour arrangé la situation, quand la personne que vous savez est entrée dans ma loge.

Digitized by Google

Voilà, c'est tout. C'est tout pour Mitsou qui était une gentille ouvrière en modes, et qui a eut peur de ce qu'elle connaissait le mieux, la misère et l'atelier. Alors elle a eu envie de ce qu'elle connaissait le moins, monter sur les planches. On croit toujours que c'est plus facile de réussir dans ce qu'on n'a pas appris que dans ce qu'on a appris, c'est naturel.

« Le reste, ma vie privée, vous la voyez d'ici. Vous avez vu de qui elle dépend, — jusqu'au jour où je ne voudrai plus qu'elle dépende. Mes amis ? Le tour en est bientôt fait, je suis trop jeune pour avoir des amis hommes, à mon âge ça se gâte tout de suite avec eux. Les amies femmes, ce n'est pas bien commode non plus. On tombe sur des déchaînées qui n'ont de respect pour rien. Elles boivent, elles fument l'opium. J'en sais qui se sont mises dactylos depuis la guerre ou téléphonistes dans des administrations, mais celles-là nous traitent plus bas que terre. J'en rencontre aussi d'autres, mais c'est des pareil à moi, et celles-là c'est les pires. Au bout d'une heure que je les vois, je me dis : « Comment, c'est moi, ça ? Je suis comme elles, je suis déjà, à mon âge, aussi quelconque, aussi terne que ça en dehors de la scène ? Autant rester devant mon miroir, il me fait moins honte. » Que voulez-vous ! On en arrive vite à vivre pas mal seule, à moins qu'un événement... Il n'y a que trois grands événements de possibles dans notre vie à nous autres : la mort, la célébrité théâtrale ou l'amour. Mon cher Lieutenant Bleu, quel est celui des trois qui va me tombé le premier sur la tête ou sur le cœur ? J'attends.

« Non, non, n'embrassez pas mes mains, même dans une lettre. Elles ne sont pas assez belles, le blanc liquide les abîme et puis je me suis mis trop de verni aux ongles. Je soigne mes mains, je les répare pour quand vous viendrez. Mais embrassez la saignée de mon bras, elle a tant de petites

Digitized by Google

rivières vertes et bleues que vous pourrez, en l'embrassant, penser seulement à votre carte d'état-major.

« Votre

« Mitsou. »

« *P.-S.* — Mais je veux aussi une photographie ! »

Le Lieutenant Bleu à Mitsou

« Chère Mitsou, j'ai envie de vous voir. J'ai envie de vous voir. Que vous dirais-je d'autre ? J'ai envie de vous voir. Je me sens doux, faible, vague, penché vers quelque chose de moelleux, de profond, d'indistinct qui m'attire. Je me sens à la fois heureux et privé de tout. C'est une anxiété, et en même temps une paresse, l'une comme l'autre pleine de charmes. Un état d'adolescence... Cette photographie de vous ressemble à vous d'abord, et à une phrase de Francis Jammes sur une jeune fille « qui avait l'air d'une sombre rose et qui chantait... » Mitsou, voulez-vous m'embrasser ? Je vous le demande parce que j'en ai bien envie. Notre long passé de huit semaines de sincérité m'oblige à ne rien vous taire. Mitsou, embrassez-moi. Quand je songe que j'ai agrafé, derrière vous, le « gros grain » d'une ceinture, en faisant bien attention à ne pas pincer, entre les agrafes, votre peau si peu voilée de tulle... Je me souviens qu'à cause du rouge pétunia de vos joues, sous la lumière crue, vos bras et le sillon de votre dos paraissaient verts, verts comme les lilas blancs que l'on oblige à fleurir en hiver... Je me souviens que vous avez froidement, chastement, pour m'aider, levé vos bras minces... Mitsou, je n'aime pas l'odeur de la verveine. Je n'aime que le parfum — une rose-thé effeuillée dans une boîte en bois

Digitized by Google

de santal qui aurait contenu un peu de tabac fin — le parfum de Mitsou.

« Beaucoup de changement » dans votre loge ? Pourquoi ? Attendez, laissez-moi la revoir telle que je l'ai vue, du fond du placard, *autrefois*... N'y changez rien, n'en bannissez qu'un meuble. Un meuble qui est entré pendant que j'étais là, un meuble dans les cinquante-cinq, cinquante-six ans, — très mauvaise époque. Tout sera bien ainsi. Ah ! chère, chère Mitsou, que tout me plaît en vous, et surtout ce souci qu'ont vos lettres de me peindre votre existence morose et claire, et vide comme une mansarde neuve ! Savez-vous que la mienne n'est guère plus meublée ? Mitsou, nous autres garçons qui avons vingt-quatre ans, la guerre nous a pris à la porte du collège dont nous sortions. Elle a fait de nous des hommes, et je crois qu'il nous manquera toujours d'avoir été des jeunes gens. Il est perdu pour nous, ce temps précieux pendant lequel nous pouvons apprendre l'équilibre de la voix, du geste, l'habitude de la liberté, de la famille, approcher, sans épouvante comme sans cannibalisme, des femmes qui ne songent pas tout le temps à notre désir ou à notre argent... Mitsou, pardonnez-moi de vous ennuyer avec ces choses. C'est qu'à présent mon regret a un but, et je balance entre deux appréhensions : mettrai-je à vos pieds un lycéen vieilli ou un homme trop jeune qui sera comme un fruit dessaisonné, — mûri d'un côté, vert de l'autre ?...

« Mitsou, écoutez-moi : dans dix jours, Mitsou, je... Eh bien oui, dans dix jours je serai à Paris, pour quarante-huit heures, — une mission brève... La brutalité de cet aveu m'éblouit. Je viens d'en rougir comme on rougit du geste qu'on tente dans une foule vers un sein, vers une hanche, et dont on a honte après..

« Voici la photographie que vous m'avez demandée. Elle est jaune et non collée, et j'y suis bien laid, le nez froncé sous

Digitized by Google

le soleil. La petite ondulation que vous voyez au loin par l'échancrure des parois de terre, ce sont les lignes allemandes, — au diable, à quatre cents mètres ! Mitsou, que ce velours cramoisi sent bon, — je l'ai gardé contre moi en dormant...

« Votre

« LIEUTENANT BLEU. »

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Cher Lieutenant Bleu, ah ! c'est fini de mon courage à vous écrire : je vais vous voir. Je vous ai déjà revu, sur cette photo dont vous dites qu'elle est vilaine, et pourtant je sens, je sens à en perdre la tête que vous l'avez choisie parce qu'il n'y a rien de mieux au monde que la forme de vous sur ce ciel, et qu'on y voit votre jolie taille, et votre manière de porter la tête, de lever le menton. Non, non, ne dites pas qu'elle est vilaine, elle a tout ce qu'il faut pour me plaire, pour que le cœur me batte, pour que j'en soie bouleversée. C'est que je n'en peux plus, vous savez. Croyez-vous que je me suis bien retenue, depuis le jour où au lieu de vous écrire une lettre si bête, j'aurez voulu vous écrire simplement : « Il faut que je vous revoie, parce que je suis toute changée et je crois bien que je vous aime... » Et comme j'ai bien fait de me retenir ! D'abord ce n'était probablement pas vrai encore, que je vous aimais. Je n'en avais encore que le mal partout, comme une espèce de grippe de préparation. J'étais je ne sais comment, je me suis plaint à Petite-Chose d'avoir pris un froid et chaud, j'ai demandé à l'habilleuse des cachets pour la tête et l'estomac. Je ne savais pas, vous comprenez. Jusqu'à votre cadeau que je regardais comme s'il m'avait

Digitized by Google

fait quelque chose, je l'attrapais, je le disputais : « Ce Lieutenant Bleu, est-ce qu'il croit que j'attends après lui pour une boîte à poudre ? » Enfin toutes les bêtises et les malentendus. Je ne parle pas bien comme vous. Il y a toutes sortes de choses fines qui m'échapperont toujours. Mais, comme dit Petite-Chose, « quand on se tait on ne se trompe pas »; je compte beaucoup sur mon silence, quand vous serez là, près de moi... Je me dépêche de toute me renversé devant vous, comme un panier dont on veut montrer que le dessous est aussi bon que le dessus. C'est que je me sens depuis deux mois pleine de pensées si nouvelles, si douces, si tourmentantes, que je ne sais pas de mots qui soient à leur hauteur.

« Tout à l'heure je croyais que je ne pouvais plus vous écrire. Et maintenant il me semble que cette lettre-ci ne suffira jamais, pour tout ce qui me paraît si pressé et si inquiétant. Voilà que je pense tout d'un coup que vous ne m'avez jamais vue en toilette de ville ! C'est terrible. Comment faire ? Et puis vous ne m'avez pas dit si vous aimiez les petits chapeaux, je ne porte guère que ceux-là ?... Je ne m'habille pas trop court, vous savez. Et je ne porte pas de couleurs voyantes dans les rues, d'abord parce que c'est la guerre, ensuite parce que je me repose des arc-en-ciel qu'on me met sur la scène. Je porte du marine, du vert foncé, du blanc et noir. Je ne me mets pas de rouge sur les joues à la ville. Je me coiffe très serré et les oreilles découvertes, parce qu'elles sont toutes petites.

« Je cherche quoi encore ? Vous avez vu presque tout le reste, et je le regrette maintenant. Je n'ai rien de vraiment vilain dans tout mon corps, sauf un peu les doigts des pieds à cause des chaussures à la mode. Et aussi une cicatrice (un accident d'épingle à chapeau) sur la nuque à la naissance des cheveux. Mais comme je ne baisserai la tête devant vous que

Digitized by Google

si j'ai honte ou si j'ai du chagrin, il ne tient donc qu'à nous deux que vous n'ayez pas l'occasion de la voir.

« Je ne sais pas au juste ce qui va nous arriver. Je ne sais pas même s'il va nous arriver quelque chose... Oh ! j'espère bien que oui ! Nous sommes bien jeunes, bien exposez à tout. Mais avant de vous avoir connu tout à fait et même si vous devez m'oublier bientôt, je veux vous dire merci de tout mon cœur. Peut-être que bientôt j'aurai devant moi dans la glace une Mitsou rayonnante de joie. Peut-être aussi que ce sera une Mitsou en larmes. Mais dans tous les cas ce ne sera plus la même Mitsou d'avant vous, cette stupide, cette raisonnable qui ne riait pas et qui ne pleurait jamais, cette pauvre qui n'avait même pas un chagrin à elle. Je suis donc pour la vie votre obligée, mon cher, cher Lieutenant Bleu, puisque vous n'aurez pas pu faire autrement que de donnez quelque chose à celle qui n'avait rien.

« Votre

« Mitsou. »

Chez Mitsou. Elle l'attend. Il doit être à Paris depuis midi, mais Il a une famille... Il a promis à Mitsou de venir prendre le thé. Elle l'attend. Elle a acheté la veille une table anglaise à thé et à liqueurs, du porto, trois tabliers à dentelle pour la femme de chambre, cent vingt-cinq francs de parfums, un chapeau, et piétiné debout pendant deux heures aux « essayages finis » de deux robes. Ce matin, elle a acheté des fleurs et des fruits.

Il est cinq heures. Les parfums neufs brillent, couleur d'eau-de-vie et de chartreuse verte dans les flacons de la coiffeuse; le cherry-brandy, le porto et la fine champagne,

Digitized by Google

sur la table à liqueurs, ressemblent à des eaux de toilette ambrées et au carmin liquide dont Mitsou s'enlumine l'intérieur des lèvres, les gencives et la langue. Les fleurs ont chaud. Le soleil, qui chemine lentement, pique d'un rayon la coupe de cerises, colle un rond d'or sur la nappe, et touche enfin l'épaule de Mitsou, qui est assise depuis très longtemps dans une bergère.

MITSOU, *se levant brusquement.* — Il est cinq heures ! (*Le son de sa voix l'intimide, elle répète plus bas :*) Il est cinq heures.

Elle ouvre un journal illustré, qu'elle referme parce qu'elle a vu dans ses mains trembler les pages. Elle tente de marcher de long en large, mais il n'y a dans le boudoir ni long ni large, et elle se réfugie contre la fenêtre, sous le store de filet, sentant qu'elle a trouvé le coin d'où elle ne bougera plus, jusqu'à... jusqu'au roulement d'une voiture, jusqu'à la trompe et au claquement de portière d'un taxi, jusqu'au grelottement d'une sonnette...

Elle est vêtue d'une robe de satin noir, brodée au cou de vert émeraude, à manches courtes, des manches qui s'arrêtent, comme dit Petite-Chose, au maigre du bras. Mitsou n'est pas très jolie aujourd'hui. Pourtant sa pâleur sans fard, ses grands cils alourdis, ses cheveux lisses, — en satin noir, eux aussi, — et la longueur démodée et distinguée d'un cou de cygne lui prêtent la gravité, le charme blanc et noir d'une héroïne romantique, — mais quelle héroïne romantique eut un si petit nez ?

Elle a soif, et mord sa bouche sèche. Elle appuie son front à la vitre entr'ouverte, goûte le faible courant d'air et croit que son cerveau roule mille pensées tumultueuses; — en réalité elle ne songe à rien, elle attend. Elle regarde la rue, et parfois jette un regard sur ses petits souliers à cothurnes.

Digitized by Google

De temps en temps un souci, rapide, traverse le vide anxieux de son esprit, le blesse et s'évanouit : « Je crois que j'ai une maille partie à mon bas... J'aurais dû prendre un comprimé d'aspirine... S'Il n'était pas libre pour dîner avec moi ?... Si je rencontrais Pierre dans le restaurant ?... Et s'Il veut rentrer avec moi ce soir, qu'est-ce que je dirai ?... J'aurais dû prendre le chapeau noir au lieu du noir et vert... Il est cinq heures et demie... Il a peut-être été empêché... »

Soudain le taxi est là. Mitsou a le temps d'entendre une voix qui intime au chauffeur l'ordre de « prendre trois francs », deux portes s'ouvrent, se ferment. Il est devant elle et... il ne la reconnaît pas. Il a eu beau dessiner cent fois, — sur fond de ciel déchiré de lueurs, sur nuit sans lune, sur mur de terre glaiseux, sur songe ocellé, — une Mitsou en robe de ville, ou en pyjama, ou en saut-de-lit, il ne l'a tout de même vue qu'une fois, peu couverte de bas cramoisis et de tulle... Il est surpris, gêné, il était venu pour crier « Mitsou ! » ouvrir les bras et les refermer sur quelque tulle froissé et une chair dévêtue... Mais il trouve jolie, et touchante, cette jeune fille en noir, pâle, qui lui tend la main.

Mitsou, elle, l'a reconnu de la tête aux pieds. Elle n'a ni surprise, ni déception. Elle sourit seulement du plaisir de découvrir que son Lieutenant Bleu n'a pas les cheveux si noirs qu'elle l'avait cru; châtain foncé, plutôt, un peu roussis sur la nuque... Elle dit tout de suite le mot qu'il fallait dire :

MITSOU. — Comme vous êtes beau !

Il sourit. Il baise la petite main tendue. Il a rougi et n'ose pas baiser une joue ronde, blanche, où un duvet d'argent retient la poudre. D'ailleurs Mitsou ne s'attend pas à être embrassée. Elle s'assoit, désigne une chaise en face d'elle, et parle...

Digitized by Google

MITSOU. — Vous avez fait un bon voyage ?

LE LIEUTENANT BLEU. — Très bon. Très lent, naturellement. (*Silence.*)

MITSOU. — Est-ce que vous voulez un peu de porto ?

LE LIEUTENANT BLEU. — Si vous en buvez avec moi, oui.

MITSOU, *emplissant deux verres.* — Les cigarettes sont à côté de vous.

LE LIEUTENANT BLEU. — Si vous fumez avec moi, oui.

Elle allume une cigarette et souffle la fumée très loin. Il boit. Elle boit. Elle pose son verre d'une main tremblante et la tige de la tulipe de cristal se brise.

MITSOU, *comme si le plafond tombait.* — Ha !

LE LIEUTENANT BLEU, *se levant.* — Ah ! enfin ! J'attendais cette parole ! (*Il prend Mitsou dans ses bras et l'embrasse sans viser.*)

MITSOU, *dès qu'il l'a lâchée.* — C'est du verre blanc...

LE LIEUTENANT BLEU. — Quoi ?

MITSOU, *respirant vite.* — Ça porte bonheur. (*Elle se remet dans les bras du lieutenant.*) Rembrassez-moi encore, s'il vous plaît... Pendant que vous m'embrassez, au moins, je ne pense pas à être intimidée.

LE LIEUTENANT BLEU. — Ce que j'en fais, c'est bien pour vous rassurer...

Il la rassure. Les petites mains glacées deviennent tièdes et se détendent, le corps mince qu'il serre ploie et semble perdre la vie. Mitsou ferme les yeux, mais le Lieutenant regarde, de tout près, les longues paupières bombées et frangées de noir, plus haut le front découvert, plus loin une cheminée ornée de bibelots...

Digitized by Google

LE LIEUTENANT BLEU, *in petto*. — Que j'aie une minute à moi, voilà une statuette qui ne périra que de ma main...

MITSOU, *à bout de souffle*. — Ah !... (*Très bas, avec mille précautions* :) Robert...

Il est charmé comme si elle lui faisait un cadeau. Elle ne l'a jamais appelé Robert.

ROBERT, *bas*. — Mais oui, Mitsou, c'est moi.

Le chuchotement les met à l'aise, ils ne sont pas encore habitués aux nuances de leurs voix.

MITSOU. — Alors, vous voilà...

ROBERT. — ...

MITSOU. — Vous dînez avec moi ?

ROBERT. — ...

MITSOU. — Mais pas ici.

ROBERT, *rappelé à la réalité*. — Pourquoi pas ici ?

MITSOU, *gênée*. — Mais, parce que... (*Il fronce à tout hasard les sourcils, elle se hâte de mentir.*)... parce qu'on ne mange pas assez bien pour vous, ici, c'est de la cuisine faite en courant...

ROBERT, *scandalisé*. — Oh ! Mitsou ! Vous n'êtes donc pas gourmande ?

MITSOU. — Oh ! si... Mais il n'y a plus de gâteaux, nulle part.

ROBERT. — Il n'y a pas que les gâteaux. Qu'est-ce que nous allons manger ce soir ? Venez sur mes genoux me donner la commande. Homard à l'indienne ? Poulet aux morilles ?

MITSOU, *faisant la moue*. — Non... Je voudrais du saumon froid avec beaucoup de mayonnaise. Et puis peut-être du ris de veau... Ça m'est égal... L'ennui, c'est qu'il faut dîner de bonne heure, à cause de la revue.

Digitized by Google

ROBERT. — C'est toujours la même revue ?

MITSOU. — Non, une nouvelle depuis vendredi.

ROBERT. — Vous y avez de beaux rôles ?

MITSOU. — Je comprends ! Je fais le « Décolleté du ventre », la « Liberté éclairant le monde », sans maillot, et la « Petite fille du XVIe ».

ROBERT. — Du XVIe siècle ?

MITSOU. — Non, du XVIe arrondissement, celle qui demeure à côté du campement américain d'Auteuil, et qui s'occupe... vous pensez comment.

ROBERT, *rêveur*. — Curieuses mœurs...

Silence. Il oublie d'embrasser Mitsou et regarde autour de lui. La coiffeuse chirurgicale l'hypnotise. Il a envie de demander à Mitsou, avec un intérêt apitoyé : « Comment ça vous est-il venu ? » car il hésite à la croire responsable d'un tel meuble...

MITSOU. — Elle est originale, n'est-ce pas ?

ROBERT. — Qui, Mitsou ?

MITSOU. — Ma coiffeuse. C'est un jeune artiste qui l'a exécutée, il n'en a fait qu'une comme ça, et il est mort.

ROBERT. — Bien tard...

MITSOU. — Pourquoi, bien tard ? Il paraît qu'il n'avait pas trente ans.

ROBERT. — Non, je me suis trompé. J'ai voulu dire : trop tard.

MITSOU, *toute pureté*. — Mais puisque, au contraire, je vous explique...

ROBERT. — N'expliquez rien, mon amour.

MITSOU, *avec élan*. — Oh ! je suis si contente de vous voir chez moi ! Vous savez, c'est *chez moi*, ici ! Vous avez vu ma vitrine ? La bergère en damas, vous l'aimez bien ? Dansez

Digitized by Google

un peu sur les ressorts !... Et les gravures, c'est ancien, mais ancien !... il n'y a pas plus ancien ! Vous voyez ?

ROBERT, *à lui-même, avec une grande douceur.* — Oui. Je vois. Évidemment il faudra tout brûler.

MITSOU. — Tout brûler ?

Elle le regarde et il ne poursuit pas. C'est qu'elle a une manière de désarmer l'ironie, — quand elle ne comprend pas, elle se tait et ouvre de grands yeux patients, tandis que la pointe recourbée de ses cils rejoint ses sourcils.

ROBERT, *touché.* — Mitsou chérie !

Il la prend contre lui et sent qu'à cette minute en effet il la chérit, parce qu'il a été tout près de la blesser un peu...

MITSOU, *alanguie.* — Alors... voilà... qu'est-ce qu'on fait ?

Il n'attendait pas cette question. Mais des épaules de Mitsou ses mains descendent le long des bras, puis le long des flancs, si fermement appuyées qu'elles ne semblent pas vouloir caresser le jeune corps obéissant, mais le pétrir, mais le créer...

MITSOU, *réveillée.* — Non, oh ! non... Je disais ça... parce qu'il est déjà tard...

ROBERT. — Je dîne avec vous, Mitsou, si vous voulez me faire cet honneur.

MITSOU, *très sérieuse, et comme elle le pense.* — Tout l'honneur est pour moi.

Il baisse les yeux, rougit légèrement sous son beau hâle doré, comme chaque fois que Mitsou, sans effort, dépasse ce qu'il espère d'elle...

Digitized by Google

ROBERT. — Je vous conduis à votre théâtre... qui est un music-hall...

MITSOU, *anxieuse.* — Oui...

ROBERT. — Et puis... (*Elle se tait.*) et puis je vous dépose... à votre porte... (*Les yeux de Mitsou deviennent d'un éclat extrême et mouillé, il se hâte, pris d'une sorte de pitié un peu sadique.*) à votre porte, Mitsou, et à ce moment-là je vous dis en confidence: « Mitsou, le vieux valet de chambre de ma mère a le sommeil très dur et je risque de passer la nuit sur le palier, si... »

Il s'arrête. Aucun des deux n'a envie de sourire, et Mitsou ne baisse pas les yeux. Son regard est si peu celui d'une femme et d'une amoureuse, il contient tant de décision, tant de fatalisme, et si peu d'espoir que la pitié, encore une fois, et une sorte de déférence émeuvent le cœur neuf du jeune homme. Il se hausse à la simplicité de Mitsou :

ROBERT. — Mitsou, vous voulez bien de moi ?

MITSOU. — Oh ! oui, avec beaucoup de plaisir.

Et il admire que ce cliché, rajeuni par une voix presque pieuse, omette discrètement de rappeler qu'il s'agit, entre eux, d'une histoire d'amour.

Le restaurant Lavoie. Comme il n'est que sept heures un quart et que plusieurs tables demeurent vacantes, Mitsou et son lieutenant ont droit à une table de coin dans la région fortunée du restaurant, celle de gauche, et même à l'empressement relatif du chasseur et d'un maître d'hôtel. Il fait encore grand jour, l'air étouffé sent le melon et la fraise. Robert regarde avec ravissement la poussière du soir, dorée et lourde, qui verdit délicatement le ciel derrière la Madeleine.

Digitized by Google

UN GARÇON, *douze ans, avec le sérieux qui sied à cet âge.* — Tickets de pain, sieur-dame.

ROBERT. — Attendez, Mitsou, j'en ai.

MITSOU. — Moi aussi. J'en ai de supplément, j'ai un certificat de travail de nuit... N'en donnez que deux, c'est bien assez.

ROBERT. — Mais j'ai faim, Mitsou ! Tenez, jeune homme. (*L'austère enfant s'éloigne.*)

MITSOU. — Vous êtes bien ? Vous n'aimez pas mieux mon coin ?

ROBERT. — Je suis très bien, Mitsou.

Il regarde autour de lui, avec l'assurance un peu fausse d'un viveur de vingt-trois ans et une feinte mauvaise humeur qui, en même temps qu'elle avertit les dîneurs de ne point dévisager Mitsou, les informe qu'il est très habitué à elle, et même blasé. Ayant jeté ce muet avis à deux députés ternes, à deux dames de la Croix-Rouge américaine, à un quadrille d'officiers supérieurs tannés et bavards, il se décide à jouir lui-même de Mitsou au restaurant, Mitsou en chapeau noir à tortil vert émeraude, Mitsou en cape de satin noir qui, glissant de ses épaules, laisse luire, blanc, flexible et long, son cou de victime.

Elle s'est remise à être extrêmement jolie, tout à coup.

ROBERT. — Que le noir vous va bien, Mitsou !

Et en même temps il se demande : « Pourquoi Mitsou — qui n'est point fardée, qui porte le cheveu lisse et l'oreille nue, qui ne fait point de gestes et n'a pas encore élevé la voix — ne ressemble-t-elle pas à ce que l'on nomme une jeune femme bien ? » Ce problème l'absorbe au point qu'il n'a pas vu le maître d'hôtel debout près de lui, qui attend et

Digitized by Google

laisse lire ses pensées sur un visage de Romain engraissé : « Mon temps est précieux... gaspillons-le pour la patrie et ne nous plaignons pas... »

MITSOU, *flattée par la contemplation de Robert.* — Robert...

ROBERT. — Ah ! oui... Mitsou, vous ne voudriez pas manger du homard ? Il y a quatre mois que je n'en ai pas eu. Homard à l'indienne ?

MITSOU. — Oh ! oui. Avec de la mayonnaise et toutes les pattes.

LE MAITRE D'HÔTEL, *regard par delà les limites de ce triste monde.* — Le homard à l'indienne ne comporte pas de mayonnaise. Le riz s'accompagne de safran et de curry.

MITSOU. — Oh ! ça m'est égal. On me fera une mayonnaise à part.

ROBERT. — Notez la mayonnaise. Poulet aux morilles... ah ! quelle chance, il y en a... Mitsou, vous aimez le poulet ?

MITSOU. — Oh ! oui, pourvu qu'il y ait de la salade avec.

LE MAITRE D'HÔTEL. — Le poulet aux morilles ne comporte pas de salade, il s'accompagne d'une sauce crème et de...

MITSOU. — Oh ! ça ne fait rien. Vous me ferez une salade à part.

LE MAITRE D'HÔTEL. — Fraises, framboises, cerises dans la glace, bananes, fruits rafraîchis ?

MITSOU, *vivement.* — Cerises dans la glace, cerises dans la glace !

ROBERT. — Mais ce n'est pas bon, Mitsou ! Ça n'a plus de saveur !

MITSOU. — Justement, c'est rigolo.

ROBERT. — Cerises pour Madame, et pour moi des petites fraises (*Plein de convoitise.*) avec de la crème d'Isigny. Envoyez-moi le sommelier. Mitsou, bourgogne, bordeaux, champagne ?

Digitized by Google

MITSOU. — Ça m'est égal, je ne reconnais pas les pays dans les vins.

ROBERT. — Il y a ici, je crois, un bordeaux très joli, qui a dans le verre un parfum léger de café et de violette...

MITSOU, *horrifiée*. — Si c'est possible ! Et on permet ça !

ROBERT. — Je ne parle pas du bourgogne, qui n'a rien à faire avec le homard et qui est bien rude au poulet...

MITSOU. — Ça mousse, le bourgogne ?

ROBERT. — Quand on l'y force, et encore... Je vois bien que nous allons en arriver au champagne...

MITSOU. — C'est ça, c'est ça ! Un champagne qui n'a pas de goût ! (*Le sommelier, visible et présent, a cessé de s'intéresser à la conversation.*)

ROBERT, *scandalisé*. — Qui n'a pas de goût ! ! ! Où vous a-t-on élevée, Mitsou ?

MITSOU, *vexée à cause du sommelier*. — Pas chez le bistrot, toujours.

ROBERT, *au sommelier*. — Une bouteille de **** brut. De l'eau minérale, Mitsou ?

MITSOU. — Oui. Une qui mousse.

Ils attendent le homard. Des dîneurs s'asseyent aux tables vacantes. L'Américain domine. Des officiers blonds, qui ont les joues couleur de pomme d'hiver, admirent Mitsou jusqu'à la limite de l'admiration, — c'est-à-dire que, de temps en temps, ils posent leur verre à demi plein, et regardent Mitsou, bouche entr'ouverte, oubliant de boire. Robert fronce le sourcil pour dissimuler une satisfaction de propriétaire. Mitsou le compare à tous ceux qui sont là et constate : « Il est mieux. » Elle exagère à peine; son amant est d'une race brune et fine, avec des mains maigres dont les petits os jouent sous une peau mince. Sa moustache non rognée cache une lèvre supérieure courte, qui tire imperceptiblement

Digitized by Google

le bout de son nez quand il parle. Et les yeux « très grands pour un homme », estime Mitsou, reculent mystérieusement au fond de l'orbite.

Très jeunes, très graves, ils se taisent. Elle le contemple, mais lui l'observe. La griserie manque, — elle va venir. Justement voici le champagne avant le homard : pendant que Mitsou suce la mousse en clignant des yeux, il boit d'un trait son verre.

MITSOU, *riant.* — C'est meilleur que le pinard, hein?

Il ne répond que d'un signe de tête à cette vérité essentielle. « Voilà, songe-t-il. J'ai trouvé ce qu'il faut à Mitsou. Elle est beaucoup plus jolie quand elle est triste que quand elle rit. Je devrais lui raconter des choses sentimentales et mélancoliques; je ne pourrai jamais. Pourquoi ? je lui écrivais avec abandon, pourtant... » Il s'aperçoit qu'il n'est pas certain d'avoir envie de devenir l'amant de Mitsou ce soir... « Quelle brute je fais », se dit-il au moment même où la brute, la brute joviale et gloutonne, défaut en lui...

MITSOU, *au maître d'hôtel qui la sert.* — Assez, merci...

ROBERT, *protestant.* — Mais vous n'avez qu'une petite patte !

MITSOU, *distinguée.* — J'en reprendrai peut-être. Mais vous savez, je n'aime pas beaucoup les bêtes exotiques.

ROBERT, *riant malgré lui.* — Je parierais que vous n'avez jamais vu la mer, Mitsou ?

MITSOU. — Mais si, à Deauville. Je me suis bien ennuyée.

ROBERT. — Je comprends ça.

MITSOU. — N'est-ce pas ? Je suis contente que vous disiez ça. Je n'ai rien compris du tout.

ROBERT. — A quoi ?

Digitized by Google

MITSOU. — A Deauville. C'est vrai que je n'ai fait que passer en auto, et rien que deux jours. Mais je ne comprends pas les endroits où tout le monde reste dehors comme ça dans la journée. Je comprends qu'on aille dans un casino, ou dans un thé, mais tout ce monde dehors comme s'ils n'avaient pas où se loger...

ROBERT. — Mais le grand air, Mitsou ! Et la mer ! Le libre flot sauvage de Deauville !

MITSOU, *secouant la tête.* — Non, ça ne me dit pas. La campagne ne m'amuse guère... (*Le regardant.*) avec vous, peut-être... Avec vous la cabane Bambou, si vous voulez...

ROBERT, *désarmé, et sustenté.* — Mitsou chérie ! Nous irons à la Cabane Bambou. Mais pas en auto; — je n'ai pas d'auto, Mitsou.

MITSOU. — Moi non plus.

ROBERT. — Pourtant...

MITSOU. — Oh ! c'est pas à moi, celle que vous avez vue. C'est celle de Pierre. Il lui en faut bien une pour ses affaires.

ROBERT, *froid.* — Ah !

MITSOU, *paisible, insistant.* — Il en a tant, d'affaires. Heureusement !

ROBERT, *nerveux.* — Est-ce que vous n'avez pas un autre sujet de congratulations à m'offrir ?

MITSOU, *candide.* — Congratulations, c'est la même chose que condoléances ?

ROBERT, *qui ne veut pas rire.* — Non, Mitsou. Mais ne me parlez pas de... cette personne, voyons, c'est élémentaire.

MITSOU, *qui a bu tout de même trois verres de champagne.* — Oh ! que vous êtes susceptible !... Demain matin, même si je ne vous ai pas plu cette nuit, je vous aurai pourtant donné quelque chose que je n'ai encore donné à personne...

ROBERT. — ... ?

Digitized by Google

MITSOU. — Non, pas ce que vous croyez, — seulement l'amour. C'est une histoire pas compliquée : je n'ai jamais été vraiment amoureuse, à présent je la suis... Vous voyez que la personne en question n'est pas bien enviable et qu'il n'y a pas de quoi la traiter d'élémentaire.

Il lui baise la main, et garde dans la sienne des doigts qui sont fins et longs, tièdes, francs dans la pression qu'ils rendent, empressés, joyeux de se confier — et cependant il est la proie d'une demi-hallucination saugrenue : la phrase que vient de prononcer Mitsou, il lui semble qu'il la lit et la relit, là-bas, dans un lieu dépouillé, sous le rayon qui glisse entre deux murs de terre : « Je n'ai jamais été amoureuse, à présent je la suis... » « Elle aurait sans doute mis un z à été... Que j'aime ce z... » Un appel nerveux de la petite main qu'il tient l'éveille : « Qu'est-ce que j'ai donc ? » se dit-il. « Je crois bien, Dieu me pardonne, que je viens d'oublier que Mitsou est là, devant moi... » (*Haut.*) Sommelier, une autre bouteille, je vous prie.

MITSOU. — Une autre bouteille ? Mais vous allez être gris ! (*Elle éclate de rire sans motif. Battant des ailes avec ses bras :*) J'ai chaud, j'ai chaud !... Si on s'en allait ?

ROBERT. — S'en aller ? Et le poulet aux morilles qui aurait peur tout seul ! Justement le voici.

MITSOU. — Justement le voici ! Ça, c'est une phrase d'un de mes rôles dans la prochaine revue.

ROBERT. — Elle nous promet un texte inédit...

On les sert, Mitsou mange peu, Robert moins qu'il l'espérait. Leur dialogue s'appauvrit encore, réduit à quelques exclamations, serrements de mains, sourires de fausse complicité; mais des éclats de rire cachent l'indigence de

Digitized by Google

leurs propos. Les tables voisines envient ce couple d'amoureux qui semble s'amuser si fort. A la vérité Robert, malgré le champagne et la chère aimable, commence à désespérer. Il a pris entre ses bottes les pieds et les genoux de Mitsou, elle s'est prêtée à la dure étreinte de ses genoux de bon cavalier... Et pourtant il ne la désire pas encore. Il n'a point d'envie, sinon celle de s'en aller, s'en aller, s'en aller, sauf celle de voir devant ses pas une rue déserte où meurt le jour, une avenue vide à la jeune verdure, ou même une de ces routes campagnardes dont le passage des camions et des canons a effacé les marges... Mitsou a si peu de place dans ces souhaits que Robert commence à s'affoler. Il cherche, dans le regard des Américains ivres et déférents qui contemplent Mitsou, des motifs de désir et de jalousie. Il appelle l'image de Mitsou demi-nue et de ses bas fraise. Il s'injurie et se fouette en vain... Il cesse soudain de faire aucun effort pour briller ou seulement plaire. Il constate sans joie que Mitsou, animée, luit comme une perle, qu'elle ne rougit point au feu du vin, que les ailes de son trop petit nez restent pâles et transparentes... Sans joie, et sans rancune, il l'écoute parfois accommoder, en axiomes, quelques traditions familiales :

« La feuille de mauve dessaoule, ma mère me l'a toujours dit... Laisse un homme faire deux pas tout seul, il fera trois bêtises, comme disait ma mère... Ma mère m'a toujours enseigné qu'il n'y a pas d'offense à être insulté par plus bas que soi... »

Il rêve, il se retranche dans un isolement morne. S'il osait, il jetterait là sa serviette, un billet de banque, allumerait une cigarette et... adieu. Il entend soudain, avec un soulagement indicible, Mitsou lui demander l'heure, et il triche de cinq minutes.

Digitized by Google

MITSOU. — Oh ! déjà ? Mon chéri, il faut que j'aille à l'Empyrée... Oh ! la la... Quelle désolation ! Et ma tête qui tourne...

ROBERT. — Garçon, l'addition ! Chasseur, le vestiaire... (*Il se lève trop tôt.*)

MITSOU, *angélique*. — Où allez-vous ? Vous avez mal au ventre ? C'est au premier.

ROBERT, *suffoqué*. — Mal au... Vous êtes folle, Mitsou !

MITSOU. — Pourquoi ? Vous n'avez jamais mal au ventre ?

ROBERT, *pour s'en tirer*. — La reine d'Espagne n'a pas de jambes, Madame !

MITSOU. — Première nouvelle. Ils ne sont pas dégoûtés, vrai, en Espagne, d'avoir une reine cul-de-jatte... J'ai mes gants ? Oui, j'ai mes gants. J'ai mon sac ? Non, je n'ai pas mon sac.

ROBERT, *décidément un peu gris, et galvanisé par l'attention générale qui salue Mitsou, fredonne :*

Tu n'auras pas
Le haut, le bas,
Le sac et le blé,
Le blé, le sac, et l'argent du meunier !

Ils traversent le restaurant, on ne regarde qu'eux. Mitsou lutte contre l'engourdissement et se pare d'un dédain distingué, Robert affecte une désinvolture qui lui sied à peu près comme une robe à traîne.

Ils sortent. Le long crépuscule printanier teint de rose la Madeleine. Des enfants de trois à cinq ans vendent les journaux du soir et des narcisses fanés. Sauf que le bottillon de narcisses coûte vingt sous au lieu de dix centimes, c'est tout à fait la paix. Mitsou frissonne, Robert s'étire et respire, évadé d'un lieu clos.

Digitized by Google

UN CHASSEUR, *à Robert.* — Taxi ?
MITSOU. — Et au trot.

Elle s'appuie au bras de Robert, durant que les deux grooms se livrent à leur chasse crépusculaire qui consiste à rabattre, aux deux extrémités de la rue Royale, tout le gibier automobile errant. Ils courent, légers, à peine terrestres ; parfois l'un d'eux happe au vol un taxi, s'y pose d'un bond, s'y colle un moment, et l'abandonne pour une autre proie plus savoureuse... Enfin un véhicule dompté frôle le trottoir et s'arrête.

ROBERT, *au chauffeur.* — A l'Empyrée-Montmartre.
LE CHAUFFEUR, *haineux.* — C'est tout ?
ROBERT, *rogue comme un homme bien élevé.* — Vous irez où on vous dira d'aller. Montez, Mitsou.
MITSOU, *au chauffeur qui ouvrait ses mandibules.* — Pour sûr que ça sera tout ! Pensez-vous que je pourrais jamais m'habituer à votre figure ?

Ayant reconnu l'accent de « quelqu'un du pays », le chauffeur démarre sans insister. Mitsou appuie sa tête sur l'épaule de Robert, le bras de Robert ceint les flancs minces de Mitsou. C'est le meilleur moment. L'air plus pur, la vitesse, les lucioles vert-bleu des becs de gaz, l'alcool du vin qui bat dans les veines, le parfum de Mitsou pour Robert, pour Mitsou la nouveauté d'une bouche qui baise sa bouche, tout est délicieux. C'est la première fois que longuement Mitsou goûte, tour à tour, ces lèvres soyeuses, cette langue hardie, ces petites dents sans brèche... Ah ! cette petite dent d'en bas, plus coupante que les autres... Le plaisir de la morsure est si vif que Mitsou s'écarte de son amant.

Digitized by Google

MITSOU, *la tête renversée, les yeux clos.* — Ah ! je me demande où tu m'as mordue...

Il la presse sans ménagement contre le drap décoloré et la capote branlante. Il jouit de se sentir, enfin, normalement exaspéré, plein de hâte, insoucieux à peu près de cette femme qu'il convoite... Il se souvient pourtant de son nom et l'appelle tout bas : Mitsou !

MITSOU, *faiblement.* — Oui... Mais comment veux-tu... On arrive... Laisse-moi, on arrive ! Laisse-moi donc, je te dis, tu vois bien que moi je n'ai pas le courage de t'empêcher de rien...

Il n'entend ni n'obéit, mais le taxi s'arrête devant la funèbre arcade de lampes violettes qui signalent au passant l'entrée d'un endroit où l'on s'amuse...

MITSOU, *vacillante.* — Tu viens ?

ROBERT. — Où ?

MITSOU, *désignant l'entrée des artistes.* — Avec moi, m'attendre ?

ROBERT, *irrité, avide.* — Non ! Viens, toi.

MITSOU, *désolée.* — Mais je ne peux pas ! Et mon dédit ? Veux-tu la clef ?

ROBERT. — Quelle clef ?

MITSOU. — De chez moi, donc. Tu te coucheras en m'attendant.

ROBERT, *choqué.* — Non.

MITSOU, *de plus en plus désolée.* — Mais qu'est-ce que tu vas faire ?

ROBERT, *un peu étonné qu'elle le tutoie quand elle est hors de ses bras.* — Me promener, t'attendre dehors... entrer au cinéma...

Digitized by Google

MITSOU. — Mais pourquoi ne vas-tu pas me voir dans la salle ?

ROBERT, *ombrageux*. — Je ne sais pas. Je n'aime plus te voir de la salle.

MITSOU, *vexée*. — J'ai justement de si jolis costumes, et un couplet très sérieux qui s'intitule « Le lierre du champ de bataille... » avec une petite ceinture en graines de lierre et la couronne assortie...

ROBERT, *éclatant de rire*. — Ça, c'est drôle !

MITSOU, *consternée*. — Robert ! qu'est-ce que vous avez ?

ROBERT. — Rien. Je pense aux gens qui croient que le lierre pousse sur un champ de bataille... Ne soyez pas fâchée, ma Mitsou chérie. Dans deux heures je vous attends avec un taxi.

MITSOU, *maladroite*. — Pas besoin, j'aurai la voiture !...

ROBERT, *interrompant*. — Donnez-la à un pauvre, Mitsou, ou revenez seule dedans. Moi, j'aurai un taxi.

Il se découvre, lui baise la main comme si elle ne lui tendait pas sa bouche, et la regarde s'en aller. Elle court, la tête en avant, comme une petite employée retardataire, et si elle ne se retourne pas, c'est qu'elle craint de voir derrière elle, sous la triste lumière violette des ampoules, une sombre figure de jeune homme, mécontente, ingrate, où brille une bouche encore rougie du dernier et mordant baiser.

Chez Mitsou. Elle entre, précédant Robert. Il cligne sous l'électricité et avance d'un air hostile, en évitant les meubles avec défiance. Mitsou se retourne et le regarde; elle s'est jetée si follement dans le taxi où il l'attendait, le trajet a paru si court (quelques baisers épanouis, quelques paroles réticentes : « beaucoup de monde, ce soir ? pas trop fatiguée ? —

Digitized by Google

qu'est-ce que vous avez pu faire pendant deux heures tout seul », etc., etc.) qu'elle n'a pas eu le temps de savoir s'il est, comme elle se le dit enfantinement, « toujours fâché »... Il n'est pas fâché, il est sur ses gardes. Il a l'œil sur ces portes inconnues, sur cette suspension inspirée par Mérovée, enfin sur cette chambre où le luxe, à force d'être banal, fleure la province douillette, la province à festons, à dentelles, à tapis épais. Le lit éblouissant attend, conjugal. Des draps pas très fins, des rubans ciel aux oreillers, une couverture de soie ciel piquée... Un grand lit pour dormir et faire des enfants.

« Si je m'approche de ce lit », se dit Robert, « je suis perdu... » — car il vient de s'apercevoir qu'il tombe de sommeil...

MITSOU. — Mon chéri, nous pouvons causer tranquillement, il n'y a personne ici. Venez que je vous montre ! Ça, c'est la salle de bain, je fais couler le bain tout de suite. (*Il écoute le bruit de l'eau et sourit d'aise. Il s'est déjà baigné ce matin, il recommencera bien toutes les heures si l'on veut...*) Ça, c'est le boudoir... Là on sort sur le couloir et là c'est les « vatère »... Venez que je vous fasse voir où on tourne l'électricité dans les vatère.

ROBERT, *pudique comme un homme.* — Laissez, Mitsou, je trouverai bien.

MITSOU. — On dit ça, et puis la nuit vous vous levez pour faire pipi et vous vous cognez dans tout et vous arrivez dans la cuisine... Tenez, vous voyez, le bouton est à gauche de la porte. Ça vous contrarie que je vous montre les vatère ? Mon Dieu que vous êtes compliqué ! Vous ne vous gênez pas pour demander à boire, et vous ne voulez pas parler de ce qu'on a besoin quand on a bu... Maintenant là c'est le salon.

Digitized by Google

Il la suit, arrête un regard vague sur les coussins d'un goût papou et les faux saxes. Il ne pense qu'au lit. Ces gros oreillers sous lesquels on fourre les bras pour trouver la place qui reste fraîche, l'élasticité musicale du sommier, et ce steppe blanc et sans plis, le drap... Y crouler jambe de-ci, jambe de-là, et dormir...

« Dormir ? » songe-t-il en sursaut. « Il s'agit bien de dormir !... »

Mitsou l'a ramené dans la chambre à coucher. Dans sa robe noire, avec ses chastes paupières bombées et son long cou distingué, elle est passive comme une fiancée. Robert n'en est point ému, mais Mitsou noire sur fond de dentelle blanche est une charmante image, et il sourit :

ROBERT. — A quoi pensez-vous, Mitsou ?

MITSOU, *levant les yeux, très jeune fille.* — Je pense que je vais me déshabiller à côté, dans le boudoir. Le bain est coulé, j'en ai pour dix minutes, après je vous refais couler le bain, et...

ROBERT, *avidement, regardant le lit.* — ... et on se couche !

MITSOU, *flattée.* — Mon chéri ! (*Elle se pend à son cou, l'embrasse et s'enfuit.*)

Robert, seul, reste un moment debout devant le lit :

« Rien que ma joue, se dit-il, poser ma joue contre l'oreiller, en attendant... Pas de blague ! Si j'appuie ma joue contre cette toile blanche, Mitsou ne trouvera plus dans cette chambre qu'une brute vautrée, toute bottée, et ronflant sur le lit... »

Il tombe dans un fauteuil, prétend penser à Mitsou et glisse immédiatement au sommeil rigide du soldat, assis, la tête droite, les traits durs. Cette pétrification couvre des rêves brusques, où la guerre et l'adolescence, si proches toutes deux de lui, mêlent les souvenirs du sang noir en

Digitized by Google

flaques, du feu en jets, et ceux d'une maison d'été à la campagne, d'une rivière berçant un bateau plat, au soleil... Pieds nus, tout petit, il pêchait des têtards dans un chapeau de paille, lorsque Mitsou reparaît...

MITSOU, *en saut-de-lit fleur de pêcher, les cheveux au long des joues, très émue et brave.* — Voilà... Je suis prête.

ROBERT, *tout à la joie qu'elle n'ait pas de pyjama de nuit.* — C'est un mot de victime, mon amour chéri !

Il la prend dans ses bras et devient grave parce qu'elle est nue et qu'elle tremble.

ROBERT. — Mitsou, je vous fais mes excuses pour l'inconvenance de mon costume, puis-je aller dans la salle de bain ?

MITSOU, *très sérieuse aussi.* — Oui. Le bain est coulé. Je crois qu'il y a tout.

Il s'en va. Pendant qu'il savoure, à coups de pieds dans l'eau, à coups de brosse et de gants de crin sur son corps, le plaisir de l'eau chaude, et qu'il constate le soin pieux de Mitsou à fournir savon vierge, linge neuf, sels alcalins, essences ambrées, elle se couche peureusement. Elle tremble très légèrement, et regarde trembler le ruban rose qui noue sa chemise. Elle écoute avec respect les bruits qui viennent, assourdis, de la salle de bain. Elle se souvient soudain d'un soir de la semaine dernière où Petite-Chose, dégringolant l'escalier de l'Empyrée pour courir à un rendez-vous, criait sans vergogne : « Chouette ! chouette ! on va... aimer, on va... aimer ! » Mitsou, qui n'a envie ni de danser, ni de crier, médite un moment et secoue la tête : « Oui. Mais pour Petite-Chose, ce n'était pas une histoire d'amour. » Elle retourne, avec un peu de honte, à un autre jour plus lointain, celui où elle s'est abandonnée, avec une froide gentillesse, à

Digitized by Google

un Homme Bien qui la caressa inutilement. « Comme c'est loin, tout ça ! Ce que je me sens dépaysée ! Je ne vais plus savoir... Je vais avoir l'air d'une vieille fille... » Elle soupire, — Robert entre sans frapper. Il est en peignoir de bain.

MITSOU, *dressée sur son séant.* — Mais je vous avais mis un pyjama ! Sur la chaise au pied de la baignoire !

ROBERT, *tout ragaillardi par le bain.* — Croyez-vous que je m'habille avec des laissé-pour-compte ?

Il laisse tomber le peignoir et, sûr de son effet, apparaît nu, — *margaritas*... car Mitsou déclare « bien fait » tout homme qui n'a point de ventre. Elle détourne, et c'est dommage, les yeux, et se fait petite sur un côté du lit, en disant :

— Vous allez sûrement attraper froid...

D'un saut il conquiert le lit, l'ouvre, s'y plonge et glissant son bras gauche sous les reins de Mitsou, l'applique tout entière contre lui. Elle a fait un cri de petite bête qu'on aplatit et, dûment écrasée, se tait, le souffle précipité...

ROBERT, *victorieusement.* — Ah ! Ah !

Mais il ne saurait dire s'il chante victoire à cause de Mitsou capturée ou à cause du drap, — douceur, grain ineffable de la toile fine, volupté mille fois regrettée — qui lui caresse tout le corps. Il a, en face du sien, un jeune visage aux grands yeux, très noirs dans la pénombre, un jeune visage clair et rond comme un astre, traversé d'un cirrus effilé de cheveux. Il touche presque le nez, un si petit nez, si commode pour le baiser sur la bouche !... il respire une haleine que l'odeur du savon dentifrice n'a point encore quittée, et le parfum de la joue, frottée d'un

Digitized by Google

alcool vanillé. Il sépare, de son genou nu, deux genoux voilés de soie, installe commodément sa jambe entre deux cuisses dont elle perçoit la belle forme arrondie et le muscle élastique. Il est bien. S'il osait, il dirait à cette jeune femme inconnue qu'il serre de si près : « Ma chère, restons ainsi. Dormons s'il nous plaît, ou parlons, — très peu. Ou bien caressons-nous sans folie, presque fraternellement. Nous ferons pis, si l'envie nous en prend. Le désir est bien capable de nous éveiller tous deux, dans la nuit... Mais, hélas ! cette trêve délicate ne nous est pas permise. Il faut, sous peine de déchoir l'un devant l'autre, que j'enlève ou que j'écarte cette chemise de voile dont la soie m'est pourtant si douce, que je rompe notre étreinte d'amis, que je me hâte et que vous vous dépensiez... Évidemment nous serons contents après, contents comme des enfants qui ont brisé une vitre pour avoir de l'air, et qui constatent après que la vitre valait — peut-être — mieux que le courant d'air... Allons ! »

Il ne se borne pas à penser ce dernier mot, il le dit tout haut : Allons !

MITSOU, *vaguement inquiète.* — Où ?

ROBERT, *miséricordieux, car elle est bien jolie.* — Mais, mon chéri, je suis très méchant ! Allons-nous-en, hors de cette tranquillité, hors de ce pauletvirginisme, et foin de la feuille de bananier ! Vous ne voulez pas venir avec moi ?

MITSOU, *à qui cela est bien égal, en ce moment, de ne pas comprendre.* — Si...

Mais elle ferme les yeux, et ses mains demeurent aussi chastes que ses paupières.

ROBERT, *tout bas.* — Tu dors, Mitsou ?

MITSOU, *de même.* — Oui.

Digitized by Google

Elle glisse un regard entre ses cils vers ce joli faune nu penché sur elle. Il rit d'avoir vu l'œil blanc et noir et malicieux, — nerveuse, elle éclate d'un rire aigu. La gaîté charmante des bêtes est toute proche d'eux, chacun prépare la morsure amicale, la ruade pour rire et la lutte, mais chacun se souvient de l'amour nécessaire, de l'étreinte inéluctable... « Allons ! »

Il y met une bonne volonté que sa jeunesse échauffe vite, et une méthode sans imprévu. La bouche d'abord, oui, la bouche. La gorge ensuite, n'oublions pas la gorge... il faut avouer que celle-ci, qui ne lui emplit pas les mains, qui n'imite ni la pomme insolente, ni le citron conique, mérite tout le plaisir rêveur et la sollicitude sacrilège qu'il lui consacre...

Mitsou, *atteinte, et près de pleurer.* — Ah !...

Le cri, l'arc désolé de la bouche de Mitsou, l'espoir qu'elle va pleurer, enfièvrent l'agresseur plus qu'il n'avait prévu. Biffant, d'un bond précis, les stations commandées par un code amoureux élémentaire, Robert n'a plus rien à exiger de cette victime blanche, couchée sous lui dans ses cheveux répandus, et qui ne s'est point débattue. Le temps pour lui de savourer, secrètement immobile, le bien qu'il vient de saisir, et la mêlée commence, lente, au chant d'une plainte aérienne, au rythme des deux corps qui se balancent comme pour bercer et endormir une blessure...

Dans la chambre de Mitsou, sur le mur tendu de dentelle au chevet du lit, il y a pour la première fois une image magnifique : l'ombre d'un torse de cavalier nu, mince à la ceinture, large aux épaules, courbé sur sa cavale invisible...

Trois heures de la nuit. Il dort. Elle s'éveille, parce qu'il a bougé, peut-être, ou bien parce qu'ils ont oublié d'éteindre

Digitized by Google

la lampe. Elle s'éveille un peu égarée, mais se souvient tout de suite : un jeune homme est là, un jeune homme qui fut son amant d'une manière brève et quasi muette, vers minuit, puis tomba endormi à côté d'elle, comme on tombe mort.

Elle est lasse, lucide, et ne se souvient que d'un plaisir exceptionnel, celui d'avoir tenu contre elle un beau corps qui embaumait en s'échauffant comme un bois odorant qu'on frotte, et qui se liait à elle avec une exactitude, une fidélité végétales : ainsi il était bien, et ainsi mieux encore, et toujours mieux à mesure qu'il changeait. C'est de cela qu'elle lui est reconnaissante, et non de la commotion aiguë qu'elle ne prise guère.

Il dort, sur le flanc, un bras levé sous sa tête. Elle se sent coupable de le regarder, — souffrirait-il, éveillé, qu'elle interrogeât si longuement ces veines sous la peau blanche, et le pelage châtain qui, planté entre les mamelles plates, dessine sur la poitrine les trois branches d'une fleur de lys ? Sur l'épaule, une cicatrice blanche. Deux médailles de vaccin sur le biceps. Les côtes montrent sous la peau le dessin de leurs arceaux, — n'a-t-il point pâti et maigri, les semaines passées ? Où vivait-il et comment ? Ces mains fines, sombres au bout du bras blanc, quel travail dans la terre, l'acier, le feu, les durcit et râpa leurs ongles ?

Mitsou baisera-t-elle, sans éveiller ce grave jeune homme endormi, sa main ouverte ? Non, il a bougé, il bouge, et elle s'écarte. Il rêve. La peau de son front, ses sourcils, les coins tressaillants de la bouche, voici que tous les traits s'animent d'une vie où rien ne subsiste du sourire ou de l'irritation diurnes. Qui torture, par delà notre monde, ce prisonnier du songe ? Pour l'épouvante de Mitsou, il lutte, il soupire, ses pieds englués courent faiblement et il se soulève en vain... Une sorte de sanglot crève l'angoisse du pauvre visage au

Digitized by Google

moment où Mitsou va appeler ce rêveur au secours de lui-même, et il retourne à la sérénité d'un repos où sans doute viennent de passer la guerre, la peur, le courage, l'agonie...

La main tendue encore pour l'éveiller, Mitsou penchée regarde mourir, sur son amant étendu, les dernières ondes du songe. Un dernier sursaut, une ligne de nacre apparue entre les paupières... il dort paisible et désaffecté de son âme agitée. « On dirait qu'il s'en va... » pense Mitsou. Mais elle ne mène pas jusqu'à l'image précise cette impression, pénible et délicate, d'assister au départ de son amant qui s'éloigne d'elle sur le radeau du sommeil...

Elle n'a pas envie de dormir. Le lit sent bon. Elle n'a jamais veillé ainsi, penchée, sur le sommeil de l'Homme Bien. Comment dort l'Homme Bien ? Elle ne sait pas. Elle erre un instant autour du brillant quinquagénaire en pyjama bleu, frissonne d'une horreur épidermique et se détourne mentalement : « Ce n'est pas convenable. » Mais une autre image l'attend derrière celle-là : celle de l'Homme Bien assis devant elle, à la table du déjeuner, à une heure moins un quart... « Que faire ?... » Il est trois heures du matin. Elle a encore neuf heures devant elle. Elle lève machinalement la tête vers la fenêtre où la nuit pâlit, — c'est le geste instinctif des prisonniers et des animaux séquestrés... « Que faire ? » Dire la vérité : elle y a songé avant toute chose, parce qu'elle est douce, un peu nonchalante, et simple quoique très jeune. Mais cette vérité-là, elle ne la dira pas sans l'assentiment de celui qui dort, là, contre elle; son secret n'est point à elle tout entier. Il y a un nom qu'elle ne livrera à l'Homme Bien ni par vantardise, ni par cruauté, ni dans l'excès de la joie, mais seulement parce que le temps en sera venu. « Non, se dit Mitsou en hochant la tête sous ses cheveux noirs en repentirs, je ne dois rien dire à Pierre. Jusqu'à nouvel ordre, c'est plus honnête de mentir. C'est Robert qui décide, et s'il

Digitized by Google

ne décide rien, eh bien... » Elle le contemple avec crainte. Il appartient maintenant aux régions profondes du sommeil que le songe ne trouble plus, et il est aussi beau qu'un mort demeuré vermeil. « Est-ce ma vie, cet homme-là ? » supplie Mitsou. « Ah ! s'il voulait... » Et tout de suite elle atteint au plus banal héroïsme : « S'il voulait, je n'aurais pas besoin de tout ce que j'ai ici, je prendrais un pied-à-terre... Je gagne sept cents francs par mois, huit cents dans la prochaine revue... je vendrais mon brillant en bague... Je ferais du ciné comme il y a deux ans, et il viendrait me chercher le soir au théâtre quand ce ne serait plus la guerre... » Elle sourit, une ombre rapide de sourire : « Non. Il ne viendrait pas me chercher. Il ne m'attendrait pas dans ma loge. Il ne causerait pas à Petite-Chose et à Alice Weiss pendant mes scènes... Il est trop fier. Il est méchant. Il est spécial. »

Les passereaux crient. Mitsou, fatiguée de penser, bâille de froid et de faim, et le malaise de l'aube la pénètre. Sans courage pour aller chercher, à quatre pas de là, les bananes, les dures cerises de primeur ou les biscuits secs, elle se jure qu'elle est bien malheureuse et qu'elle désespère de dormir, jusqu'au moment où recouchée, tapie contre les reins indifférents de Robert, les genoux dans le creux des jarrets demi-pliés de son amant, elle s'endort...

Cinq heures. Le jour, de bleu, devient rose entre les rideaux. A un heurt de meuble ou de porte dans la maison, Robert répond soudain « Oui ! » et s'assied sur le lit. Un regard à la chambre, un autre regard à cette tête noire de fauvette, nichée dans le blanc des draps : Mitsou endormie. Il s'éveille comme un soldat de vingt ans qu'il est : gai, reposé, agressif, prêt à bondir, à courir vers le soleil, mais Mitsou dort... « Pauvre petite, elle n'a fait qu'un somme de toute la nuit et... je ne l'ai pas troublée. » Il va la prendre

Digitized by Google

dans ses bras, puis se ravise et se donne le temps de peigner ses cheveux avec les doigts, de se frotter les yeux; il boit à la carafe du chevet la tiède eau minérale et, se reprochant d'avoir dormi « comme un vieux mari », se penche vers Mitsou... Elle a perçu vaguement que l'on remuait près d'elle et délie seulement ses bras qui protégeaient son visage. Elle est pâle, le double feston des cils, frangeant les paupières bombées, répète, — comme une arche de pont mire dans l'eau une arche pareille renversée — l'arc des sourcils. La bouche fermée est toute petite et triste.

« Comme elle est jolie », constate-t-il. « Quel dommage... » Il a pensé presque haut et s'étonne. « Quel dommage que... quoi ? Ah ! voilà... C'est que j'ai cessé, en la voyant, d'être amoureux de Mitsou. Dans un instant je vais lui prouver qu'elle est belle et que je suis jeune, et cela n'aura aucune signification. Cela n'aura aucune signification, et pourtant je m'inquiète que cela n'en ait pas. Il y a, entre Mitsou et moi, un scrupule incommode. On ne peut voir grand mal à ce qu'elle me veuille incomparable, mais je me suis mis à la souhaiter exceptionnelle, et par hasard elle l'est. Elle diffère de Germaine de Noël, de Lili de mars, elle ne ressemble pas à... comment, déjà ?... à Cricri du mois de septembre de l'an dernier... »

Il égrène quelques souvenirs sans regrets, et chaque fois il ajoute, loyal : « Mais Mitsou est mieux. Mitsou est mieux, et jamais aventure ne m'a si peu contenté. Elle est plus tendre que savante au déduit ? Cela n'importe guère. Elle est sotte ? Mais non. On n'est pas sot avec des sens fins, et une telle aptitude à éprouver ce qu'on ne raisonne point. Son grand crime, c'est... »

Il soulève délicatement une mèche mince de cheveux qui repose sur la joue de Mitsou, et cherche à formuler son grief : « Son grand crime, c'est justement qu'elle oblige à

Digitized by Google

penser à elle, en même temps qu'on est tenté de lui dire : « Petit souci, tu n'es pas de taille à devenir un grand tourment. »

Un reflet de soleil, rebondissant sur une vitre de l'autre côté de la rue, danse en petit miroir d'or sur les rideaux clos, et le jeune homme se sent pris d'impatience physique, d'une rancune vague, d'un désir très net de s'en aller...

« Je peux d'ailleurs très bien m'en aller », songe-t-il en regardant Mitsou, endormie et moins pâle à mesure que le jour grandit... « Rien ne me retiendra, même pas elle, qui me rendrait ma liberté sans débat ni minauderie. Elle me rendrait ma liberté, mais il émanerait d'elle, dans la minute où je la rejetterais, un appel, une prière camouflée de mendiant fier : « Je n'ai besoin de rien, je n'ai rien demandé... »

Il se sent en péril de rapetisser, quoi qu'il fasse, devant Mitsou, et hausse les épaules avec une brutalité naissante : « Comme c'est agréable !... »

Le spectacle de Mitsou, toujours immobile, le ramène à la douceur. « Elle est jolie », répète-t-il. « Elle va dire une bêtise en s'éveillant; — mais Cricri de septembre ne me ménageait pas les sottises de la première heure, ni Lili de mars, et je les absolvais tout de suite. Ou bien elle va m'asséner une de ces vérités sentimentales grandes comme le monde, vieilles comme lui, et qui m'humilient... »

La chambre étrangère s'éclaire lentement, il l'inventorie d'un regard hostile.

« Ni la statuette en marbre savonneux, ni la coupe du plafond chargée de chaînes, ni l'amour verseur de dentelles sur ma tête, je ne comptais les trouver ici. Qu'ai-je espéré, en venant ? Une femme qui n'était ni Lili, ni Cricri, — ni Mitsou. Je biaise, et j'encense ses vertus négatives, au lieu de me dire crûment : « Elle ne m'a pas fait rire, elle ne m'a pas touché aux larmes, elle ne m'a pas bercé, sur ses flancs

Digitized by Google

dont la houle est à peine d'un petit lac, au ressac d'une volupté qui enchante ou stupéfie. » Ceci constaté, je n'ai, n'est-ce pas, qu'à m'en aller, ajoutant aux Lili des mois précédents une « Mitsou de mai »? Non. Quelque chose, en celle-ci, réclame de moi ce que mon âge et ma condition de soldat me dispensent de lui donner : il semble qu'elle brûle d'envie de ressembler, par mes soins, à la femme que j'aimerai. Déjà, de loin, elle lui ressemble. Trop tôt, le hasard a fouillé un sillon où dormait vivante, mais non complète et frappée d'impuissance, la larve onduleuse de mon amour futur. Mais, mon amour futur, je n'ai pas le désir de déchirer davantage la coque où tu évolues. Ce n'est pas ma faute si je vis, depuis trois ans, une vie où le geste, comme l'impassibilité, s'empreint d'un caractère d'intensité ou de contention religieuses. C'est une vie où l'on finit par croire à la gravité de tout, même à la gravité de ne point aimer. Sans doute c'est à cause de cette vie-là que me voici sur ton lit, Mitsou, en train de soupeser ce que vaut notre erreur mutuelle, au lieu de m'en aller cordialement et de t'écrire de là-bas des cartes postales. Tu n'en mourras pas, n'est-ce pas, d'avoir reçu, sur ta merveille ébauchée, une lumière prématurée ? Non. Tu vas retourner, un peu froissée, à ta petite vie embryonnaire. Ton éclosion ne sera pas, je crois, mon œuvre. Elle doit être promise à quelqu'un de plus mûr, de patient, de frivole et de minutieux qui ne s'arrêtera pas, comme moi, à ce petit « goût de l'arrière » qu'exhalent chacune de tes paroles et de tes pensées. Ceux qui ne savent pas ce que c'est que l'existence des jeunes hommes de la guerre, tremblants, exaltés, sceptiques et résignés, exigeants, privés de tout, lourds d'une vieillesse amère, et étayés d'une foi enfantine, ignorent aussi que ce petit « goût de l'arrière » nous gâte nos brefs retours à notre vie ancienne, à nos villes, à nos biens, à nos femmes...

Digitized by Google

« Du moins, ma Mitsou, à cause de toi j'ai pensé à la femme que j'aimerai. Il est probable qu'elle aura ta douceur, et une certaine fierté, la tienne, à endurer discrètement le chagrin. J'aimerais qu'elle eût, par surcroît, un assez grand cœur sous de pareils petits seins, bas et légers. Déjà je me flatte que nous parlerons, elle et moi, la même langue, et que nous nous rencontrerons sans étonnement... »

Il s'écoute penser, assombri à l'idée de l'isolement relatif dans lequel il lui faudra vivre, en attendant une Mitsou définitive... Dehors, la lance d'un arroseur écrase sur le pavé son fouet d'eau; des boîtes à lait vides rendent un son de clarines alpestres... Le jeune homme nu, décidé, jette son mot familier « Allons ! » et se penche sur Mitsou qui dort :

— Adieu, chérie, murmure-t-il tout bas avant de l'éveiller.

Puis il l'éveille en la serrant contre lui, l'embrasse et dit tout haut gaîment :

— Bonjour, Mitsou !

Dans la même journée, à trois heures.

Mitsou a déjeuné chez elle avec l'Homme Bien et l'Homme Bien n'a rien trouvé de changé en Mitsou. C'est que la voici capable désormais de porter un secret, de mentir à propos, de se taire pour ne point mentir inutilement, et d'offrir en hommage à son amour caché les misérables consentements qu'elle accorde à une habitude.

L'Homme Bien vient de partir, laissant à Mitsou la réconfortante promesse qu'il ne la reverra que le lendemain à la même heure. Mitsou, seule, a failli céder pour la première fois à un dynamisme assez violent pour casser un vase par plaisir, sauter à pieds joints sur la bergère de damas, envoyer au plafond un coussin ou pousser quelques cris discordants : l'Homme Bien est parti une demi-heure plus tôt que d'habi-

Digitized by Google

tude, elle a trente minutes pour préparer sa coiffure, son petit corps, son visage : Robert va venir la chercher à cinq heures et ils iront, en taxi, au Bois, jusqu'aux allées désertes d'Auteuil. Robert l'a quittée lasse, un peu déçue qu'il ait voulu disparaître avant le lever de la femme de chambre et le petit déjeuner; mais l'étreinte du seuil a été longue, émue plus qu'elle ne l'espérait.

« Quand il m'a dit « je t'adore », en partant », se dit Mitsou, « j'ai bien cru qu'il allait me dire qu'il m'aimait... »

Ce souvenir est trop doux pour qu'elle en sourie, aussi la gravité de Mitsou ne tressaille-t-elle pas, lorsque l'on sonne et qu'elle se dit, avec une sécurité absolue qui équivaut presque, dans les premières secondes, au soulagement : « C'est une lettre. Il ne vient pas. »

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant*. — C'est une lettre portée à la main, Madame.

MITSOU, *d'une petite voix*. — Est-ce qu'on attend la réponse ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Non, Madame. C'est un militaire simple soldat. Il est parti.

MITSOU. — Bon, merci.

Elle n'ouvre pas tout de suite la lettre. Elle se repose un instant parce qu'elle vient de ressentir une faiblesse bizarre et toute physique, celle que l'on éprouve après un saignement de nez abondant ou au retour d'une syncope. « C'est drôle », pense-t-elle, « je suis comme si j'avais le cœur pâle. » Puis elle s'assied près d'une fenêtre, ouvre la lettre et lit :

« Ma Mitsou chérie, le capitaine que j'ai accompagné ici en mission repart ce soir. »

Mitsou s'arrête pour reprendre haleine au bout de cette courte phrase. Elle se dit : « Je comprends. Ce n'est pas comme s'il était fâché après moi ou qu'il ait une idée de

Digitized by Google

derrière la tête. » Même, elle sourit afin de se prouver que tout est pour le mieux et que, mon Dieu ! « c'est la guerre... »

« Ma Mitsou chérie, le capitaine que j'ai accompagné ici en mission repart ce soir. Il va sans dire, ma Mitsou, que je repars aussi. Ce n'est pas contre son flanc, ceint de drap et de cuir, et bombé comme un dessus de malle, que je comptais passer la soirée... J'ai peur, ma chérie tiède et lisse, de vous dire mal combien je vous regrette, et de quelle sorte... (Voyez que je retourne, malgré moi, au *vous* de nos lettres, lorsque nous nous tutoyions ce matin de si bon cœur, — de si bon corps...) Je vous le dirais mal et je n'ai pas grande envie de vous le dire, — souvenez-vous qu'il n'y a pas longtemps que vous me traitiez en « jumeau », en rival d'âge et de collège... Votre rival épris, ma chérie, vous taira ce qu'il pleure le plus de quitter en vous et ce qu'il regrette le moins : l'un et l'autre auraient de quoi enflammer votre orgueil et égratigner, en même temps, votre amour-propre de petite fille très sage.

« Ce que vous ferez de mieux, ma Mitsou, dès que vous aurez lu ce billet, sera de vous attabler à un bureau rose ancien que je connais dans votre boudoir, et de m'écrire. Ainsi je n'attendrai pas trop longtemps votre première lettre, là-bas. Dites-moi bien durement si vous avez boudé notre après-midi manquée, notre dîner ajourné, notre nuit remise. Dites-moi, encore, si vous auriez choisi, obligée de rejeter l'une ou l'autre, la longue promenade en voiture avec moi ou la courte nuit qui commence tard et finit tôt ? Je n'ai pas eu le loisir, cette fois-ci, de vous poser de ces questions auxquelles, la bouche pressant la bouche et le corps tout entier interrogeant l'autre corps qui se défend, on ne donne point de délai ni d'échappatoire. Je n'ai encore brutalisé aucun de vos secrets, ni quitté cette habitude chère et énervante d'attendre longtemps — quatre jours chaque fois —

Digitized by Google

la chute d'un de vos voiles et l'écho d'une de vos paroles. Ce dialogue, attardé aux obstacles de la route, m'avait donné de vous une idée de langueur et de nonchalance; je l'ai perdue cette nuit, entre des bras dont l'étreinte explicite et rythmée — plus vite, encore plus vite, — éperonnait ma hâte...

« Je ne sais pas quand je reviendrai. Je ne sais pas si je reviendrai. Ne tremblez donc pas, mon chéri, j'ai voulu dire par là que les routes sont bien mauvaises, un accident d'auto peut m'y rompre une jambe, et que les eaux souillées font quelques victimes de la dysenterie dans mon régiment. Le reste, ce que vous nommeriez littérairement « l'autre danger », on n'y songe pas, voyons. Il faut seulement m'écrire, Mitsou. Cynique à mes heures, je vous avoue que je meurs de la curiosité de confronter, maintenant que je les ai l'une et l'autre délicieusement froissées contre mon cœur, Mitsou sur batiste et Mitsou sur papier. Encore un aveu, et guère plus prudent : si, lasse de moi avant de m'avoir revu, vous faisiez fête, dans quelques semaines, à un autre lieutenant, de bleu vêtu et de Mitsou féru, comme c'est le devoir et l'inclination des lieutenants de France, ne faudra-t-il pas vous tenir compte que cette permutation me vaudra, sans nul doute, une dernière lettre où Mitsou aura mis sa dangereuse simplicité, sa sincérité sans appel, et des arguments qui, pour désarmer, n'emprunteront leur lumière qu'à l'évidence elle-même ?

« Je plaisante, Mitsou ! Cela est d'un banal bon goût, à la fin d'une lettre où l'on voudrait se lamenter un peu et blasphémer de mécontentement. Je ne baise que vos mains, ma chérie, et j'éloigne sagement, amèrement de moi, pour un temps, le souvenir de tout votre corps sensible.

« Votre

« LIEUTENANT BLEU. »

Digitized by Google

Mitsou au Lieutenant Bleu.

« Je suis assise au petit bureau. Mais je ne m'y suis pas assise tout de suite et je n'ai pas commencé ma lettre sans réfléchir comme vous me le demandiez. D'abord ce n'est pas dans ma nature, ni dans mes possibilités. Et puis, il faut donner aux personnes le temps de lire une lettre, de bien la lire, de sourire, de se moucher, de s'essuyer les yeux et de raisonner. Je vous l'ai déjà écrit, je ne peux pas écrire vite. D'ailleurs, votre lettre non plus, vous ne l'avez pas écrite vite. Pour un officier en service commandé qui part, vous en avez mis long. Mon chéri, ce n'est pas un reproche et ne mettez pas vos sourcils sur le milieu de votre nez ! Ce n'est pas un reproche et c'en est un. Je me demande si je ne préférerez pas que vous m'auriez écrit : « Suis forcé partir avec capitaine. Baisers. » Comme un télégramme, quoi. Ne vous fâchez pas, je vous en prie. Laissez-moi vous mettre en premier tout ce qui n'est pas bon, le meilleur viendra après. Voilà donc que vous partez, c'est détestable et même pire. Mais pourquoi vous en excusez-vous ? J'ai dans l'idée que ce n'est pas de partir que vous vous excusez, mais de me quitter. Ah ! vous allez dire « cette Mitsou, je ne peux pas partir sans la quitter ! » Que si. Ce n'est difficile qu'à expliquez mais pas à comprendre... Mon amour, mettez-vous une chose dans la tête : c'est que je vous aime. O je ne vous dis pas ça comme on fait un cadeau, au contraire. Mon pauvre chéri, je vous aime. Et je vous donne permission de vous écriez en le lisant : « Eh bien me voilà frais ! » Une femme qui aime, même une petite bête comme moi, ça devient insupportable, ça comprend, ça devine... Ça devient comme l'électricité quand le courant y est posé, une minute avant

Digitized by Google

c'était un cordon et une boule de verre stupide, une minute après c'est un fil de feu qui éclaire tout.

« Le bon côté pour vous de cet ennui qui vous arrive, c'est que je sais à présent que vous pouvez comptez sur moi. Comptez sur moi pour tout; pour vous attendre si vous voulez que je vous attende, pour deviner ce que vous auriez honte à me dire; et comptez sur moi, si la fantaisie vous prend de me déclarer en face « c'est fini nous deux », pour vous montrez que je sais me conduire et qu'il n'y a pas besoin d'eau de mélisse ni de vinaigre.

« J'ajoute encore que si ça vous convenez que je fasse un autre métier, que j'apprenne des choses, que je me change en ci ou en ça, j'en suis également capable, quand même ce ne serez que pour vous faire une distraction ou un sujet de conversation avec moi.

« Est-ce que vous ne vous sentez pas un peu rassurez dans votre malheur que je vous aime ? O, j'espère que oui. Moi, je me sens assez consolée dans le mien, parce que rien ne me le cache, surtout pas votre lettre. Mon Lieutenant Bleu bien-aimé, ce n'est pas difficile de voir que vous cherchez sans le vouloir à sautez à piéjoints par-dessus notre rencontre d'hier. On ne peut pas être plus aimable que vous l'êtes pour notre petit passé de correspondance. Un mal élevé m'aurez écrit : « Je raffolais de toi avant de te connaître, effaçons nos dernières vingt-quatre heures et on va recommencer... » Mais ce ne serez pas la peine d'avoir été bien élevé, si ça ne vous servez pas à servir sur un joli plat ce que les autres vous envoyent par la figure.

« Bon », vous dites en lisant, « bon, cette Mitsou elle s'est vexée. » Ni vexée ni désolée, mon chéri, et on me pousserez grand comme l'ongle que j'avouerez que je me sens plus à mon aize que ce matin. Pensez, je me demandais encore ce matin toute seule : « Mais qui est-ce qui me dira ce qu'il

Digitized by Google

pense de moi ? » et naturellement, je ne comptez pas sur vous pour me renseigner. Dans votre milieu, on ne dit pas à une femme : « Vous êtes la dernière des dernières », on lui dit : « Madame, mes respectueux hommages, je m'en vais achetez des cigarettes, attendez-moi un instant », et on la laisse là pour la vie. Je ne suis pas la dernière des dernières, et pourtant j'avais bien peur de ne jamais vous voir revenir, même en lettre...

« A présent, le premier moment dur passé, je vois qu'il n'y a pas trop de grands dégâts. « Allons », je me dis, « il se rappelle de moi, il questionne, il veut savoir... » Vous saurez tout, mon chéri. Vous n'avez qu'à demander. Si j'aurez préféré la promenade de jour au lieu de notre prochaine nuit ? Je n'hésite pas, j'aurai préférez la nuit. Mon amour, la nuit c'est moins embarrassant, c'est moins intime. Je serai toujours à peu près à la hauteur de vous, pourvu que je soie toute nue dans vos bras et couchée. Le plus terrible c'est qu'il faut nous relevez, et alors là je tremble devant vous. Tout ce que vous avez désirez inutilement de moi pendant que nous étions ensemble, moi je l'ai eu de vous. Je n'en ai pas encore fini de m'étonner que votre peau soit si douce, ni que vous avez l'air si sérieux en dormant, ni que vous couchez sans chemise. Je ne croyez pas que vous aviez les pieds si petits. Et aussi je croyais qu'un jeune homme si raffiné, qui mange au restaurant avec des petites manières et des précautions, allait s'occupez de toutes sortes de choses en faisant l'amour, et pas du tout ! Quand j'ai vu que vous ne vous occupiez que de me prendre toute à la fois tout uniment, je ne peux pas vous dire comme j'étais contente. Alors, comment voulez-vous que je ne vous aime pas ?

« Mon chéri, le difficile pour vous, c'était de ne pas être aimé de moi. Le presque impossible pour moi, c'est d'être

Digitized by Google

aimé de vous. Je dis *presque* impossible, parce que je suis ainsi faite que je n'accepte pas dans mon esprit le pire des malheurs ni le pire des bonheurs. « Trop raisonnable pour son âge, cette Mitsou ! » qu'elles disent mes camarades. Si je ne l'étais pas, je n'aurez pas tant réfléchi la nuit dernière sur votre sommeil. Pendant que vous dormiez, mon amour, j'ai renoncez par avance au maximum de ce que vous pouviez me donnez. Mais c'était pour faire la part du feu, en espérant sauver de toi la moindre des choses... Tu me trouve bien humble ! Ne crois pas que je mendie. Si tu me réponds « adieu Mitsou », je ne mourrai pas. J'ai un petit cœur assez dur pour qu'on le nourrisse avec un chagrin. Je serais plutôt du côté de Gitanette, qu'on veut tout le temps consolez d'une grande peine qu'elle a et qui répond : « Je serai bien avancée quand je n'aurai plus de chagrin ! à quoi est-ce que je m'occuperai après ? »

« En attendant je m'entête à espérer mieux que le chagrin que tu pourrez me laisser. Tu m'as trouvez sur le bord d'une scène où je chantais trois couplets, et je n'avais pas dans la tête autant d'idées que de couplets. Ce qui t'a plut en moi, c'est toi qui l'y a mis; mais venu de toi ou non, ça s'y est bien enraciné ! Au bout de quatre mois, est-ce que tu n'étais pas ému de me voir grandir ? Le dommage c'est que, de te voir paraître en personne, ça m'a fait rentrez tous mes bourgeons... N'empêche qu'une femme qui a une obstination en amour, ça pousse vite. Ça fleurit, ça sait prendre une tournure, une couleur, à faire illusion aux plus délicats. Mon amour, je vais essayer de devenir ton illusion. C'est une ambition très grande, mon cher Lieutenant Bleu, et vous ne m'avez pas invitée à une promenade qui peut faire le tour de la vie... Commençons donc par le plus facile, et si vous n'êtes pas tout à fait découragé, donnez-moi, je vous en prie, encore votre sommeil à côté de moi, encore la surprise de

Digitized by Google

vous suivre si facilement jusqu'au plaisir, — accordez-moi la confiance et la bonne amitié de votre corps : peut-être qu'une nuit, à tâtons, tout doucement, elles m'amèneront enfin jusqu'à vous.

« Mitsou. »

Digitized by Google

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Digitized by Google

Paru en 1916, chez Georges Crès et Cie et repris, en 1921, par Arthème Fayard. Le début du volume (jusqu'à *Le Tentateur* inclus) est la réédition de *Prrrou, Poucette et quelques autres*, paru en 1913 à la Librairie des Lettres, en édition de luxe, tirée à trois cents exemplaires sur papier de Hollande. Certains textes de *La Paix chez les Bêtes* appartenaient à d'autres recueils : *Nonoche* à *Les Vrilles de la vigne*, *Chiens savants* et *Lola* à *L'Envers du Music-Hall*. Il a été tiré de *La Paix chez les Bêtes* : 10 exemplaires sur chine (dont 2 hors commerce), 15 exemplaires sur japon impérial (dont 2 hors commerce), 25 exemplaires sur vélin de Rives (dont 2 hors commerce). Il a été tiré, en outre, (non justifiés) un petit nombre d'exemplaires sur divers papiers de couleur, imprimés pour l'auteur.

Digitized by Google

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

AVERTISSEMENT

A l'heure où l'homme déchire l'homme, il semble qu'une pitié singulière l'incline vers les bêtes, pour leur rouvrir un paradis terrestre, que la civilisation avait fermé. La bête innocente a le droit, — elle seule, — d'ignorer la guerre.

Dès le printemps de 1915, *des passereaux nichèrent, respectés, dans la gueule ébréchée d'un canon. Entre deux combats, nos poilus ont élevé des merles, et plus d'un sansonnet, retourné aux bois, y siffle* Rosalie. *Des zouaves ont donné leur part de lait à un renard nouveau-né, qui se mourait dans les taillis ; et les ramiers, gorgés de riz, les faisans rassurés s'abattent sur les poings tendus qui, l'heure d'avant, jetaient la mort.*

N'avez-vous pas ri comme moi de voir, au cinématographe, le petit chat noir qui joue à cache-cache de créneau en créneau, pendant le tir ? L'écureuil, le lapin, le rat même viennent s'asseoir dans la tranchée, s'y nourrir, écouter sans crainte la voix humaine, mendier un peu de chaleur...

J'ai rassemblé des bêtes dans ce livre, comme dans un enclos où je veux qu' « il n'y ait pas la guerre ». Quatre d'entre elles — Lola, Manette et Cora, et la chatte Nonoche, *— ont parlé déjà, qui dans*

Digitized by Google

Les vrilles de la Vigne, *qui dans* L'envers du Music-Hall. *Qu'elles entrent quand même, celles-là résignées à leur besogne d'artistes foraines, celle-ci béate et traînant son nourrisson gavé. Je dédie ce livre à n'importe quel soldat inconnu que le printemps pourra revoir, sanguinaire, doux et rêveur comme le Premier Homme de la planète, étendu au long de sa bonne arme, une verte brindille aux dents, avec une couleuvre enroulée au poignet et un louveteau docile contre ses talons.*

COLETTE

Digitized by Google

« POUM »

Je suis le diable. Le diable. Personne n'en doit douter. Il n'y a qu'à me voir, d'ailleurs. Regardez-moi, si vous l'osez ! Noir, d'un noir roussi par les feux de la géhenne. Les yeux vert poison, veinés de brun, comme la fleur de la jusquiame. J'ai des cornes de poils blancs, raides, qui fusent hors de mes oreilles, et des griffes, des griffes, des griffes. Combien de griffes ? je ne sais pas. Cent mille, peut-être. J'ai une queue plantée de travers, maigre, mobile, impérieuse, expressive, — pour tout dire, diabolique.

« Je suis le diable, et non un simple chat. Je ne grandis pas. L'écureuil, dans sa cage ronde, est plus gros que moi. Je mange comme quatre, comme six, — je n'engraisse pas.

« J'ai surgi, en mai, de la lande fleurie d'œillets sauvages et d'orchis mordorés. J'ai paru au jour, sous les dehors bénins d'un chaton de deux mois. Bonnes gens ! vous m'avez recueilli, sans savoir que vous hébergiez le dernier démon de cette Bretagne ensorcelée. « Gnome », « poulpiquet », « kornigaret », « korrigan », c'est ainsi qu'il fallait me

Digitized by Google

nommer, et non « Poum ! » Cependant, j'accepte pour mien ce nom parmi les hommes, parce qu'il me sied.

« Poum ! » le temps d'une explosion, et je suis là, jailli vous ne savez d'où. « Poum ! » j'ai cassé, d'un bond exprès maladroit, le vase de Chine, et « poum ! » me voilà collé, comme une pieuvre noire, au museau blanc du lévrier, qui crie avec une voix de femme battue... « Poum ! » parmi les tendres bégonias prêts à fleurir, et qui ne fleuriront plus... « Poum ! » au beau milieu du nid de pinsons, qui pépiaient, confiants, à la fourche du sureau... « Poum ! » dans la jatte de lait, dans l'aquarium de la grenouille, et « poum ! » enfin, sur l'un de vous.

« En trois secondes, j'ai tiré une mèche de cheveux, mordu un doigt, marqué quatre fleurs de boue sur la robe blanche, et je m'enfuis... N'essayez pas de me retenir par la queue, ou je jure un mot abominable, et je vous laisse dans la main une pincée de poils rêches, qui sentent le brûlé et donnent la fièvre !

« Les premiers jours, je vous faisais rire. Vous riez encore, mais déjà je vous inquiète. Vous riez, quand j'apporte auprès de vous, à l'heure du repas, un gros hanneton des dunes, jaspé comme un œuf de vanneau. Mais je le mange — croc, croc, — avec une telle férocité, je vide son ventre gras avec tant d'immonde gourmandise que vous éloignez l'assiette où refroidit votre potage... Je déroule pour vous, en serpentins gracieux, les entrailles du poulet que vous mangerez ce soir, et je joue au salon, dédaignant le ruban qui pend au loquet, avec un beau lombric vivant, élastique et souple !...

« Je mange tout : la mouche verte et le crabe, la sole morte sur le sable, l'orvet vivant qui brille dans l'herbe comme une gourmette d'acier. Je tue la salamandre au bord de la fontaine, pour entendre, quand elle meurt, sa suffocation émouvante. Je carde, du bout des griffes, la peau

Digitized by Google

suintante du crapaud. J'ai sucé le lait de la chatte grise, en la mordant exprès, et celui de la chienne colley, pêle-mêle avec ses petits, ses énormes petits tout laineux.

« Depuis ce jour-là, les tétines de la chienne sont devenues noires. Je suis malingre, malveillant, fétide. Quand je crache de colère : « Khh !... » ma gueule fume, et vous reculez !

« Vous reculez, mais j'avance, dévastateur et sociable. Pourquoi me cacherais-je ? Je ne suis pas de ces démons pusillanimes, terrés dans la cave, embusqués sous l'auvent du toit, ou grelottants dans le puits. Trois paroles pieuses, une goutte d'eau bénite, et les voilà en déroute. Mais moi ! je vis au grand jour, actif, dormant peu, voleur, macabre et gai.

« L'heure de midi, qui pâlit les yeux des chats, dessine à mon côté, sur la terrasse chaude, une ombre cornue, courte, presque sans pattes. J'ouvre les bras, je me dresse debout et je danse avec elle. Infatigables tous deux, nous joutons de légèreté. Quand je saute, elle s'éloigne, et nous retombons embrassés, pour recommencer plus fort, comme deux noirs papillons qui s'accolent...

« Vous riez, sans comprendre. Les arabesques de ma danse, les signes maléfiques que j'écris dans l'air, les hiéroglyphes de ma queue qui se tord en serpent coupé, qu'y pouvez-vous lire ? Vous riez, au lieu de trembler, quand j'écrase sous moi, d'un bond définitif, l'ombre cornue, la démone jumelle que je sens palpiter et se débattre, l'ombre qui grandirait comme un nuage et couvrirait, d'une aile effrayante, cette terrasse, et le pré, et la plaine, et votre maison fragile...

« Ce soir, tandis que le jardin arrosé sent la vanille et la salade fraîche, vous errez, épaule contre épaule, heureux de vous taire, d'être seuls, de n'entendre sur le sable, quand vous passez tous deux, que le bruit d'un seul pas...

« L'un de vous étend le bras vers l'ouest et désigne, au-

Digitized by Google

dessus de la mer, une trace longue, d'un rose obscur, un peu de cendre du soleil éteint...

« L'autre lève la main et montre les étoiles, les arbres, la faible lueur des fleurs pâles qui bordent l'allée... Pauvres gestes humains de possession et d'embrassement !... Immobiles, vous joignez vos doigts pour goûter mieux le délice d'être seuls.

« Seuls ? de quel droit ? Cette heure m'appartient. Rentrez ! La lampe vous attend. Rendez-moi mon domaine, car rien n'est vôtre, ici, dès la nuit close. Rentrez ! Ou bien « poum ! » je jaillis du fourré, comme une longue étincelle, comme une flèche invisible et sifflante.

« Faut-il que je frôle et que j'entrave vos pieds, mou, velu, humide, rampant, méconnaissable ?... Rentrez ! Le double feu vert de mes prunelles vous escorte, suspendu entre ciel et terre, éteint ici, rallumé là. Rentrez en murmurant : « Il fait frais » pour excuser le frisson qui désunit vos lèvres et desserre vos mains enlacées. Fermez les persiennes, en froissant le lierre du mur et l'aristoloche.

« Je suis le diable, et je vais commencer mes diableries sous la lune montante, parmi l'herbe bleue et les roses violacées. Je conspire contre vous avec l'escargot, le hérisson, la hulotte, le sphinx lourd qui blesse la joue comme un caillou.

« Et gardez-vous, si je chante trop haut, cette nuit, de mettre le nez à la fenêtre : vous pourriez mourir soudain de me voir, sur le faîte du toit, assis tout noir au centre de la lune !... »

Digitized by Google

LA CHIENNE JALOUSE

Cette allée-là ? Si tu veux... L'autre est plus belle, verte, humide, déserte — mais c'est toi qui choisis. Moi, je te suis.

« Je te suis, mais je ne t'aime pas.

« Je te suis, parce qu'Il me l'a ordonné. Je te garde, parce que tu Lui es chère. Je Lui obéis avec un désespoir scrupuleux. Marche; goûte le matin de septembre, rouge et doré comme une pêche de vigne, va sans crainte jusqu'au fond du bois : ta gardienne est là, noire dans l'ombre de ta robe, prête à donner, pour obéir à son maître, tout le sang de son cœur fanatique.

« Quoi ? Que veux-tu ? C'est pour traverser l'allée que tu m'appelles ? Tu crains que je ne me fasse écraser ? Tu as l'air de croire, vraiment, que c'est toi qui me promènes ! Tu ne sais même pas te servir de moi : tu te retournes, tu me siffles, tu m'appelles, tu ignores donc que je suis là, que je suis toujours là ? Si tu cesses de me voir, c'est que je suis trop près. Je tourne autour de toi, comme ton ombre, comme Sa pensée à Lui, hélas !...

Digitized by Google

« (Prends garde !... cette voiture a failli t'atteindre. Ne peux-tu courir plus vite ?)

« ... Comme la pensée de mon Maître, hélas ! Ah ! je ne puis t'aimer, ni oublier le soir où tu vins dans Sa maison. Quand tu songes à ce soir-là, toi, tu souris, et tes paupières descendent lentement.

« Le premier soir, je n'ai presque pas souffert. J'étais couchée contre Ses pieds, et j'écoutais Sa voix. Il s'est penché vers moi en te parlant et m'a meurtri l'oreille d'une caresse un peu nerveuse. Il a joué avec moi pour te plaire. Il s'est vanté de ma beauté, de mon intelligence. Il a voulu te montrer le sursaut qui m'agite dès qu'Il prononce mon nom; Il a violenté mon regard qui, sous le Sien, se dore et s'élargit... Je t'ai donné — sur Son ordre, sur Son ordre seulement ! — ma patte dans ta main, et tu feignais de m'admirer, tu disais : « Elle est belle », en Le regardant.

« Mais il y eut un second soir, un troisième... Le troisième soir, tu t'en souviens ? J'avais compris, et je luttais contre toi comme une rivale. Tu t'en souviens ? Je te barrais la porte, et je hurlais, raidie, hérissée, avec de tels accents, avec des bonds d'une si féminine fureur que tu devins pâle.

« Et pourtant, ce n'est pas ce soir-là que tu faillis perdre la vie. Ce n'est pas non plus le jour où Il t'appelait dans le jardin, pour le seul plaisir de crier ton nom, et où chacun de Ses appels m'arrachait un gémissement. Gémir, moi, gémir, quand je me tais sous le fouet !... Ce n'est pas le jour qu'Il revint, après une semaine d'absence, et que je léchais, désespérée, Ses mains couvertes de ton parfum... Non, tu ne sauras jamais à quelle heure j'ai voulu m'élancer, refermer mes dents sur ta gorge et ne plus bouger, et entendre ton sang murmurer comme un ruisseau...

« (Je n'aime pas la figure de cet homme qui marche derrière

Digitized by Google

nous. Va devant. Je vais le regarder un instant, et il comprendra... Tu vois ? c'est fait.)

« Et te voilà dans Sa maison, à présent. Et je vis encore. Il a continué à me demander, avec le despotisme de ceux qui se savent aimés uniquement, ma gaîté, ma force, ma vigilance de bergère. Il m'a demandé de t'aimer... Ah ! qu'Il me pardonne ! je ne puis...

« Tu m'es sacrée, — mais je ne t'aime pas. Je te juge trop bien. Qu'as-tu de plus que moi ? Je suis la plus belle, noire, haut chaussée de rouge brun, et coiffée de parlantes oreilles. J'ai des yeux à te faire envie, sommés de mouvants sourcils orange, des yeux qui voient la nuit et le jour, des yeux à faire crier : « Au loup ! », des yeux, si je voulais, à brûler tes pensées derrière ton front... Tu sais que je te renverse sans effort, n'est-ce pas ? et que ces dents-ci, ces dents incorruptibles, rafraîchies d'une claire salive et d'une haleine pure, ont tordu les barreaux d'une grille...

« Je suis la plus belle, et tu triomphes. Ce n'est pas assez : tu voudrais que je t'aime ? Ne demande pas l'impossible...

« (Pourquoi marches-tu si près de l'eau ? La rive est friable, et tu ne sais pas choisir, pour poser ton pied, une place sûre. Recule un peu. Laisse-moi passer entre toi et l'eau. Là. C'est bien ainsi. Il serait content de moi...)

« Ne demande pas l'impossible. Promène-toi, sous ma garde. Tu remplaces mon troupeau d'autrefois, mes moutons odorants dont les petits pieds grêlaient la route... Je vais, je viens, je te dépasse, je reviens, je t'environne, en cercles, en ellipses, en huit... Tu es la prisonnière de l'entrelacs magique que je dessine sans fin. Tu crois que je joue, et je travaille. Je passe si près de toi que tu veux, chaque fois, me caresser; mais je t'évite, chaque fois, d'un mouvement si juste que tu le penses involontaire.

« Rentrons à présent, le soir tombe. Reviens vers la

Digitized by Google

maison vide, où l'heure de minuit ramènera Celui qui t'a confiée à moi. Ma tâche est finie pour aujourd'hui. Je vais me coucher et L'attendre. Je ne bougerai pas, je ne respirerai pas. Tu ne sauras plus qu'il y a, à tes pieds, une chienne jalouse qui ne veut pas t'aimer.

« S'Il tarde à revenir, tu vas t'alarmer encore, et soupirer, et m'appeler, comme si je pouvais te porter secours... Ah ! comment te cacher que c'est le moyen de me fléchir ? La nuit nous rapproche, anxieuses, le cœur agité, — la même couche nous reçoit côte à côte, accoudées, tendues vers la porte, — tu grondes de déception, et ma profonde voix menace le passant, — le même cri nous échappe quand Sa main, à Lui, frôle enfin la serrure, et son entrée dénoue, bras et pattes mêlés, une brève, une furtive et fraternelle étreinte... »

Digitized by Google

« PRROU »

Quand je l'ai connue, elle gîtait dans un vieux jardin noir, oublié entre deux bâtisses neuves, étroit et long comme un tiroir. Elle ne sortait que la nuit, par peur des chiens et des hommes, et elle fouillait les poubelles. Quand il pleuvait, elle se glissait derrière la grille d'une cave, contre les vitres poudreuses du soupirail, mais la pluie gagnait tout de suite son refuge et elle serrait patiemment sous elle ses maigres pattes de chatte errante, fines et dures comme celles d'un lièvre.

Elle restait là de longues heures, levant de temps en temps les yeux vers le ciel, ou vers mon rideau soulevé. Elle n'avait pas l'air lamentable, ni effaré, car sa misère n'était pas un accident. Elle connaissait ma figure, mais elle ne mendiait pas, et je ne pouvais lire dans son regard que l'ennui d'avoir faim, d'avoir froid, d'être mouillée, l'attente résignée du soleil qui endort et guérit passagèrement les bêtes abandonnées.

Trois ou quatre fois, je pénétrai dans le vieux jardin, en râpant ma jupe entre les planches de la palissade. La chatte

Digitized by Google

ne fuyait pas à mon approche, mais elle se dérobait comme une anguille, à la seconde juste où j'allais la toucher. Après mon départ, elle attendait héroïquement que la brise du vieux jardin eût emporté mon odeur et l'écho de mes pas; puis elle mangeait la viande laissée près du soupirail, en ne trahissant sa hâte que par un mouvement avide du cou et le tremblement de son échine.

Elle ne cédait pas tout de suite au sommeil des bêtes repues; elle essayait, avant, un bout de toilette, un lissage de sa robe grise à raies noires, une pauvre robe terne et bourrue, car les chats qui ne mangent pas ne se lavent pas, faute de salive...

Février vint, et le vieux jardin ressembla, derrière sa grille, à une cage pleine de petits fauves. Matous des caves et des combles, des fortifs et des terrains vagues, le dos en chapelet, avec des cous pelés d'échappés à la corde, — matous chasseurs, sans oreilles et sans queue, rivaux terribles des rats, — matous de l'épicier et de la crémière, allumés et gras, lourds, vite essoufflés, matous noirs à collier de ruban cerise, et matous blancs à collier de perles bleues...

J'écoutais, la nuit, leurs chants d'amour et de combat... Une plainte musicale et faible, d'abord, longue, douce, lointaine. Puis un appel ironique, une provocation au rival, et la réponse immédiate sur le même ton. Ceci pour amorcer un interminable dialogue, sans autre mimique que le jeu des oreilles couchées et ramenées, les yeux clos et rouverts, l'expressif sourire menaçant sur les dents visibles, et la soufflerie bruyante par les narines, entre deux répliques... Un crescendo brusque, imprévu, effroyable, des râles, la mêlée aérienne de deux voix furibondes, les voix de deux démons qu'apporte et roule un nuage affreux... Puis le silence, — le vent nocturne dans le petit jardin, — les griffes qui peignent l'écorce d'un arbre, — et la douce chanson

Digitized by Google

de la chatte, la chatte indifférente pour qui les mâles viennent de se déchirer, la voix de ma pauvre chatte maigrie, tout épuisée d'amour et d'inanition...

La bourrasque tragique et voluptueuse se calma enfin. Je revis la chatte grise, étique, décolorée, plus farouche que jamais et tressaillant à tous les bruits. Dans le rayon de soleil qui plongeait à midi du fond du jardin noir, elle traîna ses flancs enflés, de jour en jour plus lourds, jusqu'au matin humide où je la découvris, vaincue, fiévreuse, en train d'allaiter cinq chatons vivaces, nés comme elle sur la terre nue.

J'attendais cette heure-là, — elle aussi, car je n'eus qu'à prendre les petits dans ma robe, et la mère me suivit.

Elle s'appelle « Prrou », — en roulant les *r*, s'il vous plaît. C'est elle qui nous a dit son nom. Elle le roucoule toute la journée, autour du chaton noir qu'on lui a laissé : « Prrou, prrou... »

Elle vit en Bretagne, sur la terrasse chaude, au bord du pré qui descend à la plage. Son domaine, qu'elle a borné elle-même, va du perron à la haie de troènes en fleurs qui masque le mur de briques. Elle ne dépasse pas les grands tilleuls qui versent l'ombre sur ma maison de pierre rousse. Sait-elle qu'au bas de la terrasse une mer changeante, bleue et verte au soleil, violacée sous l'orage, mauve au lever du jour, s'agite sans repos ? J'en doute.

La Prrou en robe modeste, à qui on ne demande rien, s'entête à nous donner l'exemple des plus grises vertus : elle est propre, douce, humble, elle élève dignement son fils unique. Elle fait mieux : elle nous *roule*. Elle demeure, avec un tact exquis et une roublardise jamais en défaut, « celle qui a été si malheureuse ». Grasse et ronde, elle a

Digitized by Google

gardé son regard de chat maigre, et la cuisinière l'appelle « pauvre créature ».

Elle dort sur un coussin douillet, mais dans la pose frileuse des couche-dehors. Elle s'efface pour nous laisser passer; aussi reculons-nous, le cœur fendu de pitié, en la suppliant de ne se déranger point ! Il arrive qu'on lui marche un peu sur la patte, sur le bout de la queue, — elle pousse un cri rauque, bref, et ronronne stoïquement, avec des yeux de martyre, pendant que nous nous lamentons :

— Pauvre bête ! il lui fallait encore ça, *à elle qui a été si malheureuse !*

Un bouchon, pendu au bout d'une ficelle, se balance au gré du vent, sous la branche basse d'un tilleul. La Prrou le guette et, parfois, se précipite, folle et joueuse; mais qu'elle nous aperçoive, et sa figure triangulaire se masque, aussitôt, de renoncement et d'amertume : « Que fais-je ? A quels égarements frivoles allais-je céder, moi *qui ai été si malheureuse !* Ces jeux ne sont point de ma condition, — hélas, j'allais l'oublier... »

Son fils noir, mal peigné et diabolique, elle le couve passionnément, le caresse du geste et du seul mot qu'elle sache : « Prrou, prrou... » mais à notre vue elle s'élance, le terrorise d'une douzaine de taloches sévères, la patte sèche et le sourcil intransigeant : « Voilà comment on élève les enfants trouvés, chez nous ! »

Admirez, comme je fais, la roublarde Prrou. Regardez combien sa robe, ajustée et rase, imite les couleurs de la limace grise, la rayure du papillon crépusculaire. Un triple collier de jais barre son jabot, sobre parure de dame patronnesse. Noirs aussi, les bracelets aux pattes fines et le double rang de taches régulières qui semblent boutonner sur le ventre la robe stricte. La Prrou est mieux que vêtue, elle est déguisée.

Digitized by Google

Le maintien est si modeste, la toison si sobrement nuancée, que vous n'avez peut-être pas remarqué la dureté cruelle du crâne large, la patte redoutable et nerveuse où s'enchâssent des griffes courbes, soignées, prêtes à combattre, la poitrine épanouie, les reins mouvants, — enfin toute la beauté dissimulée de cette bête solide, faite pour l'amour et le carnage...

Digitized by Google

POUCETTE

Ça ?... C'est un vase cassé. Ma foi, oui, c'est un vase cassé. Qui l'a cassé ? Vous me demandez qui l'a cassé ? Je n'en sais rien.

« Mais non, je n'en sais rien ! Quand vous me regarderez avec un air fin !... Suis-je le chat, pour vagabonder parmi les potiches ? Ai-je l'habitude de casser des vases ? Ai-je l'habitude de sauter sur les tables ? Vous savez bien que je n'ai aucune habitude, hors celle de mentir.

« Vous pouvez lever un doigt, et hocher la tête, et dire : « Poucette, Poucette ! est-ce qu'il faut que je prenne la cravache ? » Franchement, ce n'est pas à moi de vous donner un conseil. Prenez la cravache, à tout hasard, et fouettez l'air, pour commencer... mais n'espérez pas que mon visage me trahisse, mon expressif et compliqué visage de chienne menteuse !

« J'offre à vos perquisitions, candide et plissé, le plus honnête museau de bouledogue. De la nuque à bourrelet jusqu'à mes fanons de petite vache, il n'y a pas une fronce, pas un caniveau, pas une gaufrure de ma peau qui n'inspire

Digitized by Google

confiance. Et les yeux exorbités, jaunes comme l'or, francs comme lui ! Et la bonne lèvre pendante, laquée et noire ! Et les fières oreilles qui disent la droiture, la vigilance, la domestique honnêteté ! A l'abri d'un si beau masque, je mens.

« Je mens le jour et la nuit, quand je respire et quand je mange, quand je ris et quand je me fâche. Je mens depuis que mes yeux sont ouverts, depuis que mes courtes pattes peuvent courir sous mon ventre en tonnelet.

« Toutes les bêtes vous mentent, ô Deux-Pattes pesants ! Croyez-vous que la lévrière blanche, quand elle passe comme un jet de flamme au-dessus de la canne levée, donne toute la force de ses cuisses puissantes ? Vous jetez la balle au chat, qui calcule mal son élan, exprès, et la laisse rouler sous le fauteuil. Et moi, je gémis contre la porte fermée, comme si je ne pouvais, d'un saut, atteindre et baisser le loquet...

« Toutes les bêtes vous mentent, par prudence, par sagesse, par crainte quelquefois. Mais moi, j'y mets plus de plaisir, plus d'intelligence et de perfection que mes pareils. On ne reconnaît plus, depuis que j'y habite, votre tranquille maison. Une inquiétude charmante l'anime, elle vit, elle murmure du grenier à la cave. Grâce à moi la journée s'écoule comme un long jeu; un vaudeville joyeux s'ébauche à la cuisine, se mue, dans la salle à manger, en pantomime sacrée, se corse d'un peu de drame au jardin, et se mouille de larmes, le soir, au coin du feu. Des cris variés, agréables comme des chants, s'envolent par les fenêtres, tourbillonnent dans la spirale de l'escalier comme des fleurs éclatantes.

« — Où est le petit balai du foyer ? Il était là à l'instant ! — Le voici, mais sans crins, et tout rongé. Qui l'a rongé ? — C'est le chien de berger. — Non, c'est la sournoise Lola. — Non, c'est Poucette ! — Poucette ! Poucette ! Où est Poucette ? — Le tapis... oh ! le tapis est mouillé ! Qui a

Digitized by Google

sali le tapis ? encore le chat ? — Non, le chat est en haut... C'est Poucette ! — Pourtant, je viens de la voir dans la cuisine... — Et le vase chinois ? Comment ? on a cassé le vase chinois ? — Que me parlez-vous de vase chinois ? le poulet froid vient de disparaître !... Mais où est Poucette ? Poucette ? Poucette ? »

« O divin vacarme de cris, d'aboiements, de miaulements offensés, de talons légers qui galopent d'un étage à l'autre ! Au plus fort de la fête, je parais, lente, les sourcils hauts, lourde d'un innocent sommeil, et caparaçonnée encore d'un bout de couverture traînante. Imprudente, étonnée, je flaire la tache ronde du tapis, les débris du vase chinois; et quelles suspicions tiendraient contre ma danse soudaine, mon allégresse de chienne-enfant qui foule les décombres sans les voir ?

« Parfois, dans le doute où je vous jette, vous inclinez à me punir, et vous partez sans moi pour la promenade... Partez, partez !... Je vous regarde partir. Je ne me lamente point. Mon regard, qui vous suit, est celui d'un martyr, mais d'un martyr modeste, et non d'un ostentatoire crucifié... Tout au plus, au retour, me trouvez-vous dolente, désenchantée, et sans appétit... Ne faites pas attention à moi, je vous en conjure ! Si j'ai refusé ma pâtée, ce soir, c'est pure coïncidence...

« Le lendemain, à l'heure de sortir, vous m'appelez comme si j'habitais à trois lieues de là : on n'entend que vous !

« — Poucette ! Poucette ! Promener ! Pro-me-ner ! » Promener ? vraiment ? vous y tenez tant que ça ? Allons, j'y consens. Mais pas trop loin. Jusqu'au coin de l'avenue, tenez, jusqu'au coin où...

« — Poucette ! Eh bien ! traverse, voyons, qu'est-ce que tu attends ? »

« Ce que j'attends ? j'attends la mort. Aplatie sur le

Digitized by Google

trottoir, ni plus ni moins qu'une grenouille sur laquelle a passé la roue d'un tombereau, je gis, grelottante, à vos pieds. Un seul mouvement de votre bras m'arrache des cris étranglés. Si vous me tirez par mon collier, c'est une loque que vous traînez, une dépouille que la vie a quittée presque, la peau d'une chienne bull évanouie d'épouvante !

« — Poucette ! Mais qu'est-ce qu'elle a, cette bête ! Qu'est-ce qu'elle a ?... »

« Et la voix d'une foule indignée — le cocher en maraude, le mitron flâneur, le plombier bleu, l'écolier en capuchon pointu, la vieille dame aux gants de fil reprisés et la petite-femme-qui-aime-bien-les-bêtes, arrêtés, penchés sur moi — vous répond, sévère :

« — Ce qu'elle a ? Ce n'est pas malin à deviner, ce qu'elle a... Pauvre bête ! Si ce n'est pas malheureux d'avoir des chiens pour les tuer de coups ! En voilà une qui a la vie dure ! Il y a des gens qui n'ont pas de cœur !... »

« Je suis vilaine, hein ? Vous m'en voulez ! Allons, ne faites pas des yeux tristes, ne hochez pas la tête : « Poucette, Poucette... » Acceptez-moi telle que je suis, toute bouillonnante de ténébreuse malice, et menteuse, menteuse, menteuse !...

« Aimez-moi telle que je suis, je vous aime tels que vous êtes, vous... Non ? vous ne me croyez pas ? et ma chaude caresse vous paraît, elle aussi, suspecte ?... Mais si je vous accueille, quand vous rentrerez, ce soir, par des aboiements hargneux, et si je boude longuement, si je vous donne, enfin, toutes les marques de la plus théâtrale aversion, croirez-vous au moins qu'elle vous aime, la chienne menteuse ?...

Digitized by Google

« LA SHAH »

Ce chat-là ? Mais bien entendu que c'est un mâle ! Ce n'est pas le premier que je vends, n'est-ce pas ? Vous avez vu cette tête ronde ? et ces oreilles écartées ? et ce petit mufle de lion, déjà ! Vous avez vu ces grosses pattes fortes ?... »

Nous avons vu. Nous avons vu tout, sauf ce qu'il fallait voir. Si bien qu'au bout de quinze jours, le petit chat de Perse, le Seigneur-Chat, le « Shâh » enfin, s'était métamorphosé en chatte bleue délicate, pareille en couleur à la fumée des cigarettes et à la fleur argentée du chardon des sables.

— Une chatte ! Qu'est-ce que nous allons en faire ?

— Que comptiez-vous donc faire d'un chat ?

— Je ne sais pas... Rien... Nous voulions lui mettre un collier vert... et le gâter beaucoup... Et puis, il s'appelait « le Shâh... »

— Rien n'est perdu. Vous l'appellerez « la Shâh », vous lui mettrez un collier vert, et vous lui donnerez du lait sucré jusqu'à ce qu'elle s'en aille toute raide, gonflée comme une

Digitized by Google

outre pleine, tomber endormie sur un coussin de soie jaune.

On se résigne à tout. « Le Shâh » est devenu « la Shâh ». Nous l'appelons tendrement : « Ma Shâh, ma petite Shâh »; nous constatons à grands cris qu' « elle est si belle, cette Shâh ! » et les gens raisonnables — j'entends ceux qui ne possèdent ni chiens, ni bulls, ni colleys, ni Shâh persane — nous considèrent avec une pitié méprisante.

C'est une Shâh persane, en vérité, et il est facile de voir qu'elle n'est pas d'ici. Elle grossit, très vite, en largeur plus qu'en hauteur, courte sur pattes, agile et molle, avec un panache de queue aussi long qu'elle, des oreilles basses, un nez bref velouté.

Elle joue un peu féroce, s'exaspère vite et semble savourer sa colère comme un plaisir, les yeux clos, les dents serrées, les pattes refermées violemment sur sa proie. Elle vise volontiers le visage et nous regarde aux prunelles sans faiblir, avec de doux yeux menaçants, verts comme la feuille cendrée du jeune saule...

Elle foule gaîment, comme on brasse la pâte à pain, la profonde toison de la grande chienne colley; elle sympathise avec des danois, des bouledogues, même avec des enfants bruyants. Mais certains sons musicaux, certains bruits sournois, à peine perceptibles, l'affolent, et tout son pelage s'effare, se moire d'épis nerveux... Elle bâille longuement, si l'on ouvre et ferme devant elle une paire de ciseaux. Elle est toute pénétrée de superstitions orientales : deux doigts, tendus en cornes, suffisent à la mettre en déroute; mais j'ai pendu à son collier, pour la rassurer, une petite fourche en corail rose...

Une Shâh très maniérée, en somme. Une princesse de harem, qui ne rêve pas d'évasion. Une Shâh très femelle, coquette, pudibonde, occupée de sa beauté qui croît chaque jour. Fut-il jamais une plus magnifique Shâh ? Ardoisée le

Digitized by Google

matin, elle devient pervenche à midi, et s'irise de mauve, de gris perle, d'argent et d'acier, comme un pigeon au soleil... Le soir, elle se fait ombre, fumée, nuage; elle flotte impalpable et se jette, comme une écharpe transparente, au dossier d'un fauteuil. Elle glisse le long du mur comme le reflet d'un poisson nacré...

C'est l'heure où nous l'espérons fée, lutin d'Orient, gennia ou efrit... Nous lui dédions des supplications enfantines et tout empoisonnées de littérature : nous allons jusqu'à la nommer Shéhérazade ! Mais les temps ne sont point accomplis, et la Shâh merveilleuse ne rejette pas encore sa robe électrique et soyeuse, ses moustaches en brins d'aigrette, sa queue d'écureuil bleu, ni ses griffes de jade poli.

— Faites bien attention ! n'ouvrez pas son panier dans le train !

— Si, si ! ouvrez le panier dès que le train sera en marche. Autrement, la Shâh aura une crise d'épilepsie !

— Donnez-lui du lait dans le wagon !

— Non, non ! ne lui donnez pas de lait en route ! Elle aura le mal de mer !

— Et ne la lâchez, là-bas, qu'au bout de deux jours ! Sans quoi, elle filera à travers champs, et vous ne la reverrez plus.

— Quelle plaisanterie ! N'en croyez rien, et lâchez-la dès votre arrivée à la campagne : un chat — à plus forte raison une Shâh — reconnaît toujours sa maison...

Lourds de responsabilités, accablés sous les recommandations contradictoires, nous emmenons le démon familier et tyrannique, le joyau fragile, la précieuse Shâh, vers la mer grise et verte, vers le printemps de Bretagne, si pressé de fleurir qu'il devance parfois le printemps du Midi.

Digitized by Google

Mars commence à peine et déjà le chèvrefeuille accroché aux rochers, suspendu au-dessus de la vague blanchissante, ouvre ses feuilles brunes et vertes, comme autant de rondes oreilles guetteuses... Il y a des primevères pâles, comme dédorées, et des fragons piquants à fruits rouges; il y a des violettes et du gazon d'Espagne, sec et rose, qui sent la fleur d'abricotier... Il y a...

Mais il y a aussi, sur le toit de notre maison, une équipe de couvreurs, et dans la chambre à coucher, des parqueteurs à demi nus; et dans le cabinet de toilette, deux plâtriers goguenards font un *puzzle* avec des carreaux de faïence blanche et bleue. Il y a aussi, dans la cour, de diaboliques jeunes garçons qui remuent un lait épais de chaux vive, une crème pralinée en ciment, qui activent la flamme d'une forge...

— Mon Dieu ! et la Shâh ! La Shâh avec tous ces gens ! Elle ne va plus manger, ni boire, ni dormir !... Elle va mourir de peur, elle est si délicate ! Et d'ailleurs, où est-elle ? Où est la Shâh ? où est la Shâh ?

La Shâh est perdue, naturellement ! Lamentons-nous, avant toute chose. Puis courons, volons, précipitons-nous. Interrogeons le puits, le bois profond, le grenier ténébreux, la cave moisie, l'écurie, le garage, les rochers du Grand-Nez, ceux du Petit-Nez ! Promettons des récompenses aux mitrons plâtreux qui gâchent le mortier ! Accusons le chien de garde, et lançons la bull sans flair sur une piste imaginaire ! Écoutons le vent, qui sèche nos larmes muettes ! Exhalons notre tourment en reproches amers :

— Je vous l'avais bien dit ! il ne fallait pas laisser sortir si tôt la Shâh !

— Pourquoi crier ? la Shâh est perdue. D'ailleurs, en venant ici, j'avais un pressentiment... Elle n'aurait pas dû quitter Paris, cette Shâh d'une essence supérieure, cette

Digitized by Google

Shâh que tout blesse, une lumière trop vive, un coup de vent, un éclat de voix... cette Shâh qui mangeait dans un bol de Chine et qui buvait dans un verre de Venise...

— Assez ! rentrons, et laissez-moi pleurer tranquillement ma Shâh, ma belle Shâh !

Revenons, en effet, vers la maison. Et taisons-nous soudain, au tournant de l'allée, taisons-nous, pour regarder de tous nos yeux !

Au milieu d'un cercle d'ouvriers qui déjeunent, assis par terre, parmi les godillots empâtés de boue, les « grimpants » raidis de plâtre, les cottes bleues, les bourgerons déteints, entre les litres de cidre et de vinasse, les papiers gras et les couteaux à manche de buis, — très à l'aise, souriante, la queue en cierge et les moustaches en croissant, dans un vacarme de jurements et de gros rires, la Shâh, la divine Shâh, lestée de croûtes de fromage, de lard rance et de peaux de cervelas, ronronne, vire après son panache et joue à épater les maçons.

Digitized by Google

LE MATOU

J'AVAIS un nom, un nom bref et fourré, un nom d'angora persan, je l'ai laissé sur les toits, au creux glougloutant des gouttières, sur la mousse écorchée des vieux murs : je suis le matou.

« Qu'ai-je à faire d'un autre nom ? Celui-là suffit à mon orgueil. Ceux pour qui je fus autrefois « Sidi », le seigneur Chat, ne m'appellent pas ; ils savent que je n'obéis à personne. Ils parlent de moi et disent : « le matou ». Je viens quand je veux, et les maîtres de ce logis ne sont pas les miens.

« Je suis si beau que je ne souris presque jamais. L'argent, le mauve un peu gris des glycines pâlies au soleil, le violet orageux de l'ardoise neuve jouent dans ma toison persane. Un crâne large et bas, des joues de lion, et quels sourcils pesants au-dessus de quels yeux roux, mornes et magnifiques !... Un seul détail frivole dans toute cette sévère beauté : mon nez délicat, mon nez trop court d'angora, humide et bleu comme une petite prune...

« Je ne souris presque jamais, même quand je joue. Je condescends à briser, d'une patte royale, quelque bibelot

Digitized by Google

que j'ai l'air de châtier, et si j'étends cette lourde patte sur mon fils, infant irrévérencieux, il semble que ce soit pour le rejeter au néant... Attendiez-vous de moi que je minaude sur les tapis, comme la Shâh, ma petite sultane que je délaisse ?

« Je suis le matou. Je mène la vie inquiète de ceux que l'amour créa pour son dur service. Je suis solitaire et condamné à conquérir sans cesse, et sanguinaire par nécessité. Je me bats comme je mange, avec un appétit méthodique, et tel qu'un athlète entraîné, qui vainc sans hâte et sans fureur.

« C'est le matin que je rentre chez vous. Je tombe avec l'aube, et bleu comme elle, du haut de ces arbres nus, où tout à l'heure je ressemblais à un nid dans le brouillard. Ou bien, je glisse sur le toit incliné, jusqu'au balcon de bois; je me pose au bord de votre fenêtre entr'ouverte, comme un bouquet d'hiver; respirez sur moi toute la nuit de décembre, et son parfum de cimetière frais ! Tout à l'heure, quand je dormirai, ma chaleur et la fièvre exhaleront l'odeur des buis amers, du sang séché, le musc fauve...

« Car je saigne, sous la charpie soyeuse de ma toison. Il y a une plaie cuisante à ma gorge, et je ne lèche même pas la peau fendue de ma patte. Je ne veux que dormir, dormir, dormir, serrer mes paupières sur mes beaux yeux d'oiseau nocturne, dormir n'importe où, tombé sur le flanc comme un chemineau, dormir inerte, grumeleux de terre, hérissé de brindilles et de feuilles sèches, comme un faune repu...

« Je dors, je dors... Une secousse électrique me dresse parfois, — je gronde sourdement comme un tonnerre lointain, — puis je retombe... Même à l'heure où je m'éveille tout à fait, vers la fin du jour, je semble absent et traversé de rêves; j'ai l'œil vers la fenêtre, l'oreille vers la porte...

« Hâtivement lavé, raidi de courbatures, je franchis le seuil, tous les soirs à la même heure, et je m'éloigne, tête

Digitized by Google

basse, moins en élu qu'en banni... Je m'éloigne, balancé comme une pesante chenille, entre les flaques frissonnantes, en couchant mes oreilles sous le vent. Je m'en vais, insensible à la neige. Je m'arrête un instant, non que j'hésite, mais j'écoute les rumeurs secrètes de mon empire; je consulte l'air obscur, j'y lance, solennels, espacés, lamentables, les miaulements du matou qui erre et qui défie. Puis, comme si le son de ma voix m'eût soudain rendu frénétique, je bondis... On m'aperçoit un instant sur le faîte d'un mur, on me devine là-haut, rebroussé, indistinct et flottant comme un lambeau de nuée — et puis on ne me voit plus...

« C'est la sauvage saison de l'amour, qui nous sèvre de toute autre joie et multiplie diaboliquement dans les jardins nos femelles amaigries. Ce n'est pas celle-ci que je convoite, blanche et mince, plutôt que celle-là, flambée d'orange et de brun comme une tulipe, plutôt que cette autre, noire et brillante comme une anguille mouillée... Hélas ! c'est celle-ci, et celle-là, et cette autre... Si je ne les terrasse, mes rivaux les prendront. Je les veux toutes, sans les préférer ni les reconnaître. Le sanglot de celle qui subit ma cruelle étreinte, je ne l'entends déjà plus... J'écoute, par delà les toits, à travers le vent, la voix de la chatte qui m'appelle et que je ne connais pas.

« Qu'elle est belle, la bien-aimée lointaine, invisible et gémissante ! Entourez-la de murs, dérobez-la-moi longtemps, que son parfum et sa voix seuls me possèdent !... Hélas ! il n'y a point pour moi d'amoureuse inaccessible, et celle-ci encore sautera les murailles pour me rejoindre. Peut-être que mes dents retrouveront, dans sa nuque touffue, les marques qu'elles y laissèrent l'an passé...

« Les nuits d'amour sont longues... Je demeure à mon poste, dispos, ponctuel et morose. Ma petite épouse délaissée dort dans sa maison. Elle est douce et bleue, et me ressemble

Digitized by Google

trop. Écoute-t-elle, du fond de son lit parfumé, les cris qui montent vers moi ? Entend-elle, rugi au plus fort d'un combat par un mâle blessé, mon nom de bête, mon nom ignoré des hommes ?

« Oui, cette nuit d'amour se fait longue. Je me sens triste et plus seul qu'un dieu... Un souhait innocent de lumière, de chaleur, de repos, traverse ma veille laborieuse... Qu'elle est lente à pâlir, l'aube qui rassure les oiseaux et disperse le sabbat des chattes en délire ! Il y a beaucoup d'années déjà que je règne, que j'aime et que je tue... Il y a très longtemps que je suis beau... Je rêve, en boule, sur le mur glacé de rosée... J'ai peur de paraître vieux. »

Digitized by Google

LA PETITE CHIENNE A VENDRE

Chez moi. Le marchand de chiens entre, tenant à la main une boîte noire, percée d'un étroit judas grillé. Il est gros, moustachu ; il sent le vin, le chenil et le phénol.

LE MARCHAND DE CHIENS. — Bonjour, Madame, et la santé ? J'apporte la petite bête que je vous ai parlé dernièrement. Une vraie miniature. Vous allez m'en dire des nouvelles !... J'ai bien cru que je ne l'aurais pas, vous savez ! Nous étions à trois dessus. Mais l'éleveur est un cousin de ma femme, et j'en ai fait pour ainsi dire une affaire de famille. Tel que vous me voyez, j'ai voyagé toute la nuit depuis Bruxelles avec ce petit bétail-là. Et quel vilain temps !...

LA PETITE CHIENNE, *dans la boîte, pendant que le marchand parle.* — Ouvrez-moi ! oh ! ouvrez-moi !... je n'en puis plus... ouvrez-moi !... Depuis des heures et des heures mortelles, je suis dans cette boîte, et il me semble que je suis tout près de mourir... Ouvrez-moi ! le fracas des roues roule encore dans ma tête, les secousses du voyage sans fin

Digitized by Google

m'ont jetée contre les murs de ma cage; j'ai mal à mes oreilles, à mon museau fiévreux, à mes pattes grelottantes... Si vous vouliez m'ouvrir !...

LE MARCHAND. — C'est une chienne, comme je vous l'avais dit. Treize mois, la maladie faite, les oreilles coupées, propre à l'appartement... Voilà l'objet. (*Il rabat un des côtés de la boîte noire et appelle :*) Kiss ! Kiss ! venez vite voir la dame, venez vite !

LA PETITE CHIENNE, *blottie au fond de la boîte, épouvantée.* — J'ai peur, j'ai peur ! C'est encore l'homme...

LE MARCHAND. — Elle est un peu déconcertée, mais ça va se passer... Kiss ! Kiss !...

LA PETITE CHIENNE. — C'est l'homme de cette nuit ! Dieu ! ces mains !...

LE MARCHAND, *saisissant la petite chienne.* — Prenez-la en mains, est-ce qu'elle les pèse, ses neuf cents grammes ?

LA PETITE CHIENNE. — La lumière m'aveugle. Où suis-je ?

LE MARCHAND. — Et nette ! et gentille ! et gaie surtout ! un vrai petit singe pour la gaîté ! Vous allez voir : Kiss ! Kiss ! (*Il fait des agaceries à la petite chienne, la pince un peu, la secoue par l'oreille.*)

LA PETITE CHIENNE, *palpitante.* — Encore !... Qu'ai-je commis ? Je n'ai pas mordu, je n'ai pas crié : pourquoi me tourmente-t-il ? Je me fais plus petite, et j'essaie, de mes yeux suppliants, d'attendrir l'homme...

LE MARCHAND. — ... Que non, qu'elle n'a pas peur de moi, allez ! C'est une vraie petite commère. Elle sait faire la belle et donner la patte : vous allez voir, je vais la mettre sur la table...

LA PETITE CHIENNE. — Pitié, pitié ! que vais-je subir encore ? Il y a là une personne inconnue, dont la voix est plus douce que celle de l'homme... Est-ce pour elle que je suis ici ? ou bien dois-je repartir dans la boîte noire, secouée

Digitized by Google

au bras de l'homme affreux ?... Je vais implorer l'inconnue, en tremblant, presque sans espoir...

« Toi qui es là, et que je ne connais pas, toi qui as passé sur ma tête chaude une main légère, tu vois, je suis là, toute petite, au milieu d'une table. Il n'y a rien de plus faible et de plus misérable que moi. Je n'ai pas de maître, je n'ai que des tourmenteurs. Je n'ai pas de maison, je n'ai que cette prison noire, après la case puante, mais parée de rubans bleus, dans la vitrine contre laquelle les passants riaient de moi... Mon seul ami fut pendant quelques jours un chaton angora, malade et frileux, qui a fini par mourir. J'ai faim. Je ne me souviens pas d'avoir mangé aujourd'hui. Mais ils m'ont donné une pilule, parce que mon ventre me faisait mal et que je souillais mon coussin sans pouvoir m'en empêcher. J'ai soif aussi : ils ont oublié de me donner à boire. Mais surtout j'ai froid, et je frissonne sans remède, tant il me semble que jamais plus je ne dormirai enfermée dans la chaleur de deux bras aimants... Je n'ai pas même de nom... Là-bas, d'où je viens, on me disait : « Mirette... », mais l'homme, ici, appelle : « Kiss ! Kiss !... » Je suis ce qu'il y a de plus abandonné, de plus triste au monde : une bête à vendre... Ma gorge se serre. Trouveras-tu ma robe assez belle, couleur de froment mûr, et mon masque de velours noir ?... Ne fais pas attention à mes oreilles, qu'un méchant a taillées. Oublie-les. Ou bien crois que ce sont de petites cornes, une coiffure bizarre qui fait rire. Le méchant m'a coupé aussi la queue, et depuis ce temps-là je ne m'assois plus de la même façon. Mais ces tortures-là sont anciennes et guéries : oublie-les.

« Regarde mes yeux. Ne regarde que mes yeux ! Ils sont si grands, tantôt bruns et dorés comme la noisette, tantôt noirs comme l'eau dans l'ombre. Regarde-les ! Puisses-tu comprendre ce qu'ils promettent ! Si tu m'aimais un jour,

Digitized by Google

ils te verseraient la chaleur fidèle d'un cœur qui bat d'anxiété... Si tu voulais, je resterais là, dans cette chambre où le feu brille. Je me cacherais sous un meuble, et on laisserait mourir en repos la petite chienne à vendre... Comment te séduire ? Tu ne me trouves pas assez belle ?... Une dernière fois, je lève sur toi mes yeux humides, et je te tends, comme on m'a appris, une petite patte mendiante... »

LE MARCHAND. — ... C'est vous dire qu'à ce prix-là elle n'est pas chère. C'est le prix que Mme Verdal m'a payé la sienne, qui pèse une bonne demi-livre de plus. Savez-vous ce que je l'ai payée, moi ? le savez-vous ?... Non, je ne vous le dirai pas, parce que vous auriez le droit de me traiter de vieille bête ! On aime les chiens, ou on ne les aime pas, et moi, c'est ma passion. Je les garderais tous, si j'avais les moyens, mais je n'ai pas les moyens. Vous connaissez les chiens, vous savez aussi bien que moi ce qu'elle vaut, cette brabançonne-là. Vous le savez même mieux que moi... Combien que vous dites ?... Oh ! très bien. Très bien, très bien. Je vois que Madame est de bonne humeur ce matin, mais j'ai autre chose à faire que de prendre du bon temps ! Ah ! si j'avais su... Je ne me serais pas dérangé si loin de mon quartier pour m'entendre traiter comme un petit commis. J'avais dans l'idée, en venant, de me laisser rabattre cinquante francs, mais il y a des bornes... Allons, Kiss, revenez vite dans sa petite maison avec son père ! (*Il prend la petite chienne.*)

LA PETITE CHIENNE, *raidie, les yeux fermés.* — Ah ! je suis perdue !...

. . . . . .

LA PETITE CHIENNE, *revenant à elle.* — Où est-il ? où est-il ? où va-t-on m'emporter ? Ne me touchez pas ! ne me touchez pas ! Je puis encore mordre avant de succomber... Où est-il ? Je n'entends plus sa voix terrifiante. Voici la chambre

Digitized by Google

où il m'amena tout à l'heure. Qui me tient ? Deux bras précautionneux me bercent, et une douce main palpe ma fièvre... Je n'ose pas regarder... Une cuiller tinte contre une tasse... A boire ! à boire !... Ah ! ce lait tiède !... Encore, encore !... Qui remplit une seconde fois cette soucoupe ? C'est donc toi, toi que j'ai suppliée tout à l'heure ? As-tu donc deviné ce que disent les yeux d'une bête à vendre ? Les tiens sont tristes, et comme tu secoues la tête ! Permets que je caresse ta main qui m'a soignée... Chut ! n'est-ce pas lui qui revient ? S'il allait revenir et me prendre... Non, cela n'est pas possible... Laisse que je consulte tes yeux... Tu ne ris pas, tu ne pousses pas de petits cris autour de moi, avec des battements de mains et des baisers maladroits, comme celles qui se sont amusées de moi un instant, pour me rendre après à l'homme... Tu es triste, et tu me serres contre toi, c'est pour me défendre ?... Garde-moi ! je me donne. Nous sommes seules. Veille sur ma confiance, sur mon sommeil qui en est le gage. Ne me quitte pas ! Car je suis faible et malade, et je ne pourrais dormir aujourd'hui hors de ton sein, où j'ai retrouvé un peu de la chaleur maternelle...

Digitized by Google

LA CHIENNE TROP PETITE

LA CHIENNE, *avec éclat*. — Oui, c'est moi qui ai fait pipi sur le tapis ! Et après ?...

« C'est moi, et point une autre. Ce n'est pas la bull, ce n'est pas la colley jaune, ni la shipperke aux yeux sournois, ni la terrière farceuse, — c'est moi. Qu'est-ce que vous y pouvez ? Vous êtes là, tous, à dire : « Oh ! » autour de moi, et à joindre les mains d'indignation. Et puis ?...

« J'ai fait pipi sur le tapis ! Je l'ai même fait exprès, par désœuvrement, par bravade. Il n'y a pas une heure que je me promenais dans la rue, occupant tout le trottoir de mes jeux arrogants, et consternant, par mon effrayante petitesse, trois danois gris à colliers turquoise, veules au bout de leurs chaînes.

« Vous m'avez vue, tous ! J'ai mordu le concierge, j'ai traversé la rue malgré vos cris, poursuivi un chat énorme, déchiqueté un vieux journal délicieux qui sentait le lard rance et le poisson, et pieusement rapporté à la maison un petit os verdâtre, odorant, rare... Où l'ai-je mis ? Je ne sais plus. Me voici. Je viens de faire pipi sur le tapis !

Digitized by Google

« Vous ne me trouverez pas l'ombre d'une excuse ! Non, je n'ai pas lapé trop d'eau dans la tasse bleue. Non, je n'ai pas froid, ni chaud, ni la fièvre, et mon nez est plus frais qu'un grain de raisin sous la rosée d'octobre...

« Qu'allez-vous m'infliger ? J'attends !

« Fourrez-moi le nez dedans, si vous pouvez. Je n'ai pas de nez... Ou battez-moi, si vous osez. Il n'y a pas de place pour la moitié d'une claque sur tout mon corps.

« Je suis trop petite, voilà, je suis trop petite. Je suis plus petite que tous les chiens, plus petite que le chat, que le perroquet dans la cage, que la tortue bombée qui raie en grinçant la mosaïque de la terrasse. N'espérez pas que je grossirai ! Deux étés ont passé déjà sur ma tête sans ajouter une once à mon poids risible. Je suis légère dans la main comme un oiseau, mais dure et toute cordée de muscles. Une outrecuidance d'insecte est en moi. J'ai la bravoure d'une fourmi batailleuse, sur qui le danger passe énorme et négligeable. Je ne le vois pas, je suis trop petite. Myope, je brave un petit morceau de tous les risques, j'aboie autour d'une patte de gros chien, je me fâche contre un fragment de jambe. Une roue de voiture m'a frôlée, mais je n'ai pas vu la voiture, — je suis trop petite.

« Que vous êtes grands autour de moi, penchés comme des arbres, et lourds, et lentement agités d'un scandale à demi feint ! Déjà, la mare minuscule sèche sur le tapis, et vous n'avez pas encore pris un parti ? Ce n'est plus ma faute que vous voyez, mais moi seule. Une responsabilité écrasante pèse sur vous tous, celle de protéger, de prolonger, d'embellir ma scintillante, ma précieuse petite vie d'elfe.

« Comme vous craignez de me perdre ! Une superstition amoureuse vous incline vers moi. Ah ! ah ! quand je suis entrée ici, vous ne saviez pas qui j'étais ? Une chienne à

Digitized by Google

reflets de poil de taupe, et minuscule, voilà tout ce que vous aviez vu d'abord ?

« Le temps de guérir mon abattement d'arrivée, le temps de dépouiller cette enveloppe anonyme de tristesse, de défiance, de fièvre nerveuse, que toute bête à vendre porte comme une lugubre chemise — et je me suis révélée à vous !

« Avouez-le : vous avez pu croire, les premières semaines, que le démon était entré chez vous ? Point de repos, point de repos pour personne ! Une humeur fureteuse et grognon de marcassin me menait de chambre en chambre, le moindre frôlement contre la porte m'arrachait des cris râpeux de chauve-souris... Tentiez-vous de me laisser seule ? vous me retrouviez à demi étouffée de rage, mais deux d'entre vous portent les cicatrices dont je récompensai leur zèle à me secourir avec sollicitude...

« Point de repos !... C'est le temps où je m'évadais, comme par magie, chaque fois que s'ouvrait la porte de la rue. Je me glissais, d'une course aplatie de rat, dans l'entre-bâillement, ou je rampais, grise, dans l'ombre d'une jambe, sous l'ourlet d'une jupe.

« M'avez-vous cherchée ! Je vous ai vus haletants, oubliant de dîner, et criant les yeux pleins de larmes : « Mirette ! » Vous m'avez repêchée dans un ruisseau plein, dénichée sous l'établi du menuisier d'en face, et chez le tapissier, et dans la maison du terre-neuve, et dans le giron de la crémière qui m'abreuvait de lait chaud.

« Point de repos !... Je me suis noyée, presque, dans un tub, j'ai brûlé mon nez à la bouilloire ; un morceau d'éponge, avalé en secret, m'a mise à deux doigts de ma fin... Souvenez-vous, en soupirant de fatigue, de ces jours empoisonnés !

« Ce n'était point assez : je voulus vos nuits sans sommeil. Vers deux heures du matin, je m'éveillais — vous vous

Digitized by Google

rappelez ? — pour exiger ma balle en caoutchouc, la patte de lapin, le vieux gant de peau déchiré... Jamais douce, jamais câline, je jouais comme on se bat, à en mourir, et mon sommeil fourbu n'assurait pas votre quiétude, car je tombais de rêve en cauchemar, de cauchemar en convulsions nerveuses...

« Vous n'avez pas oublié ce temps d'épreuve, ni la veilleuse allumée sous le lait parfumé de fleur d'orange, ni la potion au bromure que je recrachais en râlant, ni le sirop Rami que j'acceptais dans une cuillère, mais que je refusais dans une soucoupe ?

« Toute autre que moi vous eût lassés. Vous me berciez avec angoisse dans vos bras : « Mon Dieu ! elle est si petite ! »

« Si petite ?... j'emplissais déjà votre univers...

« O vous, mes maîtres souples et bien dressés, je vous rends ici justice, devant ce pipi qui sèche sur le tapis : vous avez longuement mérité votre récompense ! Je vous l'ai donnée, et telle qu'elle combla, en une heure, des semaines de patience. Souvenez-vous, quand je ne serai plus avec vous, du jour où mon regard, appuyé sur l'un de vous, ne fut plus celui d'une chienne trop petite, enragée d'un orgueil de naine et d'une allégresse de farfadet, mais celui d'une amie qui se donne ! Je me souviens, moi, de ma soudaine gravité, et de cette suavité accablante qui me couchait toute sur une de vos mains tendues !... C'en était fait : je vous aimais. Je savourais l'irrémédiable mélancolie de chérir qui vous aime, et, par avance, l'amertume des séparations nécessaires, la crainte affreuse de perdre ce que l'on a douté de posséder jamais...

« Usez de moi, à présent, comme j'use de vous. Vous ne pouvez me demander trop. Mon cœur, gros comme un cœur de rossignol, bat et se consume d'aimer. J'ai gardé, pour vous plaire, ma gaîté d'insecte puissant et le goût

Digitized by Google

d'une tyrannie bénévole. Je fais parfois pipi sur le tapis, par désœuvrement. Je cours encore sur le bord des tables, pour vous entendre crier : « Ah ! » tandis que vous tendez tous les mains vers moi; je feins de m'élancer dans la pièce d'eau, pour vous voir pâlir un peu; mais c'est pour vous reconquérir, après, d'un regard où rayonne mon âme de lutin tendre, léger comme une flamme, trop petit pour tomber, trop petit pour mourir... »

Digitized by Google

LA MÈRE CHATTE

Un, deux, trois, quatre... Non, je me trompe. Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Non, cinq. Où est le sixième ? Un, deux, trois... Dieu, que c'est fatigant ! A présent, ils ne sont plus que quatre. J'en deviendrai folle. Petits ! petits ! Mes fils, mes filles, où êtes-vous ?

« Quel est celui qui se lamente entre le mur et la caisse de géraniums ? Je ne dis pas cela parce que c'est mon fils, mais il crie bien. Et pour le seul plaisir de crier, car il peut parfaitement se dégager à reculons. Les autres ?... Un, deux, trois... Je tombe de sommeil. Eux, ils ont tété et dormi, les voilà plus vifs qu'une portée de rats. Je m'enroue à répéter le roucoulement qui les rassemble, ils ne m'obéissent pas. A force de les chercher, je ne les vois plus, ou bien mon souci les multiplie. Hier n'en ai-je pas compté, effarée, jusqu'à neuf ? Ce jardin est leur perdition.

« Attention, vous, là-bas ! On ne passe pas, on ne passe *jamais* sous la grille du chenil : combien de fois faudra-t-il le redire ? Quand comprendrez-vous, enfant de la gouttière, bâtard sans instinct, ce que vaut cette chienne ? Elle vous

Digitized by Google

guette derrière ses barreaux et vous goberait comme un mulot, quitte à s'écrier ensuite : « Oh ! c'était un petit chat ? Quel dommage ! Je me suis trompée ! » Elle a des yeux doux, de velours orange, et souvenez-vous de ne vous fier jamais à son sauvage sourire !... Par contre, je vous accorde d'aller, tous, essayer vos griffes enfantines, encore flexibles et transparentes, sur le flanc coriace et le museau de la bouledogue. En dépit de sa laideur — j'ai honte pour elle quand je la regarde ! — elle ne ferait pas de mal à une mouche : c'est à la lettre, car les mouches se jouent de sa gueule en caverne, toujours béante, piège inoffensif dont le ressort, chaque fois, happe le vide. Celle-là, roulez sous ses pattes, sous son ventre, cardez-la comme un tapis, profitez de sa chaleur nauséabonde : elle est votre servante monstrueuse, la laide négresse de mes enfants princiers.

« Petits, petits !... Un, deux, trois... Sincèrement, je voudrais être de deux mois plus vieille ou de trois semaines plus jeune. Il y a vingt jours, je les avais tous les six dans la corbeille, aveugles et pelucheux; ils ne savaient que ramper et, suspendus à mes mamelles, onduler d'aise comme des sangsues. Une fièvre légère égayait mon épuisement, j'étais une douce machine stupide et ronronnante qui allaitait, léchait, mangeait et buvait avec un zèle borné. Comme c'était facile ! Maintenant, ils sont terribles, et quand il faudrait sévir, ma sévérité désarme rien qu'à les voir. Il n'y a rien au monde qui leur ressemble. Si petits, et déjà pourvus des signes éclatants qui proclament la pureté d'une lignée sans mésalliance ! Si jeunes, et portant en cierge leur queue massive, charnue à la base comme une queue de petit mouton ! Azurés, bas sur pattes, le rein court, gais debout et mélancoliques assis, à l'image de leur glorieux père. Dans deux semaines, leurs prunelles d'un bleu provisoire vont se troubler de paillettes d'or, d'aiguilles micacées d'un vert

Digitized by Google

précieux. Ils cesseront d'être pareils, l'œil grossier des hommes discernera les crânes larges des jeunes matous, les nuques minces des chattes et leurs joues effilées; une susceptibilité hargneuse armera contre moi, et moi contre elles, ces petites femelles ingénues... Quant à leur pelage, je n'en dirai rien, pour ne me point louer moi-même. Sur leur tête, dans ce duvet bleu d'orage, quatre raies plus foncées, capricieuses comme les ondes qui moirent un profond velours, s'irisent ou fondent selon la lumière...

« Où sont-ils ? Où sont-ils ? Un, deux... Deux seulement ! Et les quatre autres ? Répondez, vous deux, sottement occupés l'un à manger une ficelle, l'autre à chercher l'entrée de cette caisse qui n'a pas de porte ! Oui, vous n'avez rien vu, rien entendu, laids petits chats-huants que vous êtes, avec vos yeux ronds !

« ... Ni dans la cuisine, ni dans le bûcher ! Dans la cave ? Je cours, je descends, je flaire... rien... Je remonte, le jardin m'éblouit... Où sont les deux que je gourmandais tout à l'heure ? Perdus aussi ? Mes enfants, mes enfants ! Au secours, ô Deux-Pattes, accourez, j'ai perdu tous mes enfants ! Ils jouaient, là, tenez, dans la jungle de fusains : je ne les ai pas quittés, tout au plus ai-je cédé, une minute, au plaisir de chanter leur naissante gloire, sur ce mode amoureux, enflé d'images, où ressuscitent mes origines persanes... Rendez-les-moi, ô Deux-Pattes puissants, dispensateurs du lait sucré et des queues de sardines ! Cherchez avec moi, ne riez pas de ma misère, ne me dites pas qu'entre un jour et le jour qui vient je perds et retrouve cent fois mon sextuple trésor ! Je redoute, je prévois un malheur pire que la mort, et vous n'ignorez pas que mon instinct de mère et de chatte me fait deux fois infaillible...

« Tiens !... D'où sort-il, celui-ci ?... C'est, ma foi, mon lourdaud de premier-né, tout rond, suivi de son frère sans

Digitized by Google

malice. Et d'où vient celle-ci, petite femelle impudente, prête à me braver et qui jure, déjà, en râlant de la gorge ? Un, deux, trois... Trois, quatre, cinq... Viens, mon sixième, délicat et plus faible que les autres, plus tendre aussi, et plus léché, toi pour qui je garde l'une de mes lourdes mamelles d'en bas, inépuisable, dans le doux nid duveté de poil bleu que te creusent mes pattes de derrière... Quatre, cinq, six... Assez, assez ! Je n'en veux pas davantage ! Venez tous dans ma corbeille, à l'ombre fine de l'acacia. Dormons, ou prenez mon lait, en échange d'une heure de répit — je n'ai pas dit de repos, car mon sommeil prolonge ma vigilance éperdue, et c'est en rêve que je vous cherche et vous compte : un, deux, trois, quatre... »

Digitized by Google

LE TENTATEUR

Un crépuscule d'hiver. Le feu s'éteint. Le chat est assis et rêve. Grand silence.

ELLE. — Chat ! Que regardes-tu dans ce coin ?

LE CHAT. — Rien. Le noir.

ELLE. — Tu t'ennuies ?

LE CHAT. — Non.

ELLE. — Moi, je m'ennuie...

LE CHAT. — Fais comme moi : regarde dans le noir.

ELLE. — Oh ! non... Veux-tu la balle de laine ?

LE CHAT. — Ce n'est pas l'heure. Je joue à autre chose. Fais comme moi : joue. Ouvre tes yeux très grands, ne cligne pas, et regarde.

ELLE. — Mais regarder quoi ?

LE CHAT. — Regarde ! Ne cherche pas, n'appelle rien : tout va venir devant toi... Que vois-tu ?

ELLE. — Presque rien... Un vase gris — je sais qu'il est là — et des roses couleur de brume, devant la fenêtre... Le col élancé d'une lampe... Un rideau de soie qui semble retenu et drapé par une main invisible.

Digitized by Google

LE CHAT. — Invisible ?

ELLE. — Oui... Je veux dire qu'il n'y a pas de main.

LE CHAT. — Pas de main ? Je la vois.

ELLE. — Ne me fais pas peur !

LE CHAT. — Ce n'est pas pour t'effrayer, c'est pour t'apprendre le jeu. Vois la main qui soulève le rideau !

ELLE. — Non...

LE CHAT. — Une longue main, presque cachée par les plis du rideau, mais j'entends le grincement léger des ongles contre la soie... Tu entends ?

ELLE. — Non...

LE CHAT. — Tu vas entendre. Écoute très fort ! que tes oreilles remuent sous tes cheveux ! Tu entends ?

ELLE. — J'entends... Mais c'est le bruissement de mes cheveux contre mes oreilles.

LE CHAT. — Tu ne sais pas encore le jeu. Cela va venir... Ah ! le rideau a remué ! Tu as vu ?

ELLE. — Je ne sais pas... Je ne suis pas sûre...

LE CHAT. — Si ! La main vient de relever un peu le rideau de soie. La fenêtre est plus grande à présent, et bleue comme la neige sous la lune...

ELLE. — La neige... sous la lune...

LE CHAT. — C'est la neige sous la lune... Tu vois, maintenant, la main sur le rideau ?

ELLE. — Oui...

LE CHAT. — Et quoi encore ?

ELLE. — Je vois aussi le col élancé de la lampe...

LE CHAT. — Chut !... de la bête serpentine, dressée contre la baie pleine d'eau transparente...

ELLE, *faiblement*. — Mais c'était de la neige...

LE CHAT, *impérieux*. — C'est de l'eau transparente et bleue, à présent ! Joue le jeu, ou je te laisse !

ELLE. — Ne me laisse pas !...

Digitized by Google

LE CHAT. — Joue le jeu, alors ! Le col élancé de la bête serpentine, tu le vois qui se penche, se penche, et rampe vers...

ELLE, *docilement*. — ... Vers le vase gris où trempent les roses... Mais où sont-elles ?

LE CHAT. — Suis la bête ! Tu peux la suivre ?

ELLE. — Oui... attends... Elle rampe, elle est noire, mais, à chaque vague d'écailles de son dos, s'allume un point de lumière mouillée... Viens ! Les roses sont là. Tu les entends s'effeuiller ? Le glissement des pétales est si doux contre les tiges... Dans l'obscurité, on dirait qu'une main douce descend le long d'une jambe lisse...

LE CHAT. — Tu joues mal. Ce n'est pas la rose qui s'effeuille, c'est le glissement soyeux d'une main douce, contre une jambe lisse.

ELLE, *en sursaut*. — Non ! je ne veux pas ! Ou j'allume la lampe !

LE CHAT, *très doux*. — Ne te fâche pas ! je me trompais. Ce sont des roses... Tout un jardin de roses...

ELLE. — Oui, mais si pâle ! Couleur de cendre, et laiteux... Es-tu sûr qu'il soit désert ?

LE CHAT. — Désert. Mais, au tournant de chaque allée, serpente le beau col de la bête vipérine.

ELLE. — Que me parles-tu de la bête onduleuse ? C'est un ruisseau. Si mince, tu vois ? comme un bracelet. Et murmurant, à donner soif ! Puis-je boire ?

LE CHAT. — Ne bois pas ! C'est un serpent !

ELLE. — A mon bras alors ! ou à mon cou... Ah ! qu'il est doux ! On dirait...

LE CHAT. — ... la caresse d'une main lisse, au long d'une chair tiède qui tressaille...

ELLE, *suppliante*. — Non, non ! rends-moi la lumière ! J'ai peur !

Digitized by Google

LE CHAT, *très doux*. — Comme tu es faible ! la nuit rassurante nous garde. Voile-toi de tes cheveux, si tu veux. Mais personne ne verra combien, égarée, tu sembles chérir ta crainte. Il n'y a personne dans les jardins où je te mène. Des allées où les pas ne marquent point, des fleurs sans visage, et pas d'autre miroir que ce vivier bleuâtre, là-bas...

ELLE. — Mais c'était la fenêtre bleue ?

LE CHAT. — ... Que ce vivier bleuâtre, où les queues des poissons égratignent le reflet de la lune... Remue, du bout de ton pied nu, cette eau lourde où dort, fraternel, le serpent qui glissa de ton bras... Descends une marche... encore une marche... Tu veux te baigner ?

ELLE. — Que l'eau est douce !... Elle étreint mes chevilles comme deux bracelets tièdes, et monte à mes genoux...

LE CHAT. — ... Comme deux mains soyeuses, dont la caresse tourne sur une chair lisse...

ELLE. — Hélas !...

LE CHAT. — Ne te défends pas. Couche-toi, parmi les moires de l'eau et les anneaux du serpent. Je t'abandonne ici. Je vais à mes jardins, où tu ne me suivras pas, toi que le crépuscule, le rêve et le sommeil rejettent, implacablement, au même voluptueux souvenir. Mais hésite, une autre fois, à troubler le songe éveillé d'un Chat assis, à la nuit tombante, auprès d'un rideau de soie, entre une lampe au col élancé et le vase où se fanent des roses...

Digitized by Google

LA CHIENNE BULL

En quoi est-elle ? en bronze, en vieux bois de Chine, noir, dur et huilé ? Ou en grès flammé, sombre, cuit très longtemps ? Dans la pleine lumière, on distingue sur ses flancs des « bringes » allongées, un peu rousses, comme des léchures de feu...

Elle est chaude quand on la touche, et plus dure qu'un meuble. Ses cuisses courtes sont toutes cordées de muscles, ni plus ni moins qu'à un lutteur japonais.

Pour la figure, chacun en prend ce qu'il veut, et libre à vous d'y retrouver, comme moi, la gueule en tire-lire d'un crapaud, un front bossu de dauphin au-dessus de deux trous d'évent pour chasser l'eau, — et ces yeux de cochon, futés, bridés, et ce sourire d'enfant nègre ! Deux grandes oreilles de chauve-souris coiffent le monstre, aptes à s'ouvrir, se fermer, se plier en coquilles, s'orienter en avant, en arrière...

C'est Poucette qu'on la nomme, parce qu'elle est très petite. « Petite, mais costaude », elle porte avec orgueil la même devise que Bubu de Montparnasse.

Quand elle marche, elle a l'air de nager, tant elle meut

Digitized by Google

délicatement ses courts et légers petits pieds d'éléphant. Mais quand elle nage, elle a l'air de se noyer, verticale et les pattes battant l'eau comme des palettes de moulin, avalant la vague par le nez, par la gueule, par les yeux et les oreilles. Chaque fois, on se demande : « En réchappera-t-elle ? » et son bain volontaire ressemble à un suicide.

Goinfre, elle attrape au vol tout ce qui tombe. Elle avale — plouc ! — les gros morceaux, mais mâche longuement les petits, et boit cinquante fois le jour, en pensant à autre chose; elle boit par désœuvrement, pour tuer le temps et l'ennui, comme un terrassier se saoule quand il n'a pas d'ouvrage.

L'oisiveté la ronge. Car elle se refuse à dormir pendant que nous veillons. Si je lis, si j'écris, si je flâne au soleil à demi assoupie, Poucette s'astreint à imiter mon silence, mon immobilité. Mais je sens, j'entends tous ses muscles trembler d'impatience et elle ne ferme les yeux que pour cacher le feu guetteur de son regard. Je ne me tiens pas de lui crier, agacée :

— Dors ! ou prends un livre ! ou brode au point de croix !

Mais rien ne l'intéresse — que moi. Elle me regarde vivre, elle m'écoute penser, elle me juge, elle me gêne.

Il lui arrive de jouer avec un chien, de l'affoler par une rapidité, une brutalité qui lui assurent presque toujours la victoire, mais c'est pour revenir vers moi et me dire :

— Hein ? tu as vu comme je l'ai arrangé, ce... chien !

Elle chasse le moineau, le canard sauvage, le crabe, le lapin et la courtilière; mais c'est pour parader devant moi, trempée d'eau, engluée de vase, et se pavaner orgueilleusement, un crabe tourteau pendu à sa lèvre, sans crier, avec le sourire !

Que craint-elle ? Ni moi, ni vous, ni le feu du ciel, ni la cravache, ni le fouet. Elle est toute orgueil, bravoure aveugle,

Digitized by Google

jalousie, amour caché. Elle m'interroge avidement, quand je rentre :

— D'où te vient cette odeur que je ne connais pas ? Tu es seule, bien seule ? Tu ne ramènes pas une bête nouvelle, qui s'installera dans notre maison ? Avec toi, sait-on jamais ?... Surtout tu ne rapportes pas un chien, un petit chien caché dans ton manchon, dans ce paquet, dans ce sac ? un petit chien qui vivrait sur tes genoux et que tu embrasserais ? Gare ! regarde mes dents !...

Je marmotte tout bas les mots de « crampon » et de « sale caractère ». Et puis je hausse les épaules et je caresse la dure tête ronde, toute chaude, qui se glisse sous ma main, et je la plains, et je la console. Je la console de m'aimer, et d'avoir, en m'aimant, perdu le repos...

Digitized by Google

OCTOBRE

Sur le balcon de bois, parmi la glycine défaite et les fleurs aplaties d'une sauge rouge, emportées par la bourrasque de cette nuit, ils gisaient, ce matin, comme les pétales d'un pavot effeuillé, les deux papillons verts et roses. Ils vivaient encore un peu quand je les touchai, un petit spasme repliait leurs pattes fragiles contre la fourrure précieuse de leur thorax. L'un mourut très vite, l'autre prolongea quelques minutes la vibration de ses antennes plumeuses, son tremblotement de fleur électrisée...

Je les laisse là, sur le balcon de planches. Dès que je tournerai le dos, les passereaux viendront, et je ne trouverai plus que huit ailes prestement tranchées... Ils ont dû lutter contre le soudain automne, les frileux bombyx peints de croissants rosés; combien de fois ont-ils cherché, collés à la cheminée tiède qui grimpe le long de ma maison, un abri contre l'aube funeste d'octobre ?

Du haut du balcon, je vois rétrécir, chaque jour, tous les jardins de ce coin de Passy paisible et menacé. Le mien perd son toit de feuilles, et que reste-t-il du triple arceau de rosiers ?

Digitized by Google

Un fer rouillé, maigrement noué de tiges nues... Et ce que je nommais le « parc du voisin », où l'on entendait rire et courir des enfants invisibles, n'était-ce que cet enclos carré, ce massif d'arbres borné de murs hauts et tristes ?

La vie aimable et provinciale qui s'épanouit ici l'été, abandonne les jardins et se resserre, comme intimidée, derrière les fenêtres closes. En dépit du soleil revenu, il n'y aura plus, renversées au dossier des fauteuils de paille, les jeunes filles dont je devinais, entre les branches, les corsages clairs et les cheveux brillants.

Je les écoutais vivre, toutes proches, derrière un rideau de feuilles. J'entendais tinter, sur une table de fer, les ciseaux à broder, et le dé rouler sur le sable, et les pages froissées du magazine... Un bruit gai de cuillers et de tasses me disait qu'il était cinq heures, et je bâillais d'appétit... Il ne reste, autour de moi, que la desserte d'un long été : un hamac vide oscille au vent, la grenouille d'un jeu de tonneau happe la pluie. Sous les arbres dépenaillés tournent des allées sans mystère, et les murs dévêtus révèlent les limites de nos paradis chichement mesurés.

J'ai peur de savoir, à présent, que la jeune fille en rose, la svelte jardinière qui taillait les rosiers de l'autre côté de la charmille, est laide... Je voudrais douter, jusqu'aux verdures prochaines, si le couple uni, dont j'entendais la promenade lente, deux fois le jour, est jeune ou vieux...

Les trois enfants qui chantent sur les marches d'un perron, chez la dame en deuil, se taisent brusquement si je les regarde. Je les gêne. Ils n'ignoraient pourtant pas, cet été, que j'étais ici; mais je ne savais pas lequel criait « Merci » quand je rejetais, à travers la haie d'acacias taillés, une balle égarée... Je les gêne, à présent, et ils m'embarrassent. Je ne vais plus oser, couverte d'un kimono et les cheveux encore humides, traverser le jardin...

Digitized by Google

La maison, le feu, la lampe, — un bouquet de dahlias couleur de sang noir — les livres, — les coussins, — les courts après-midi, le soir vite venu qui bleuit la baie vitrée, — allons ! il faut s'enfermer. Déjà, sur la crête des murs, sur l'ardoise encore tiède des toits, paraissent, queue en panache, oreilles circonspectes, la patte précautionneuse et l'œil arrogant, les nouveaux maîtres de nos jardins, les chats.

Un long matou noir garde à toute heure le toit du chenil vide, et la nuit douce, bleue d'un brouillard immobile qui sent la fumée de bois vert et le potager, se peuple de petits fantômes veloutés. Des griffes cardent l'écorce, une voix féline, basse, rauque, commence une plainte saisissante et ne l'achève pas...

Le chat persan, jeté comme une écharpe de marabout sur le bord de ma fenêtre, s'étire et chante, en l'honneur de sa femelle qui somnole en bas, devant la cuisine. Il chante à la cantonade, à mi-voix, et semble s'éveiller d'un sommeil de six mois. Il hume le vent à petits coups de nez, la tête en arrière, et le jour n'est pas loin où ma maison va perdre sa parure, ses deux hôtes fidèles et magnifiques, mes angoras argentés comme la feuille de la sauge velue et du tremble gris, comme la toile d'araignée sous la rosée, comme la fleur naissante du saule...

Déjà ils refusent de manger à la même assiette. En attendant le périodique, l'inévitable délire, ils paradent l'un pour l'autre, pour le seul plaisir de se rendre l'un à l'autre méconnaissables.

Le mâle dissimule sa force, marche les reins bas, la frange floconneuse de ses flancs balaie la terre. La chatte feint de l'oublier et ne lui accorde plus, au jardin, la faveur d'un regard. Dans la maison, elle devient protocolaire, intolérante, grimace haineusement s'il hésite à lui céder le pas sur l'escalier. S'il s'installe sur le coussin qu'elle convoite, elle

Digitized by Google

éclate comme une châtaigne jetée au feu et le griffe au visage, en vraie petite femelle lâche, visant les yeux et le tendre velours du nez.

Le mâle subit les dures règles du jeu et purge sa peine, dont le temps est secrètement fixé. Écorché, humilié, il attend. Il faut quelques jours encore, il faut que le soleil descende un peu vers l'horizon, que l'acacia se décide à jeter, pièce à pièce, l'or voltigeant de ses monnaies ovales, — il faut quelques nuits sèches, une bise d'est qui effraie les dernières feuilles digitées des marronniers...

Sous une froide faucille de lune, ils partiront tous deux, non plus couple fraternel, compagnons de sommeil et de jeu, mais ennemis passionnés que l'amour déguise... Lui, chargé de ruse neuve, de coquetterie sanguinaire; elle, menteuse, pleine de cris tragiques, prête à la fuite autant qu'aux sournoises représailles... Il suffira qu'une heure, mystérieusement marquée, sonne, pour qu'ils puissent, amants anciens, amis lassés, goûter l'ivresse d'être, l'un pour l'autre, l'Inconnu et l'Inconnue...

Digitized by Google

LE NATURALISTE ET LA CHATTE

« Celui-là... oh ! celui-là, oui, le grand fauve et brun, glacé de bleu... Combien coûte-t-il ? Je voudrais l'acheter. »

— Vous pouvez... vous pouvez.

C'est à peine un consentement. Le marchand naturaliste ne m'encourage pas. Au contraire. Il hoche sa tête grise et ses yeux, d'un bleu jeune, se détournent, d'un air de dire : « Ça ne me regarde pas. L'ère des prodigalités est ouverte, je m'en lave les mains... »

— Il est si beau ! Dites, Monsieur, il est cher ?

L'honnête figure s'assombrit, la réponse vient lentement :

— Oui... C'est un papillon qui est cher... qui est cher.

— Mais combien ?

— Il est cher... il faudrait que je vous le fasse payer... heu... oui, je le dirai ! Heu... cinq francs cinquante.

Cinq francs cinquante... Pour cinq francs cinquante, j'aurai ce papillon, cette fleur épanouie, ces quatre pétales de velours où fuit et tremble une lueur qui s'évanouit si on la veut fixer, et se rallume inattendue au coin d'une aile... Que peut-on acheter d'aussi beau pour cinq francs cinquante ?...

Digitized by Google

Le naturaliste ne s'occupe plus de moi. Il a repris sa place au flanc de la longue table et se penche sur une besogne précise, chirurgicale, qui met en jeu des pinces menues, des cotons aseptisés, des épingles à pleines jattes, des pinceaux effilés. Une catastrophe aérienne semble avoir précipité autour de lui, en débris précieux, les ailes arrachées, les élytres fendus, les pattes en cheveux pliés. Tout cela, qui volait de l'autre côté de la terre, gît maintenant en haut d'une noire maison de la rive gauche, chez un homme lent et doux qui dédaigne Paris et l'ignore. L'odeur, un peu funèbre, de camphre et de chlore, s'accorde au silence qui règne ici. Des dépouilles de skungs et de loutre fleurent le bois brûlé, le musc et l'huile de poisson. Une branche d'arbre, fixée au mur, supporte l'élan d'un petit polatouche empaillé. Le même geste tout-puissant, on dirait, vient de suspendre à jamais, dans la posture de leur activité, l'existence de mille créatures nées pour le saut, la course, le vol.

Une lettre est là sur la table, bleuâtre et frangée comme une aile défaite; elle vient aussi de l'autre côté de la terre, elle a cheminé pendant quarante jours : « La saison est finie, écrit un chasseur de lépidoptères, et voyez ce que j'en rapporterai : soixante papillons en tout, et songez qu'il s'écoulera peut-être plusieurs décades avant qu'un exemplaire de cette espèce parvienne en France... »

Les soleils meurtriers, la fièvre, le marais qui plaît aux fleurs lourdes, aux papillons ivres et aux insectes de métal, la savane chaude où le serpent faufile l'herbe, rien n'a donc épouvanté l'homme lancé à la poursuite d'un papillon, d'un scarabée pareil à un biscaïen de nickel ou à une goutte d'or fondu...

Secs et légers, entre deux papiers minces, ventres vidés et ridés, ils passent les mers et viennent dormir chez mon ami le naturaliste. Un lit de sable mouillé, un papier buvard

Digitized by Google

humide leur rendent, en quelques jours, assez de souplesse pour que la main du préparateur pare et ordonne leurs cadavres contractés. Les papillons retrouvent leur coiffure d'antennes sataniques, leur corselet de danseuses, et cet air impatient, soulevé d'attente, qu'on voit aux papillons morts et grands ouverts...

Un scarabée, aussi gros qu'une alouette, étale sur la planche de bois tendre son abdomen défoncé, qu'on bourre de coton comme une poupée de deux sous; je sens de loin son odeur de hanneton corrompu... Plus loin, un « Morpho Sulkowsky » purge dans la benzine sa nacre splendide, mais malade, qui « tourne au gras »... Un papillon feuille morte, plus « feuille » encore d'être trépassé, imite sur ses ailes closes les nervures et les taches moisies d'une feuille d'automne. Le « Memnon » que je viens d'acheter me regarde de ses faux yeux de hibou, peints sur l'envers de ses ailes. Silence...

— Rrrrrr...

Une bête tiède, bien vivante celle-là, frôle ma jupe et saute sur la table, d'un bond muet et si précis, qu'il n'a pas dérangé les attelles de papier sur le gros scarabée, ni éparpillé un monceau scintillant de cantharides...

— Ah ! la voilà ! Elle est éveillée !

Elle... l'accent de ce mot, dans la bouche du naturaliste, raconte assez qu'*Elle* est la démone révérée de ce logis. C'est une chatte du Siam, petite et parfaite, couleur de tourterelle sauf le masque, les mitaines et les oreilles, qui sont d'un poil ras presque noir.

Elle vint en France, il y a deux ans, sur le bateau qui apportait les papillons rares, les coléoptères sans prix, et deux années ne l'ont pas encore apprivoisée, au sens avilissant que nous donnons à ce mot.

La longue table est son empire, mais moins que le cœur de son maître, son maître déférent qui dit *Elle* avec crainte

Digitized by Google

et conte, à mi-voix, les caprices de cette princesse siamoise :

— *Elle* a encore mangé une serviette, Madame. C'est la faute d'un client qui est venu aujourd'hui. Il ne la connaissait pas, il a voulu lui faire « guiliguili » sous le cou, comme ça. *Elle* l'a mordu, et j'ai été forcé de la corriger. Alors *Elle* s'est retirée dans le cabinet de toilette et *Elle* a mangé, de colère, la moitié d'une serviette.

Elle l'écoute, avec un demi-sourire au fond des yeux impénétrables, bleus comme la flamme qui court sur le velours brun du « Memnon ». Puis elle s'en va, comme par défi, s'étendre et lécher son ventre ombré entre une planchette-étaloir piquée de papillons fragiles et des boîtes vitrées. Le naturaliste la regarde faire avec orgueil.

— *Elle* ne m'a pas cassé un papillon en deux ans, me confie-t-il. Elle ne vole pas, elle ne ment jamais. Mais elle ne veut pas de collier et elle ne tolère pas qu'on la caresse.

J'étends la main, tentée... Le pelage de la chatte se moire immédiatement, et les yeux pâles, où brûle la candeur terrible du fauve insoumis, m'avertissent... J'insiste : le sang rougit le beau regard pur, une sorte d'ivresse le trouble, et la griffe blanche et la dent marquent ensemble ma main hardie... La petite déesse trop vivante de cette nécropole exotique se tient devant nous, droite sur un tapis profond en peau de loutre, et accepte le duel ou le châtiment...

— Qu'elle est jolie ! et qu'elle est brave !...

— Chut ! ne riez pas, ne riez pas d'*Elle !* chuchote son esclave.

— Pourquoi ?

— Parce que... *Elle* sait très bien ce que c'est que la moquerie, figurez-vous. Et alors, quand vous serez partie... quand nous serons tout seuls, *Elle* et moi... *Elle* va me battre.

Digitized by Google

JARDIN ZOOLOGIQUE

(Anvers.)

La condition des bêtes sauvages encagées, si l'on s'y arrête, est un tourment pour l'esprit. On peut pourtant, au jardin zoologique d'Anvers, oublier parfois de se dire : « Comme elles sont captives ! » pour s'écrier : « Qu'elles sont belles ! » Il y a là un couple de tigres dont la fraîche robe brille comme sous la rosée de la jungle, rouge, blanc de neige, peinte d'un noir profond et sans bavures. Une lame raide de poils élargit leurs joues musclées, et pas un brin ne manque à la rude aigrette des moustaches et des sourcils.

Ni tristes, ni résignés, ni irrités, ils subissent une perpétuelle insulte : le regard de l'homme; mais leur vengeance est d'oublier l'homme. En deux heures de temps, leur regard, à eux, n'est descendu que sur une seule tête : celle du gardien qui les nourrit. Pour l'homme, ils n'ont qu'un visage sans pensée, un œil froid et mi-fermé. La fureur magnifique qui l'allume va droit, par-dessus nous, au puma qui miaule, en face; l'un des deux tigres, le mâle gigantesque, jaillit du sol et se colle, vertical, à la grille qu'il embrasse; un cri bref, enflammé, traverse la salle... Puis la bête se souvient de

Digitized by Google

la grille et de l'homme, s'éteint brusquement, retombe et se couche.

Le mâle est un peu amoureux de sa femelle, mais les temps ne sont pas venus; elle le laisse à peine, amicale et froide, lécher ses rondes oreilles et son échine sensible. D'un tressaillement, d'un froncement de sourcils, humain et distingué, elle interrompt la caresse et elle gronde très bas, très bas, comme un orage lointain. Le mâle s'écarte, simule une déférence exagérée, baisse son front rayé et se met à attendre que le signe — un singulier sourire de tigresse, austère, assez méprisant — autorise son approche fraternelle...

Un peu plus tard, les reins longs des deux bêtes s'étirent, les larges pattes se mêlent, par jeu innocent de jeunes chats, et l'on oublierait la prison, la misère de ces êtres puissants et condamnés, s'il n'y avait pas, à chaque instant, — et pire que leur va-et-vient maladif d'une paroi à l'autre — cette habitude désolée de lever la tête vers le ciel, cet appel à la lumière, au vent libre, cette prière de la bête qui croit, jusqu'à la mort, à la délivrance...

La panthère noire, plus petite, agitée, consent à nous apercevoir et à nous maudire. Si je lui dis « Khh ! » elle répond : « Khh ! » et gifle injustement son époux; elle bondit et jure soudain, parce qu'elle a regardé la cage des pumas, et renâcle contre son gardien, qu'elle accuse de retarder l'heure du repas, — elle est toute fiévreuse, affamée de ce qui lui manque, et l'on fait ce rêve simple d'ouvrir, un soir, la porte de sa cage, et de lui dire : « Là... là..., pauvre démone, voici une nuit claire pour vous, et de l'herbe humide où gambader terriblement, et un mouton tué, que les hommes devaient manger demain, et quelques sottes poules, pauvre démone, pour que vous sachiez enfin ce que c'est que la douceur, le ronron repu, la quiétude... »

La quiétude... C'est le bien de ceux qui ont à jamais choisi

Digitized by Google

une part de leur destin, et rejeté l'autre. Aucune créature, ici, ne semble avoir abdiqué, malgré la viande quotidienne, l'eau pure, la sciure et le sable des cages bien lavées... Une lionne pourtant, renversée, offre ses pattes molles et ses yeux sans secrets au gardien qui flatte sa gorge blonde...

Trois léopards, nés au jardin, vêtus d'un velours à mille taches, et gais, roulent un ballon de football, et une petite léoparde bébé vient, confiante, au claquement des doigts... Ceux-là n'ont pas de souvenirs inguérissables. Mais quel recours y a-t-il pour la peine du petit renard bleu, sans cesse pleurant et gémissant, ou du blaireau argenté, ou pour la mélancolie de la tendre hyène tachetée, qui mendie les caresses ?

A cinq heures, un chariot de viande rouge roule contre les cages, et la voix des fauves couvre tous les bruits. L'odeur du sang leur remémore des jeux de guerre et des danses sacrées; l'un des trois léopards secoue sa côte de bœuf comme une pantoufle, et la panthère noire « corrige » son faux filet comme si ce fût une progéniture ingrate. Mais la tigresse se plaint de n'avoir pas faim, et dit « meuh », tout bas, à petite gueule ennuyée. Et le lion à la lourde chevelure noire, couché sur sa proie, carde délicatement la chair crue, sans la mordre, à lents coups de sa langue râpeuse...

Il n'y a plus, dans la vaste salle, que le son — craquement d'os, dents qui mâchent, clappements de langues et de babines, — d'un énorme repas. Tout à l'heure, ce sera la nuit, le prompt sommeil des bêtes, frémissant de songes, et puis le réveil, — le réveil dans la cage. Le lendemain, ce sera encore le réveil dans la cage. Et celles-ci sont les plus heureuses des bêtes prisonnières. Bon souper, bon gîte, mais... la cage. L'homme aussi ? D'accord. Je veux bien m'apitoyer aussi sur l'homme. Mais l'homme est une petite bête que le désert de la liberté éblouit et tue. Et puis, l'homme c'est

Digitized by Google

mon semblable, mon égal, tandis que ceux-ci... Je ne puis pas ne pas me demander : « N'y avait-il rien d'autre à en faire que de les tenir captives, cette force, cette beauté, l'intelligence qui brûle dans ces yeux calmes ? L'inimitié du fauve n'est-elle pas non seulement une invention, mais une œuvre de l'homme ? Le petit homme, rusé mais fantasque, mais d'instinct peu sûr, a contracté amitié, — amitié intéressée — avec le buffle et le bœuf épais, l'éléphant, avec le chien sauvage, le loup et même le porc dévorateur... Mieux encore : le serval au crâne plat et l'oiseau de proie chassent, rabattent pour le compte de l'homme ! Je fais ce rêve, encore que j'aie tenu en face de moi, dans une chambre, une petite once tachetée qui mordait la cravache sans colère, simplement pour me dire : « Pourquoi plierais-je, et non toi ? » — je fais ce rêve : être le premier sauvage subtil qui trouverait, brisant la cage et la chaîne, l'autre moyen, le vrai moyen de traiter avec ces beaux princes sanguinaires... »

Digitized by Google

RICOTTE

« Un rat ! un rat ! » se sont écriées les chattes, en bondissant dans l'air, hérissées, comme de rapides et terribles oiseaux.

Mais ce n'était pas un rat. Ce n'était qu'un écureuil femelle du Brésil, une petite écureuille qui leur montra tout de suite ses griffes tranchantes, et deux incisives à couper le verre.

— Évidemment, dit la mère Chatte, ce n'est pas un rat... Je demande à réfléchir.

— Je demande aussi à réfléchir, répéta docilement la fille Chatte, toute pareille à sa mère, et qui n'a pas inventé le piège à souris.

Pendant ce temps-là, l'écureuille buvait le lait de la bienvenue, en tenant le bord de la tasse à deux mains. Puis elle s'essuya le museau sur le velours du fauteuil, se peigna des dix doigts comme un poète romantique, se gratta l'oreille, disposa sur son dos sa queue en point d'interrogation, et s'ouvrit des noisettes.

La chienne vint à son tour, dégoûtée, flairer la nouvelle bête, mais l'écureuille jeta sur elle une toux de méconten-

Digitized by Google

tement, des « heu ! heu ! » de professeur difficile, et la chienne, faute d'avoir mûri un plan de conduite, s'en alla. La nouvelle bête resta seule devant nous, et commença de se conduire suivant le code de la véritable bête sauvage, qui, mise en contact soudain avec le Deux-Pattes bienveillant, lui manifeste à peu près ceci : « Tu n'es pas mon ennemi ? Alors tu es mon ami. Prends, en une fois, ma confiance, qui ne saurait progresser. » Aussi bondit-elle sur mon épaule et me donna-t-elle à garder, bien enfoncée entre ma nuque et le col de ma blouse, sa plus grosse noisette recouverte d'une mèche de mes cheveux cardés.

Le lendemain, je coupai la chaîne qui la retenait. Une chaîne, las ! à cet esprit follet, à cette flammèche volante ! Une chaîne, à cette exilée, venue sur la mer dans une cage, et qui m'adoptait comme une patrie ! Elle sentit, n'osant y croire, la rupture du lien, et demeura un instant assise en kangourou, palpitante, ses deux mains antérieures serrées contre sa poitrine, comme sous un excès d'émotion. Puis elle risqua un petit bond incrédule, presque gauche... Un autre bond plus long, qui la déposa, légère comme une graine de chardon, sur le bord de la fenêtre ouverte... Mais elle fit un troisième bond, plus assuré que les deux premiers, et celui-là la ramena sur mon épaule. Elle y vola, traçant dans l'air l'arc mystérieux, le pont idéal qui franchit l'abîme, de l'âme des bêtes à la nôtre.

Elle est là, devant moi. La minute d'avant, elle était ailleurs, et la minute d'après, où sera-t-elle ? Il y a si peu de jours que je la connais, que je ne me souviens pas bien, chaque matin, de sa forme ni de ses couleurs, et qu'elle m'étonne à chaque réveil. Une « raie de mulet », noire, marque en long son dos; les flancs, vêtus d'un poil ras et suave, tournent au vert bronze, pour la plus grande gloire d'un ventre roux ardent, et d'un panache de queue assorti, panache

Digitized by Google

rutilant en brins fins et plats dont on dit d'abord : « Pourquoi Ricotte s'est-elle mis une plume d'autruche au derrière ? »

Elle a des yeux... disons des yeux d'écureuil, et cela suffit à faire connaître qu'ils sont beaux, bien fendus, vifs; des oreilles rondes de souris, proprement achevées au bord par un petit surjet en relief. Quatre mains de ouistiti, quel luxe, alors qu'une seule suffirait aux dévastations les plus subtiles !

La voici qui traverse la table, sautant sur ses pattes de derrière, car celles de devant serrent précieusement un énorme flocon de coton hydrophile, volé. Ricotte s'offre un mobilier nouveau presque tous les jours. Une pelote de ficelle redevient, par ses soins, chevelure de chanvre, et le cordon du téléphone chevelure de soie. Au centre d'une grosse pelote de laine, Ricotte dort, se lave, taille des amandes et laisse tomber sur les événements actuels des « heu ! heu ! » de blâme...

Elle revient, les pattes vides, et s'assied pour me faire compagnie. Seulement, comme elle me regarde, je ne peux pas m'empêcher de rire, à quoi elle répond par une gaîté d'écureuil, c'est-à-dire une cabriole électrique, si rapide qu'on doute, après, de l'avoir vue...

Le sucrier plein la désolait, hier, parce qu'elle désespérait de trouver dans la chambre une cachette pour chaque morceau de sucre. Ce matin, elle est consolée : ayant remis à leur place, un à un, les morceaux volés, elle monte la garde à côté du sucrier. Je trouve des amandes dans mes bottines, et des fragments de biscuits insinués, comme des sachets, entre mes chemises. Il y a des bouts de bougie dans ma boîte à poudre, et... tiens, qu'est-ce qui craque donc sous le tapis ? Des pastilles au chlorate de potasse ! Ricotte soigne sa gorge. Et ne nous étonnons pas si les cambrioleurs entrent chez nous la nuit : Ricotte a comblé avec des noix les logettes de tous les verrous.

Digitized by Google

LES COULEUVRES

Ce sont deux pauvres sauvagesses, arrachées, il y a quatre jours, à leur rive d'étang, à leurs joncs frais, au tertre chaud, craquelé sous le soleil, dont elles imitent les couleurs fauves et grises... Elles ont fait un voyage maudit, avec deux cents de leurs pareilles, étouffées dans une caisse, mêlées, bruissantes, et le marchand qui me choisit celles-ci brassait ce vivant écheveau, ces cordages vernissés, démêlait d'un doigt actif les lacets minces, les fouets robustes, les ventres clairs et les dos jaspés...

— Ça, c'est un mâle... Et ça c'est une grosse femelle... Elles s'ennuieront moins, si vous les prenez toutes les deux...

Je ne saurais dire si c'est d'ennui qu'elles s'étirent, contre les vitres de leur cage. Les premières heures, je faillis les lâcher dans le jardin, tant elles battaient de peur les parois de leur prison. L'une frappait sans relâche, de son dur petit nez, le même joint de vitres; l'autre s'élevait d'un jet jusqu'au toit grillagé, retombait molle comme une verge d'étain en train de fondre, et recommençait... Leur offrir, à

Digitized by Google

toutes deux, la liberté, le jardin, le gazon, les trous du mur... Mais les chattes veillaient, gaies et féroces, prêtes à griffer les écailles vulnérables, à crever les vifs yeux d'or...

J'ai gardé les couleuvres, et je plains en elles, encore une fois, la sagesse misérable des bêtes sauvages, qui se résignent à la captivité, mais sans jamais perdre l'espoir de redevenir libres. La secrète horreur, l'horreur occidentale du reptile ressuscite en moi, si je me penche longtemps sur elles, et je sais que le spectacle de leur danse obstinée, le mot sans fin qu'elles écrivent contre la vitre, le mouvement mystérieux d'un corps qui progresse sans membres, qui se résorbe, se projette hors de soi, ce spectacle dispense la stupeur...

Mais le mauvais charme s'évanouit dès que je touche et saisis les couleuvres. Sèches, froides, suaves, elles désobéissent à la main et on a plaisir à jouer avec leur force. Le mâle, le plus mince, darde de tous côtés sa tête agile, à petite coiffe jaune et noire, la flamme subtile de sa langue. Il se tord, noue au bras son long corps au ventre niellé de bleu, d'argent, de blanc verdi, se déroule, palpe avec précaution, du menton et de la gorge, la tiédeur de la main, s'y arrête indécis, et je sens dans ma paume palpiter son froid petit cœur...

Dans l'autre main, je retiens la forte femelle autour de laquelle se rejoignent à peine mes doigts. Elle est irritée, fouette de la queue et de la tête, siffle comme un jars, et je ne sais comment apaiser cette colère inoffensive d'une bête qu'on a oublié d'armer... Un rayon piquant de soleil tombe sur mes genoux, juste à point pour que j'y couche, malgré elles, les couleuvres. Un long instant de lutte, de silence, de chaleur — l'immobilité, puis la détente — le vivant ressort révolté qui, tout à coup, cède... Plaisir, espoir d'avoir, mieux que vaincu, séduit...

Elles sont là, sur mes genoux, immobiles et aux aguets. L'une se retient de la queue au bras du fauteuil, laisse pendre

Digitized by Google

sa tête le long de ma jupe, et tâte l'air et l'étoffe des bouts de sa vibrante langue. L'autre, roulée en corde molle, souffre à présent que ma main la soulève, la guide comme le cordonnet d'une passementerie; mais elle tressaille et se bande, au moindre mouvement de la chienne couchée à quelques pas. N'importe, c'est entre nous la première trêve, l'heure ambiguë et calme où nous pouvons, les couleuvres et moi, escompter celles qui suivront : il me semble déjà qu'elles s'humanisent, et elles croient que je m'apprivoise.

Digitized by Google

L'HOMME AUX POISSONS

Le petit homme attendait la fin de la pluie, et moi la fin de la panne, dans le petit café de X.-sur-X. De temps en temps, l'un de nous deux soulevait le rideau et découvrait un coin de la rue villageoise en pente, des pavés en tête de chat, bleus de pluie, un jardinet tendre et vert, fouetté par l'averse, un ruisseau qui charriait des fleurs de lilas... Et nous soupirions ensemble. A la fin, il me dit :

— Riche temps pour une matinée. Les Fol'-Berg' de Paris font au moins sept mille, un dimanche comme ça.

Étonnée, je regardai le petit homme, en m'avisant qu'il n'avait rien de rural et qu'une valise fatiguée s'étayait au pied de sa chaise. Il souriait, d'une laide bouche étrange, violacée et détendue, et toute sa figure souriante était, des yeux injectés aux lèvres tuméfiées, celle d'un homme qui vient de sangloter violemment. Il continua, heureux de parler, d'entendre sa voix grasse, facile et râpée de bonisseur :

— J'attends mon train de 5 heures et demie, qui me met à Z... à 7 heures. Oh ! ce n'est pas que mon bagage craigne l'eau...

Digitized by Google

Il eut un coup d'œil sur sa valise, se pencha de l'autre côté sur un colis invisible qu'il ramassa et posa sur la table : un seau de verre où tournaient trois poissons rouges.

— Ça, c'est *mes* poissons, déclara-t-il.

Napoléon eût dit avec moins d'emphase : « Mes soldats ! » Et je commençai à penser soudain qu'il n'y a pas de fous inoffensifs.

Le petit homme se tut quelques instants, comme s'il jouissait de mon malaise, avant de s'expliquer :

— *Mes* poissons, Madame ! Et quand je dis qu'ils sont à moi, il ne peut pas y en avoir de plus *à moi*. Ils me connaissent par dedans comme par dehors, ils savent comment je suis fait, pour cette bonne raison que je les avale une moyenne de deux fois par jour.

— Vous les... quoi ?

— Je les avale, Madame. Oh ! soyez sans inquiétude, je les rends !... Je suis artiste, ajouta-t-il plus bas, sur le ton modeste et vaincu d'un grand homme qui renonce à l'incognito. J'avale mes trois poissons et je les rends vivants, après les avoir conservés une demi-heure dans mon estomac. Il leur faut deux litres d'eau, que j'avale en même temps, pour leur satisfaction. Je pourrais même les conserver plus longtemps, mais le public s'impatienterait, et puis le poisson rouge n'aime pas l'obscurité. Tel que vous me voyez, je m'en vais de ville en ville avec mes poissons, mes mêmes poissons, depuis trois ans, Madame.

« Autrefois, je faisais des engagements dans les music-halls. J'ai passé à Lyon, à Bordeaux, partout. Et puis je me suis fatigué de penser que les managers gagnaient des fortunes sur mon dos — pensez, un numéro unique au monde ! — et je me suis mis à mon compte. Je vois du pays, en petit touriste, sans me presser. Ma valise d'une main, mes poissons de l'autre. J'arrive dans une ville, je m'informe du café le

Digitized by Google

mieux fréquenté. Deux affiches contre les vitres, un roulement de tambour au besoin, et j'opère. J'avale mes deux litres d'eau et houp !... mes trois poissons comme vous goberiez trois fraises. Pendant une demi-heure, j'occupe le public avec un peu de prestidigitation, des petites bêtises, des tours de cartes, et à l'heure fixée, bloup !... voilà mes poissons ressortis comme ils étaient entrés ! Après quoi je fais la quête autour de l'assistance, et je vous garantis qu'un billet de quinze francs ou même d'un louis est vite ramassé. Hein ?... vous en êtes comme les autres, vous en restez assise ?

— J'avoue que...

Et je regardais tour à tour, sans trouver de paroles, les trois poissons tournoyants, la bouche violacée aux lèvres molles, puis les poissons, puis la bouche...

— Je vais encore vous en dire une plus forte ! continua l' « artiste ».

— Mais... je ne voudrais pas vous retarder... Votre train...

— J'ai le temps, j'ai le temps ! La gare est à deux pas, et voilà le soleil. Une plus forte que tout : mon estomac, vous m'entendez bien, *mon* estomac, eh bien, il est acheté, après ma mort, par la Faculté de médecine ! A preuve...

Il ouvrit son pardessus, atteignit un portefeuille vert, orné d'un trèfle en faux rubis.

— Tenez, voilà la carte, regardez les timbres, l'en-tête, et tout. Cette carte-là, je la fais passer dans l'assistance après mon exercice, moyennant deux sous; mais nous sommes ici entre voyageurs... Mon cas est une poche stomacale, reprit le petit homme sur son ton de camelot, une poche stomacale dont la présence fut révélée par la radiographie; j'ai trente-deux ans, je jouis d'une bonne santé, je peux manger toutes choses réputées lourdes et même du ragoût, à cette seule condition de ne faire qu'un repas par jour.

Digitized by Google

— Ah ! vous ne faites qu'un...

— Un seul ! Dame, chuchota l'artiste en inclinant vers moi un insoutenable sourire, vous concevez, si je ne...

— Oui, oui, m'écriai-je, j'ai compris. N'ajoutez rien, n'ajoutez rien !...

Il éclata de rire, me salua rondement et s'en alla portant d'une main sa valise, de l'autre le seau d'eau un peu trouble, et je demeurai seule dans le petit café, devant un verre de bière où je m'obstinais à voir tournoyer trois poissons rouges...

Digitized by Google

LES CHATS-HUANTS

Les sombres journées leur appartiennent. Dans le brouillard immobile qui pleure aux arbres, ils se branchent et chantent. Ils échangent, hulottes et chevêches, effraies et grands-ducs, des rires tremblés, des sanglots, des sifflements doux, et aussi ces cris poignants qu'entendaient seules les nuits. La petite chevêche mêle sa couleur à celle des feuilles des chênes et montre au demi-jour son charmant visage d'oiseau-chat; le grand-duc s'échappe, avant l'heure, d'une tour et plane un instant, immense, roux comme l'épervier; mais la nuit tôt venue déchaîne et cache leur ronde. On ne les voit plus, on devine, à un ricanement léger, à de faibles appels obstinés, leur nombre et leur vigilance autour de ces vieux murs. Jamais un frôlement d'ailes, jamais un froissement de plumes, leur vol d'esprits évite la branche, le pan de muraille et le croisillon de la lucarne...

Quand le bord du ciel noir se soulève et découvre le rouge sombre d'une aube d'hiver, vite étouffée sous la brume, ils rentrent. L'un d'eux — est-ce toujours le même? — jette, comme pour m'avertir, un cri déchirant de coq noc-

Digitized by Google

turne, une clameur qui ressemble à un ordre ironique : « Éveillez-vous tous, je vais dormir ! » J'obéis, et parfois je me penche à ma fenêtre pour voir le retour des chats-huants.

... Cinquante pieds de brume, au-dessous de moi, un peu plus blanche que la nuit d'en haut et que les chênes où le vent naissant suscite un bruit de palmes sèches. Cinquante pieds de brume où passe et repasse l'élan indistinct de bêtes véloces, un tournoiement aisé de poissons dans l'onde. Mes yeux s'accoutument, et le ciel pâlit : le roux et le blanc, le jaune et le gris se peignent peu à peu sur les grandes ailes ouvertes et nageantes plus bas que moi, sur les dos tavelés et l'éventail des queues. Une aile passe si près de moi qu'elle secoue contre ma tempe l'humidité fine du matin et l'odeur des feuilles confites...

Ils accourent, ils tournoient, ils montent. Le ciel, d'un bleu de neige, est rayé d'oiseaux muets. L'auvent d'un toit pointu, une meurtrière mince, les avalent un à un, au passage. A l'heure où les chiens de troupeaux aboient en bas, invisibles au fond de la brume, il ne reste plus qu'une chouette, une « dame-blanche », assise au bord d'un grenier; elle bat des paupières, se rengorge et gonfle coquettement le mince liseré marron qui serre, autour de ses joues nettes, son petit béguin Marie Stuart.

Digitized by Google

LA PETITE TRUIE DE M. ROUZADE

« Cave... cave... Allons, cave ! »

Elle ne se fait pas prier; elle donne du groin en avant et elle « cave », puisque c'est son métier. Elle est dodue, très près de terre sur ses courtes jambes, d'aplomb sur ses tout petits pieds. Elle porte collier et laisse, comme un limier, et s'en va, rose sous ses soies clairsemées, toute nue dans la rosée glaciale.

— Cave... allons, cave...

Des chênes malingres, quelques genévriers, des églantiers tors, — une terre sombre et sanguine, où court un réseau géométrique de murs bas, en pierres sèches : cette pauvreté cache de l'or, cette terre attristée nourrit la truffe, la truffe capricieuse qui abonde ici, se refuse là; nous sommes à Martel, un des meilleurs « crus » limousins de la truffe. C'est pour nous que travaille aujourd'hui — encore qu'il soit un peu tôt et qu'il s'en faille, pour la récolte, d'une gelée ou deux — la petite truie de M. Rouzade.

Familière, jamais battue, elle commence à « caver ». Son groin humide, qu'elle guide en soc, soulève un feutre

Digitized by Google

de mousse et d'herbes rousses, laboure la forte terre compacte...

— Elle y est ! La truffe y est !

Le groin intelligent se relève et quête la récompense, une poignée de maïs, et nous décollons, ganguée de terre, la truffe noire, grenue, froide, la surprenante chose qui pousse sans racines, se nourrit mystérieusement, et qui semble aussi étrangère au sol que le silex rond, son voisin.

— Allons, allons, cave !...

Mais il faut d'abord que la truie recueille jusqu'au dernier grain de maïs, et son maître patiente, en homme sage qui dépend de la bête avisée et qui respecte son caprice divinateur. Caprice, car la truie malicieuse essaie, souvent, d'abuser l'homme sans flair...

— Ah ! tu me trompes, tu me trompes, coquine !

La tranchée d'où émerge, cette fois-ci, le groin terreux, est vide, le bâton ferré y tâtonne sans blesser la peau croquante d'une truffe. Surprise en flagrant délit de mensonge, la petite truie éclate en bavardages compliqués, glapit et proteste en reprenant sa tâche... Tout à coup elle fonce en avant, traînant rudement son maître, elle écorche son dos sous les églantiers, fouit avec rage et découvre une merveille, une truffe grosse comme une pomme, sans ver et sans trou, digne d'être cuite et montrée seule, d'être mangée « pour elle-même » ! Le coin est bon, la petite truie travaille, déployant une ardeur comique et bougonne, elle parle à demi-voix, s'interrompt, flaire le vent, repart... Elle montre un peu de la sensibilité hargneuse des grands artistes, il lui arrive de laisser sa besogne d'inspirée pour dire des choses abominables — appuyées de quel regard bleu, spirituel et vindicatif ! — à la chienne qui nous accompagne...

Nous l'escortons, dociles, les pieds trempés, les mains gelées. L'ardeur de la recherche, la joie de la trouvaille,

Digitized by Google

nous rend indifférents à la bruine qui tombe en givre; nous espérons, à chaque arrêt, la truffe fabuleuse, le monstre inégalé... On gagne vite, à ce fructueux et hasardeux métier de trouveur de pépites, l'âpreté du chercheur d'or. Nous apprenons comme on dégage la truffe sans la meurtrir, nous savons à présent que les fibrilles rouges, sur son écorce noire, révèlent sa maturité insuffisante; nous excitons la petite truie de M. Rouzade :

— Cave, allons ! cave !...

La bruine tourne en pluie et bleuit l'horizon pelé des truffières; aussi bien, le panier est plein et le punch nous attend près du poêle, dans la petite auberge du village. Il y fait bon se rôtir les jambes, en écoutant quatre paysans graves qui jouent le poker en patois limousin, tandis que, du panier tenu entre nos genoux, monte le précieux, l'apéritif et frais arome de la truffe nouvelle, à peine arrachée à la rouge terre limousine...

Digitized by Google

LES PAPILLONS

(Forêt de Crécy.)

Au bout de l'allée, vert tunnel, brille l'issue éclatante, la fin de la haute futaie. Ce n'est qu'une étoile bleue, puis à mesure que nous avançons, une ogive couleur de mer, puis un portique ensoleillé, ouvert sur un bois-taillis rasé l'an dernier, où des surgeons buissonnent, ombragés de rares chênes. Ici le soleil s'étale, l'air bourdonne de taons et de guêpes, la libellule grésille, déchirant le réseau de rayons que tisse le vol des moustiques et des minces mouches forestières.

Des bousiers noirs et bleus errent sous l'herbe roussie; une vipère inquiétée se dérobe, — car on ne peut confondre ce fouet brutal, ce coup de queue court et vigoureux qui bat les feuilles, avec le bruissement de ruisseau furtif que fait la fuite d'une couleuvre... Ce sol battu et chaud sent le serpent.

Autour des souches, des campanules mauves, des aigremoines jaunes ont jailli en fusées, et des chanvres roses au parfum d'amande. Le papillon « Citron » y tournoie, vert comme une feuille malade, vert comme un limon amer, il s'envole si je le suis, et surveille le moindre mouvement de

Digitized by Google

mes mains. Les Sylvains roux, couleur de sillon, se lèvent en nuage devant mes pas, et leurs lunules fauves semblent m'épier. Un grand Mars farouche franchit le bois et fait resplendir, au soleil, hors de toute atteinte, l'azur et l'argent d'une belle nuit de lune...

Mais le radieux Paon-de-jour, en velours cramoisi, frappé d'yeux bleuâtres, clouté de turquoises, plus frais que la plus fraîche fleur, attend, confiant, la main qui l'emprisonne. Je le cueille, plié en deux comme un billet, noir au dehors, flamme au dedans. J'entr'ouvre de force ses ailes de diablotin luxueux, j'admire, près de son corselet, la nacre d'un duvet long, mordoré, qui se soulève à mon souffle, les sombres pattes fragiles et tremblantes, les yeux moirés comme ceux d'une abeille... Puis je desserre mes doigts, et son vol nonchalant le ramène sur la même fleur où je puis le cueillir encore, car il butine, goulu, content, déjà rassuré, la trompe raidie et les ailes ouvertes, avec un doux battement voluptueux d'éventail.

Digitized by Google

EXPOSITION CANINE

Où donc ai-je vu ces chiens-là ? Ici, l'an dernier, à pareille époque. Je reconnais ce lévrier, incapable de commander à ses nerfs, et dont la plainte a le charme d'un chant. J'ai déjà hoché la tête devant ce petit brabançon résigné, qui enferme tant de sagesse dans son cerveau en bille et dans ses yeux d'écureuil. Les bulls ronflent comme un dortoir de caserne, et le dobermann-pinscher fait tout ce qu'il peut pour imiter la distinction bien française des beaucerons. Ceux-ci, arrachés à leurs troupeaux par une vogue commençante, s'ennuient avec pudeur et croisent leurs beaux doigts secs et rouges de gentilshommes campagnards. Il y a aussi, sur des coussins, baignés des parfums combinés du crésyl, de l'iodoforme et de l'eau de Cologne, il y a du loulou, du pékinois, du griffon belge, du toy-terrier. Il y a aussi, en bonne quantité, et libre, de la dame qui aime les bêtes, qui n'a pas sa pareille pour enlever de terre un toy par une patte et la lui démettre, et pour fourrer un doigt ganté dans l'œil d'un petit bull...

La semaine dernière, cet air criblé de cris menus reten-

Digitized by Google

tissait de la voix des meutes. Des gorges profondes, expertes, clamaient longuement le regret des forêts ou des calmes siestes au chenil. Et c'est là que j'ai vu, vers l'heure de midi, un homme bien vêtu, soigneusement ganté, à genoux contre la grille d'un box où se pressaient de graves museaux, de lourdes oreilles mélancoliques, des fouets de queues vibrants. Je m'approchai de cet homme bien mis, si peu soucieux pourtant du pli de son pantalon, et j'entendis qu'il ne parlait pas à la meute, mais que, pitoyable, délicat et poète d'instinct, il consolait ces fiévreux prisonniers, exilés de la lande et du taillis, en imitant avec sa bouche :

— Pou-pou-pou-pou, pou-pou, pou-pou...

les sonneries des trompes de chasse dans le lointain...

Digitized by Google

L'OURS ET LA VIEILLE DAME

(Printemps 1914.)

Midi et demi, l'heure des déjeuners parlementaires, dans un restaurant voisin de la Madeleine. A côté de nous déjeunent deux hommes de qui j'ignore les noms, mais il n'est pas difficile de prédire qu'à la fin de leur cigare, quand ils auront vidé leur tasse de café et leur verre de fine, ils passeront le pont pour aller s'enfermer en face, à la Chambre... Vêtus correctement, ils se tiennent mal, en gens qui ne connaissent d'autres repos que les repas; ils s'accoudent, s'assoient de travers, jouent avec un couteau à dessert comme avec un coupe-papier, témoignent d'une indifférence absolue pour tout ce qui se passe autour d'eux, et ils parlent politique, à demi-voix, d'un air prudent et excédé, non sans que j'entende des mots cent fois imprimés cette semaine, cent fois dits et redits par toutes les bouches : « Combinaison Viviani... démarche auprès de Doumergue... Peytral... Ribot... Bourgeois... »

Ils s'échauffent, et je puis surprendre, malgré moi, le sens de l'entretien.

— Des procédés de discussion, vous appelez ça des procédés de discussion, vous êtes poli...

Digitized by Google

— Je tâche...

— *Ils* ne discutent pas, mon cher : chacun pose son ultimatum, et sur quel ton ! On voit là dedans des gens étonnants, plus catégoriques les uns que les autres : celui-ci *n'admet pas,* celui-là *ne peut pas tolérer ;* questionner Untel, c'est l'offenser mortellement. Chose menace, on ne sait pas bien au nom de qui ou de quoi : à la moindre contradiction, il hurle, remplace les arguments par une danse de guerre et un frénétique « vocero ». Machin ne s'exprime que par sentences, généralement excommunicatoires...

— Ce qu'il y a de plus beau c'est que, si on s'informait d'un peu près, on découvrirait que Machin existe à peine, que Chose n'a aucune espèce de passé politique, ni même financier, que les soutes d'Untel sont vides, et que son tonnerre est une feuille de tôle... Seulement, on ne s'informe pas, on tremble. C'est le règne des Péremptoires.

Un instant, les deux hommes se taisent, fatigués, et je retiens une indiscrète envie d'entrer dans leur conversation, pour leur raconter une très véridique histoire, que leurs dernières paroles viennent d'évoquer : l'histoire de l'ours et de la vieille dame polonaise.

Une vieille dame polonaise habitait, en Autriche — je vous parle là d'une cinquantaine d'années, — un domaine forestier, où l'on trouvait encore parmi des futaies très anciennes des loups et des ours. On y captura une ourse, un peu blessée, que la dame fit soigner et guérir chez elle, et qui s'apprivoisa le mieux du monde, au point de suivre comme une chienne et de coucher sur le tapis du salon.

Un jour que la vieille dame se rendait par un sentier de la forêt à une de ses métairies, elle s'aperçoit que Mâcha, son ourse familière, la suit.

— Non, Mâcha, lui dit-elle, vous ne viendrez pas à la ferme, retournez à la maison.

Digitized by Google

Refus de Mâcha, qui s'obstine, et que la dame polonaise reconduit elle-même pour l'enfermer sous bonne garde au salon.

Dans la forêt, elle entend de nouveau un trot sourd sur les aiguilles de sapin; elle se retourne et voit accourir... Mâcha, qui la rejoint rapidement et s'arrête court devant elle :

— Oh ! Mâcha ! s'écrie la vieille dame, je vous avais défendu de me suivre ! Je suis très fâchée contre vous ! Je vous ordonne de vous en aller à la maison ! Allez, allez-vous-en !

Et elle ponctue ce discours, pan ! pan ! de deux petits coups de son ombrelle sur le museau de Mâcha. Celle-ci regarde sa maîtresse d'un œil indécis, fait un bond de côté, et disparaît dans la forêt...

« J'ai eu tort, pense la vieille dame. Mâcha ne va plus vouloir rentrer du tout, elle est vexée. Elle va terroriser les moutons et le bétail... Je vais retourner à la maison et faire chercher Mâcha. »

Elle rebrousse chemin, ouvre la porte du salon et trouve... Mâcha, Mâcha qui n'avait pas bougé, Mâcha sans reproche qui somnolait sur le tapis ! La bête, dans le bois, c'était tout bonnement *un autre ours*, qui accourait pour manger la vieille dame, mais qui, gratifié de deux petits coups d'ombrelle, et semoncé comme un simple caniche, s'était dit :

« Cette personne autoritaire détient assurément une puissance mystérieuse autant qu'illimitée... Fuyons ! »

Mais, tout de même, si l'autre ours, l'ours sauvage avait su que la dame, la péremptoire vieille dame, n'était armée que d'une petite ombrelle en coton rose... hein ?

Digitized by Google

INSECTES ET OISEAUX VIVANTS

Il y fait tiède, fade, musqué; l'air sent l'oiseau et l'étang, et derrière une cloison de toile une lionne invisible rugit à petits coups... Une pluie d'orage avance le crépuscule de deux heures et éloigne le public; si l'averse se taisait un moment, on pourrait entendre le grignotement des chenilles découpant en rond les feuilles, dans leurs cages, et le crissement des pattes de lézard contre les vitres, et le frrt entravé des oiseaux...

Un appétit superficiel de connaître nous conduit de cage en cage, de nid en nid — le temps de retenir la couleur feuille morte d'un œuf de bondrée, évident et caché sur son lit de feuilles mortes — de nous égayer à l'humeur sociable d'un petit toucan, tout en bec jaune, avec un court paletot de poil-plume vert; la mygale lève à notre passage un bras poilu, et l'axolotl secoue ses oreilles-nageoires de cochon rose...

A la condition que cette exposition fût, non une éphémère apparition de merveilles, mais un musée durable, nous pourrions pénétrer un peu plus avant dans le secret de tant

Digitized by Google

de vies mystérieuses, que l'homme dédaigne avec une si royale et si stupide indifférence. Le nom de ce poisson surprenant, lame d'écaille claire suspendue dans l'eau, de cet autre tavelé de nacre bleue, frère aquatique des papillons de la Guyane; le nom de ce petit oiseau de flamme violette, de cet insecte démoniaque, nous seraient aussi familiers que celui de la pintade et de la sauterelle...

C'est le temps qui nous manque, mais aussi l'application. Nous n'avons pas assez de patience, nous n'avons que de la curiosité. La stupéfaction nous tient lieu de persévérance, et quand nous avons crié : « Oh !... » nous croyons avoir pris une leçon... Le sourire de Fabre, assis en statue à l'entrée de la serre, sait que l'existence de l'homme semble brève lorsqu'il la passe tout entière penché sur une cité de fourmis... Nous nous sommes précipités pour épier, dix minutes ou une heure, des insectes vivants, et des chenilles, et de petits reptiles, mais nous avions compté sans la frayeur, la répugnance ou la dissimulation de la bête, qu'on ne décide pas de but en blanc à *vivre* devant nous. La mygale se cache, le ver cesse de manger, le lézard palpite et s'immobilise; seules les fourmis travaillent, envers et contre tous. J'espère qu'il y a, parmi les curieux, des sages qui passent leurs jours ici, en méditation devant une case vitrée, assis sous la frise de papillons secs et de scarabées précieux qui refusent de vivre sous notre ciel, qui meurent si le chasseur les touche, et ne nous abandonnent que leurs momies étincelantes.

Un des bons génies de ce lieu, un paisible génie à l'accent berrichon, nous promène et nous assagit. Il sait combien la terre est petite, pour l'avoir parcourue. Il essaie de nous montrer comme tout est accessible, et que le python, la mygale, le lézard des sables ou l'ocelot ne diffèrent pas tellement, mon Dieu, du chat ou de la rainette... Son mot, c'est : « C'est si facile !... »

Digitized by Google

— Ça vous fait envie, Madame ? Je vas vous donner un lézard vert. Et puis mon crapaud, mon crapaud *Maxime*, voulez-vous l'avoir aussi ? C'est bien facile... Une jolie lionne de quatre mois, vous devez en avoir besoin d'une ?

— Je voudrais bien, mais...

— Elle est si mignonne, elle couche sur le lit. C'est uniquement une question de place; il faut un lit un peu grand. Mais une belle couleuvre à damier, ça se loge facilement... Non ? Je vois ce qu'il vous faudrait, une petite bête de dame, pour vous faire société... Attendez, un coati ! Un coati dans les quinze mois, c'est bien facile...

— Un coati... oui... s'il est bien portant, gai et joli... Est-il joli ?

Le génie du lieu tourne vers moi sa malicieuse figure berrichonne :

— S'il est joli ? Tenez, il est juste comme voilà moi !

Digitized by Google

SALON D'AUTOMNE

Comme c'est triste, tant de tableaux rassemblés ! Et comme c'est laid ! Je ne dis pas cela pour faire aux cubistes nulle peine, même légère, et d'ailleurs les cubistes ne prennent pas souci de moi. Ils sont bien trop occupés, ces novateurs, à leur fonction, toute pneumatique, qui consiste à chasser l'air de leurs tableaux, à oublier cette chose mystérieuse, un peu divine, qu'on nomme la perspective, ce miracle qui a tout à coup, voilà quatre siècles, détaché la figure peinte du mur où elle était collée, empli d'un souffle nécessaire les portraits des arbres et des montagnes et reculé soudain jusqu'au bout du ciel le nuage, la plaine ondulée ou les vagues de la mer...

Pourtant, ô brumes de Corot, ô ciels de Turner, et vous jardins, eaux désaltérantes de Claude Monet, ce n'est pas à vous que j'en appelle, quand je demande au portraitiste de l'éditeur Figuière : « Portraitiste (que vous dites !) de l'éditeur Figuière, comment se fait-il que vous n'ayez pas trouvé, oh ! si peu que ce soit, l'interprétation cubiste des titres de volumes qui nimbent la tête, si j'ose m'exprimer ainsi, de l'heureux éditeur portraituré ? »

Digitized by Google

Même avec le joyeux concours du cubisme, ce n'est pas gai une foule de tableaux. Je sais bien qu'« exposition » c'est l'appellation polie du magasin, et qu'ici on vend de la peinture. Mais dans quelle boutique trouverait-on maintenant ce mépris total du groupement et de l'harmonie ? Si on en avait usé de même au rez-de-chaussée, avec les meubles, l'Art décoratif, plus chatouilleux, eût crié à l'assassinat comme un seul homme, lui qui isole avec amour ses œuvres de choix, dans des boxes luxueux ou rustiques. Rien ne manque : la lampe de chevet brûle auprès du lit, le livre est sur la table, et la rose rouge s'effeuille auprès de la jatte de fruits. L'habileté de l'arrangement illusionne à ce point que l'on désire presque, le temps d'un coup d'œil, chaque petit home, étriqué derrière la main courante de velours. Oui, je l'avoue, j'ai voulu qu'on me donnât, pour mes étrennes, cette chambre d'un bleu savonneux, la chambre anémique Pour Personnes Pâles, et le cruel boudoir anguleux, et l'ameublement à coucher, d'un mauve un peu vomi, et les salons en or, et le studio glacial et vingt autres ! Oui, je serais contente qu'on me les donnât en cadeau, parce que j'aurais l'effronterie de les vendre, et alors je me paierais...

... Je me la paierais, noire, vivante dans sa molle peau et tous ses muscles de bronze, sereine, attentive et pas encore menaçante — je l'achèterais, avec son beau mufle simple, son petit menton irritable, avec ses nobles pattes dont le rythme et l'équilibre enchantent le regard, avec toute sa distinction sauvage — j'achèterais la Panthère de M. Bœhm.

Digitized by Google

LA SALIVATION PSYCHIQUE

Dans un jardin des îles de Saint-Pétersbourg, le professeur Pavlow est en train de faire construire un nouveau laboratoire, comprenant des chambres d'isolement strict, où tout fonctionnera automatiquement... »

Vous songez, en lisant ces lignes, à des tuberculeux qu'on isole, ou à des déments qu'on soigne ?... Il s'agit simplement de faire saliver des chiens. Un chien salive toutes les fois qu'on lui donne à manger ou qu'on lui montre un aliment qui lui plaît. Le professeur Pavlow et ses « nombreux » — hélas ! — élèves s'appliquent à provoquer cette sécrétion, au gré d'une méthode purement psychique. Ces messieurs n'ont pas perdu leur temps; un des élèves, Orbéli, a habitué un chien à saliver toutes les fois qu'on lui faisait voir la lettre T sur un fond clair : c'est, dit-il, le résultat d'un travail de six mois. Un autre chien a été dressé à « réagir vis-à-vis de treize couples d'excitants », il salive ou non, suivant qu'un accord musical est majeur ou mineur, que le son vient de sa gauche ou de sa droite, que la gamme est ascendante ou descendante; il salive au son d'un métronome, à condition

Digitized by Google

qu'il ne l'entende qu'aux heures et aux demies; le même son, ouï aux quarts des heures, le laisse sec.

Il a fallu, pour cela, huit mois, dix mois, un an de dressage, mais le professeur Pavlow nous promet d'obtenir « mieux encore »...

C'est bien terrible, un savant lâché, en liberté, à travers le monde. Nous savons qu'il est nécessaire, ce gaspillage de forces, de temps, de trouvailles mécaniques, d'électricité, de bâtiments spéciaux, autour d'une idée. Mais celle-ci est génératrice d'images saugrenues ou pénibles, et ne fait pas fleurir en nous, nous commun des mortels, l'enthousiasme des découvertes rayonnantes à qui l'on jette, en sacrifice presque joyeux, des hommes et des bêtes vivantes. Ne songeons pas trop longuement aux « dressages » du docteur Pavlow et de ses nombreux élèves : nous finirions par trouver que les vivisecteurs ne sont pas de si méchantes gens...

Quel beau cauchemar pour un des disciples du savant russe : le docteur Pavlow capturé par des chiens, enchaîné, isolé dans un de ses nouveaux pavillons, harcelé par le battement des métronomes, la vue de l'aliment offert et repris, les décharges électriques, l'apparition et l'extinction d'une lampe rouge, les accords majeurs et mineurs, jusqu'à ce qu'il ait — ô victoire de la science — salivé devant la lettre T !

Digitized by Google

LES LUTTEURS AU CIRQUE

Des blancs, des jaunes, des noirs, des roses, des beiges, des mauves, il y en a de toutes les couleurs. Cet étal de viandes, lorsque pendant la « présentation » ils ceignent le cirque d'une immobile et vivante palissade, frappe, mais non d'admiration. Pour quelques-uns demeurés sveltes — un Hollandais vert et vif comme un lézard, un Allemand tout d'argent rose, peau et cheveux — la plupart sont colossaux, gâtés par l'obésité, par le jabot de chair des « poids lourds ». Beaucoup ont la nuque en bourrelet dodu, et un doux regard sans pensée.

En dépit des férocités permises du « catch as catch can », il n'y a dans la lutte qu'un moment tragique : celui où l'homme qui est en dessous sent ses épaules plier, où ses omoplates approchent, ligne par ligne, du sol, puis frôlent enfin la laine du tapis... Il n'est guère, à cette minute, de face prognathe, de mufle bovin, qui ne s'ennoblisse d'une douleur *morale*, qui ne crie, non pas le supplice des os et des muscles, mais le *chagrin* d'une âme humiliée.

Des huées, des bravos, des sifflets, accueillent celui qu'on

Digitized by Google

semblait attendre : le lutteur chinois, le monstre. C'est un homme, cela qui s'avance, boitant d'une jambe, dans l'arène, en balançant une grande tête sans front, presque sans yeux, toute en mâchoire, en naseaux écrasés ?... Cela, qui avant d'étendre les mains vers son adversaire, ouvre, d'un mouvement affreux, une gueule qu'on tremble de croire affamée?... Ses coups ont la lenteur, la maladresse terrible des bêtes démesurées. Placidement, il écrase le cœur de l'homme couché sous lui, et qu'il regarde, toujours béant, et qu'on lui ôte... Ses vastes pattes laissent glisser la proie, et se tendent vers elle ensuite, comme pour une requête sanguinaire : « Je n'en aurais mangé qu'un petit morceau... »

Digitized by Google

BEL-GAZOU ET BUCK

Une pluie régulière et fine crible la capote relevée de la voiture d'enfant. Elle est embusquée là-dessous comme un petit douanier dans sa guérite, et plus éveillée qu'une portée de souris. Il y a sur ses joues brunes la buée transparente, le velours d'impalpable humidité qu'une nuit froide suspend aux fruits; le tablier ciré, la peau d'agneau blanche ondulent sur la danse incessante de deux petites pattes chaussées de laine, qui taquinent la boule d'eau chaude.

Ainsi Bel-Gazou regarde, du haut de la terrasse, venir la troisième saison de sa vie. Ses yeux vagues de nouveau-née ont d'abord cligné sous le bleu insoutenable d'une fin d'été, puis les premières feuilles jaunes se sont posées sur son voile de tulle. A présent la voiture remplace le moïse, et Bel-Gazou y tient, entre dix heures et quatre heures, à peu près le même office que son voisin, Buck, le chien de garde.

Il a quinze mois, elle en a cinq. Comme lui, elle connaît les deux coups de cloche du déjeuner, et les salue par des

Digitized by Google

cris variés. Elle sait, comme lui, que le va-et-vient du jardinier ne mérite point d'attention : un demi-sourire, un frétillement amical, c'est assez. Le passage des bestiaux n'agite ni l'enfant ni le chien. Les « ploc » des pieds larges dans le chemin défoncé, le lent défilé des bêtes rousses, en frise au bord de l'horizon, cela appartient encore, pour Bel-Gazou, à un ordre d'événements trop amples, évidents et indistincts comme la course du nuage et la marche du soleil sur le mur. Si le ciel noircit, si l'averse choit soudain, en rideau déroulé, il n'y a pas de quoi changer l'humeur des deux compagnons : Buck aime l'eau et Bel-Gazou rit, tandis qu'on l'emporte, sous la bonne cinglée de pluie qui roule en larmes sur ses joues rondes...

Trois longues heures calmes, après midi, donnent à Bel-Gazou et à Buck le repos et le rêve. Une sagacité pareille commande à tous deux un loisir complet, durant lequel la bête repue abandonne l'attitude correcte du chien de garde, pattes jointes et museau tourné vers la route; Bel-Gazou, rassasiée, bat des cils, et cesse d'éprouver, sur la dentelle de son coussin, la force neuve de ses mains destructrices. Elle est alanguie, embellie, comme fardée de chaleur et de bien-être. C'est l'heure où elle accueille les hommages par un regard sans âge, un regard de femme, condescendant et distrait. Elle ne réclame rien, qu'une paix rituelle et sacrée. Les ombres connues, les visages familiers apparaissent sur la terrasse, sans que Bel-Gazou pousse vers eux son appel de paon, sans que Buck daigne dresser l'oreille.

Mais le sable crie, mais une silhouette inconnue grandit au fond de l'allée, et l'odeur insolite offense les narines de Buck hérissé. L'intrus se penche sur la voiture où somnolait Bel-Gazou, Bel-Gazou maintenant éveillée, et qui regarde, au-dessus d'elle, l'assaillant penché... Elle a peur. Elle va suffoquer, battre son coussin de ses bras courts et éclater

Digitized by Google

en cris suraigus... Non. Entre les deux attitudes que peut prendre un être menacé, elle a déjà *choisi*. Rassemblant toutes les armes de sa vivace faiblesse, elle abaisse ses sourcils, ses prunelles soutiennent fermement le regard de l'étranger et, sourdement, du fond de son gosier, elle gronde.

Digitized by Google

CONTE POUR LES PETITS ENFANTS DES POILUS

Au seuil d'un gourbi de terre et de lattes, le soldat veillait. Il était bardé de laine en lambeaux, botté de moquette, casqué de tricot, lourd et massif comme une primitive idole à peine extraite de son bloc. Mais quand il levait la tête vers la lune inexorable, on distinguait la blonde couleur d'une longue barbe de jeune homme, et deux yeux aussi bleus que la nuit.

— Il fait froid, chuchota-t-il, il fait froid.

Non qu'il grelottât, mais il soufflait ces deux mots presque inconsciemment, et s'amusait de son haleine blanche. Il écoutait le silence comme il eût écouté un bruit insolite, le silence récent, inexplicablement purgé de tout tonnerre et de tout éclair de mitraille. Autour de lui, il n'y avait que les fétus, les gravats, moellons en poudre et pierre en cendres, les scories de la bataille qui ne laisse rien de grand derrière elle, que les morts.

Le soldat qui veillait se battit un moment les flancs de ses deux poings, puis reprit son immobilité. De longs jours de gel, des nuits de bise d'est avaient retiré à la terre sa brune et

Digitized by Google

vivante humidité. Seule, la poussière du froid sans neige couvrait la hutte, la jonchée de bois haché, les houseaux de moquette et les joues fendillées du jeune soldat.

Quelque chose, soudain, bondit et s'arrêta : une mince martre jaune, vêtue de neuf par les mois rigoureux, chassait. Elle s'assit en écureuil, peigna sa queue, se gratta, regarda la lune.

— Psss, psss, appela le soldat.

La martre fit un saut comique, comme si elle eût éclaté de rire avec tout son corps et disparut.

Quittant sa sérénité de pâtre, le soldat se tourna vers l'intérieur de la hutte, y contempla, à la flamme basse d'une lampe, ses biens fragiles : une couverture, des armes, et des journaux déployés.

« *Pour nos Poilus,* lut-il. *Les étrennes de nos Poilus. La Noël de nos Poilus.* C'est vrai, c'est demain Noël... Poilus, poilus, hélas, pas assez poilus. Je ne suis qu'un soldat timide, et le sang me fait horreur, et le froid me pétrifie. Si du moins j'avais, comme la martre, un pelage, un vrai... Ce froid me serre la tête, j'ai peur de dormir... Si j'avais, comme la martre, une fourrure à moi, bien implantée dans ma peau... »

Il rêvait, à demi couché, raidi, tenté par l'immobilité éternelle :

« Mais quelle toison me réchaufferait, à présent ? Est-ce qu'il n'est pas trop tard ? »

Il essaya de se relever, ses jambes n'obéirent pas à son effort.

« C'est la mort, sans doute. Le sommeil de la mort. Un peu de chaleur m'eût sauvé... Si j'avais eu... »

— Si tu avais eu quoi ? glapit une coupante voix de martre. Une fourrure ? Tu n'as qu'à choisir et à souhaiter.

La martre, assise sur la couverture, s'exprimait avec une

Digitized by Google

assurance pédagogique, en remuant le bout du museau, et jouait en parlant avec la barbe blonde du soldat.

« Elle parle, dit-il en lui-même. Ai-je déjà quitté le monde où les hommes et les bêtes, ennemis et frères, ne se comprennent plus ? »

— Tu ne sais donc pas, poursuivit la martre, que cette nuit est une nuit entre toutes les nuits ? Cela, je te le passe encore. Mais comment n'as-tu pas deviné, rien qu'à me voir tout à l'heure, que je suis une martre entre toutes les martres ?... Tu veux, résumons-nous, une fourrure, une fourrure née de toi, vivante avec ta peau, une fourrure pour courir, combattre, dormir au chaud ?

— Au chaud... répéta le soldat. Au chaud... ah ! avoir chaud...

— Retourne-toi, commanda la martre. Et choisis.

Un poulain bourru, tout pétaradant, arrivait on ne sait d'où, sur ses muets sabots non ferrés. Il montra ses dents plates dans un sourire anglais et hennit au soldat :

— Tu veux une peau ? Prends ma peau, ma bonne peau. C'est solide, un peu raide, inusable, c'est une peau...

— Qui ne vaut pas la mienne, bêla une chèvre grise. Pauvre homme, né tout nu, prends ma peau de chèvre, au lieu d'écouter ce poulain mal peigné. N'est-ce pas ?

Elle loucha d'une manière assez démoniaque, et brouta, comme par mégarde, la *Semaine catholique* qui enveloppait une poignée de tabac.

— Il y a mieux, cria en fausset, de loin, l'ours laineux qui passait, au gré d'un flot clapotant, assis mollement sur un petit iceberg confortable. Je ne dis rien de plus : il y a mieux.

Le flot s'éloignait, et l'ours voguant comme un nuage énorme. Avant que le soldat eût pu répondre, une bête douce et sombre frôla sa jambe, et il se pencha vers une loutre

Digitized by Google

de rivière, qui apportait avec elle l'odeur de la menthe des marais, du jonc fleuri et des roseaux. Elle se dressa debout, pour montrer mieux le velours ruisselant de sa robe, les perles de glace pendues à ses raides moustaches, et dit, légèrement enrouée par le brouillard des étangs :

— Tu me vois, toute mouillée, toute brodée de glace ? Touche-moi, et tu vas sentir, peu à peu, ma chaleur monter vers ta main, ma bonne chaleur égale, la chaleur de mon sang de loutre, bien défendu contre l'eau, la bise, le ruisseau qui charrie les glaçons... Tu la veux, dis, ma belle peau ?

Elle parlait encore, que sa voix fut couverte par les grattements, les reniflements, les bavardages étouffés d'une foule quadrupède, dont les dos multicolores moutonnaient sous la lune jusqu'aux collines d'argent, jusqu'au nuage en fuseau couché sous les plus basses étoiles :

— Et nous, et nous, nous les mille et mille lapins bleus, lapins noirs, lapins blancs et roux, nous les lapins sans malice, bien vêtus et mal coiffés ? Veux-tu, rude lapin, la fourrure d'un brave lapin ?

Ayant dit, tous à la fois, ils se turent, tous à la fois, par humilité devant celle qui approchait. Et le soldat ébloui crut que la lune elle-même lui rendait visite, lorsque la Chatte Blanche se posa, comme descend un flocon, sur sa couverture. Elle vibrait toute d'un ronron cristallin, et dans son poil se jouait le vague et pâle arc-en-ciel qu'emprisonnent les aigrettes de verre filé. Elle chanta comme une viole, en peu de mots, rythmés par de savants silences :

— La neige... le cygne... le nuage ourlé d'argent... la graine du chardon, voguant sur un souffle... la colombe et l'hermine, et le col de ta bien-aimée sous un ruban de velours noir... tout est moins blanc que moi. Je suis belle, dis ?

— Oh ! belle... murmura le soldat. Il lui parlait bas, et plein de crainte, comme à une femme.

Digitized by Google

Elle arrêta sur lui ses yeux verts qui ne clignaient pas, et il eut envie de toucher du doigt ses petites narines roses et régulières.

— Passe la main sur mon dos, poursuivit la Chatte. Un feu crépitant suit ta paume, — ainsi l'eau phophorescente dessine les pas du promeneur, la nuit, sur une plage mouillée. Veux-tu que je roue comme un paon, non de plumes, mais d'étincelles ? Prends, pour ton plaisir, pour ton repos, prends, pour garder la vie de tes membres, prends, — car la nuit va finir, avec le charme — prends la robe de la Chatte Blanche...

Il souhaita la robe et la Chatte elle-même, qu'il voulut princesse dans sa hutte, mais ses bras refermés n'étreignirent qu'une toison blanche, vide, chaude encore d'une présence miraculeuse...

Un coup de feu, sec et clair, éveilla le soldat endormi, qui reçut entre ses paupières étonnées le premier rayon horizontal et rouge de l'aurore d'hiver. Sur sa poitrine, sur ses joues, à la place de sa barbe blonde, une toison sans tache, micacée, une prodigieuse fourrure, la fourrure...

« Mais oui, se dit-il, *ma* fourrure. Celle que la Chatte Blanche m'a donnée. »

Une salve plus proche le mit debout, la main sur son fusil. Fidèle encore à ses songes, fier de son pelage sans pareil, il se jeta dehors. Mais au premier pas il vit s'envoler, en duvet voltigeant, la neige qui, pendant les heures de la nuit, avait chu dans sa hutte mal close et couvert sa barbe.

— De la neige, seulement de la neige... murmura-t-il.

Et pourtant son jeune sang battait encore, magiquement réchauffé, comme bat le sang généreux des bêtes bien vêtues. Le canon, après la fusillade, recommença de compter les secondes d'une nouvelle journée de bataille, et le soldat, inconsciemment, enfla sa poitrine et ferma ses poings lourds,

Digitized by Google

en soufflant comme l'ours. Un de ses compagnons, surgis de tous les souterrains de la plaine, tomba, et le soldat grinça des dents, avec un féroce sourire, comme la martre. Il prit son arme, s'élança d'un bond félin et sûr, et courut. Il avait si chaud qu'il eût voulu jeter, en courant, tous ses vêtements de laine misérable. Il courait, délivré de toute crainte, il courait, portant sur lui le cadeau de la nuit merveilleuse, sa nouvelle et sauvage bravoure, apportée par les bêtes de Noël.

Digitized by Google

LES CHIENS SANITAIRES

(Hiver 1913-1914.)

Le vent souffle de l'est, et la neige ne fond pas, sur les hauteurs de Meudon. Mais Nelly et Polo, « chiens sanitaires », sont au chaud sous leur rude chape de poil. Quand ils lèvent la tête vers le capitaine X..., on voit leur médaillon officiel, leur croix rouge de brancardiers.

... Un homme est dans le bois, couché sur la neige, un autre gît par là, très loin, au creux d'un fossé gelé. Il s'agit, pour les chiens, de les trouver et de les « signaler ».

— Allez, Nelly ! Allez, Polo !

Nelly est une doyenne, une chienne de berger allemande, alourdie par l'âge, blanche au museau. Elle fait son métier en vieille routière, elle « croise » sagement, ménageant ses forces, tandis que Polo, bouvier des Flandres, l'œil en or, fougueux et jeune, flaire le vent, s'agite, puis fonce droit devant lui... Nelly, qui s'éloigne, est toute petite au milieu d'un pré, où son trot crève des miroirs de glace dont nous entendons le bris musical. Soudain elle s'arrête, penchée sur quelque chose que nous ne voyons pas, et rit de tout son corps; la queue fouette, les reins frétillent, nous devinons

Digitized by Google

d'ici son sourire de renard aux lèvres relevées... Puis elle saute et disparaît dans un pli de terrain.

Mais déjà Polo revient, fauve sur la neige, au galop, un képi aux dents; l'eau d'un ruisseau traversé gèle sur lui et colle ses poils, un glaçon coupant a fendu la peau de sa patte, mais il exulte, il ne sent ni le froid, ni le mal, il remet le képi, la « preuve », à son maître, et l'emmène vers l'homme gisant...

— Et Nelly ?... Ah ! la voilà !

La doyenne retraverse le même pré, franchit les mêmes flaques gelées; à chaque saut, on voit danser son dos de louve engraissée...

— Mais... elle ne porte rien ? Elle n'a rien trouvé ? Oh ! Nelly !

L'honnête travailleuse ne couche pas les oreilles sous le blâme, et dépose dans la main du capitaine X... une petite croûte de fromage de gruyère. Car son homme, à elle, n'avait ni képi, ni mouchoir, et le museau habile, plongeant dans une poche de l'homme inerte, n'a trouvé que cette preuve, tentante, mais sacrée, où les dents de Nelly ont à peine marqué.

Et malgré nos rires et ceux des « blessés » qui nous rejoignent poudrés à frimas, chacun de nous songe probablement au jour où le jeu, la leçon seront la vérité sombre, où cent, où mille hommes couchés sentiront leur sang tiède se refroidir sur la neige — l'attente... la nuit qui vient... l'espoir de la bête intelligente, du brancardier à quatre pattes qui n'a jamais peur, qui n'est jamais fatigué, qui voit et flaire à travers l'ombre... L'attente... la vie qui s'en va et, soudain l'haleine canine, le museau frais, la langue amicale qui essuie ensemble le sang et les larmes de faiblesse, — le secours, toute la chaude vie qui revient...

Digitized by Google

LA PAIX DES BÊTES

Au front des armées, les bêtes sauvages partagent le sort de l'homme : les terriers tremblent, croulent et sautent, la branche foudroyée tombe avec l'oiseau qu'elle portait. Mais dans nos bois préservés, le gibier qu'on oublie se rassure et peut croire que la terre est revenue à l'innocence, et les bêtes goûtent enfin l'illusion de la paix.

Nulle parure de fleurs ou de feuilles n'adoucit encore leur domaine, ces beaux bois sévères qui environnent Paris, les forêts de Marly, de Saint-Germain, et les champs labourés où la perdrix n'ignore pas qu'elle est couleur de glèbe. Le bourgeon des chênes dort, et le soleil glisse sur l'argent soyeux des châtaigniers nus. Au-dessus du parc, un pêcher rose, un amandier blanc s'effeuillent de froid. En cherchant des violettes sous les feuilles sèches et sous l'herbe morte de l'an dernier, nous trouvons seulement des glands fermés, rouges comme des cerises et qui lancent, hors de leur coque crevée, un délié, un tenace et vivant fil qui plonge, aveugle, intelligent, dans la terre humide... Il n'y a pas d'enfants cueilleurs d'anémones, ni de fagoteuses, et pourtant la forêt

Digitized by Google

vivante crépite de pas légers, de claquements de becs, de cris printaniers, de battements d'éventail : voici sur nos têtes, à nos pieds, partout, les êtres qui n'ont pas cessé, malgré nous, d'espérer en nous.

Pour une trêve de quelques mois, quelle confiance ! Une mésange nous suit, nous dépasse, revient, nous parle. Pendant chacune de ses pauses, elle ouvre et ferme ses ailes, tout près de nos visages, par coquetterie, et ses yeux brillent sous sa petite coiffe de velours. Une colonie de pinsons ne fuit pas à notre approche, appelle interrogativement, dialogue, s'occupe de nous, et deux rouges-gorges s'échappent sans hâte des basses branches, courent sur le sol devant nous comme deux souris...

Un lapin, deux lapins, dix lapins !... Mais ce n'est pas la fuite éperdue des autres années, le derrière blanc aperçu et évanoui dans la même seconde. C'est seulement l'émoi, et surtout l'indécision : faut-il fuir ? faut-il rester ?... S'arrêter dans sa course, et regarder derrière soi, n'est-ce pas déjà une grande hardiesse, pour un petit lapin de garenne sans cervelle ? Le plus aventureux se tient debout, en kangourou. Il est couleur de froment mûr, et joint les oreilles. Il serre ses pattes de devant contre sa poitrine, humainement. Peut-être qu'il va s'écrier : « Ah ! que vous m'avez fait peur ! » Peut-être qu'il va rire...

Au premier tournant de la route forestière, il faut, lorsque nous repartons, que la voiture s'arrête court, car ses roues ont bien failli écraser, rouges et or comme le soleil qui se couche, majestueux sous leur manteau à traîne pointue, ronds et cossus comme des bouquets de campagne, cinq faisans qui traversent la voie sans hâte, dédaigneux, familiers, et qui semblent nous dire, sur le rythme de leur petit pas dandiné de poules grasses : « Vous êtes bien pressés... C'est notre tour. Attendez... atten-dez... at-ten-dez... »

Digitized by Google

Digitized by Google

LES HEURES LONGUES

Digitized by Google

Paru en 1917, sous la signature : Colette (Colette Willy), chez Arthème Fayard. Il a été tiré : 50 exemplaires sur hollande. L'auteur a fait, dans le texte primitif, les coupures qui lui ont paru nécessaires. En outre, la nouvelle intitulée : *La Chienne* a été distraite du présent recueil pour figurer dans *Douze Dialogues de bêtes*. Le recueil *Les Heures longues* n'a pas été réédité.

Digitized by Google

PRÉFACE

Je n'ai pas, dans un recueil de chroniques, de reportages, — le tout ayant passé au crible insuffisant de quelques journaux, et en période de guerre, — trouvé grand'chose à conserver, ni à respecter. Si dans la solitude et l'anxiété une femme peut donner à ses lecteurs l'illusion de l'équilibre, elle ne s'abuse pas sur son faux sang-froid, sur la longueur d'un affreux conflit. Capable comme tout le monde de mourir en public honorablement, il vaut mieux pour elle et pour son métier d'écrivain qu'elle taille et coupe largement parmi des morceaux qui risquent de ne garder, d'une guerre européenne, qu'un intérêt tout juste journalistique. C'est ce que j'ai fait à même Les heures longues *pour le plus grand bien de mon œuvre et de son caractère.*

COLETTE

Digitized by Google

Digitized by Google

LES HEURES LONGUES

LA NOUVELLE

Saint-Malo, août 1914.

La guerre ?... Jusqu'à la fin du mois dernier, ce n'était qu'un mot, énorme, barrant les journaux assoupis de l'été. La guerre ? Peut-être, oui, très loin, de l'autre côté de la terre, mais pas ici... Comment imaginer que l'écho même d'une guerre pût franchir ces rochers, farouches uniquement pour que semblent plus doux, à leurs pieds, la vague, le gazon marin clairsemé, le chèvrefeuille, le sable gaufré par la petite serre des oiseaux... Ce paradis n'était point fait pour la guerre, mais pour nos brèves vacances, pour notre solitude. Les récifs cachés sous la mer n'y veulent point de barque; l'épervier vigilant en bannit les oiseaux. Chaque jour, vers l'heure de midi, il montait au ciel et tardait à redescendre; notre jumelle marine le découvrait très haut, large ouvert, appuyé sur le vent, et son bel œil brûlant ne regardait pas la terre...

C'était pourtant la guerre, cette Cancalaise dure, cette vendeuse de poisson qui avait cessé, le mois dernier, de bavarder et de rire, qui réclamait son dû en argent et en bronze, et refusait les billets de banque, qui regardait au

Digitized by Google

loin sur la mer venir le cortège des jours sans pain ni cidre...

C'était la guerre, ce garçon épicier à bicyclette qui colportait, au grelot allègre de sa machine, des bruits de disette, des avertissements de cacher le sucre, l'huile, le pétrole...

C'était la guerre. Dans Saint-Malo, où nous courions chercher des nouvelles, un coup de tonnerre entrait en même temps que nous : la Mobilisation Générale.

Comment oublierais-je cette heure-là ? Quatre heures, un beau jour voilé d'été marin, les remparts dorés de la vieille ville debout devant une mer verte sur la plage, bleue à l'horizon, — les enfants en maillots rouges quittent le sable pour le goûter et remontent les rues étranglées... Et du milieu de la cité tous les vacarmes jaillissent à la fois : le tocsin, le tambour, les cris de la foule, les pleurs des enfants... On se presse autour de l'appariteur au tambour, qui lit; on n'écoute pas ce qu'il lit parce qu'on le sait. Des femmes quittent les groupes en courant, s'arrêtent comme frappées, puis courent de nouveau, avec un air d'avoir dépassé une limite invisible et de s'élancer de l'autre côté de la vie. Certaines pleurent brusquement, et brusquement s'interrompent de pleurer pour réfléchir, la bouche stupide. Des adolescents pâlissent et regardent devant eux en somnambules. L'automobile qui nous porte s'arrête, étroitement insérée dans la foule qui se fige contre ses roues. Des gens l'escaladent, pour mieux voir et entendre, redescendent sans nous avoir même remarqués, comme s'ils avaient grimpé sur un mur ou sur un arbre; dans quelques jours, qui saura si ceci est tien ou mien ?... Les détails de cette heure me sont pénibles et nécessaires, comme ceux d'un rêve, que je voudrais ensemble quitter et poursuivre avidement.

Un rêve, un rêve... De plus en plus, un rêve : car à mesure que je m'éloigne de la ville, que je retourne vers les campagnes

Digitized by Google

que balaie l'aile effarée des tocsins, ces prés, ces moissons, cette mer endormie ne sont plus qu'un décor, interposé entre moi et la réalité : la réalité c'est Paris, Paris où vit la moitié de moi-même, Paris peut-être fermé à cette heure, Paris suffocant et gris sous sa brume d'août, plein de cris, fermentant de chaleur et de fureur, d'angoisse et de bravoure...

Sera-ce ma plus longue soirée de la guerre, celle que je passe encore ici dans l'attente du départ, celle où le calme plat renverse, dans la mer, l'image des rochers violets ? Toute la nuit la mer se tait, sans pli, sans souffle, et balance à peine, toutes ombrelles épanouies dans un phosphore laiteux, des méduses de cristal bleu...

Digitized by Google

A VERDUN

Décembre-janvier 1915.

Il est fini, ce beau voyage épouvanté. Me voici — pour combien de jours ? — cachée dans Verdun. Un faux nom, des papiers d'emprunt, ce n'était pas assez pour me garder, pendant treize heures de trajet, du gendarme nouveau-style, que la guerre fait subtil, railleur, indiscret, ni de ton commissaire impérieux, gare de Châlons ! En chemin, j'ai rencontré tous les périls : l'amie infirmière commise à l'arrivée des trains de blessés et qui s'écrie : « Vous ici ! », le journaliste devenu militaire et qui s'enquiert : « Votre mari va bien ? Vous allez le voir ? », le médecin-major, qui « comprend » et qui m'adresse des clins d'œil à inquiéter un garde-voie... Les heures les moins troublées furent celles du « train noir », qui chemine toutes lumières éteintes entre Châlons et Verdun, lentement, lentement, comme à tâtons, retenant son asthme et son sifflet. Heures longues ? peut-être, à cause de l'impatience d'arriver, mais heures remplies, inquiètes, illuminées par la lueur boréale d'une canonnade incessante, une lueur rose qui halette au ras de l'horizon, au nord-est.

Digitized by Google

Un somptueux tonnerre l'accompagne, continu, nourri, qui ne déchire pas l'oreille mais sonne dans tous les membres, dans le ventre et la tête, et parfois la chute florale des fusées éclairantes, qui crèvent la nuit.

Personne n'a dormi, personne n'a parlé jusqu'à l'éclosion de l'aube d'hiver, jusqu'à l'arrivée à Verdun, et combien j'enviais, déguisée, ces commerçants verdunois qui passaient devant le gendarme avec un « Ça va ? » et une poignée de main...

N'importe. J'y suis, je tâcherai d'y rester, prisonnière bénévole. La canonnade toute proche ne ronfle pas seule : un feu de coke pète et flambe, et mes complices — un sous-officier couleur de blé mûr, sa jeune femme brune comme une châtaigne, propriétaires verdunois — me rient, par-dessus le café et le lait concentré. Moyennant que je ne sorte pas, que je n'approche pas des fenêtres, — « attention aux médecins-majors logés en face ! » — tout ira bien. Les vitres chantent aigu : *i-i-i*, aux moments où la canonnade plus intense nous oblige à hausser la voix, et un soleil d'hiver présage la gelée.

Je brûle d'apprendre tout, de frémir, d'espérer. Je questionne :

— Qu'y a-t-il de nouveau ?

Le sous-officier ravitailleur fronce les sourcils, tire sa moustache de Vercingétorix :

— De nouveau ? Il y a que le tapissier est un cochon !

— Le...

— Le tapissier, parfaitement. Le beurre que vend le tapissier, c'est de la margarine !

— Oui... et puis ?

— Et puis, il y a que le marchand de pianos vient de recevoir un arrivage de sardines épatant. J'y cours en allant voir à nos chevaux...

Digitized by Google

— Oui, oui... et puis ?

— Et puis, s'écrie la jeune femme brune, il y a que c'est une honte de nous faire payer trois sous un poireau ! D'ailleurs le sous-préfet en a assez, il va rassembler à la sous-préfecture du riz, du macaroni, des pommes de terre, et nous verrons si les épiciers auront encore l'audace de...

— Oui, oui, oui !... Mais, je vous en prie, la guerre ?

— La guerre ?

Vercingétorix me contemple, ses yeux bleus ingénus tout larges ouverts. Je perds patience :

— La guerre, enfin, sapristi ! Ça qu'on entend, ça qu'on lit, ça que vous faites !

Les yeux bleus deviennent, de rire, tout petits :

— Ah ! oui, pardon, la guerre... Eh bien mais, ça va, ça va... Ça va très bien. Ne vous tourmentez pas.

Je méritais cette réponse de tranquille brave homme. Et il ne m'a pas fallu huit jours pour comprendre qu'ici, dans ce Verdun engorgé de troupes, ravitaillé par une seule voie ferrée, la guerre, c'est l'habitude, le cataclysme inséparable de la vie comme la foudre ou l'averse; mais le danger, le vrai, c'est de ne plus manger. Tout commerce cède le pas et la place à celui des comestibles : le papetier vend des saucisses et la brodeuse des patates. Le marchand de pianos empile, sur les gaveaux et les pleyels fatigués qu'il louait naguère, mille boîtes de sardines et de maquereaux; mais le beurre est une rareté de luxe, le lait concentré un objet de vitrine, et le légume n'existe que pour les fortunés de ce monde. Bizarres menus que ceux que nous cuisinons, mon hôtesse et moi. Le bœuf de l'intendance luit pour tout le monde, et son arrivée quotidienne est saluée par un quotidien murmure d'imprécations. Pot-au-feu, miroton sans oignons, rôti, bifteck russe haché, entrecôtes minute, — hélas, il est et

Digitized by Google

reste pourtant bœuf. Que pensez-vous d'une salade de sardines et de macaroni froid ? Que vous semble d'un riz-au-lait sans lait, chapeluré de chocolat en poudre et de noix concassées ? Mais nous avions compté sans un panier, scandaleux, magnifique, de truffes, apporté par un permissionnaire du Lot, et qui parfuma, pendant dix jours, la maison entière. Il y eut aussi le jour mémorable du fromage à la crème, don d'un farinier de Verdun qui gardait une vache dans son jardin... Il y eut les dîners d'un restaurant clandestin, où l'on pouvait, par des petites rues noires, aller manger à la nuit close...

Manger, manger, manger... Eh oui ! Il faut bien. Le gel pince, la bise d'est creuse la faim de ceux qui passent les nuits dehors. Il s'agit de garder bien chaud dans les veines un sang qu'ici tous sont prêts à répandre en ruisseaux, à prodiguer sans mesure. A grand courage, grand appétit, et les estomacs des gens de Verdun ne sont pas de ceux que le danger resserre.

Des prisonniers allemands ont passé rue d'Anthouard. Je les ai vus, entre les lames de mes jalousies toujours baissées. Quelques civils regardaient, sur le pas de leur porte, d'un œil habitué. Figures jaunies de fatigue et de crasse, les prisonniers marchaient mollement, beaucoup d'entre eux ne montraient que l'insouciance et la détente : « Ouf ! nous voilà arrivés ! » Un soldat allemand, gamin chétif et rieur, tire la langue, au passage, à une femme.

Entre sept et huit heures le matin, entre deux et trois heures l'après-midi, les avions allemands viennent, ponctuels, jeter des bombes. Cela tombe un peu partout, sans grands dégâts ni blessures d'ailleurs. Mais leur tir, la réponse des nôtres et des canons contre-avions, quel fracas ! Tout de

Digitized by Google

même, le voisin d'en face pleure son jardin ravagé hier, et son hangar écrasé. Et un toit de la manutention, tout près d'ici, au pied de la citadelle, bâille au ciel. Le sous-officier, Vercingétorix, jure comme un païen contre ces *Aviatik* « qui cherchent à l'empêcher d'aller panser ses chevaux » !

Sa femme me donne l'exemple d'une imprudence parfaite, et rentre aujourd'hui sous une grêle d'éclats qui ne l'ont pas touchée :

— Que c'est agaçant, que c'est agaçant ! s'écrie-t-elle. Croyez-vous que j'ai été obligée de m'abriter sous la porte cochère des X..., avec qui nous sommes très en froid !

Le soir, vers neuf ou dix heures, je risque une furtive promenade hygiénique, à pas peureux, — entendez par ce mot que je tremble de rencontrer une patrouille. Pas un réverbère, pas un bruit, pas une lumière aux volets fermés, entre les rideaux croisés. Mais parfois un cri étouffé, une fuite de petits pieds feutrés, un souffle haletant : j'ai heurté, sans la voir, une des prisonnières volontaires que cache Verdun, une de ces épouses cloîtrées, voilées, qui respirait l'air de la nuit. On connaît ici ces amoureuses, retournées à une vie orientale; si on les nomme tout bas, on ne les trahit guère. On en cite une qui depuis sept mois n'a pas franchi le seuil de sa geôle, ni vu un visage humain, hormis celui qu'elle aime. On dit qu'elle écrit, au loin, qu'elle est la plus heureuse des femmes...

Une route assez mélancolique et plate, au long de l'eau. Mais un soleil de dégel et le ciel sans un nuage, font roses la citadelle, l'archevêché, et bleu le canal. Nous risquons cette promenade en plein jour, au mépris de toutes interdictions maritales et de ce que mon hôtesse nomme « les avions de deux heures et demie ».

Digitized by Google

La route de halage est jalonnée de sentinelles, de peupliers nus, et sur des péniches belges, amarrées, jouent des enfants aux cheveux pâles. Les prés spongieux fument, le dégel a gonflé les ruisseaux. Un tonnerre régulier rythme nos pas; c'est un de ces jours où Verdun dit sobrement que « ça tape en Argonne »...

— Ces guinguettes tristes, plantées là à même le pré, dit ma compagne, si vous saviez comme on y riait l'été dernier...

Une sèche détonation, dont le fracas amorti descend du haut des airs, l'interrompt :

— Ce sont *eux*, dit-elle. Les 75 tirent dessus... Tenez, voilà l'aviatik !

Tandis que je n'entendais encore que le ronronnement du moteur, les yeux perçants de mon hôtesse ont déjà trouvé, sur le bleu net du ciel, le pigeon minuscule, qui grandit et quitte l'horizon; le voici, porté par deux ailes cambrées, neuf, vernissé; il tourne autour de la ville, s'élève, semble méditer, hésiter... Cinq bouquets blancs viennent d'éclore en couronne autour de lui, cinq pompons de fumée immaculée qui marquent, suspendus dans le ciel sans brise, le point où éclatent nos projectiles; cinq, puis sept, et leur septuple pétarade nous parvient plus tard...

— Ah ! voici les nôtres ! s'écrie ma compagne.

D'un poste voisin, s'élèvent, avec un bourdonnement de frelon furibond, deux biplans, deux autres accourent par-dessus la ville. Ils gravissent le ciel en spirales, montrent au soleil leurs ventres clairs, les trois couleurs de leur queue, leurs plans aux lignes droites... Ils sont vautours, tiercelets, hirondelles déliées, enfin mouches...

— Un allemand encore !

— Oui ! et un autre ! et un autre encore !

Il n'a fallu que quelques secondes pour emplir ce ciel, vaste et vide tout à l'heure, d'un vol d'ailes ennemies.

Digitized by Google

Combien l'est, noir de sapins et de collines ondulées, va-t-il en darder vers nous ? On dirait que l'espace vertigineux et bleu leur suffit à peine; ils tournent, semblent fuir, reviennent soudain comme l'oiseau heurtant la vitre, et nos canons fleurissent l'azur de roses blanches...

— Ceux-ci sont les nôtres ! Ils les rejoignent !

— Ce sont des ennemis... Non... De si loin, je ne distingue pas...

Nous crions, car le tumulte a grandi, nécessaire à la beauté de la chasse aérienne. Les canons de la ville et des forts donnent de la voix comme une meute, les uns en basse profonde, les autres en aboiements brefs, rageurs. La poursuite magnifique est au-dessus de nous...

— Il est touché ! il est touché ! non, non... Oh ! il passe...

— Plus en avant, plus en avant ! crie ma compagne, comme si les artilleurs pouvaient l'entendre. Vous ne voyez donc pas que tous les projectiles éclatent en arrière !...

Nous courons, nous suivons inconsciemment les avions en criant; il faut, pour nous rappeler à nous, les appels d'une compagnie de fusiliers marins, et leur conseil véhément de gagner l'abri d'un pont de fer... L'abri... Pourquoi ?

C'est qu'une grêle singulière a commencé de cribler le canal à nos pieds, une grenaille chaude qui fait chanter l'eau... Qui nous jette cet éclat de fer bouillant ?... Nous n'avions pas songé à cela. En regardant avec passion les hommes volants recevoir et échanger la foudre, nous oubliions les étincelles, la cendre brûlante, tombées d'une bataille de demi-dieux qui se disputent la cime des airs...

Sous la passerelle de fer, nous attendons le cou tendu. Nous espérons, nous inventons l'issue la plus belle du combat : la chute, l'effeuillement subit de toutes les ailes courbes, leur défaite tournoyante, là, sur la rive, dans l'herbe... Il n'y choit qu'une bombe, et le pré imbibé la boit, la recouvre

Digitized by Google

sans qu'elle éclate. C'est un des derniers projectiles, une méchante graine fuselée, jetée par l'Allemand qui s'éloigne. La course d'un nuage d'orage est moins rapide que sa fuite magique : les fumées blanches des obus nagent encore là-haut que les avions ennemis ne sont plus qu'une ligne pointillée, très loin, au bas du ciel nettoyé. La meute de canons espace ses coups de gueule; les fusiliers marins s'égaillent...

En retournant vers la ville, nous trouvons les premières traces de l'attaque aérienne : les arbres de la promenade ont subi un élagage brutal, et dans un trou tout frais des enfants cherchent des débris d'obus, piaillent et grattent comme des poulets après l'averse...

Digitized by Google

JOUR DE L'AN EN ARGONNE

Janvier 1915.

L'AUTOMOBILE emporte, avec nous, des paniers d'étrennes. Pour les soldats ? Non. Les soldats ont tout ce qu'il faut, et davantage. Ils ont eu huit ou dix mille oies pour Noël, ils ont du vin, des oranges, du chocolat... C'est la troupe, grassement ravitaillée, qui nourrit les villages, — ce qui reste des villages. — Mais les enfants de la région ?... Hier sans chemise, aujourd'hui vêtus de laine neuve, ils n'ont plus de cheminée pour y poser leurs sabots.

A l'heure où nous quittons la ville, le canon contre-aéroplanes crache furieusement vers un taube. L'oiseau noir vire, prudent, et disparaît. Le bruit de notre moteur couvre la pédale profonde du canon, qui compte ici toutes les minutes des jours et des nuits.

La terre gelée dort, à demi délaissée, et souffre que son repos abrite, dans un pli hâtivement creusé, ici une mitrailleuse sous son feutrage de branches, là un mort sous sa croix, — encore un mort, encore une croix, coiffée d'un képi, — plus loin des soldats, un convoi de vivres, des chevaux, des mulets, parqués sous un chaume de genêt...

Digitized by Google

Rampont, le premier village, a perdu la moitié de ses maisons. D'un bout à l'autre de l'unique rue, l'eau d'une source, hors de son drain effondré, bondit, trop fougueuse et trop joyeuse pour que la glace l'emprisonne. A droite, à gauche du clair petit torrent, quelques cubes de pierres noircis, des pans de briques calcinés marquent la place d'un village qui fut aisé, la ruine d'un petit peuple obstiné et sobre. Mais l'église est encore debout, debout et bien vivante, puisqu'elle lance au ciel, par toutes ses verrières rompues, l'air sautillant, naïf et gai à pleurer, du vieux noël bourguignon :

Que d'ânes et de bœus je say,
Couverts de panne et de moire,
Que d'ânes et de bœus je say,
Qui n'en araint pas tant fait...

Une dizaine de femmes, quelques enfants prient, à genoux entre des soldats et des officiers debout. Le bombardement, qui fit tomber toutes les fenêtres à petites vitres blanches, a laissé aux murs de chaux bleue leur lis d'or, leur chemin de croix en chromo, et un cartel d'auberge, au cadran bombé. Le vent glacé, qui sent la neige, soulève la chasuble du soldat officiant, et emporte, vers la proche colline tonnante, le noël ancien, avec sa grâce trois fois séculaire :

Que d'ânes et de bœus je say...

C'est une surprise que de trouver, parmi ces ruines, autant d'enfants. Un à un, deux à deux, ils viennent, timides, muets, malicieux, chercher la trompette, le gâteau, la poupée. Ils sortent en bouquets des décombres et se rangent dans la salle d'école improvisée, contre le tableau noir. Et les

Digitized by Google

cheveux d'or d'une remuante petite fille effacent, peu à peu, derrière elle, le modèle d'écriture tracé à la craie :

Mourir pour la Patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

A Ozéville, nous visitons la demeure d'un propriétaire récemment réintégré. L'officier allemand qui logea ici emporta, fidèle à la tradition, deux pendules et tout un trousseau féminin. Il ouvrit aussi, à la dynamite, le coffre-fort. C'est une besogne normale et qui ne nous indignerait même plus si le cambriolé ne nous montrait, dans la bibliothèque fracturée, la place, vide, des plus beaux livres, des meilleurs, judicieusement choisis. Le goujat lisait, il *savait* lire... Ce n'était pas un simple et malhonnête voleur. Quelle entente espérer, quelle passerelle jeter entre nous et un peuple qui apprend à ses fils en même temps l'amour des livres impérissables et la manière la plus pratique de forcer un coffre-fort ?...

Ici, l'instituteur remplit les fonctions de maire. Soldats, enfants, tout loge dans une même bâtisse et fait le meilleur ménage. Ce désert, noir d'incendie, écrasé de mitraille, ressuscite en familiarité, en camaraderie, même en galanterie, car le colonel du ...e, qui a entrevu des silhouettes féminines, rassemble en cinq minutes la musique de son régiment; les marches militaires succèdent aux sélections d'opéras, et l'on nous jette, au départ, la *Marseillaise* comme une gerbe officielle !

De Clermont-en-Argonne, une belle petite ville couronnée de pins, fière hier de sa colline de jardins et de sa vallée bleue, il ne reste rien, — rien qu'une dentelle grossière de murs ajourés, d'arches rompues et penchantes, de portes béantes,

Digitized by Google

ouvertes sur le ciel. D'où sortent ces enfants frais, contents de vivre, la joue rouge et le cheveu lisse ? Où dorment-ils, où mangent-ils ? On me montre leur « salle de classe » improvisée, — celle où nous déjeunerons : — des rondins de bouleau et de pin, non écorcés, remplacent son toit envolé, une lessiveuse la chauffe; un rideau de beau lampas, recueilli Dieu sait où, cache l'entrée d'un cellier voûté :

— Vous comprenez, m'explique-t-on, quand les avions allemands apparaissent dans le ciel, on bloque tous les petits dans le cellier et on les lâche quand l'oiseau s'éloigne. Ils rient là dedans, ils se font des niches, on ne peut pas les tenir...

En ce moment, ils ne sont occupés, ces enfants que la guerre a privés de tout, que de poupées, de cigares en chocolat, de billes et d'oranges. Une surprenante rumeur mêle, dans cette rue villageoise, le pas des chevaux, le halètement des automobiles de ravitaillement, les cris d'hirondelle de cent enfants heureux, et la basse profonde du canon, qui ne nous a pas quittés depuis ce matin, qui nous suit, assidu comme le bruit du vent ou le ressac de la mer.

— Il n'y a pas, me disait un Grec au mois d'août dernier, d'état auquel on s'habitue aussi vite que l'état de guerre.

Je le croirais, à voir autour de la table servie quelques officiers hâlés de froid, un très parisien sous-préfet de province, deux femmes aimables et tranquilles. La gaîté, la sérénité sont celles d'une table élégante, en plein Paris, — sauf que l'un de nous se lève, de temps en temps, pour laver son couvert à l'eau de la lessiveuse. Le menu comporte des sardines, du grondin aux tomates, du jambon, des chocolats à la crème et des oranges. De l'autre côté de la rue, les brèches d'un pan de mur encadrent, au delà de la vallée brumeuse, deux éminences inégales, qui dialoguent d'une terrible

Digitized by Google

voix et ne veulent ni l'une ni l'autre se taire. La plus lointaine se voile de brouillard, mais au front de la plus distincte s'allume incessamment, visible malgré le soleil de midi, une foudroyante étoile, — la rose lueur tubulaire des canons de 120.

Digitized by Google

BEL-GAZOU ET LA GUERRE

Paris, 24 janvier 1915.

Ah ! soupire la dame âgée et mélancolique qui se promène tous les jours de beau temps, au Bois, le long du lac, appuyée sur sa canne, — ah ! qu'ils sont heureux, les tout-petits ! Comme ils sont loin de tout ce qui est la guerre ! »

En quoi elle se trompe, car Bel-Gazou, dans sa voiture, n'a pas même entendu l'exclamation de la dame mélancolique : elle suit dans le ciel le vol d'un avion. Ses yeux gris, dont la prunelle est cerclée de vert obscur, ne vacillent pas sous la lumière. La vieille dame et les rares promeneurs peuvent admirer à leur aise ses joues animées d'un sang brun, le dessous charmant de son nez ingénu, ses cils vibrants, ses cheveux fins et plats, et dans sa bouche entr'ouverte ses belles dents de dix-huit mois, larges, épaisses à la base, coupantes au bord...

L'avion a quitté le ciel :

— Taube ! dit Bel-Gazou, d'un air obligeant, à la dame âgée.

Et elle ajoute, à titre de simple renseignement :

— Boum. Fusil.

Digitized by Google

— Oh ! croyez-vous ? objecte très sérieusement la vieille dame. Vous vous trompez. C'est un français.

Un français ! Ce dernier mot déchaîne le facile chauvinisme de Bel-Gazou, qui entonne d'une voix perçante :

— *A mon zafa de la patr-i-e !...*

Sa *Marseillaise* ne va pas plus loin.

Et d'ailleurs la voici toute, à présent, au zouave éclopé qui jette, de sa main valide, du pain aux canards.

— Soldat ! Soldat ! appelle-t-elle.

Il y a tant de prière, puis d'autorité dans la voix; dans le regard, le sourire en coin, le clin d'œil, s'embusque une séduction telle que le zouave, au lieu d'obéir, rit avec embarras : c'en est assez pour que le char de Bel-Gazou emporte une jeune reine offensée, en quête de héros plus soumis.

Née douze mois avant la déclaration de guerre, Bel-Gazou a connu le branle-bas des mobilisations, les longs trajets à travers la France bouleversée, et plus d'un épisode dramatique. Un taureau défit la voiture qui l'emportait, comme font les Allemands d'une église. Quelques semaines, elle régna dans un bourg breton, sur un fort contingent d'infanterie. Rien de ce qui touche à la guerre ne lui est étranger, et, sauf qu'elle accorde une faveur sans limites aux troupes montées, on pourrait lui donner à garder une voie de banlieue, tant elle inspire la confiance et le respect, polo en tête, ceinturée de ficelle et sa canne-fusil braquée vers l'est.

Dans la rue, elle connaît de loin les longues et basses automobiles militaires, qui surgissent, frôlent le trottoir, tournent et disparaissent dans la même seconde de vitesse terrifiante. Contre celles-là, Bel-Gazou protège, de ses bras étendus, sa nurse et sa voiture, et avertit les passants :

— Auto, auto, tention, tention !

Et elle ajoute un : « Ah ! la la... », qu'on peut aisément

Digitized by Google

traduire par : « Si je ne vous avais pas prévenus, ils vous aplatissaient comme une galette ! »

Dans les appartements privés de Bel-Gazou, une grande carte d'Europe couvre le mur. Chaque jour, elle y désigne un endroit où combattent ses proches : « Papa, ici... Oncle, là... », contraignant ainsi, sans balancer, un état-major français à camper en Sicile, et assurant à notre infanterie, d'autre part, un point de concentration très avantageux dans le nord du Danemark.

Mais c'est le soir que cette jeune guerrière, roulée dans un châle, une pipe de sucre aux dents, le balai du foyer tout armé en travers des genoux, imite le mieux, — assise sur un siège de porcelaine et le front chargé de soucis, — les grognards de la territoriale qui gardent les portes du Bois.

Digitized by Google

LES MÊMES...

Mars 1915.

Le bombardement commença immédiatement et sans sommation préalable. Un quartier, resté indemne, fut pillé et brûlé au pétrole étendu à la brosse. Une vieille femme y gardait son mari paralytique; on la chassa à coups de crosse et on mit le feu au lit du malade. Le capitaine Nichau, vétéran retraité, reprocha aux Allemands leur lâcheté; tué à coups de revolver, il fut jeté au feu.

« Les officiers prussiens soupèrent joyeusement à l'hôtel du Grand-Monarque qu'ils incendièrent aussitôt après. On ramassa dans les rues une centaine de prisonniers qu'on enferma sans nourriture dans une cave incendiée. Les officiers prussiens s'extasient sur leur œuvre. On les entend répéter : « Il faut que ce soit le sort de toute la France, et que femmes, « enfants, vieillards, tout y passe ! »

« Sur deux cent trente-cinq maisons brûlées, douze seulement le furent par des projectiles, cent quatre-vingt-dix-huit à la main par le pétrole; on retrouva quatorze cadavres carbonisés.

« A This, le curé, vieillard de soixante-quinze ans, est attaché à la sangle d'un cheval, par les mains liées, et on a

Digitized by Google

fait courir la bête. Afin d'aggraver les chutes, une corde avait été attachée à la jambe de l'ecclésiastique, sur laquelle les soldats tiraient.

« Bombardement de l'hospice, sans raison militaire. On y envoie des projectiles incendiaires... Ordures collectives déposées dans les salons, les armoires, les bureaux de poste. Les officiers volent l'argenterie à la fin des repas. Le général von der Tann se conduit en sauvage à la sous-préfecture.

« Au château de M. Thomas, une remise renfermait trente blessés. Les Allemands l'incendièrent, les trente blessés périrent dans les flammes.

« Lacroix, tisseur, a les deux mains tranchées avant d'être brûlé vif.

« M. Legrand, notable à Cléry, héberge des officiers de uhlans. Le capitaine fait garrotter M. Legrand, le frappe, finalement le tue. On passe ensuite une corde entre les dents du cadavre, qu'on attache dehors au linteau pour le faire geler. Plusieurs corps allemands défilèrent devant ce trophée.

« Le jardinier Renoult, demeurant au Frou, est à moitié assommé par un soldat prussien, à coups de crosse. Un officier se trouve là, saisit son sabre, fend à demi le crâne de Renoult. Le pauvre innocent est traîné, garrotté, la tête sanglante, à cinq cents mètres du bourg, où un peloton prussien, avant de le passer par les armes, a la barbarie de lui couper le nez et les oreilles et de lui crever les yeux... »

Je n'ai pas le courage d'en citer plus. Il y en a, il y en a... Et la date ? Dix-neuf cent quinze ? Non, dix-huit cent soixante et onze. On pouvait s'y tromper. Un Anglais, épris de documentation précise, publia, quelques années avant la guerre, cette longue et lamentable liste, qui voisine dans le volume avec celle des « papes déposés ou assassinés » et celle des « personnes célèbres qui ont été malheureuses dans leurs mariages ».

Digitized by Google

UN ZOUAVE

Mai 1915.

Au moment où une fraternité irrésistible soulève vers nous l'Italie, je songe à un ancien capitaine du 1er régiment de zouaves. Il pourrait vivre encore, il n'aurait que quatre-vingt-six ans. Il avait laissé en Italie toute sa jambe gauche, coupée en haut de la cuisse, l'année 1859, à Melegnano, — en France nous disons Marignan. — Il en était revenu radieux, entre sa béquille et sa canne, et quand on lui demandait, avec une compassion discrète :

— C'est à l'hôpital de Milan, n'est-ce pas, que l'on vous a... ?

— Oui ! s'écriait-il.

Et il ajoutait sur le ton le plus fat des confidences amoureuses :

— Ah ! mon ami !... Les Milanaises ! Ah ! quels souvenirs ! C'est la plus belle année de ma vie !

Le jour qu'il fut blessé, abandonné au creux d'un fossé, un de ses hommes revint le chercher, le chargea sur son dos et l'emporta sous le feu. Pendant qu'il marchait, le soldat

Digitized by Google

entendait au-dessus de lui rire le blessé, qui lui tirait les cheveux à poignée et disait :

— Quatre jours de boîte au soldat Fournès ! *Primo :* porte les cheveux longs; *secundo :* s'est permis envers son capitaine une attitude familière et déplacée !

C'était un zouave, un zouave comme beaucoup de zouaves d'autrefois et d'aujourd'hui.

Il racontait la campagne de Crimée, le choléra, Sébastopol, à sa manière. « Beaux soldats ! » disait-il des Russes. Et cet hommage ne contenait aucune modestie, car il se savait — le nez court et ouvert, les sourcils hérissés sur de clairs et terribles petits yeux de chat, — tout ressemblant à un cosaque.

La neige, la famine, l'herbe cueillie sous les chevaux morts et mangée crue, il en parlait comme d'autant de faveurs spéciales, que la chance lui avait personnellement octroyées, et le choléra devenait une farce gauloise :

— Oh ! le jour où j'ai fait croire à cet animal de Guillemin qu'il tournait au vert et qu'il en avait pour deux heures ! Il le croyait, il était là, assis dans la neige, à se tortiller en se tenant le ventre... Je n'aurais pas donné ma place pour une invitation aux Tuileries !

Une modestie singulière, ou bien le mépris de tout ce qui apporte le mal et la mort, lui conseillait l'emploi des diminutifs. Le froid mortel de la Crimée n'était plus qu' « un joli frisquet », ses quatre autres blessures de « petits accidents », et il appelait son amputation un « élagage nécessaire ».

— Car, déclarait-il avec arrogance, ne vous y trompez pas ! Ce n'est pas une jambe de moins que j'ai, c'est une de trop que j'avais.

On l'eût pu croire, à le voir danser à la corde, et sauter debout sur un billard.

Ses camarades, qui ne sont pas tous morts, se souviennent peut-être qu'il fut l' « homme à la salade ».

Digitized by Google

— Un soir, en Crimée, racontait-il, à l'heure du frichti... Oh ! nous ne manquions pas de tout ! nous avions du tabac, et même un peu de feu, mais rien à y cuire. Mon ordonnance m'apporte la salade, je devrais dire le fourrage, car l'huile et le vinaigre manquaient depuis deux mois.

« — Bougre de mal appris, dis-je à ce gros pétras, tu as oublié d'assaisonner la salade !

« — Mais, mon lieutenant, vous savez bien qu'il n'y a plus que sous la tente à Canrobert qu'on a de l'huile et du vinaigre.

« — Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour porter ma salade à Canrobert ? File ! Et qu'il la soigne, ou il aura de mes nouvelles !

« On rit, je rallume une cigarette et on tâche de penser à autre chose. Au bout d'une heure, qu'est-ce que je vois arriver ? Mon gros pétras d'ordonnance, portant un saladier comme le Saint-Sacrement, un saladier plein de salade à l'huile, au vinaigre, au poivre, au sel... Je hurle :

« — Qu'est-ce que c'est que ça ?

« — Mon lieutenant, c'est la salade.

« — Quelle salade ?

« — Celle à Canrobert. Je suis été à la tente à Canrobert, comme mon lieutenant me l'avait dit. J'ai dit à Canrobert que mon lieutenant commandait comme ça qu'il fasse une salade soignée.

« — Alors ? ? ? alors ? ? ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

« — Il a rien dit. Il a fait la salade. Je vous la rapporte, mon lieutenant.

« Le temps d'enfiler ma tenue numéro un, qui consistait à jeter ma couverture et à essuyer la neige sous mon séant, je filais chez Canrobert. Je me trouve devant lui, le bec cloué, pendant qu'il me regardait, le sourcil au ras du nez. Enfin, j'articule :

« — Je... je suis... tout à l'heure... La salade...

Digitized by Google

« Il ne pipait pas, il me regardait. A la fin :

« — Ah ! ah ! vous êtes l'homme à la salade ? Elle était bonne, ma salade ?

« — Je... mes excuses...

« — Allez, lieutenant. Et surtout, dites que je fais très bien la salade. Je tiens énormément à ma réputation de cuisinier. »

C'est de l'Italie que le zouave était resté épris. Debout et si vif encore à soixante-dix ans, sur sa jambe unique, il chantait des chansons italiennes, il rajeunissait à nous peindre les fleurs, le soleil, les femmes de l'Italie, et ses récits oubliaient deux choses, toujours les mêmes, deux minces détails : les Autrichiens et sa blessure... Un zouave, enfin, un vrai zouave comme tant de zouaves de 1859 et de 1915. Seulement, celui-là me semble encore plus beau que les autres, parce qu'il était mon père.

Il eut, — amputé, convalescent, et plus impatient dans son lit d'hôpital qu'un loup en cage, — la visite de l'empereur. Napoléon III allait de lit en lit, serrant des mains fiévreuses et questionnant les blessés. Le capitaine de zouaves ne montrant, hors du drap tiré, qu'une jeune tête maigre, aux yeux furieux et gais, l'empereur lui demanda :

— Vous, mon ami, où êtes-vous blessé ?

— Rien, Sire... une égratignure.

— Une égratignure ? Montrez-moi donc ça ?

Le zouave montra « ça », et l'un des aides de camp de l'empereur, mort il y a cinq ans, n'oublia jamais « ça »... L'empereur dit, après un moment :

— Je voudrais faire quelque chose pour vous...

— Mais, Sire, j'ai la croix, et quelques médailles.

— Ne puis-je rien vous donner de plus ?

— Ma foi, si... Une béquille, Sire.

Digitized by Google

Il l'eut, avec une petite perception dans l'Yonne. Et sauf qu'il protégea son village au moment de l'occupation allemande, en 1870, ce zouave, enchanté que la vie l'eût mené de Toulon à la Guyane, en Afrique, en Crimée, en Italie, ce soldat amoureux de la bataille, connut la mélancolie humiliée de n'être plus qu'un retraité, béquillant ou sautant à cloche-pied de sa maison à son jardin. Il n'y eut plus, pour lui, qu'une fête héroïque : son riant enterrement, dans un cimetière fleuri. Quelques vétérans, noueux, durs, ébranchés comme lui, le suivaient, avec la petite foule familière du village qui frôlait tendrement, sans respect, le cercueil du zouave, un beau cercueil de bois nu, paré magnifiquement d'une tunique trouée, la tunique à large jupe, la tunique à taille de guêpe des officiers du Second Empire.

Digitized by Google

IMPRESSIONS D'ITALIE

Rome, juillet 1915.

QUITTER Paris pour la première fois depuis onze mois, s'éloigner, par un soir sec et lourd, de Paris obscur, patient, résigné à tout ce qui peut servir son magnifique et sûr espoir; et s'éveiller à Aiguebelle, sous des monts dont une pluie récente fait plus bleus les sapins, plus bondissantes les cascatelles, cela déjà semble une fête, une surprise qu'on n'a pas méritée. Mais passé le tunnel de Modane, tout éblouit. Qu'il est beau, ce versant des Alpes italiennes, arrosé d'eaux pures, fleuri, drapé de vignes, moiré de maïs, frais en dépit de l'été, chaud malgré la neige voisine ! Ce n'est pas encore la monotone abondance milanaise ni la triple richesse, sur une même terre, des céréales et des pampres suspendus aux arbres à fruits. Ici, la fleur se prodigue, le pâturage fait songer à la pelouse et le torrent aux jeux d'eau. Quelle proie que cette terre, pour un envieux voisin !...

L'émerveillement m'accompagne, et la confiance. Je pense, en regardant les gens de ce pays, soldats dans les gares, paysans accoudés aux barrières, appuyés sur la bêche ou la

Digitized by Google

faux : « Voici les miens, voici les *nôtres*. Il n'en est pas, parmi les êtres humains, qui nous ressemblent, même physiquement, davantage. Le soleil a bruni ceux-ci d'un hâle plus généreux; des farines et des vins sans fraude dotent leurs femmes d'un sein plus riche, leurs enfants d'un estomac, d'une denture plus robustes; sauf cela, ils nous ressemblent. La proportion de leurs traits, le rythme de leurs corps nous sont, dès l'abord, familiers, pénétrables. Tout ici me préserve de l'angoisse inévitable qui m'attendait autrefois en Allemagne, au contact de l'animal humain prussien ou bavarois, d'un rose porcin, souvent prognathe, le nez court et la lèvre longue, avec de fortes pattes pesantes et lentes... »

Malgré la présence, dans les gares, des *bersaglieri* coiffés de plumes et des officiers réséda, j'emporte, de station en station, jusqu'au delà de Gênes, l'illusion de voyager dans un pays oublié par la guerre. Gênes, jaune sur un ciel boursouflé d'orages, regorge d'hommes jeunes, ouvriers, marchands, en costume civil. L'air est plein d'une active odeur de charbon, de goudron, de mer. Le train escalade, pour joindre le golfe, des jardins négligés, des églantiers rouges, jette ses escarbilles brûlantes sur des lauriers-roses. La mer, que nous longeons enfin, ne porte aucune trace des cruels conflits et baigne des villages couleur d'ocre, épanouis, toutes portes ouvertes et versant au flot un tribut florissant d'enfants nus qui jouent dans la vague...

Soudain, à la nuit tombante, près de Rapallo, notre train, ralenti, croise un autre train, — puis-je nommer ainsi ce long char débordant de rires, de chants, de frénétiques mandolines ? Cette fusée de fête qui s'enfonce dans le crépuscule, c'est un départ de troupes italiennes. Oui, le « peuple de mandolinistes » s'en va en guerre ! J'ai reconnu l'accent, l'ivresse, la guerrière insouciance de *nos* soldats. Ces rires, ces chants, c'était l'hymne de départ de nos chas-

Digitized by Google

seurs, de nos marins, de nos zouaves traversant Paris et sa banlieue, et jamais chanson d'Italie n'eut dans mon cœur un écho plus français.

La guerre, la guerre... Des rencontres de trains militaires, les uniformes sur les voies, la variété des cartes postales et des emblèmes patriotiques vendus dans les gares m'ont ramenée à ce mal qui vit avec nous, auquel nous avons consenti tous ses droits et qui se nourrit de nous-mêmes. J'arrive à Rome; les roulements de tonnerre, de grêle, de pluie, mêlés d'éclairs de foudre et de soleil; — la guerre...

— Est-ce que la guerre n'a rien changé à Rome? ne manqué-je point de demander, dès les premières heures, au comte Primoli.

— Certainement si, répondit-il avec une prudence romaine : la couleur des réverbères.

Pour faire tenir toute la vérité dans sa réplique, il eût pu ajouter : « et les chevaux des voitures de place ». Rome, qui n'a point de troupes, connaît seulement le demi-silence, le vide d'une capitale en été. Elle subit, comme chaque année, ses matins brumeux qui obligent à l'oisiveté physique; une vague de feu abaisse, de huit heures à midi, les persiennes obliques. Puis l'air bouge un peu, annonçant le frais *ponentino,* la brise de trois heures; les magasins, fermés depuis midi, rouvrent leurs vitrines, la ville renaît, comme arrosée, sous un ciel presque blanc que l'incendie horizontal du couchant respecte. Le soir infuse aux colonnades blondes, au travertin fauve des palais, un sang plus rose. Le long jour d'été tarde ici plus qu'ailleurs à s'éteindre, semble-t-il, et neuf heures ont sonné que je vois distinctement, sur un éther laiteux et sans lune, la forme babélique du château Saint-Ange, et, sur le pont, les saints théâtraux, les draperies pleines d'un souffle inutile, qu'y a dressés le Bernin.

Digitized by Google

C'est l'heure des réverbères bleus. La hâte, le hasard ont varié leurs couleurs, du bleu brûlant des vitraux gothiques jusqu'à l'azur de la mer peu profonde. Nos visages et nos mains nues reçoivent tantôt le bleu flatteur d'un clair de lune d'août, tantôt la pâleur verte de l'éclairage oxhydrique; le brouillard du Tibre tremble en halo autour des veilleuses bleues égrenées le long d'un quai... Rome, bleue, intacte, parée par la guerre, a trouvé dans la guerre de quoi rendre plus belle la beauté de ses nuits.

Je ne pensais pas qu'un si beau voyage pût être une épreuve. C'était une fête que mon départ. Voir l'Italie, me jeter, au moment où ils se tendent vers nous, dans ses bras fraternels, me tourner, le jour anniversaire de Magenta, vers le champ où mon père laissa un long lambeau de lui-même; écouter, deviner la belle langue qui chante autour de moi, me baigner dans une foule chaleureuse qui se délasse la nuit, qui hume des *gelati* et des limonades en lisant, à la lueur des lampadaires bleus, la quatrième édition du *Corriere della Sera;* chercher enfin, dans le peuple qu'une juste guerre enflamma d'une joie religieuse, l'image de notre propre foi; je n'ai vu que cela, je n'ai pensé d'abord qu'à cela.

Peu de temps a suffi pour que je ressente, aux heures ambiguës du jour, le mal de n'être qu'une Française détachée de la France, et éloignée de ce qui compte pour elle plus qu'elle-même : son amour, sa patrie, son foyer. C'est une douceur bien humble, mais bien amère, que de songer : « Je suis, à cette heure, toute pareille à n'importe quelle fille de France qu'on eût envoyée ici. Je suis toute pareille à la petite bonne française que j'ai vue emplir hier une lampe à pétrole en cachant des yeux rougis et anxieux; pareille à la

Digitized by Google

marchande de journaux de Milan, Française mariée à un Italien, qui répondait avec impatience : « Oui, oui, tout à l'heure ! » et oubliait les clients pour lire *notre* communiqué. »

Je ne savais pas qu'en regardant, du haut de la terrasse de Frascati, — où promeneurs, enfants magnifiques, femmes oisives, marchands de fruits et d'eau citronnée, sont si ressemblants, le costume sauf, aux promeneurs d'autrefois, — qu'en admirant au loin la plaine, puis au delà de la plaine cette marge vaporeuse, d'un bleu suave, qui dénonce et cache la mer, je me laisserais prendre et troubler par une seule pensée : « Plus loin que cette plaine et d'autres plaines, plus loin que cette eau, ce n'est pas encore la France... Si tu regagnais maintenant la gare de Rome, et le train, il te faudrait plus de trente heures encore pour atteindre, en touchant ton foyer, la *certitude* que les êtres auxquels se suspend ta vie sont vivants et intacts. Croyais-tu pouvoir, sereinement, comme un touriste d'été, goûter la beauté de l'Italie et t'y réjouir de la croisade, comme fit l'autre jour cette mère romaine qui parait son fils, au départ, de fleurs de grenadier ? Toi aussi, il y a un an, tu as donné la fleur à un soldat qui partait, et tu as ri. Mais il y a un an de cela, et c'était dans *ton* pays. Qu'y a-t-il pour toi, loin du coin où tu as rassemblé, pour te garder la chaleur nécessaire, des livres, des portraits, des lettres ? Que fais-tu ici ? Retourne, ne résiste pas, retourne dans ton pays... »

Il faut, pour triompher de la crise quotidienne, faire appel à l'orgueil, à la curiosité, au devoir de connaître un peu plus. Il faut l'amitié délicate, l'empressement des Français fixés à Rome et des Romains que Paris retenait quelques semaines chaque année. Ceux-ci, rappelés par la même anxiété filiale, ont tous quitté, il y a deux mois, leur villégiature printanière; ils se serrent contre Rome, y subissent sans murmure juillet insoutenable, et se muent sans effort en soldats impatients

Digitized by Google

de servir ou en vieillards dont le chauvinisme ne connaît pas de contrainte. J'ai vu, dans un salon romain, une mère amener son fils à un dernier *five o'clock,* montrer ce haut et large lancier à col blanc.

— Comment, il part ? s'écrièrent les femmes présentes.

— Mais, Dieu merci ! répondit la mère avec éclat.

De tels mots, où revit notre ferveur de l'an passé, le reflet, sur les visages, des premières victoires italiennes, tout cela n'est pas pour calmer une sensibilité qui se croyait intacte, mais que onze mois d'alarme ont délabrée. Une *trattoria* du Transtévère ouvre, au ras du trottoir, l'étroit et gai refuge qu'il faut justement à mon ennui d'exilée. Il est neuf heures du soir, l'appétit populaire, engourdi par la sieste, s'attable à peine. L'arrière-salle est un jardin couvert, accablé de lumière électrique, paré de drapeaux, qui fleure le safran et le vin frais. La *trattoria* s'emplit d'une rumeur animale et bienfaisante, chaude de rires de femmes, de verres rudement maniés, de cris d'enfants. Car le petit ménage romain amène avec lui sa remuante progéniture, jusqu'au nourrisson, qui tette durant que sa mère vide un plat de spaghetti. A onze heures, les petits seront encore là, comme des moineaux éveillés, entre les tables... Le vin des Castelli reluit dans des ampoules de verre qui portent, enfoncé dans leur pâte épaisse, le petit sceau de plomb du contrôle. Cela est nouveau comme le lourd gâteau qu'on me sert et qui succède au poisson rôti; tout est amusant pour les yeux, la main et le palais.

Des mandolinistes maigres, un peu infirmes, viennent d'entrer; une chanson napolitaine manquait à cette fin de soirée. Mais ils grattent : et l'insecte musical qui semble danser frénétiquement dans la caisse bombée des mandolines ne chante ni Naples, ni la lune, ni la gondole, il chante... la *Marseillaise.*

Digitized by Google

Cela est inattendu, cela est irrésistible. La fanfare militaire, ni la fastueuse canonnade bondissant d'écho en écho, ne me dispenseront pas une émotion plus grave, une larme plus joyeuse et plus spontanée que cette grêle et chevrotante *Marseillaise,* jouée au fond d'une *trattoria* populaire de Rome, et qu'écoutent, front découvert, tournés vers elle comme s'ils pouvaient la *voir,* des hommes dont pas un seul n'est Français.

— Vous irez voir le marché des antiquaires, à Santa-Maria-dei-Fiori ?

— Allez plutôt voir, à Saint-Pierre, le salut où prient les soldats !

— Ne vous couchez pas si tôt ce soir, assistez, vers deux heures ou trois heures du matin, au passage des troupeaux qui traversent Rome, avec leurs chiens silencieux, leurs bergers à cheval...

— N'oubliez pas les Thermes de Dioclétien et la Vénus couleur de chair...

— Cet après-midi, je veux vous conduire à l'église Saint-Sabas et au cimetière des Anglais...

Romains de Rome, Romains de Paris, ils me parlent tous ensemble, jaloux de me montrer les joyaux de leur ville; chacun d'eux sachant à quelle heure un rayon oblique, traversant une église, l'embrase, à quel moment du jour l'ombre des cyprès croît, en fuseaux parallèles, sur un jardin de tombeaux. Mon ignorance ne me guidant point, je fuis seulement, d'instinct, la paix des musées, dont la sérénité me pèse, et le vide, plafonné d'or, des basiliques. Je me tourne vers les spectacles vivants où l'eau parle, où la ruine, la tombe et la statue se couronnent de vigne, où je puis quêter, sur des visages humains, une secrète, une

Digitized by Google

amicale réponse à la question, toujours la même, que je ne formule pas...

Je n'ai eu garde d'oublier le jour où les brocanteurs couvrent le Campo dei Fiori de vieux fers, de cuivres, d'antiquités truquées ou non. « Vous n'y trouverez rien d'intéressant cette année, c'est la guerre... » Je ne viens pas pour acheter : je viens voir, deviner sinon voir, ce que Rome cache si bien : un changement, une hésitation, un ralentissement dans sa forte vie. Mais, ce marché du Campo dei Fiori, la chaleur qui tremble comme un encens au-dessus des œillets rouges et des bottillons de jasmin, ne suffirait-elle pas à en chasser les curieux ? Le soleil impose, à travers les manches, des rayons vésicants; un instant d'immobilité est puni d'une brûlure appliquée sur la nuque entre le col et les cheveux. Quel plaisir me guide entre les étalages, protégés d'un auvent de toile ? Une marchande, belle entre ses tresses huilées et ses longs pendants d'oreilles, me tend avec une muette insistance un fût de vieille lampe peinte, des cœurs d'argent, des médaillons et des colliers à miniatures pompéiennes, où voltige sur fond noir une petite nudité ailée. Je m'éloigne, je manie des faux saxes soigneusement encrassés, et des vrais carlsbad, car il traîne ici d'abondants soldes d' « objets d'art » autrichiens. Que de jais en festons, de cailloux du Rhin et de marcassite en bordure, que d'étains récemment bosselés, et combien de fagots de petites cuillers à manche en filigrane...

Rien à acheter, vraiment, rien... On me touche le bras : la belle marchande muette m'a rejointe et me tend, sans sourire, un lambeau de brocart troué. Elle exceptée, aucun marchand ne me retient ici. Je ne vois, assis sous les tentes qui battent au vent, que des femmes, quelques vieillards. Quelques-uns, ayant calé l'assiette de *risotto* et la fiasque de vin entre une lampe juive, un écrin d'argenterie et un gril

Digitized by Google

défoncé, déjeunent. Tous ces gens-là, me trompé-je ? pensent, comme moi, à autre chose. Non, je ne me trompe pas. La marchande aux tresses huilées, qui m'a singulièrement suivie, se campe soudain devant moi, appuie sur mon regard son regard sévère, et me jette ce seul mot :

— *Tedesca ?*

A mon geste indigné, à ma réponse :

— *Francese !*

Elle daigne sourire et pose, sans motif, avant de s'en aller, sa main sur mon épaule; geste insolite, ébauche de caresse confiante, plus émouvante que le langage.

« *Tedesca...* » Il y a plaisir, pour une Française, à constater ici la suspicion envers l'Allemand. Mais la suspicion populaire ne va pas qu'au Teuton. « *Tedeschi !* », c'est déjà l'injure que se jettent, ici comme à Paris, les gamins pendant le pugilat. Un ostracisme, plus courtois, referme peu à peu Rome devant l'étranger, tudesque ou non. Ouverte depuis des siècles à l'admiration indiscrète du monde entier, envahie d'artistes nomades, enrichie par les barbares curieux, la ville semble se reprendre à tous. Cela est sensible par les nuances autant que par les petits faits brutaux. On affectera devant moi, dans un salon romain, de parler peu de la guerre, et légèrement. On dira « l'avance sur l'Isonzo » comme « l'averse de ce matin », sans insister. L'attitude du pape, qui soulève Paris, se commente ici par une mimique prudente, des « tt... tt... », des hochements de tête, comme autour d'un fâcheux bulletin de santé. Dans un magasin, le commerçant tend l'oreille à mon accent, de même qu'il écouterait le son d'une pièce d'or douteuse.

Les musées n'ont plus de gardiens serviles, mais des geôliers prêts à s'interposer entre le chef-d'œuvre et l'intrus, entre la belle Vénus de Cyrène et la main sacrilège qui se pose sur son flanc plus vivant que la chair. Ce n'est pas seulement

Digitized by Google

l'écho qui double mon pas sur le porphyre des basiliques, ni mon ombre qui joue entre les colonnes : si je m'arrête, j'entends encore les chaussons mous du sacristain qui m'épie...

L'hôtel même, bâti pour le passant, ne se soucie plus d'héberger une étrangère. Passeport, pièces d'identité, lettres d'ambassades ne font point que l'on soit, auprès d'un portier d'hôtel de la via Venato, *persona grata*. Mais il s'humanise quelques heures plus tard, et me glisse avec un sourire d'ogre affectueux : « Gabriele d'Annunzio (*sic*) il vous attend dédans le hall. »

Bien loin que je m'en irrite, j'aime les marques, un peu hargneuses, d'un « italianisme » si promptement armé, prêt à nommer ennemi — « tedesco ! » — l'étranger. J'aime qu'une bande d'ouvrières, qui jouaient à barrer la rue et à s'esclaffer, s'écartent et se taisent d'un air hostile, parce que j'ai parlé une langue qui n'est pas la leur. J'aime que Rome s'arrache à tout ce qui n'est pas son peuple, son passé, sa foi, comme un cavalier farouche s'enroule, d'un seul geste, dans son manteau. Et j'entends bien que ce n'est pas moi qu'elle injurie, la belle bouche des enfants poudreux qui, sur le bord des routes, insultent au lieu de mendier, et crient le même mot, toujours le même :

— *Tedesca !*

Entre des palmiers, des chênes éternels, des rosiers grimpants, l'hôpital offert par la reine-mère aux blessés italiens est une villa princière où l'air pur, les chants d'oiseaux, la lumière éclatante ou tamisée abondent. Les jardins qui l'entourent versent jusque dans la via Boncompagni leurs palmes et les pétales des magnolias. Rien ne manque à cet hôpital modèle — que les blessés. Rome n'en a pas un. Jusqu'à présent, on les écarte d'elle, on la veut garder

Digitized by Google

sereine parmi ses parterres clos, empanachés d'eaux jaillissantes. Que d'hommes valides dans ses rues, que de soldats tout neufs encore... L'Italie ne voit pas le bout de ses vivantes richesses.

J'espérais visiter les premiers blessés de la guerre, mais une rigueur nécessaire défend l'accès des villes du front. Reporter ou reporteresse, Italien, allié ou neutre, nul ne pénètre dans la zone des armées. Le même mot : « *Impossibile* », arrête celle-ci et celui-là, et rien n'entame une courtoisie qui ne discute même pas. Je ne verrai donc ni Bologne gorgée de troupes, ni Padoue, ni Mantoue ressuscitée en armes, guerrière qui dormait sous son pavois. Venise se ferme à tout passant. Et Rome ne recueille de la guerre que les bruits qu'on lui jette par-dessus le mur de fer.

J'écoute. Je regarde ceux qui, demain, partiront. Ils portent avec aisance la tenue réséda. Ils n'ont pas cet air déguisé, cette gaucherie, sympathique d'ailleurs, de nos recrues. C'est qu'ici la beauté masculine court les rues et s'accommoderait aussi bien de la toge que de la tunique à col de couleur et du képi à longue visière arquée.

Un médecin, venu du front, a vu des ambulances et n'en rapporte que joie, que patriotique orgueil.

— Quelle race que la nôtre ! dit-il. J'ai visité un millier de blessés ou de malades de la guerre. Je n'en ai pas trouvé un seul qui fût atteint d'entérite ou de tuberculose. Et les blessés qu'on sauve guérissent si vite !

Le long des ruelles du Transtévère, dans les fossés du Gianicolo, dans l'ombre massive du Teatro Marcello, qui soude sa ruine énorme et enfumée aux petites maisons d'une *piazza* tout éclairée de citrons et de tomates, partout pullulent les fils et les frères adolescents de ces soldats dispos. Souvent leur pauvreté florissante fait envie, et leur nombre donne à penser. On ne peut pas ne pas les voir, car l'habitude

Digitized by Google

familiale, même dans la classe aisée, ménage à l'enfant sa place au restaurant, aux réunions et aux promenades d'après-midi. Y a-t-il beaucoup de maris français qui se chargeraient, comme en Italie, d'emmener, d'amuser, de soigner pendant tout un dimanche, avec une patience de nourrice, quatre ou cinq bambins dont le plus jeune ne marche pas droit encore ? Nous sommes loin de l'enfant français et anglais, relégué à la *nursery*...

Mais c'est dans les rues pauvres que j'aime le mieux regarder la marmaille romaine. Assises sur des seuils ténébreux, de jeunes mères étalées sont couvertes et parcourues d'enfants, comme des lices tranquilles qui laissent jouer et se battre sur elles une progéniture déjà endentée. Les plus beaux sont les plus graves, avec leur luxe de cheveux bouclés et de longs cils, leur bouche dédaigneuse au-dessus d'un petit menton spirituel. En grandissant, les garçons deviennent les minces faunes dorés qui ont enchanté les sculpteurs et les peintres; les fillettes atteignent, vers quinze ans, une perfection qui requiert tous les regards. Elles supportent d'ailleurs qu'on les admire, et c'est le spectateur, gêné, qui se détourne, devant ces calmes visages sans rougeur, ces lèvres au duvet de velours qui sourient à demi, promptes à exprimer ce que tarde à dire l'œillade un peu nonchalante. L'attache du cou, la nuque sous les cheveux, donnent à les contempler le même plaisir qu'un vase très lisse, une colonne polie, un fruit achevé dans sa forme. Les adolescentes ne l'ignorent pas; elles savent aussi que cinq ou six années muent en jeune matrone une nymphe élancée. Mais elles choisissent tôt un amour, un foyer, s'y attachent et s'y reposent comme une plante, lourde de fruits, s'appuie au mur, et tout autour d'elles grandissent d'autres faunillons, de nouvelles petites nymphes dont elles ne songent pas, comme en notre bourgeoisie avare, à limiter le nombre.

Digitized by Google

Aussi reviens-je fréquemment aux rues, aux places où des volées piaillantes d'enfants se disputent les citrons tachés, les melons et les tomates fendus, les bribes du marché matinal, aux voies et aux parvis où se lit, en grouillement sain, riant et misérable, la destinée magnifique d'une race qui ne se lasse pas d'enfanter et qui peut dire à ses fils, impatients et serrés sur une patrie étroite, entre des frontières d'eau : « Mais il y a, pour vous, toute la terre ! » Malgré moi je m'attarde ici à un spectacle, toujours rare chez nous et qu'une guerre de douze mois, en France, a prohibé : les femmes enceintes, opulentes, massives au soleil comme des tours, qui marchent en portant devant elles l'avenir et la fortune de l'Italie.

UN TAUBE SUR VENISE

Juillet 1915.

Juillet, six heures et demie du matin. — Un soleil blanc d'orage, des nuées que la mer plate reflète en gris, en vert d'huître. Une journée de sirocco, puis une nuit sans étoiles ont laissé tièdes les dalles des Schiavoni et les balcons de marbre. L'église du Rédempteur semble flotter, soulevée au-dessus de la mer comme un mirage.

La nuit a paru longue. De sa vie nocturne d'avant la guerre, Venise n'a gardé qu'un chuchotement, une respiration qu'on distingue en tendant l'oreille : coups de langue de la vague contre un pont, grincement d'une chaîne de barque, et, vers l'aube, le départ discret d'une seule gondole. Les *vaporetti* militarisés ronronnent plus tard, un peu avant cet instant

Digitized by Google

matinal, déjà engourdi de chaleur, qu'un coup de canon, soudain, secoue.

Un deuxième coup de canon, un troisième, plus lointain. Les échos magnifiques des palais rejettent le son vers la mer. Penchée à la fenêtre de l'hôtel, je cherche l'avion ennemi : il est très haut, il franchit un étroit abîme bleu entre deux nuages. Une foule paisible, sans cris, s'accoude au marbre du pont; des Vénitiennes minces étendent vers l'aéroplane leurs bras, d'où les longues franges noires du châle pendent comme des algues. Elles se mêlent, pour le plaisir des yeux, aux matelots blancs. Il n'y a point de hâte, ni de frayeur, et pas d'autres cris que le miaulement menaçant des sirènes. Des canots automobiles s'élancent, rayant la mer.

Un coup de canon tout proche, parti de l'île du Rédempteur, ébranle l'air, les tentures, la verrerie, frappant les poumons et les oreilles d'un choc presque agréable. C'est la fin de l'alerte : le taube qui menaçait saint Georges debout sur l'église vire, s'éloigne, ayant jeté trois bombes à la lagune; il lui a suffi de voir, du haut des airs, les avions français ouvrir, hors des hangars, leurs ailes. L'un d'eux le poursuit sur la mer, et lorsqu'il revient, une heure après, Vénitiennes noires et matelots blancs ont gagné, ceux-ci leur poste, celles-là l'ombre fraîche et moisie des ruelles. Les oriflammes dominicaux flottent sur Saint-Marc, éventent la place vide et brûlante. Et la femme de chambre qui m'apporte le thé résume avec dédain l'incident, en ces termes héroïques et brefs :

— Ce n'est rien. L'ennemi est venu. Nous l'avons chassé.

Juillet, opprimant Venise, évapore, sur le plus bas degré de ses « portes d'eau » l'eau lourde et reposée, l'eau que ne battent plus la rame ni l'hélice. Dans l'ombre des petits

Digitized by Google

canaux où j'ai fui, vers cinq heures, la fournaise des Schiavoni et les marbres qui brûlent la main, je n'ai trouvé que l'odeur des eaux basses, qui sentent le soufre, l'évier gras, le fruit tourné et l'égout riche. Cette odeur de Venise d'été s'insinue par les fenêtres closes, supprime l'appétit, et distille une fièvre indolore, qui se trahit seulement par une paresse agréable et le tremblement du journal que je tiens déployé...

Le sirocco a secoué, vers six heures, quelques gouttes de pluie chaude, — autant qu'il en tomberait d'un bouquet mouillé. Une seule voile de barque, ocre et rose, sur la lagune d'un bleu éteint, se balance. Des vieillards et de nonchalants adolescents, assoupis sous le Palais des Doges, dans l'ombre nouvelle de la colonnade, — chaque colonne de marbre a maintenant son double en colonne de brique qui l'épaule — attendent la fin du jour. Que ne l'ai-je comme eux attendue, un pigeon familier sur chaque poing, la joue éventée d'ailes ?

C'est que je ne suis qu'une Française impatiente, point encore soumise à la torpeur de Venise. Je suis l'unique voyageuse, *la* voyageuse de Venise. J'ai pour moi seule le spectacle sans prix de Venise vide de touristes et d'étrangers, Venise fragile au bord d'une mer menacée, Venise qui se cache sous le sable comme le poisson plat quand passent les mouettes.

Une initiative intelligente inventa, pour protéger tant de beautés branlantes, de les bastionner de sable. Les chefs-d'œuvre de Saint-Marc, emmaillotés, regrettent la lumière, les chevaux de Lysippe, murés, tendent leurs naseaux vers d'étroites prises d'air, dans la cour du Palais des Doges. L'Ève et l'Adam ne seront plus nus avant la paix, et le fier Colleone s'abrite bizarrement sous un toit de chalet normand. L'élan est donné, où s'arrêtera-t-il ? Venise, vide, oisive, joue au sable, et va couvrir la moindre corniche délicate

Digitized by Google

offerte à sa sollicitude éveillée. On vient d'encager la capricieuse *Fortuna,* debout et tournant à tous les vents au faîte de la Dogana, et le saint Georges rutilant de San-Giorgio-Maggiore, visé hier matin par un taube d'Autriche.

Mosaïques d'or, voilées de toiles grises, statues sous les langes, campaniles dont un terne badigeon empâte le métal vif, tout cet effort mimétique que tente Venise pour se mêler à l'eau trouble, à la brume, à la pierre anonyme, semble aujourd'hui se mirer dans le ciel brûlant et cendreux. Sous le balcon de l'hôtel cependant, à mesure que vient le soir, s'accroît une foule fraîche aux regards : ce ne sont que matelots blancs au col bleu franc et longues filles de Venise, minces, en châles noirs. Elles viennent, s'en vont d'un pas vif et muet, d'autres matelots passent, et recomposent incessamment le défilé blanc, bleu, noir, parfois vert-gris comme le saule ou comme le gazon foulé, quand s'y mêlent des officiers et des soldats de l'armée de terre.

L'heure du dîner sonne, sinon celle de la faim. Dans la salle à manger, basse comme une salle de paquebot, la fenêtre ouverte laisse entrer l'haleine fade de l'eau, où manque l'odeur tonique des poissons, des filets mouillés : on ne pêche plus en Adriatique, et voici une insipide truite saumonée venue de Bâle... De beaux fruits, des figues fendillées, et du café en givre, cela suffit. Ce crépuscule, violet sur la mer et doré au haut du ciel, ne nous appartient plus : l'heure des lampes est venue et l'on nous enferme hermétiquement dans la pièce basse, avec le relent de la truite, le parfum des fruits et du café, la fausse gaîté de trente ampoules électriques.

Carillon de huit heures, — huit heures et quart, — la demie, — carillon plus long des trois quarts... Au premier tintement de celui-ci, une nuit totale, une obscurité parfaite s'abat sur Venise. Dans l'hôtel, les domestiques, habitués déjà, jalonnent les ténèbres de quelques bougies allumées,

Digitized by Google

— compensation piteuse et coûteuse. Mais ce palais vénitien, aménagé en palace, y récupère une lugubre noblesse. L'ombre des rampes à balustres ruisselle sur les escaliers comme une onde inquiétante. Il n'y a rien de plus vivant, aux mouvements des flammes palpitantes, que les tentures, les statues, les longues galeries vides aux sombres parois. Comme si la vie s'évanouissait avec la lumière, les dialogues baissent ou se taisent. On étouffe... Il vaut mieux risquer le faux pas, l'entorse, qu'haleter ici.

Un reflet de jour traîne encore sur l'eau, au-dessous du pont des Soupirs... Mais du côté de la mer, et autour de nous, c'est la nuit d'un tombeau sans étoiles. Je palpe les murs, je compte les colonnes, j'arrive sans dommage à la Piazzetta, puis à la place Saint-Marc, où *j'entends* la présence d'une foule de fantômes. Ne connaîtrais-je pas, privée soudain de la vue, la même angoisse ? Car tous les bruits du jour résonnent ici : pas alertes, voix de femmes et d'enfants, tintements de cuillers et de verrerie, mieux : le son d'un bon orchestre, tout proche, qui joue, — sans rancune, — une valse viennoise...

Sous ma main, le fer d'une chaise vide; je m'y assieds. Devant moi, un guéridon. Un génie subalterne, et assurément nyctalope, m'y apporte une glace vanillée, que je savoure à tâtons...

Il fait chaud. Les dalles tièdes chauffent mes pieds, à travers mes minces semelles. Je distingue vaguement, au-dessus de la Place, un ciel rectangulaire. Des flammèches, çà et là, allument à la hauteur des visages les cigarettes et les cigares, encore est-il interdit de griller trop longuement l'extrémité de ces cigares humides et sarmenteux. L'obscurité se peuple ainsi de masques, fugitivement suspendus dans l'air; la flamme sculpte ici un grand nez courbé, des yeux de diable romantique, là une figure d'adolescente, lèvres tendues

Digitized by Google

et paupières mi-fermées comme pour un baiser, et là encore une face cupide et charnue de Shylock gras... Peut-être que je rêve. Peut-être que rien de tout cela n'existe, sauf le parfum gelé du sorbet à la vanille, sauf le son de l'orchestre rejeté par les échos de la Place, et dont je ne saurais dire s'il chante devant moi, derrière moi, ou plus loin, sous les arcades...

La réalité ne recommence qu'à l'hôtel. Une prison serait plus douce que cette chambre, où la lueur d'une bougie lutte en vain contre les rouges obscurs, les bois noirs et dorés. Une main sévère — celle de l'amiral commandant la place — a verrouillé les persiennes, tendu par-dessus leurs lames une toile imperméable, enfermé sans appel la chaleur, les moustiques, et je commence avec résignation la première, la plus longue, la plus morne des nuits vénitiennes...

NOCTURNES

Rome, juillet 1915.

L'humidité des vieux marais cachés, libérée par la mort du soleil, a poussé hors des jardins de la Villa Médicis les invités prudents : il n'y a plus, près de la fontaine aux nymphéas, que deux ou trois Français, et Albert Besnard, qui déploie sa cape avec le rond de bras d'un jeteur d'épervier.

Nous sommes tous fatigués de parler, d'avoir reçu en plein visage la lumière d'un après-midi sans nuages, d'avoir souri, regardé, d'avoir entendu les nouvelles venues de la France, accueilli un voyageur arrivé de Londres à Rome, d'avoir écouté les lettres qu'il lisait, toutes pleines de la guerre...

Digitized by Google

L'eau de la fontaine rejoint, en filet mince, l'eau du bassin, avec un petit chant sur trois notes, que nous percevons soudain après la fin de nos paroles.

De l'est à l'ouest, en un instant, le bleu du ciel passe au rose, et les buis noirs massifs, dont la main s'amuse à rebrousser la toison rude, se couvrent de rosée.

Pourtant nous n'aurons pas l'impression du repos, de la détente, du silence, tant que les hirondelles ne seront pas couchées. Le ciel tout entier semble tournoyer en même temps qu'elles, comme une eau fouettée qu'entraîne une fuite circulaire de poissons. Elles sont mille, et davantage. Elles se font flèche, ou caillou. L'une tombe, fait la morte jusqu'au sol, se relève en boomerang et siffle contre notre oreille, montrant son noir petit œil de chasseresse féroce, et le bord tranchant d'une aile qu'un rayon aiguise.

Le cri de convoitise qu'elles jettent semble le crissement d'un javelot hérissé. Leur jeu est si terrible et si pressé qu'on oublie l'oiseau pour ne plus songer qu'au dard jailli, au silex précipité par la fronde, à l'acier bleu qui perce l'air.

Et lorsqu'il ne reste plus que deux hirondelles, rivales, obstinées, volant haut, nous n'avons qu'à cligner les yeux, à renverser un peu plus la tête, pour isoler, sur le ciel, les spires, les feintes, le combat de deux noirs avions...

Où se sont-elles perdues ? Personne n'a vu la fin de leur course. Qui revient dans l'air ? l'une d'elles, blessée, ivre ? Non, c'est la première chauve-souris qui écrit sur le ciel, d'une aile onglée, la dernière heure du jour. Il y a encore une grande clarté au-dessus de nous, mais qui ne descend plus jusqu'à la terre. Le Mercure noir de la fontaine, à peine retenu à sa vasque par un pied ailé, tend en vain la main vers la lumière.

Dans l'atelier, l'ombre noie les deux derniers portraits de Besnard : d'Annunzio, assis sous des bosquets élyséens,

Digitized by Google

et un petit Benoît XV, écrasé sous la pourpre, plus pâle que sa robe, avec un grand visage de bossu... Quittons, pour Rome vivante et qui s'éveille, les portraits, les haies de buis, les cyprès, tout ce que la nuit ici pétrifie. Il n'est pas question, après un goûter tardif et la longue journée caniculaire, de dîner. Mais il y a lune, ce soir, — déjà elle éclôt, elle monte rapide et légère; nous irons, à pas paresseux, attendre, dans une *osteria* du Forum de Trajan, l'heure des chats.

L'*osteria* seule vaut qu'on s'y attarde. Elle ferme un bout d'impasse, un retrait de la place irrégulière. C'est une salle à boire, taillée dans la moitié d'une coupole byzantine, la Basilica Ulpia, basse, vaste, parfaitement ronde. Sa muraille verticale est percée de portes de caves, d'anciennes baies maintenant aveuglées. La courbe de sa paroi voûtée s'illumine d'ampoules suspendues, pleines de vin de Frascati rose, d'orvieto jaune, de chianti dont un seul point rutilant sur la panse décèle la couleur de sombre rubis. En colliers égaux, ces *fiasques* au col mince sont la seule parure de l'*osteria*, qui ne prend air que par une petite porte à rideau de toile. La mousse du frascati mouille en pétillant nos narines; on boit plus que l'on ne voudrait, à cause de la douceur du vin et des gâteaux lourds qui s'effritent dans la bouche en sable sucré.

Un long chat passe entre nos jambes, soulève de la nuque la portière de toile, disparaît. C'est l'heure de le suivre, et d'attendre, penchés sur le parapet de fer qui défend les ruines, les hôtes nocturnes du Forum des Chats.

Éblouis par la nuit de pleine lune, nous ne voyons d'abord que le bleu cendré du ciel, le bleu de lucioles des réverbères voilés pour la durée de la guerre, le bleu de neige des marbres renversés et le bleu vigoureux de nos ombres sur les dalles plates. Le Forum, à nos pieds, est un jardin ravagé, dont la nuit rajeunit le désastre. Porches rompus, pierres blessées — j'ai vu tout cela, il y a quelques mois, sur un sol français qui

Digitized by Google

fumait encore... Un mouvement dans les buissons bas, un chant félin chassent l'évocation.

Obéissant à l'appel, un chat, deux chats, trois chats approchent, convergeant vers le Forum. L'un vient d'une rue, à pas comptés, l'autre surgit de l'impasse, s'arrête pour donner un seul coup de langue à son flanc et repart. Une chatte blanche, assurée, descend au Forum contre nos pieds, en glissant le long du mur comme une coulure de cire. Deux matous rivaux, parvenus au parapet, s'empoignent, sans un cri, sans un feulement, et roulent en nœuds de serpents. Tous sont de longs chats musculeux, grands, ils ont la cuisse aplatie, le nez busqué de l'ancêtre égyptien. Aucun ne montre la hâte furtive, l'allure palpitante et inégale de la bête errante ou traquée. Les chats du Forum habitent une noble ruine, concédée à leurs batailles, à leurs amours, à leur sommeil diurne. Que des ombres colossales hantent l'autre Forum, le grand *Foro romano,* et superposent, dans un cirque à leur taille, les fantômes de tant de civilisations stratifiées; Rome réserve au peuple-chat, à peine plus tangible, le petit *Foro Trajano* creusé comme une piscine d'où les eaux auraient fui.

Qui nous dira pour quels palabres s'assemblent ici les compagnons de minuit aux oreilles de velours ? Leur veillée s'occupe, sous nos yeux, de chasse, de jeu, de lutte bénigne. Des feuillages s'écartent soudain, déchirés par le bond d'un dos rayé, onduleux et puissant. Une battue active décore le mur, en passant, d'une frise de panthères galopantes... Le fauve qui émerge, ainsi que Phtah éveillé, d'un bosquet, peut n'avoir pas quitté par hasard son repos. Il essaie, en les étirant, ses quatre pattes, gravit, pour s'y asseoir, un fût renversé. Un remous d'herbes et de branches soulève vers lui la jungle naine, pendant qu'il s'affermit à son poste de tribun et qu'il incline sur un jabot gris son menton méditatif...

Digitized by Google

L'un de nous l'appelle, et cela suffit pour qu'il se dresse et desserre, avec un frisson de désagrément, le cercle de sa queue. Rien ne se lit, que la surprise, dans ses yeux que la lune décolore. Mais il quitte sa colonne brisée, descend vers l'entrée d'une tanière et pénètre, les reins bas, sous la terre, emmenant avec lui, un à un, vers des rites plus secrets, les citoyens de la dernière république de Rome.

Digitized by Google

LES FOINS

Juillet 1916.

Ici, dès l'arrivée, on sent le cours de la vie, ralenti, élargi, couler sans ride d'un bord à l'autre des longues journées. Juillet : l'herbe a fini de croître, la feuille ne grandit plus, les couvées emplumées ont pris leur vol; l'été, à son apogée, semble mourir d'une fastueuse mort, arrêté en pleine richesse par la flèche d'un soleil sans merci.

Comme il resplendit, ce juillet limousin, aux yeux sevrés depuis trois ans de son azur, du vert, du rouge de sa terre sanguine ! Chaque heure fête tous les sens. Un son, nombreux comme le battement du sang dans la conque des oreilles, accourt de tout l'horizon visible, s'étale en nappe d'harmonie égale, nourrie, que crèvent de moment en moment le cri d'un coq, un meuglement nonchalant, un criquet, un geai... Au bord de la rivière, les vernes à la feuille froide protègent la reine-des-prés, le chanvre rose et la saponaire, si mêlés qu'on cueille ensemble leurs tiges amères et leur bouquet un peu fade, blanc, rose et mauve... Un sentier, que la menthe argente, est une voie de parfums...

Du lait, sous la vache brune, mousse, doré, dans le gobelet

Digitized by Google

fourbi que nous tendons au berger. Les poires tavelées jaunissent, la dure pêche prête au vent brûlant sa joue sombre. Froissons, au passage, l'estragon, le thym et la sauge, et coupons, pour honorer la grande salle, fraîche derrière ses volets clos, la fleur royale, bleue comme la flamme de l'alcool, des artichauts épanouis... Au loin, un champ de blé, hier vert, sera jaune demain...

Abondance des biens dispensés par la pluie, mûris par le soleil ! Quelles louanges vous donner, qui ne soient pas indignes ? Nos cœurs, surmenés et contraints depuis trois ans, se dilatent peureusement, remercient avec crainte toutes choses, — toutes choses épargnées par la guerre, éloignées miraculeusement de la guerre...

Épargnées ? Hélas ! le foin est encore sur les prés, debout ici, là couché par vingt averses, ailleurs fauché et jaunissant. Les pluies tardives sont taries enfin, et les femmes, les vieillards, se lamentent sans paroles devant un trésor que des bras d'hommes devraient sans délai étreindre, lier, abriter dans les fenils embaumés — et des bras d'hommes robustes et rapides ! Parfois la faux suffit, mais souvent l'herbe consternée réclame l'antique faucille. Des bras d'hommes, pour râteler et charger, entre deux orages, la toison coupée de ces longs prés de rivière...

Victorieuses jusqu'à présent, les femmes, pliant sous l'excès de travail, diminuées par la solitude, sont près de faiblir. Juin ruisselant a mis en péril la vie, vienne l'hiver, du bétail et des chevaux.

Les secours sont trop rares, et tardent trop. Pourtant nous avons l'exemple des râteleurs enfants qui, tous, travaillent aux foins qu'on a pu faucher. Dix ans, celui-là ? Et huit ans celui-ci ? Peut-être moins. Mais regardez donc ce vieux faneur, suivi, comme de son ombre courte, d'un marmot de quatre ans, qui manie un râteau à sa taille...

Digitized by Google

N'importe, elle est bien légère, la bouchée de foin que portent, vers les charrettes, de si jeunes bras. Sauvera-t-on la récolte, inondée puis séchée, puis battue de nouveau par la grêle, et qui fermente ?... L'odeur, l'odeur souveraine que nous buvons avec délices, l'odeur du foin au crépuscule emplit de larmes et de souci les yeux graves de nos paysannes...

Digitized by Google

APOLLON, DÉMÉNAGEUR

(CARNET D'UNE FEMME DE MOBILISÉ)

LUNDI. — C'est demain qu'*ils* viennent. Demain, *ils* ne feront qu'emballer la vaisselle, la verrerie et ce qu'ils nomment « le bibelot ». Se peut-il qu'après-demain soir je dorme dans le nouveau gîte, la maison étrangère qui sent la cretonne et l'huile de lin ? Rien ne m'aime encore là-bas, et rien ne m'aime plus ici, ni personne; ma pâle femme de chambre erre, poussiéreuse et pleine de reproche, traînant un compartiment de malle comme un fantôme ses chaînes. La cuisinière, en train d'emmailloter ses casseroles dans du « papier-journaux », m'a jeté tout à l'heure un : « Madame dîne, ce soir ? » qui me condamne à gagner, sous la pluie de novembre, le plus proche restaurant.

La lampe voilée, la table de travail et le fauteuil de mon mari, et le buvard de cuir qui garde une odeur de tabac fin, gisent, abat-jour de-ci, coussins de-là... On ne devrait jamais déménager, pendant la guerre. La nouvelle maison ? Peuh... elle a un escalier rose, et l'hiver, entre les branches dépouillées du jardin, on voit du second étage le champ de courses d'Auteuil. Mais on ne déménage pas pour un champ de

Digitized by Google

courses, voyons, pendant la guerre ! Et en somme, comme le dit très justement ma belle-mère, le rose, ce n'est pas une couleur d'escalier.

Mardi, midi. — *Ils* sont venus, *ils* étaient quatre. Je me suis enfermée longtemps dans le cabinet de toilette pour ne pas *les* voir, et j'interrogeais ma femme de chambre :

— Qu'est-ce qu'*ils* font ?

— Madame, ils font la vaisselle et la verrerie. Ils disent que Monsieur et Madame avaient vraiment beaucoup de verrerie pour un ménage de deux personnes. Ils disent aussi qu'ils ne se chargent pas de transporter la grande glace, que c'est une affaire de miroitier. Ils disent aussi que les bois sculptés chinois, c'est l'affaire d'un ébéniste, et ils disent qu'ils ne déposeront pas les boiseries de la salle à manger, que c'est l'affaire d'un antiquaire.

— Oui ? Eh bien je vais leur dire autre chose, moi ! et on va bien voir...

Mais leur aspect m'ôta la voix, avec l'espoir. Ils étaient quatre déménageurs de la guerre, c'est-à-dire un vieillard désapprobateur et ressemblant à Verlaine, un apprenti de quinze ans au nez rose de campagnol, une sorte de mastroquet asthmatique en tablier bleu, et... Apollon. Apollon revu et corrigé à la française, pour le plus grand bien de son nez spirituel, de ses yeux châtains aux cils frisés et de son menton fendu d'une fossette. Cette beauté dressa pour me parler, hors d'une chemise ouverte, son col de marbre et torcha par courtoisie, d'un revers de main, ses palpitantes narines :

— On va pas tout finir d'emballer ce midi, affirma-t-il. Mais, pour ne pas que les chevaux ayent trop à tirer, nous faut faire eul'tour par le Bouabbouleugne.

Bien que je ne pusse découvrir à ces paroles aucun sens précis, j'acquiesçai de la tête, car Apollon s'exprimait avec

Digitized by Google

force et persuasion, et son bras traçait dans l'air des routes olympiennes. Ma pâle femme de chambre était devenue rose, et la cuisinière s'avança, cravatée de satin, un litre et quatre verres entre les doigts...

Mardi soir. — Ils ont emballé encore tout l'après-midi, démonté quelques armoires, et bu du vin rouge. J'ai entendu dans l'escalier un cri aigu de femme pincée, et dans la cuisine des rires étouffés de femme chatouillée, mais je n'ai rien vu, — que les débris d'un plat persan dans l'escalier, et les vestiges de mon service à crème sur le carrelage de la cuisine. Apollon resplendit, et s'accote fréquemment de l'épaule au mur pour rouler des cigarettes. Le malveillant vieillard crache, et le campagnol rose toise Apollon d'un œil d'envie. Quant au « bistrot » asthmatique, il a retrouvé un cousin chez le crémier, à côté, et ne reparaît guère. Par contre, ma femme de chambre et ma cuisinière rivalisent de zèle : aidées des conseils d'Apollon, qui parle mieux quand il a les bras croisés, elles ont abattu l'ouvrage de quatre hommes.

Mercredi, midi. — Matinée pluvieuse. Apollon vient d'emmener la première voiture, qu'il accompagne à pied en claquant du fouet. Derrière lui a éclaté une sourde et vive querelle entre la femme de chambre et la cuisinière... Que fait ici Apollon, après deux ans de guerre ? J'ai guetté dans sa démarche, dans ses mouvements, la gêne, la boiterie d'une infirmité; je n'ai rien trouvé que la paresse harmonieuse des êtres forts et dispos. Neutre ? on n'est pas Suisse, ni Suédois, avec cet accent-là, et cette dégaine latine. Je ne connais rien de plus irritant que le spectacle de ce garçon magnifique, qui est là à capitonner mes porcelaines et à boire mon vin, tandis que d'autres...

Digitized by Google

Mercredi soir. — Ça passe les bornes ! Apollon traite le vieillard sardonique d' « embusqué » ! Il faut que je tire ça au clair.

Jeudi, midi. — Apollon ne quitte pas la cuisine, où il installe galamment les agrafes de cuivre pour les casseroles, en chantant :

Remplis de vaillance
Avec l'espérance,
Un matin,
Pleins d'entrain,
Nous irons à Berlin.

Ma femme de chambre a les yeux rouges. Elle trouve que le quartier n'est pas central. Elle a ajouté, sans transition sensible, qu' « il y a des gens qui sont à la guerre, et d'autres qui n'y sont pas » ! Je pense comme elle. Cette fille a beaucoup de bon sens.

Jeudi soir. — A l'heure des pourboires, — l'heure des papiers boueux sur le trottoir, de la paille sur le gravier et des tringles à rideaux dans le ruisseau, — Apollon discourait encore sur l'urgence, « pour tout un chacun », de « faire son devoir », de « ne pas se ménager ». Puis il se tut, s'appuya au mur comme le pâtre au laurier, et sourit d'un divin sourire sans pensée. Je n'y tins plus, et d'une voix véhémente :

— Vous, d'abord, je voudrais bien savoir comment il se fait que...

Une malice faubourienne éclaira ses yeux châtains, gonfla son cou héroïque et il me tendit un livret militaire ouvert à la bonne page :

— Vous pouvez lire, dit-il, y a pas d'indiscrétion. X...

Digitized by Google

Denis-André, âge de vingt-huit ans, *père de sept enfants vivants,* libre de toute obligation militaire...

Dans le silence qui suivit, on entendit le vieillard amer murmurer :

— Sept ! I' n'fait pas bon l'approcher, ce venimeux-là !

— L'an passé, poursuivit Apollon, je n'fendais pas l'air, vu que j'avais cinq lardons. Cinq lardons, ça n'a jamais suffi pour être père de six enfants. Acré ! que je me dis, mes suites de bronchite grave dureront pas toute la vie, et un de ces matins je me vois repris bon; — retournons-y ! J'y retourne : pan ! deux jumeaux. C'est ma façon à moi de tourner des munitions. Et je n'dois pas parler, ajouta-t-il plus bas, de quat'z'aut' enfants qui s'baladent ici et là, je n'suis pas bavard, et ceux-là ne me servent positivement de rien. Mais je les annonce, — il laissa tomber sur mes servantes et moi un regard obligeant, — pour la réclame...

Digitized by Google

BEL-GAZOU ET LA VIE CHÈRE

Été 1917.

L'ORAGE d'hier a battu les maïs verts, gorgé la rivière, et les seigles, par places, fléchissent. A l'heure tardive où je suis arrivée, il ne restait de la tempête que des ruisselets glougloutants dans le parc, des ornières rouges et molles, et au pied des tours quelques tessons d'ardoises et de vitres. Un vent chargé de parfums séchait déjà, contre le mur de la terrasse, le manteau déguenillé de jasmin centenaire.

Aujourd'hui, le matin promet une journée sans nuage, d'été limousin; la brise haute touche à peine les cimes des arbres; le mordant soleil rougit l'épaule sous la mousseline, le bras nu et le pied dans la sandale. Il fait beau et j'ai la main de Bel-Gazou dans ma main.

Bel-Gazou, fruit de la terre limousine ! Quatre étés, trois hivers l'ont peinte aux couleurs de ce pays. Elle est sombre et vernissée comme une pomme d'octobre, comme une jarre de terre cuite, coiffée d'une courte et raide chevelure en soie de maïs, et dans ses yeux, ni verts, ni gris, ni marrons joue, marron, vert, gris, le reflet de la châtaigne, du tronc argenté, de la source ombragée...

Digitized by Google

Je regarde, dans ma main pâle qui vient de Paris, la couleur vigoureuse de sa main d'enfant. Elle a une main de laboureur, et je caresse avec considération, dans la paume, les petits calus qu'elle doit à la pelle, au râteau, aux mancherons de la brouette. La belle main ! Sèche, un peu craquelée dessus par l'eau froide et le hâle, elle sied à cette petite fille autoritaire qui connaît son domaine et foule sa terre comme une princesse aux pieds nus.

— Tu me conduis, Bel-Gazou ? Nous allons à la ferme ?

Bel-Gazou, avare de paroles à ses heures, me répond d'un signe. Parfois, malgré la gravité de sa mission, elle saute soudainement comme font les agneaux. Elle est vêtue d'un maillot de bain rouge, décoloré et rétréci par les lavages et qui découvre — émouvante sur ce petit corps sans sexe, — la plus ronde, la plus gracieuse et féminine attache du bras...

Un orvet, lent, gourd, traverse le chemin.

— Eh ! aïe donc ! lui crie Bel-Gazou d'une voix de charretier en le poussant du talon. Puis elle me regarde du coin de l'œil, très vite. Elle sait que je suis occupée à détailler sur elle tout ce que six mois ont apporté, en mon absence, de beauté, de force, de nouveauté à une petite fille de quatre ans. Elle sait que je me contiens, elle sait que je l'admire et ne le lui dirai pas. Mais j'ai peur, vraiment, que servie par son instinct tout frais et ses sens de sauvage, Bel-Gazou ne me connaisse mieux que je ne la connais. Elle parade pour moi, ah ! combien je suis vite éblouie ! Hier soir, elle traînait ma valise, fouaillait un chien nouveau qui me montrait les dents, et m'offrait après le dîner un verre de cassis, avec une bonne grâce et un accent tous deux bien limousins :

— U-ne petit-te gout-te, hé ?

Nous entrons sous la futaie. Les arbres anciens, joints par-dessus l'allée, y ont emprisonné la chaleur, la moiteur et l'obscurité de la dernière nuit d'orage. Dans l'air défendu du

Digitized by Google

vent oscillent lourdement les senteurs de la girolle, du tilleul, du châtaignier fleuri et celle de l'herbe-à-Robert, ce géranium nain qui se casse au frôler d'un oiseau et sue, sous la patte d'un insecte, une sève nauséabonde...

— Bel-Gazou, dans ton maillot, tu ressembles ici à un poisson rouge au fond d'une eau verte. Bel-Gazou, tu ressembles aussi au petit Chaperon-Rouge, tu sais, le Chaperon-Rouge qui portait à sa mère-grand un pot de beurre et une galette ?...

Bel-Gazou lève son nez duveté, et ouvre ses yeux si fort que ses cils touchent ses sourcils.

— Une galette ? une comment, galette ?

— Une galette... heu... feuilletée...

La menotte dure quitte ma main et claque une cuisse nue :

— Une galette ! et on l'a pas dit au maire ?

— Au maire ? Pourquoi ?

— Fallait le dire au maire !

Bel-Gazou désigne, à travers les branches, les tuiles brunes d'un village :

— Au maire, là-bas ! C'est défendu, la galette, à *cose* de la guerre.

— Mais...

— Et le maire il aurait venu trouver le Chaperon-Rouge, et il aurait dit : « Monsieur, je vous réqui... réqui... réquiquitionne votre galette ! On prend pas la farine pour faire la galette pendant la guerre ! Et vous paierez mille sous ! Et c'est comme ça ! »

— Mais voyons, Bel-Gazou, le Chaperon-Rouge c'est une histoire très vieille ! A ce moment-là il n'y avait pas la guerre !

— Pas la guerre ? Ah ? Pourquoi il n'y avait pas la guerre ?

Le nez charmant se baisse, se lève, la petite main reprend la mienne, mais le pas ralenti de Bel-Gazou, un saut, deux

Digitized by Google

sauts de chevreau irrésolu disent le doute, l'impuissance devant le mystère. « Pas la guerre ? » C'est vrai, elle ne peut pas imaginer... En août 1914, elle avait douze mois.

L'orée du bois nous rejette dans un bain éblouissant de lumière, d'herbe chaude, d'odeurs animales et potagères : la ferme est là. Aux cris de héraut de Bel-Gazou répondent ceux des coqs, des cochons, des dindons sanglotants et des chiens de troupeaux...

— Pétits, pétits, pétits ! glapit Bel-Gazou. Eh ! les povres pétits !

En un moment elle est environnée de poules, becquetée de pintades, et voici que cinquante poussins déjà emplumés, un peu jaunes encore aux commissures du bec, l'ont envahie jusqu'aux épaules. Tantôt elle les secoue d'elle et tantôt elle les encourage. Elle est rouge d'orgueil et rit avec sévérité. Un petit dieu charmeur d'oiseaux... L'enfance du saint qui parlait aux abeilles... Mowgli de la jungle limousine...

Des plaintes de volaille jugulée coupent mon extase maternelle et littéraire. Bel-Gazou a saisi par les pattes le plus gros poulet qui piaille, tête en bas, ailes ouvertes :

— Bel-Gazou ! Chérie ! tu lui fais mal, lâche-le !

Bel-Gazou, avant de répondre et d'obéir, avance une lippe importante :

— Je ne lui fais pas du mal, je le pèse.

— Il n'a pas besoin que tu le pèses.

— Si, il a besoin. Quand il sera lourd, lourd, lourd, il ira au marché. Et on le vendra cher, cher, cher !

— Combien ? Tu ne sais pas combien ?

— Si, je sais.

— Dis-le ?

— Trois... cent... non, six... quarante-douze mille... francs. Et encore quat'sous de plus, même ! Té, ce qu'elle renchérit, la volaille !

Digitized by Google

Bel-Gazou, revenue à mon côté, imite à merveille, les mains derrière le dos, l'épaule voûtée et hochant la nuque, l'attitude et le langage de notre jardinier octogénaire. Je ne sais plus bien si j'ai envie de rire ou si j'ai un peu de peine...

Mon petit tâcheron rubicond, mon fermier encore zézayant, mon gracieux Éros-à-la-brouette, voilà que je me sens mal à l'aise de voir grandir en toi un « enfant de la guerre ». Tu ne sais pas encore compter, Dieu merci, mais tu n'ignores presque rien de ce qui rend notre vie difficile, compliquée, inquiète. Tu sais qu'on tue et qu'on vend tes pigeons irisés, tes poules confiantes, tes lapins au nez d'argent. Tu grattes en ce moment et tu recueilles les grains d'avoine collés au van... Hélas ! tu sais que l'avoine est chère. Le champ de seigle n'est pas pour toi, comme pour un chimérique bébé d'avant la guerre, une forêt de lances de lutins, ni le crapaud un prince déguisé. C'est dommage... Et tu parles froidement de réquisitionner la galette du Chaperon-Rouge... Moi qui voulais ce soir te lire un conte de Kipling où les bêtes parlent, je n'oserai pas... Si tu allais rire de moi !...

J'ose pourtant. Je lis, sur le ton appliqué, un peu niais, que prennent volontiers les grandes personnes. Bel-Gazou est couchée, brune et vermeille sur son lit blanc. Elle écoute sans sourire et de temps en temps relève sur son front une mèche de cheveux, geste lent, négligent, aisé, geste d'homme élégant que je lui vis toujours, que je reconnais et qui lui vient, à travers moi, d'un autre.

Le blanc de ses yeux, errant du vieux plafond peint au plancher noir d'âge, brille... à quoi songe-t-elle ? Aux foins qui sèchent mal entre deux averses ? A sa carte de sucre ? Au pétrole qui manque à Brive ?...

— Chut ! écoute !

Digitized by Google

D'un coup de reins elle vient de s'asseoir et s'arrête, l'index levé.

— Quoi donc, chérie ?

— C'est lui — elle désigne le parquet, — lui, le rat.

— Un rat ? tu as peur du rat ?

Oh ! ce sourire... Va-t-elle me parler de la hausse sur le rat ? je tremble...

Confidentiellement, elle penche sur moi un visage plein de secrets :

— C'est le rat. Le gros rat. Gros, gros, comme ça ! Il vient la nuit. Hé, qu'il est brave ! Hé, qu'il parle bieng !

— Il parle ?

— Mée voui ! il vient par le trrrou du parquet, là. Il monte sur le lit. Il a une couronne sur la tête, avé des perles. Et il *cose*.

— Il cause, chérie ? Qu'est-ce qu'il raconte ?

— Il raconte... il raconte... tout comme c'est dans son royome. Il a cent mille robes en or, et des souliers, et un trésor plein de bonbons et de joujoux. Et il a des aréroplanes qui volent comme des papillons, et des automobiles tout en fleurs, et un grand bateau en chocolat... C'est vrai, tu sais ?

— Mais bien sûr, chérie ! Et quoi encore ?

— Et il a dit qu'il me marierait avec lui et que j'aurai aussi une automobile tout en fleurs... C'est vrai, tu sais ?

— Mais oui, chérie ! Continue...

— Et Nursie-Dear voulait faire boucher le trou du parquet. Alors je voudrais que tu dises à Nursie-Dear de jamais, jamais boucher le trou du parquet, parce que le rat pourrait plus venir coser la nuit, s'il te plaît...

— Mais certainement, chérie ! On ne bouchera pas le trou du parquet, je te le promets. Continue, continue...

Le front sur le drap, rassurée, détendue, je laisse venir le sommeil, tandis que Bel-Gazou me berce, enfin, d'un conte de fées.

Digitized by Google

LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE

Digitized by Google

Paru en 1920, sous la signature : Colette (Colette Willy), chez Édouard Joseph, collection « L'Édition originale illustrée », en tirage limité à 1.200 exemplaires dont : 75 sur japon national; 125 sur hollande van Gelder; 1.000 sur vélin parcheminé Lafuma. Il s'agissait effectivement d'une édition originale, sauf en ce qui concerne la nouvelle : *Les Foins*, qui avait paru en 1917 dans *Les heures longues*. L'auteur a tenu à faire de larges coupures dans le texte primitif. En outre, certains fragments ont été transportés ailleurs : *Malade, Dimanche, Répit, J'ai chaud,* dans *Le voyage égoïste ; Rêverie de nouvel an* et *Les Foins* dans *Les vrilles de la vigne*. Le recueil *La Chambre éclairée* n'a pas été réédité.

Digitized by Google

LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE

Pas de pétrole,
Pas de l'essence,
Pas de la bougie,
Quel-le malheu-re !

En sautant d'un pied sur l'autre, en chantant à pleine voix, ainsi Bel-Gazou va, propageant l'expression de la triste vérité. C'est un fait : le pétrole manque à Brive et à Varetz, l'essence a vécu, la bougie coûte quatre francs vingt-cinq la livre, et devient rare...

Pas de pétrole,
Pas de l'essence...

Bel-Gazou, baignée de soleil, clame ironiquement le deuil des lumières artificielles. Juin finit, et la voici cuite comme un pêcheur breton. Mon nez, surpris par l'insolation, pèle; le sien, bien raccordé aux plans des joues par des couleurs empruntées aux bronzes, aux céramiques, aux fruits vernissés, me fait envie. Ses pieds de romanichelle, nus, sonnent sur la

Digitized by Google

dalle et sur les vieux parquets. Un chapeau de toile blanche voltige au bout de ses bras, coiffe le chien, ou se perche dans un arbre; Bel-Gazou se contente de son calot de cheveux châtains, coupés droit au-dessus du sourcils et sur la nuque.

Quel-le malheu-re !
Quel-le malheu-re !...

Elle bondit, rayée de rouge et de blanc dans son maillot marin, et s'enfonce, bue soudain par l'ombre de la maison.

Midi. Un milieu de journée sans nuage, sans brise, un midi qui dilate les boiseries vermoulues, fane la rose enlacée aux balustres de la fenêtre, assagit les oiseaux. Le soleil perce de part en part la bibliothèque et cloue sur un panneau l'ombre cornue de l'araucaria. Les abeilles qui logent dans le mur travaillent avec une frénésie innocente, tissent un filet d'or volant dans la pièce, heurtent une vitre, butinent la digitale rose debout dans un long vase, cinglent ma joue, la joue de Bel-Gazou, et ne piquent point.

Jusqu'à sept heures, le jour d'été va triompher de l'épaisseur des murs, de la profondeur des embrasures obliques. En déclinant, le soleil fera, des plats pendus aux murs, autant de miroirs pour sa gloire. Mais, après sept heures, il quittera ce large pan de ciel libre tendu devant nous, et tombera derrière les peupliers d'abord, puis derrière une tour... Nous tirerons sur le balcon la table à lire, et le fauteuil, et aussi le pliant de Bel-Gazou, et je pourrai compter encore sur une grande heure de jour. Lorsqu'une fraîcheur à peine sensible, perçue seulement par les narines et les lèvres, ignorée des surfaces grossières de la peau, montera de la vallée, je lèverai la tête, étonnée que la page du livre, rose tout à l'heure à cause du couchant, bleuisse à présent comme une pervenche...

Ce ne sera pas encore la nuit, non, non, pas encore ! En

Digitized by Google

approchant de la porte-fenêtre le guéridon nappé, nous dînerons, Bel-Gazou et moi — « Bel-Gazou, on ne dessine pas des allées dans les épinards avec sa fourchette ! Bel-Gazou, je t'ai vue mettre la cuiller à sel dans ta poche ! » — nous dînerons sans lampe ni bougie. Mais quand Bel-Gazou sautera à bas de sa chaise et me souhaitera son « bonsoir » qui commence si cérémonieux et finit si tendre, il faudra bien que je me rende à l'évidence : noire est la porte ouverte sur le salon, noir le vestibule; et seule Bel-Gazou court partout comme un petit lynx, saisit les loquets, évite les angles sculptés, trouve la boîte d'allumettes dans sa chambre. J'entends sa voix appeler :

— Nursie-Dear !

Et le claquement de sa porte me séquestre dans les ténèbres. Oh ! je sais bien que, si je voulais, je me donnerais le luxe d'allumer les deux flambeaux à deux lumières, ou même cette mirifique lampe où l'on me verse, goutte à goutte, le peu de pétrole disponible... Les quatre bougies vont haleter contre l'ombre captive sous les poutrelles peintes, et ne seront pas les plus fortes. La flamme de la lampe basse et son halo rosé ne forcent pas jusqu'aux murs un tel cube de nuit. Ce ne sont pas les fantômes que craignent mes yeux faibles, mais justement la certitude que personne n'erre ici, la certitude que le pas du maître de cette demeure ne fera plier, ni cette nuit ni la nuit de demain, les lames amincies des parquets anciens et sonores. Il n'y a pas de nuits courtes à qui attend.

Mais, avant d'accepter la nuit, je sais encore une chambre... Une chambre à la porte de laquelle je vais m'asseoir, la tête appuyée contre le bois. Derrière la porte, Bel-Gazou est déjà couchée. Nursie-Dear a emporté l'unique bougie, et vaque à des soins quotidiens, avant de revenir. Pendant une demi-heure, Bel-Gazou a le droit de ne pas s'endormir. Et

Digitized by Google

seule, dans sa chambre noire, sans veilleuse, elle jette son chant impérieux de rossignol d'ombre. Bavardages anglais, apostrophes en patois limousin, refrains interrompus, improvisations sur un thème qu'elle chérit : « Viens, Noël, viens ! », variantes brodées sur des fables, et « Madelon, Madelon ! », et « *Where are you going, oh ! my pretty maid ?* »... La voix est éclatante, l'accent se fait caressant ou despotique; entre les mots, entre les chansons, il y a les rires... O cascades d'argent sur des graviers blancs, ô fusées ascendantes que l'instant de retomber allume, gammes dont la note la plus aiguë est comme un brandon, paillettes, bluettes d'un cristal à mille feux, — il y a là, derrière la porte, dans cette chambre noire, mon dernier trésor de lumière : la voix, les rires de Bel-Gazou.

Digitized by Google

FANTÔMES

De la porte-fenêtre du salon, je vois tout ce que fait Bel-Gazou sur la terrasse. Elle est en pleine possession de ce monde invisible que nous avons tous, jadis, mérité, créé, puis perdu. Enfant solitaire, elle marche partout accompagnée, comme je fus autrefois, de favoris, de serviteurs et d'adversaires qui sortent quand elle le veut de l'inconnaissable et qu'elle bannit, d'un signe, à la desséchante approche des grandes personnes.

Pour l'instant, elle m'a oubliée. Elle joue avec feu. Sûrement j'assiste à une heure de brillante inspiration, à une débauche imaginative. Elle occupe toute la longue terrasse chaude où ce n'est presque jamais l'hiver. Pas d'autres accessoires qu'une pelle, un râteau, deux fauteuils de rotin, deux tas de sable. Mais le plus beau du décor m'échappe, car Bel-Gazou va, vient, porte dans ses bras, en geignant sous leur poids, des fardeaux qui n'existent pas, ouvre avec peine une porte d'air dont la serrure dit « cric, crac », gravit un escalier que je ne discerne point, se penche vers des espaces vertigineux et crie des avertissements

Digitized by Google

trilingues, où le français et l'anglais s'agrémentent de patois limousin...

Elle redescend, rouvre la porte d'air (cric, crac), passe devant quelqu'un d'impondérable à qui elle adresse en même temps un raide salut militaire et un « oh ! pardon » très mondain. Puis elle se laisse tomber dans un des fauteuils de rotin, soupire « ouf ! » et s'essuie le front... Goûtera-t-elle un repos bien gagné ? Non, car un souci urgent la remet debout; elle ouvre un intangible bureau dont le couvercle dit : « Couin ! » comme celui qui est dans la bibliothèque, et elle écrit. Elle écrit, sans papier, sans encre ni plume; elle écrit, la bouche pincée, avec des pauses, des mordillements hésitants du petit doigt, des ratures, une mimique parfaite d'écrivain, elle qui ne sait pas, ou si peu, écrire... Ah ! qu'écrit-elle ? Et à qui ? Je n'y peux tenir. Je tombe lourdement au milieu de son jeu raffiné :

— A qui écris-tu, Bel-Gazou ?

Par chance, le charme résiste à ma voix. Bel-Gazou ne s'éveille pas à la réalité et répond du fond de son rêve :

— J'écris à mon frère.

— A ton frère ! ! ! Tu as un frère ?

Petit sourire dédaigneux. Petit haussement d'épaules. D'où est-ce que je sors, pour ignorer qu'elle a un frère ?

— Comment s'appelle-t-il ?

— Il s'appelle Louis Tragomar.

Je n'attendais qu'un prénom, mais le personnage complet, soigné, existe, muni de son état civil, de son âge...

— Au fait, quel âge a-t-il, Bel-Gazou ?

— Huit ans.

— Où est-il ?

— Il est en Angleterre.

Pas la moindre hésitation. Bel-Gazou est maintenant assise dans le vieux fauteuil, elle balance ses pieds déchaussés

Digitized by Google

(allons, bon, où a-t-elle encore laissé ses sabots ?) et ne me regarde pas. J'ai l'impression de profiter, déloyalement, d'une hypnose passagère...

— Il te ressemble, dis ?

— Il me ressemble en plus blond. Surtout les yeux.

— Comment est-il habillé ?

— Le dimanche, en blanc. Mais pour tous les jours, il a un costume marin, avec une petite cravate rouge. Il ne veut que des cravates rouges.

« *Il ne veut que des cravates rouges...* »

Très loin, très loin dans mon souvenir, je vois se lever une pâle petite forme, — je ne l'avais donc pas oubliée ? — la créature de mes premières divagations d'enfant, une petite compagne inventée; je la nommais Marie, et je lui faisais place le soir dans mon lit de fer... (« Mais quelle manie prend cette enfant de coucher sur l'extrême bord de son lit ? » s'écriait ma mère.)

... Elle s'appelait Marie, et *ne voulait porter que des tabliers à carreaux*. J'ai envie de confier ce détail à Bel-Gazou. Il me semble que cette confidence me hisserait très haut dans son estime. Il me semble qu'elle comprendrait, enfin, que nous sommes parentes, que nous sommes pareilles. Mais j'y renonce vite, par crainte du regard qu'elle a lorsque je lui raconte des histoires de mon enfance, un regard réticent, où la courtoisie apprise tempère l'incrédulité.

— Que fait-il en Angleterre, ton frère, Bel-Gazou ?

— Il fait les *minitions*, té.

Il n'y a rien à redire à cela, mais je suis choquée. C'est trop d'actualité pour un fantôme enfantin...

— Et que penserais-tu d'avoir une sœur, Bel-Gazou ?

— Mée, j'en ai une, voyons !...

— Ah !... Oui ? Elle s'appelle ?

— La Bellaudière.

Digitized by Google

— Simplement... Elle est plus grande que toi ?

— Je pense. Y a si longtemps que je l'ai vue !...

— Pourquoi ? Elle habite loin ?

— Hé, elle est faite prisonnière, la povre, chez les Boches...

— Encore ! C'est stupide !

J'ai parlé haut, et malgré moi. Bel-Gazou s'éveille, me rend son regard d'où l'étonnement et la gaîté ont chassé le mystère, jette, avec une légèreté d'oiseau parleur, ce mot que tous lui apprennent ici :

— Té, c'est la guerre !

Et s'en va à cloche-pied vers la cuisine. Mais, restât-elle, je ne tenterais pas aujourd'hui d'ouvrir, contiguë au domaine point assez fantastique où Louis Tragomar tourne les obus, une autre patrie de fantômes, une zone de préservation où s'épanouirait, humble, oisive et tutélaire, Marie-au-tablier-à-carreaux...

Digitized by Google

CONTE DE BEL-GAZOU A SA POUPÉE

Assis-toi dans le grand fauteuil, à cause que c'est Noël, ma fille. Vos mains, Mademoiselle ? où vous les avez-t'y fourrées, pour qu'elles soyent aussi sales ? Enfin, passons là-dessus. Pasque c'est Noël, permission de pas se laver les mains. Et, en plus, vous aurez une histoire, pasque c'est Noël. Vous aurez pas celle que maman m'a racontée. Mais maman est tellement contente de me raconter des histoires pas très intéressantes... Tenez-vous droite, Mademoiselle. Vous en avez de la chance de ne pas avoir une grande personne pour mère ! Mais les enfants ne sont qu'ingraquitude... indraticule... non, indrati... j'ai oublié comment qu'on dit... Tenez, voilà pour vous apprendre à rire de vos parents ! Un mot de plus, vous m'entendez bien ? un mot !... et j'appelle mon mari !

« ... Y avait une fois une jolie poule noire, jolie, jolie ! Elle s'appelait Kikine de son petit nom, et de son nom de famille c'était Orpington-Pure-Race. On y donnait le pain qui reste d'après le déjeuner, et pis de l'avoine à l'heure du thé. Elle pondait tous les jours, tous les jours ! Mais,

Digitized by Google

quand même, Kikine elle était pas contente pasque ses œufs on les lui prenait tous pour les porter au marché ! Alors la pauv' Kikine elle avait bien du chagrin. Elle disait :

« — Mon Dieu, que c'est-y malheureux, que je fais tant d'enfants que j'arrive pas à en élever un !

« Alors qu'est-ce qu'elle fait, ma Kikine ? Le jour de Noël, elle attend que le petit Jésus vient, et elle lui dit :

« — Bonjour, mon cher seigneur Petit Jésus.

« — Bonjour, Kikine, qu'il lui dit. Qu'est-ce que y a donc qui ne va pas, Kikine ?

« — Y a comme ça, qu'elle lui dit, que je fais des œufs tout le temps, et que j'arrive pas à en élever un, pasqu'on me les prend !

« — Et qui donc qui vous les prend, Kikine ?

« — Mais c'est cette Pauline de la basse-cour, toujours cette Pauline !

« — Et pourquoi qu'elle vous les prend, Kikine ?

« — Pour les vende, donc. Pasque, vous savez bien, Petit Jésus, que les œufs cet hiver i'z'ont renchéri à un point qu'on les vend tois francs douze sous la douzaine au marché de Brive, pasque c'est la guerre ! Que c'en est t'honteux !

« Alors le Petit Jésus il se gratte la tête, et il dit :

« — Bouge pas, ma Kikine, moi je vas arranger tout ça. Quand que tu auras pondu une douzaine d'œufs, tu les cacheras dans le foin, et pis moi, à ce moment-là, je mettrai tois francs douze sous dans ton nid, à la place. Quand que Pauline é' viendra, eh ben, elle aura ses tois francs douze sous. C'est tout ce qu'é' veut, cette Pauline, pas ? Et comme ça tu pourras élever tes œufs.

« Kikine elle dit : « Merci » bien poliment, et elle s'en va ponde ses œufs, jusqu'à tant qu'elle en aye douze. Un, deux, tois, quate, six, sept, neuf, huit, onze, douze !... Et pis é' les met dans le foin, cachés. Et pis, le lannemain, voilà

Digitized by Google

cette Pauline qui vient chercher les œufs, et quoi qu'é trouve ? Tois francs douze sous ! E' les prend, et pis é regarde ma Kikine qu'était là bien gentille, qui regardait si cette Pauline elle était contente. Cette Pauline, elle dit comme ça :

« — Ben, c'est sttrordinaire !

« — Mais non, Pauline, c'est pas sttrordinaire. J'ai pondu tois francs douze sous, alors t'auras pas la peine d'aller au marché !

« — Tois francs douze sous ! qu'elle fait comme ça, Pauline. Depuis la semaine dernière, c'est pus tois francs douze sous, c'est quate francs quate sous la douzaine, ça a raugmenté pasque c'est la guerre ! Et la semaine d'après ça raugmentera encore !

« Alors, la voilà qui se met à chercher dans le foin tout partout, et en criant en colère, — vous savez comment qu'elle est, cette Pauline, — et qu'elle trouve les œufs de ma pauvre Kikine et qu'elle les emporte !... Pensez !...

« Alors, ma pauvre Kikine s'en va toute désolée, et en s'en allant elle rencontre le Petit Jésus qui se promenait du côté de la remise :

« — Eh là ! mon Dieu, ma pauvre Kikine, quoi donc que vous avez ? qu'i dit.

« — Eh là, mon Dieu ! qu'elle répond, cette Pauline m'a encore emporté mes œufs, pasqu'il y avait que tois francs douze sous dans le nid !

« — Eh ben ! qu'i fait le Petit Jésus, c'était-y pas bien le compte ?

« — Mon Dieu, non ! qu'elle dit ma Kikine, v'là les œufs qu'ont raugmenté et qui sont à quate francs quate sous au marché de Brive, pasque c'est la guerre, et qui raugmenteront encore la semaine prochaine, pasque c'est la guerre !

Digitized by Google

« — Ah ! c'est comme ça ! qu'i fait, le Petit Jésus. Ben, on va voir ! A partir d'à présent, c'est pus la guerre ! Allez, ça y est ! une, deux, tois : c'est pus la guerre !

« Et qui c'est qu'a été bien attrapée ? C'est cette Pauline ! Elle en faisait une figure, pasque c'était pus la guerre ! Ah ! la la ! Et Kikine était bien contente, personne voulait pus de ses œufs et elle a élevé autant de petits enfants que ça lui a plu.

« Seulement, vous savez comment qu'elle est, cette Pauline : elle s'est revengée sur la vache Sicandoise, elle lui a pris son lait pour le vende au marché pour pas que la vache élève son petit veau. La prochaine fois que ça sera Noël, ça sera la vache Sicandoise qu'ira trouver le Petit Jésus. »

Digitized by Google

BEL-GAZOU ET LE CINÉMA

« Qu'est-ce qu'on va voir, après les soldats, dis ? »

— La *Fille de la Forêt*.

— C'est un *fil* américain ?

— Je crois... Ça t'intéresse, Bel-Gazou ?

— Oui. J'aime les *fils* américains.

— Pourquoi ?

— Pasque quand le monsieur i s'assoit dans le panier d'œufs, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand je m'ai assise comme lui dans le panier d'œufs, à la cuisine, et puis quand j'ai ouvert le robinet de la baignoire comme lui ?

— Chut ! pas si haut !

— Est-ce qu'on verra des enfants ?

— Je ne sais pas, peut-être.

— J'aime bien quand y a des enfants. Pasque quand ils vont par-dessus le mur, dans le poulailler du monsieur qu'est à côté de la maison, et puis qu'ils font battre les poules ensemble, et puis qu'ils les attachent dans des serviettes et qu'ils les emportent, le monde rit. Pourquoi tu n'as pas ri, toi, quand j'ai pris la poule noire et puis que je l'ai...

Digitized by Google

— Chut donc ! on n'entend que toi.

— Moi et pis la musique. Tu me liras ce qu'il y a d'écrit sur le tableau noir, pas ? Pasque, je sais très bien lire, mais y a des fois des lettres plus grandes que j'ai les yeux, alors elles n'entrent pas.

— Assez, Bel-Gazou, on commence.

— Oui... Ah ! c'est joli, cette petite maison en arbres en travers !

— C'est la maison du trappeur.

— Le trappeur, c'est un monsieur qui trappe des oiseaux ?

— On ne dit pas trapper, on dit attraper.

— Alors le ciné s'est trompé, c'est la maison de l'attrapeur ?

— Mais non... tais-toi. Regarde le beau petit bébé dans son berceau.

— Qu'est-ce qu'on lui fait ? Elle le lève, sa maman ?

— Non, elle l'emporte.

— Où, elle l'emporte ?

— Très loin, avec le monsieur, tu vois, qui l'attend dans la voiture.

— C'est son mari, le monsieur ?

— Non, voyons; son mari, c'est celui qui a la grande barbe, le trappeur.

— Alors, elle s'en va aller avec l'attrapeur ?

— Non, elle s'en va avec l'autre monsieur dans la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que... Dieu, que tu es fatigante !

— Attends, attends... Elle va pas s'en aller avec le monsieur de la voiture, pasque l'attrapeur il lui reprend son petit bébé. Elle va revenir avec son bébé... Non... elle le laisse... Pourquoi ?

— Parce que... elle dit qu'elle veut vivre sa vie.

— *Virsavie*, ça veut dire laisser son petit bébé ?

Digitized by Google

— Non... oui... à peu près... Regarde le trappeur, comme il a l'air fâché !

— Qu'est-ce qu'il lui dit, à la dame ?

— Il lui dit qu'elle se conduit comme... Non, il lui dit... qu'on ne promène pas les enfants à cette-heure-là... Alors... elle va se promener toute seule.

— Avec un monsieur.

— Chut ! on ne dit pas ces choses-là.

— Ce n'est pas un monsieur ?

— Si... Tu parles trop, je t'assure, tu m'étourdis. Regarde le pauvre trappeur.

— Il est pauvre ?

— Non, il est malheureux. Tu vois, il pleure. Il est tout seul.

— Tout seul avec le petit bébé que sa maman l'a virsavi ! ! !... C'est fini, l'histoire ?

— Non, ce n'est que la première partie. Tu vois, on recommence.

— Ah ! oui, voilà la jolie maison. Qu'est-ce que c'est, cette dame ?

— Ce n'est pas une dame, c'est une petite fille. C'est le petit bébé de tout à l'heure qui a grandi. Voilà son papa, le trappeur.

— Il a grandi ?

— Non, voyons, pas lui !

— Ça ne grandit pas, un trappeur ?

— Pas plus que les autres grandes personnes. Bel-Gazou... Oh ! si tu pouvais te taire une minute !...

(*Silence. Péripéties sur l'écran. Bel-Gazou explosant* :)

— Ça y est ! Ça y est ! il va venir !

— Qui va venir ?

— Le panier d'œufs ! La petite fille a commencé de casser les assiettes et les bouteilles et les chaises... Tiens ! aïe donc ! On va apporter le panier d'œufs ! (*Elle applaudit.*)

Digitized by Google

— Mais veux-tu te taire ! Ce n'est pas un film pour rire ! La petite fille casse tout...

— Pourquoi ?

— Pour expliquer qu'elle est sauvage, qu'elle ne veut pas vivre autrement que sauvage, et qu'elle n'ira pas, comme sa maman, dans la grande ville, qu'elle reste fille de trappeur...

— Alors, on va la fouetter ?

— Oh ! non... Les méchantes gens ont voulu l'emmener dans la grande ville, mais elle s'est échappée, tu comprends ? Alors elle leur montre comme elle est forte et sauvage; elle leur dit : « Je vous défie de me prendre, je suis la fille du trappeur ! Regardez comme je brise ces chaises, ces assiettes, ces bancs, tout ! Voyez comment se comporte une fille de trappeur ! »

— Et on ne va pas la fouetter ?

— Au contraire !

(*Long silence de Bel-Gazou.*)

— Bel-Gazou, tu dors ?... Tu t'ennuies ?

— Non, je pense.

— A quoi penses-tu ?

— ... Est-ce que c'est difficile de devenir trappeur ?

— Pourquoi ? Tu veux être trappeur ?

— Non... (*Rêveusement.*) Je demandais ça pour papa...

Digitized by Google

LE RETOUR DES BÊTES

C'EST une demeure très ancienne, dans un lieu désert et haut, que depuis trois ans j'évitais. Je la savais tapissée d'images, visibles pour moi seule et pour quelqu'un d'autre qui n'y peut venir...

J'y dus pourtant aller, un jour du dernier bel automne. Et comme je détournais lâchement la tête pour ne point voir les scellés de vigne vierge tendus en travers des persiennes jointes, j'aperçus que la terrasse et ses degrés reluisaient de poules, noir-vert métallique, accroupies sous le soleil de midi. Une indignation ménagère sécha mon attendrissement, et je chassai les envahisseuses, avec des : « Ch !... Ch !... » et de grands gestes de bras. Elles se levèrent, avec cette raideur rhumatisante des volailles dérangées pendant la sieste, et les plus braves me toisèrent, de profil, debout sur une patte de cuir bleu.

« Les poules sur la terrasse ! » répétais-je en moi-même. Les poules, autrefois respectueuses d'une limite à peu près idéale, les poules, au fait de leurs droits de bornage autant qu'un propriétaire rural, et qui maintenant descendaient à

Digitized by Google

regret les marches, d'un air processif : « C'est bon, nous nous retirons pour l'instant, mais... nous allons consulter... »

Mon indignation durait encore, pendant que j'ouvrais des portes collées à leurs chambranles. Comme je poussais une lourde paire de contrevents, quelqu'un dans l'ombre me jeta sur le visage une dentelle soyeuse, un tulle adhérent et impalpable : les grandes araignées des jardins, doublant l'effort extérieur de la vigne vierge, avaient condamné en dedans l'issue. La brusque lumière paralysa l'une des tisseuses, qui demeura sous mes yeux, balancée dans son hamac déchiré, me laissant admirer le velours de sa panse en gousse d'ail et sa croix de Templier.

La première nuit fut longue, troublée de cris de rats, de craquements de commode, d'un jacassement bas au-dessus de l'âtre éteint. Ma lampe, rallumée à plusieurs reprises, éblouissait chaque fois une chauve-souris prisonnière, qui heurtait mollement les colonnes du lit et se reposait, pendue la tête en bas, à un rameau de fer forgé, comme la dernière poire d'hiver à l'arbre nu. Puis elle tombait et ne touchait jamais terre.

J'entendis aussi, à la fin de la nuit, un battement lointain, faible et agréable, comme le bruit que fait un insecte enfermé dans un tambour. Au soleil levé, il grossit, s'enfiévra, et me conduisit à un réduit sans volet, mi-bibliothèque, mi-resserre à jouets d'été : il bourdonnait d'abeilles. Des abeilles, des milliers d'abeilles, d'or dans le rayon horizontal, brunes sur la paroi claire, en grêle rebondissante contre les vitres, toute une république d'abeilles !...

Elles entraient et sortaient par la brisure triangulaire, à tout moment obstruée, d'un carreau; mais l'entrée de leur secrète demeure s'ouvrait entre deux pierres de l'embrasure : un hiatus oblong, ciré sur les bords par les petites pattes griffues. Quelle œuvre urgente, quel drame hiérarchique les

Digitized by Google

rendait grondantes et divisées ? Ma présence ne les émut pas davantage, et je vis qu'autour d'un bras de lampadaire se collait incessamment, pour se désagréger après, puis s'agglutiner encore, une pulpe mouvante d'abeilles...

Je sortis, craignant la colère des travailleuses. Une chambre au moins, celle de la tour, celle qui s'environne d'une si absurde et périlleuse collerette de pierre, d'un chemin de ronde sans garde-fou, — celle-là, du moins, m'offrirait le refuge que je préfère, d'où l'on voit si loin, par-dessus un abîme de verdure, celle qui, chauffée l'hiver et l'été par le soleil, sent le blé battu et la toile cuite... Un chat-huant grand comme un ange s'éveilla de son somme de midi quand j'ouvris la fenêtre; il hésita, tourna en aveugle, et se confia enfin à un chêne qui gardait tout son feuillage.

Que de bêtes, que de bêtes, partout des bêtes... D'une cime d'arbre, à côté, une famille de geais m'injuriait déjà, mais ne s'en allait pas.

Je m'accoudai pour les entendre, et trois fois en peu d'instants je me retournai sans motif, — sans autre motif, veux-je dire, que le malaise au creux du dos, la ligne de peau hérissée qu'y trace un regard intense et furtif... Je cherchai derrière moi, et d'abord ne vis personne, — pas même, hélas ! de revenant... Mais à la fin je découvris, — boulée sur une branche, au niveau de mon visage, et si proche que son évidence même me l'avait cachée, — une fouine aux yeux noirs, grasse, blonde, sa queue fournie bien rangée à son flanc, et qui m'observait. Si proche, vraiment, que je voyais respirer ses petites narines passionnées; si proche, qu'en me penchant j'aurais pu lui tirer sa belle queue soignée... J'étendis le bras, en effet, et elle coula le long de l'arbre.

Mais elle ne s'était pas enfuie d'abord, ni les geais, et les abeilles m'avaient dédaignée. A cela je connus, non seulement l'abandon de la demeure, mais encore que les hommes,

Digitized by Google

maîtres du sillon et de la forêt naguère, n'étaient plus que les hôtes insolites de nos campagnes. A cela je connus le retrait de l'homme et l'avance, encore timide, de l'ancien occupant. J'estimai l'oubli qui commençait, et combien la bête, rompue à nous fuir, perdait déjà les traditions de sa prudence.

Et j'endurai une amertume nouvelle, comme si de gracieux arcanes — un bruit d'abeilles, un rire de geais, la griffe pourpre d'une vigne imposée sur une porte close, le plaisant affront d'une bête fine, — n'eussent fait qu'écrire pour moi un mot, le mot, toujours le même mot : la guerre... la présence de la guerre... la longueur de la guerre...

Digitized by Google

PRÉSAGES

Ma chère, vous savez que cet hiver précoce ne va pas être bien long ? Les écureuils ont fait, paraît-il, des provisions plus petites que l'hiver dernier. »

— Oui ? Ça ne m'étonnerait pas. Les chatons des noisetiers sont en avance...

— On m'écrit de la campagne que les terriers des bêtes sont moins profonds que l'an passé...

Elles se taisent un moment, puis une dernière voix féminine — charmante, comme suspendue très haut dans l'air, une voix faite pour porter, en tremblant d'exaltation et d'espoir, des nouvelles de résurrection, d'aube heureuse sur le monde, — dit :

— Les oignons n'ont que deux pelures, au lieu de six l'autre année : c'est signe d'hiver court et clément !...

Autour de celle qui a parlé, j'entends qu'on s'assemble et qu'on s'émerveille. Je veux, à la faveur du crépuscule, me la figurer longue et volante à travers la chambre, avec une robe qui dépasse ses pieds, et des cheveux soulevés par un vent

Digitized by Google

qui étirerait, dans ses mains, la banderole gothique où l'univers peut lire que :

« L'oignon n'a, cet hiver, que deux pelures ! » Au-dessous d'elle, suscité par le doux bruit des pronostics agrestes, et pour achever mon tableau de féerie enfantine dessiné par Delaw, j'invente l'Oignon, tout rond, chevelu de racines et vêtu de son double camail de pelures dorées...

L'année qui vient de finir a vu le krach des pythonisses. Bien mieux que les interdictions policières, c'est la déception renouvelée qui a détourné de la liseuse d'épingles, de la voyante à la bougie, de la voyante au verre d'eau, l'anxiété, la langueur féminines. Cette demi-douzaine de femmes que voici n'ont-elles pas fêté l'année naissante, en 1917, par une bonne tournée, à frais communs, chez les somnambules et cartomanciennes ? Je pourrais chercher, sur la table verte où fume le thé sans lait, les Épées, le Pendu, le Squelette des tarots, et même le « chien de pique »; ces jouets menteurs ont rejoint, dans un tiroir qu'on n'ouvre pas, le crochet d'écaille et la pelote de laine gris-bleu, pêle-mêle avec les petits drapeaux emmanchés d'une épingle, qu'on plantait sur la carte d'Europe, en 1914, en 1915...

Elle n'est point sans grâce, la ferveur nouvelle des femmes, qui quête des oracles auprès des dieux païens, et, pour lire au delà de cent jours d'hiver, pour connaître le sort de nos armées, va se fier à la feuille, à la graine, suivre le vol triangulaire des oiseaux migrateurs, épier les gestes de la bête terrée, interpréter la sagesse obscure, — et que nous n'avons pas su même nommer, — du bourgeon et du tubercule...

J'ai cousu, pour mon amie Valentine, un grain d'avoine barbue sur un carton, afin qu'elle consultât, curieuse du temps qu'il fera, le mouvement hygrométrique des cornes de l'avoine, antennes spiralées qui s'inclinent à gauche ou à

Digitized by Google

droite, selon l'humidité ou la sécheresse. Ce joujou amuse mon amie :

— Vous savez, me disait-elle hier, les barbes de l'avoine sont à droite depuis ce matin.

— Oui ? C'est qu'il va dégeler.

— Non pas, assura-t-elle avec un désarmant sourire, c'est que j'aurai ce soir une lettre de mon mari. Ça n'a jamais manqué, c'est un signe certain !

Errements touchants de l'amour ! Si je donne une boussole à mon amie Valentine, l'aiguille bleue lui indiquera, — « tenez, voyez vous-même ! Au nord, tout à fait au nord ! » — un point de la Somme où son mari veille et se bat...

Elle est là, penchée au-dessus du feu de bois, parmi trois ou quatre jeunes femmes. Elles rient, elles ont bu du thé, mangé un gâteau; elles n'échangent que des paroles d'espoir, de confiance; aucune pourtant n'ignore la fragilité de son sort, ni les menaces que porte cette heure, ni que la Seine charrie des glaces au lieu de charbon; elles savent que de l'autre côté de la vitre commence une nuit pétrifiante d'hiver, une nuit qui entr'ouvre, au loin, des doigts gelés d'où glisse l'arme, mais... mais les cornes de l'avoine ont viré vers l'est, et l'oignon n'a que deux pelures !

Moi qui voulais, pour ce groupe serré, misérable malgré le feu et les fourrures, inventer un présage magnifique qui eût occupé, deux semaines ou trois, ces isolées, je ne trouverai rien de plus beau que celui-ci. L'oignon n'a que deux pelures, cela est vrai, cela est inconcevable. Que sait-il de l'hiver, et comment le sait-il ? Le message qui atteint l'animal, avant que la terre ne s'ouvre ou vomisse le feu, la plante ne le reçoit-elle pas aussi ? Et pourquoi des fibres, délicates assez pour pâmer à l'approche de la chaleur et ressusciter à cause d'une pluie encore suspendue, ne détiendraient-elles pas,

Digitized by Google

en même temps que la prévision du cataclysme, la certitude de sa fin ? Un oiseau célèbre, en pleine tourmente, l'accalmie. Une petite bête thésauriseuse voit par delà cent jours à venir; un bulbe, en dépit du froid précoce, montre sa nacre sous deux robes légères...

Monsieur Angot, songez-vous comme moi qu'il y a sans doute quelque part, pressée sous la terre durcie, ou nue dans le vent cruel, une créature végétale, bulbe, graine, racine, cryptogame, pour qui l'ouragan déchaîné par l'homme n'a plus de secret, un être déjà préparé au silence futur, — un être qui sait quand finira la guerre ?...

Digitized by Google

UNE LETTRE

Madame,

J'AI vingt-trois ans et trois mois; je suis sergent. Je voudrais me marier. Je voudrais me marier tout de suite.

« Si je m'adresse à vous, que je connais peu, c'est que je suis pressé, et que mes parents, vous le savez, vivent en rentiers modestes, retirés dans une banlieue de Paris, où ils attendent les lettres de leur fils unique en compagnie de mon grand-père, mon oncle, bref un petit cercle de briscards qui comble mes permissions de plaisirs vertueux.

« On peut être ensemble un petit jeune homme et un vieux soldat, — pour vous servir. Or, vous servir, je ne fais que ça, justement, depuis trois ans. J'en reviens, de vous servir, et on nous laisse souffler dans un petit village que je n'ai pas le droit de nommer. Combien de jours, ou de semaines, m'y reposerai-je ? Je n'en sais rien, mais je sens que le temps presse, et je veux me marier.

« Depuis trois ans bientôt, le vétéran qui vous écrit a connu, perdu, retrouvé, pleuré ou gardé cent camarades de tout poil et d'âges divers. Vous dire que je suis né réfléchi, réservé, et même un peu méfiant, c'est vous faire comprendre

Digitized by Google

que j'ai, en trois ans, écouté plus que parlé et raisonné autant qu'observé. Ils m'en ont raconté, mes amis, de quoi remplir des volumes, et je ne fais allusion ici qu'aux histoires d'amour. Cent histoires d'amour ! Vous croyez, Madame, qu'elles doivent se ressembler toutes ? Voilà ce qui vous trompe. Vous voulez, du moins, les diviser en amours heureuses et en amours malheureuses. C'est ce que je n'ai pas manqué de faire, par distraction arithmétique. Mais je n'ai pas pu continuer, parce que j'ai vu trop d'amours émigrer brusquement, ou lentement, de la première catégorie dans la seconde.

« Sans me décourager, du genre j'ai passé à l'espèce, pour constater quelle supériorité gardait, dans l'histoire amoureuse du soldat, l'homme marié sur le célibataire. Entendons-nous : il y a des liaisons qui valent des mariages, et celles-là je les ai versées à la conjugalité. Mais les autres ? Au début de mon engagement mes camarades du ...e m'ont ébloui, moi petit serin de jeune homme rangé, par la fougue épistolaire de leurs belles amies et de leurs femmes légitimes. Photos, lettres délirantes, fleurs entre les pages, colis de friandises et précieux cache-nez de soie, ils ne m'ont rien épargné, et j'ai pu souffrir, sottement, de la maîtresse que je n'avais pas connue. Des amantes passionnées ont écrit tous les jours, pendant des semaines, puis toutes les semaines, pendant des mois. Et puis la carte postale a remplacé l'enveloppe bleue ou mauve, et puis... et puis plus rien. Je généralise et je raccourcis, — je vous ai dit que je suis pressé, — pour aller plus vite et vous frapper davantage. Madame, j'ai vu des figures jeunes comme la mienne, plaisantes comme la mienne (on n'est pas à faire peur !) devenir sombres, maigrir des pommettes. J'ai vu des types épatants réduits à rien par la « crise du vaguemestre », et dépérissant d'attendre une lettre. Mais j'en ai vu aussi qui, l'ayant reçue à la fin, tombaient

Digitized by Google

assommés. Quand leur silence fondait en pleurs et en confidences, on ne me faisait pas grâce non plus du billet de rupture ou de la dénonciation anonyme. Et moi, qui n'avais pas même laissé une petite cousine à Colombes, je tremblais par contagion, je prenais la fièvre d'isolement, le cauchemar d'abandon...

« Pendant ce temps-là, l'autre bord, celui de la conjugalité, tenait comme Verdun lui-même, et je m'y réfugiais pour avoir chaud. Mais là aussi on m'accablait de confidences; on me lisait des bouts de lettres, on m'exhibait le portrait du dernier-né, la photographie de la petite communiante, le groupe des quatre marmots autour de leur maman. On m'achevait avec des douceurs : « Tiens, gosse, enfile-toi ça, c'est du pâté de foie de cochon qu'elle fait soi-même, ma borgeoise ! » Ou bien : « Cher ami, vous ne refuserez pas cette aile du poulet envoyé par ma femme ? » Mes colis, des colis de parents, mes lettres d'oncles, mes chandails de grand'mère, injustement je trouvais le tout, par comparaison, un peu fade... Ils me semblaient, mes amis, ces maîtres d'une femme et d'un foyer, ils me semblaient solides, costauds, assis dans leur sécurité, et auprès du Baudru, le terrassier au pâté de foie, Nourrisson lui-même, Nourrisson le millionnaire, bardé de cigares chers et de billets bleus, avait l'air d'un pauvre. Le risque de la mort ne les menaçait pas tout entiers, ces riches.

« — Si j'y reste, disait l'un deux, je ne m'en fais pas ! J'ai mon garçon, l'aîné, qu'est déjà bien dessalé... La boîte marchera quand même...

« — Mourir ? Je n'aimerais pas cela, évidemment. Mais *elle* a tant de courage, je suis si sûr qu'*elle* vivra comme elle doit, sans moi ou avec moi...

« Madame, j'en ai assez ! Vous m'avez compris : je veux ma

Digitized by Google

part. Ma part, c'est une femme d'abord, une vraie, et puis un enfant, des enfants. Après tout, le fils de Mme de B..., qui a vingt-deux ans, est père. Le lieutenant D...-B..., vingt-trois ans, évadé d'Allemagne, se fiance en touchant la terre de France. Serge P.-V. se marie après-demain, il a vingt et un ans. Et combien d'autres ! Vous voyez, je retarde. Vite, Madame, mariez-moi. Puisque nous sommes forcés de mettre les générations doubles, mariez-nous. Qu'on donne à notre avidité une « part d'homme »; chargez-nous de lourds devoirs que nous porterons en riant, et de félicités si graves que nous en demeurerons muets et pleins de larmes... »

Digitized by Google

LA NUIT PAISIBLE

N'EST-CE pas, nous avions oublié que c'était si beau, une nuit paisible ? Il ne faut pas douter que, dans Paris, des cœurs, à peine rassurés, écoutent et savourent, du soir à l'aube, le hasard d'une douce nuit. Prompts à une alarme nouvelle, les voici ramenés au guet mi-assoupi, à l'obscure gratitude que versait, sur notre ancêtre des cavernes et des huttes lacustres, la chute du jour.

A quel âge de cette planète appartenait-elle, la famille auprès de qui je passai la nuit qui suivit le pire raid ? La jeune femme était étendue sur un lit, entre son fils, qui dormait tout vêtu, et sa nourrissonne de dix mois, qui tétait. Elle était là, tranquille et à l'affût, ses cheveux au long du visage, et elle tenait, fixés sur la fenêtre, des yeux de chasseresse. Pour un bruit insolite, elle se souleva puis se recoucha, et l'enfant qui tétait suivit son mouvement, suspendu au sein : ainsi font les louves et les chiennes, traînant leurs jeunes à leurs mamelles, — ainsi faisaient les femelles des hommes au commencement du monde... Celle-ci, enchaînée à ses petits, souriait au silence, à une cloche sonnant au loin les heures,

Digitized by Google

écoutait dans la ville des tressaillements familiers qui annonçaient la venue prochaine de l'aube. Quand je voulus partir, le garçon de cinq ans s'éveilla et demanda : « C'est l'alerte ? — Non, non, dit sa mère. — Ah bon !... Tant mieux... » et il se rendormit.

« C'est l'alerte ? » Quel calme... Tout, dans ce nid sous les toits, était prêt, choses et gens, à la catastrophe suivante : couvertures et pliants, une bouteille de lait, et la petite de dix mois épinglée dans un tricot blanc. Mais, grâce à toi, nuit paisible, les heures passaient, noires et pareilles...

Je partis; la brume, encore épaisse au ras du sol, commençait à se mouvoir lentement, brassée par l'approche invisible de l'aube. Je rencontrai un cheval et un cocher qui s'en allaient, distraits, lents, et comme éloignés de ce monde. Ils m'emmenèrent, puis me laissèrent au Trocadéro, et replongèrent, indifférents, dans l'ombre. J'entendis un moment le grelot du cheval et le petit air gai que sifflait le cocher, tandis que je descendais vers ce silence sylvestre, vers ce parfum humide de jardins et de terre qui révèlent Auteuil et le Bois.

Le silence, le parfum, le murmure d'une brise faible entre les branches nues, tous ces charmes, oblitérés par une longue habitude, la nuit paisible me les rendait, et mes pas accoutumés, mes mains sans défiance tâtaient les repères d'un chemin connu. Sur le trottoir, le brusque vallon d'une entrée cochère, plus loin sur ma tête le frôlement d'une basse branche de pin — puis, derrière une grille, des chiens beaucerons, muets et vigilants, qui m'écoutent passer et soufflent sur mes doigts à travers les barreaux... Le petit pont jeté sur la voie ferrée, l'avenue sans réverbères qui sent l'étable longtemps après le passage des troupeaux de bœufs et de moutons, je les trouvai avec une sécurité d'aveugle.

Digitized by Google

LA NUIT PAISIBLE

Que tu étais belle, nuit paisible ! Un ronron de grand fauve bourdonnait là-haut, — quelque avion veillant sur l'énorme sommeil de la ville. A cause d'un fil de lumière qu'elle vit à ma fenêtre ouverte, une chouette se brancha dans un platane, tout près, et bavarda à demi-voix. Chouettes et chevêches sont ici familières et se montrent dès le crépuscule, mais je les avais un peu oubliées, à force de les entendre. Qui donc marcha, à la même heure, dans l'avenue sans lumière, d'un pas nonchalant chaussé de semelles fines ? Un habitué, comme moi, de ce quartier qu'on n'éclaire pas, un passant qui trouvait, comme moi, un goût bien heureux et bien nouveau à la nuit sereine.

Quand vint le sommeil, appelé par la fatigue, un vol bref de songes se leva, tout juste assez distincts pour que je me souvienne qu'ils cherchaient déjà, dans le lendemain proche, la saveur puissante d'aujourd'hui menacé : « Demain... demain le soleil, quelques heures claires sont à nous, puis... qui sait ? De nouveau la nuit, et *quelle nuit ?* Il n'importe. Ceux qui peuvent sans moi continuer ma vie respirent au loin. Le matin est là. La lumière du printemps, sur les sureaux précoces... Le taillis d'épines chargé d'oiseaux — passereaux en boule, merles, verdiers au jabot de jade — le soleil à travers une petite aile en éventail... Et puis, plus tard ? Et puis, rien. Personne ne sait davantage. C'est assez, c'est assez... »

Digitized by Google

UNE RÉPONSE

« Madame,

J'ai lu, mardi dernier, la lettre, que vous publiâtes ici, d'un jeune sergent de vingt-trois ans qui veut se marier. J'y réponds. Je suis la jeune fille à marier. Vingt-cinq ans, une terre de quarante hectares en province, quelque argent. Votre sergent, prétend-il, n'est pas à faire peur ? Croyez que je n'épouvante personne et que je suis blonde. Aime-t-il mieux les brunes ? Voici ma cousine, comptable dans une banque, ou sa sœur la châtaine, deuxième secrétaire d'un grand avocat. Gaies, instruites, jeunes mais mûries par quatre dures années, nous voici, nous trois — et quelques millions d'autres, bonnes, que dis-je ? exquises à marier, et qui ne nous marions pas.

« Nous ne nous marions pas. Mais, ouvrières utiles et sans sexe d'une ruche innombrable, nous regardons de loin convoler nos reines... Qui donc, nos reines ? Mais les femmes, Madame, les veuves, jeunes ou non, et les divorcées. Pourquoi elles, et non pas nous ? Je vous cite Mme G..., qui passe gaîment la quarantaine, fiancée à l'un des plus jolis aviateurs de France. Puis Mme B..., qui divorça avec bruit

Digitized by Google

il y a un an, prétend maintenant assurer le bonheur d'un alpin qui pourrait être son fils. Mme F..., héroïne cinquantenaire d'un procès assez douteux, va épouser un lieutenant qui a l'air d'une jeune fille... Pour le coup, dites-vous, c'est une question, assez vilaine, de dot ? Détrompez-vous, Madame, l'officier est deux fois millionnaire !

« Vous souriez, Madame, en pensant que j'incline à muer en péril public mon petit danger particulier ? Je n'insiste pas et m'en retourne dessiner — fleurs de soucis et feuilles d'absinthe mêlées — un projet de guirlande pour mon bonnet de sainte Catherine... »

D'autres, à ma place, n'hésiteraient pas. Ils marieraient le lieutenant de vingt-trois ans à la jeune fille. Mais voilà que cette enfant méfiante, qui écrit en femme vexée, met à mon enthousiasme les menottes de la circonspection. A cause d'elle, je me rappelle le mariage, l'an dernier, du lieutenant X... avec la « belle Mme Z... ».

Nommer celle-ci « belle madame » c'était longue habitude, encore plus que courtoisie... Tiens, et le beau D..., qu'on fiançait dernièrement avec une jeune fille presque aussi belle que lui ? Il a laissé la fiancée, il coule des permissions béates dans le demi-jour, la chaleur parfumée, la cuisine diplomatique, chez Mme de T..., qui ne cache pas son bonheur et rajeunit sans discrétion. Et cette pauvre petite Kiki M..., « la Kike », comme l'appelaient ses amis, on sait pourquoi elle est devenue infirmière : à la veille de son mariage, son fiancé, un capitaine, lui préfère... la mûre, et d'ailleurs charmante, Mme La Kike mère...

Jeune fille aux soucis, vous m'épouvantez. A nous deux, nous pourrions citer une dizaine de ces couples, qui satisfont mal l'œil, la morale et l'imagination. Où allons-nous ? Quelle est cette aberration ? Cherchons-en la cause sinon le remède.

Digitized by Google

Il me semble bien que je l'ai déjà connue avant d'apprendre ses effets, sans quoi cette confidence anonyme, cueillie dans le métro, ne m'eût pas tant frappée. Un ouvrier réformé, blessé de la guerre, disait à son camarade : « Qu'ess-tu veux, oui, je me suis marié. Elle est pas toute jeune, comme beauté y a mieux. Mais quoi ? de son premier mari elle avait un ménage tout monté, et bien astiqué, rien qui manque, mon vieux. Elle me disait : « T'as qu'à venir et à te laisser « vivre sans penser à rien, tel que dans un hôtel à Nice. » C'est ce que j'ai fait. J'ai rien à penser... »

J'ai dîné et passé une soirée, jeune fille mécontente, chez Mme de T..., en même temps que ce beau D..., qu'elle a enlevé à une rivale adolescente. Cet irrésistible n'avait pourtant pas la mine d'un conquérant. Posant sur toutes choses un sourire enfantin et un peu vide, il ressemblait encore, quoique guéri, à un convalescent. Mme de T... le couvait de loin, avec une infaillibilité admirable. Pas une seule fois il n'eut le temps de chercher de l'œil la carafe ou le sel, à table, ou le cendrier à l'heure du cigare. Un verre de fine vint éclore par magie sous sa main à côté du cendrier, et il y eut précisément, devant le fauteuil que D... élut, un tabouret bas pour qu'il étendît sa jambe. L'hôpital, la nursery même n'avaient jamais prodigué à l'héroïque Don Juan des soins plus complets ni plus alanguissants.

Vous m'entendez, jeune fille ? L'hôpital, *la nursery*... Lorsque des millions d'hommes ont eu la force d'être, loin de la femme, plus que des hommes, la première femme qu'ils appellent n'est peut-être pas l'amante. Le zouave qui fut mon père n'avait gardé des champs de bataille qu'un seul souvenir pénible : le cri, le soupir, qui errait, sorti des bouches fraîches et des barbes grises : « Maman... » Vos bras, jeunes filles, font le geste des suppliantes, prêts à se suspendre à

Digitized by Google

des épaules qui ont porté le poids d'un monde : bras légers, assez lourds pour qu'on les craigne. D'autres bras féminins ouvrent un refuge équivoque et complet, promettent ensemble la protection, l'amour, la ferveur des servantes que rien ne rebute, et le héros, exténué, s'y couche... Pour combien de temps ? Je ne sais, mais je ne crois pas, puisque j'admets qu'elle existe, à la durée de cette « crise d'orphelinisme ». Attendrez-vous sa fin, jeune fille aux soucis, ou bien voudrez-vous, impatiente, combative... Mais non. Votre printemps ne saurait frelater sa grâce, ni verser, sur sa verte gerbe, les philtres qui sont parfums encore et corruption déjà. La victoire, la vôtre, viendra vite, et sans combats.

Digitized by Google

CONFIDENCES SANS SIGNATURE

J'ai reçu, en réponse à ma « Réponse », quelques lettres, lettres de femmes, s'entend. Que ne puis-je les publier ici ! Protégées par l'anonymat, mes correspondantes m'ont versé le flot, amer et sans digues, de leurs confidences. Pour une, jeune fille encore en Janvier, qui m'écrit : « J'aurais mieux fait, Madame, de laisser celui qui est mon mari à l'une de vos veuves à succès », quatre ou cinq autres lettres me viennent de femmes jeunes encore, à qui la guerre enleva leur amour ou leur très chère habitude, et qui veulent vivre, qui refusent d'être « ce monstre, une femme seule ! ». Ou bien le hasard m'a comblée, ou bien le féminisme le plus mal entendu perd du terrain...

Mais mon attention s'attache surtout à six feuilles couvertes d'une écriture précipitée, qui s'étale ici, se serre plus loin, se couche puis se redresse, — une lettre expressive comme un dessin, un croquis d'après le nu... La femme qui me l'a écrite ne montre pas, j'en suis sûre, cette écriture-là à ses intimes, pas même à un journal secret. Point de grossièreté, pourtant. Une sincérité terrible, un besoin de revendiquer

Digitized by Google

le seul bien qui donne à la femme « l'air riche » ! Je cite ce mot, que je trouve beau. J'en vais citer d'autres, avec le regret de ne pas vous confier toute cette lettre, qui rend le son soyeux et brutal d'une robe déchirée violemment sur un corps qui étouffe :

« ... Oui, je suis une de ces veuves, Madame, à qui vous reprochez, vous, ou plutôt les jeunes filles à marier, de vouloir exister encore. La guerre m'a pris mon mari il y a deux ans. Faut-il que j'en meure ? C'est trop tard : j'aurais dû, dans ce cas, en mourir tout de suite. Il n'y a guère de femmes de quarante-cinq ans qui se suicident. Ce sont toujours les mêmes, comme on dit, qui se suicident : des femmes de quinze à trente ans. Et depuis la guerre elles ont, Dieu merci, autre chose à faire. Moi aussi. Je suis une de ces harpies que vos jeunes filles signalent à la sévérité publique, une de ces veuves abominables qui veulent se remarier, qui se remarient, qui se disent, la quarantaine passée : « J'ai encore un amour à vivre ! » Elles peuvent me honnir, vos jeunes filles, et détourner de moi leurs yeux dont j'envie tant les belles paupières fraîches, et demander, avec cette sévérité des êtres qui n'ont encore rien mérité ni perdu : « Elle n'a pas assez de son mort glorieux, celle-là ? »

« Non, je n'ai pas assez. En échange du beau mort magnifique que j'ai donné, je réclame un vivant bien humble, et encore pas tout entier, un de ceux que la guerre nous rend, mal recousus de rubans rouges, verts et jaunes, mal pansés de médailles et de croix. « Eh ! vous n'êtes pas difficile ! » s'écriera votre jeune fille-aux-soucis, « pourquoi donc à vous, plutôt qu'à moi, cette récompense ? » Parce que, Mademoiselle, vous êtes peut-être bien capable de l'accepter, ce cadeau-là, mais pas de le conserver. Ce n'est pas de votre faute, s'il y a tant de romanesque, tant d'illusion, tant de littérature, dans votre souhait d'être la femme d'un mutilé...

Digitized by Google

« Ce n'est pas de votre faute si l'on ne vous a appris à ne voir, dans votre condition future de femme de héros, que la promenade, par exemple, où le mari s'appuie d'un côté sur votre bras, de l'autre sur sa béquille; ou bien le repas, pendant lequel votre petite main légère remplace une main absente, verse le vin, coupe la viande; ou encore la lecture de l'après-midi, quand vos yeux liront pour des yeux éteints à jamais... Jeune fille, il y a d'autres heures, il y a toutes les heures de la vie... Vous avez une belle imagination, et parce que vous avez vu au cinéma la récolte du coton ou les jardins de Tokio, vous pouvez espérer que l'autre côté de la terre n'a plus de secrets pour vous. Mais la vie conjugale est plus secrète, et la solitude à deux plus terrible et plus inconnue que la jungle. Nous, nous savons. Vétéranes de toutes les misères amoureuses, nous pouvons *tenir*.

« Plus d'une, entre nous, ne fera que travailler pour vous ? Sans doute. L'avenir est de votre ressort, et l'on vous a appris, monstrueusement, à croire qu'on engage sa vie en échangeant un regard, à offrir une existence dans une petite main tendue. L'avenir est à vous, vous vous entendez de reste à le gaspiller. Moi, je n'ai pas besoin de songer à l'avenir pour organiser le présent, de comparer pour savourer. Ce n'est pas du don que dépend ma gratitude, et j'ai payé le prix qu'il faut pour savoir qu'il n'est pas nécessaire de croire au bonheur pour trouver la vie précieuse... »

Digitized by Google

NOUVEAUX RICHES

L'AUTRE soir je dînais avec une amie dans un de ces restaurants qui demeurent encore, pour la sécurité de nos estomacs et le bon renom de notre cuisine, entêtés à servir des rôtis qu'on rôtit, des grillades qu'on grille, des gratins que le feu seul colore. Celui que je préfère réjouit le palais, l'odorat et les yeux en raison d'une clientèle mêlée et bonne enfant : artistes des théâtres et des *cinés* du quartier, mécanos qui gagnent de grosses journées, commerçants gourmands. Ce soir-là, pendant que nous dînions, un ronron grave et bas, un son de trompe annoncèrent l'arrivée d'une automobile, et la porte s'ouvrit devant un couple de nouveaux riches.

Je dis «de nouveaux riches» comme je dirais «de nègres»; leur situation sociale s'avérait aussi flagrante qu'un état pigmentaire. Jeunes tous deux, mais la femme dépassait l'homme d'une tête. Une superbe Junon, vraiment : le nez court, l'encolure athlétique, et fraîche comme un pâturage en mai. Lui, petit et vif, maigre, montrait sur son visage la peau sèche et luisante des hommes cuits au feu des

Digitized by Google

usines. Il roulait l'épaule sous son veston de coupe anglaise et balançait ses mains mi-ouvertes, comme font ceux qui n'ont pas eu le temps d'apprendre à marcher les mains vides.

Ils s'assirent près de nous, la femme se déganta, rejeta ses zibelines et ouvrit sur les dîneurs les feux de deux cent mille francs de diamants, — deux pierres aux oreilles, deux aux mains, pas plus.

— Qu'ess' tu prends ? demanda-t-elle à son mari.

Il hésita, bâilla, se frotta l'estomac :

— Je ne sais pas. Rien ne me dit. J'ai qué'que chose qui se mouve, là...

— Une petite marmite ? Y a encore qu'ici que le bouillon sent la viande. Pour moi... attendez, Delphin, vous sauvez pas... Des z'hors-d'œuvre, et ne passez pas la salade de pommes de terre sous silence, surtout ! Le gigot, oui, mais faudra me le montrer avant, je ne me fie qu'à moi. Et changez-moi c'te nappe... Changez-moi-la, que je dis ! Je ne coupe pas dans le blanchissage de guerre, moi !

On les regardait beaucoup, et ils supportaient les regards avec une admirable aisance. La jeune femme tournait lentement son cou puissant et sans plis, croisait et décroisait ses grandes mains où fulguraient deux phares. Nous les laissâmes, mon amie et moi, occupés d'un calvados âgé dont le patron du restaurant, assis à leur table, leur versait de grands verres.

— Je ne peux pas dire, soupira dehors mon amie, que le voisinage de ces gens-là m'ouvre l'appétit.

— Pourquoi donc ? Ils savent pourtant manger. Avez-vous vu la jeune femme inspecter le gigot, et éprouver du doigt l'élasticité du pont-l'évêque ?

— Oui, oui, je l'ai vue, dans le même moment où elle déclarait qu'elle aimait mieux partir « dans » le Midi que de chauffer « toute » leur hôtel cet hiver !... Et puis, cet étalage

Digitized by Google

de joaillerie dans cet endroit, en ce moment, vraiment, cette femme...

— Je la trouve belle, moi. Parfaitement, elle est belle, elle est telle qu'elle doit être. Tout, en elle, vous offusque ? Je serais effarée qu'elle fût autrement. Je reconnaissais en elle, ce soir, cette même beauté, actuelle, spéciale, que je détaillais hier sur deux de ses pareilles, chez un fourreur où elles réquisitionnaient chinchillas et pékans, deux grandes filles fortes, le cheveu lourd et la bouche fraîche, rien de fin, rien d'anémié, une dégaine peuple, carrée, sous leurs pelleteries de reines... J'écoutais peu leurs « tant qu'à moi » et leurs « c'est une fourrure susceptible », parce que je songeais aux enfants qu'elles feront. Je me disais que c'est justement leur sang, ce sang de fermière forte-en-gueule et de coquetière réjouie, qu'il faut mêler à celui de nos hommes surmenés, mutilés, séchés au feu des forges, glacés par les boues de l'Est... Je songeais, considérant la ciselure rudimentaire de cette matière somptueuse et durable, aux nourrices impassibles, énormes, sans tares et sans pensée, qu'on choisit pour allaiter les enfants des races princières à bout de sang et de souffle... Justement, le mari de notre belle jeune femme...

— Oh ! celui-là...

— Si je vous laisse continuer, je vais dans un moment entendre, amenés pour des comparaisons méprisantes, les mots de « financier ancien régime » et de « fermier général », je vous connais. Le souvenir du fermier général, en prenant de l'âge, acquiert un lustre singulier dans l'esprit de beaucoup de gens, et mieux qu'un lustre, un grade : vous pensez à lui un peu comme à un général qui serait fermier. Notre petit homme du restaurant, lui, débute, sous votre dédain. Il n'a encore eu le temps que d'amasser, et de répéter sur tous les tons qu'il « n'aime que le beau et le bon ». Le comique,

Digitized by Google

c'est que ce sera vrai. Le beau et le bon, il l'achète déjà. Il l'aimera bientôt. Il achète. Merveille ! ce nouveau venu, ce nouveau parvenu sait gaspiller ! Dès lors tout va bien, fions-nous à lui. Laissons-le errer pendant quelque temps parmi les inévitables cheminées en lapis-lazuli, diamants trop gros et chiens trop petits; il se fera, il est de chez nous.

« Laissez-le; il n'y a pas de mal à ce que son or bondissant, cascadeur, scandalise la pimbêche et stérile vieille fortune française, dégoûtée de l'activité, revenue de tous les arts, fidèle aux talents passés parce qu'elle est paresseuse, et pudibonde, parce qu'elle manque d'imagination. »

Digitized by Google

« UN TIMBRE A 0 FR. 60, S. V. P. ! »

Je connais une aimable dame âgée, qu'une pension civile, modeste, met pour le reste de ses jours à l'abri du besoin. Je ne vous raconte pas cela uniquement pour me vanter de mes belles relations. Mais je veux jeter quelque lumière sur la vie, accidentée et mal connue, des pensionnés civils.

La dame âgée s'en va, il y a une quinzaine de jours, au ministère des Finances pour toucher son trimestre, comme d'habitude. Comme d'habitude ? non point. Le génie de l'Aventure veillait. Il veillait ce jour-là dans la salle des caisses, et voltigeait au-dessus du guichet 75, où une préposée prit des mains de la dame âgée son titre de pension et un certificat de vie; puis elle chercha, trouva une fiche, la joignit aux titre et certificat, et passa le tout à une deuxième préposée. Celle-ci, à la hâte et comme craignant les responsabilités, confia le tout à un petit jeune homme songeur, qui disparut. Toujours songeur, mais hiérarchique, il reparut bientôt et se délesta des mêmes paperasses au bénéfice de la deuxième préposée, qui les restitua à la première, et

Digitized by Google

c'est de la première que la dame âgée recueillit ces précieuses paroles :

— Madame, vous me redevez soixante centimes sur le dernier trimestre; le notaire vous a délivré par erreur un certificat de vie pour pension militaire, et vous êtes pensionnée civile... Voulez-vous aller chercher, au guichet 29, un timbre à 0 fr. 60 ? Je m'excuse de vous déranger, mais il n'y a pas de ma faute.

— C'est trop juste, répliqua la dame âgée, déjà en route pour le guichet 29.

Au guichet 29, un suppôt, mâle, du génie de l'Aventure, repoussa les douze sous de la dame :

— Mais, expliqua-t-elle, je vous demande un timbre de soixante cen...

— Impossible.

— Pourquoi ?

— *Parce que,* dit le suppôt, *je n'en délivre qu'aux ecclésiastiques.*

Un moment sidérée, la dame âgée réfléchit que l'humour peut se faire une place, même au ministère des Finances, et elle sourit complaisamment. Mais le suppôt demeura de marbre.

— Monsieur, insista la pensionnée, c'est la demoiselle du guichet 75 qui m'envoie ici. Vendez-vous, ou non, des timbres à soixante centimes ?

— Oui. Mais aux ecclésiastiques seuls. C'est le règlement. Êtes-vous ecclésiastique ? Non. Vous n'aurez donc pas de timbre à 0 fr. 60.

De retour au guichet 75, la dame âgée dut avouer qu'elle revenait sans timbre. La préposée eut un hochement de tête pessimiste :

— Ah ! la la... Eh bien, cela ne va pas aller tout seul !... Écoutez, Madame, voulez-vous un conseil ? Voyez au guichet 34. Il vend des timbres.

Digitized by Google

— Il vend des timbres ? Alors je suis sauvée ! s'écria la vieille dame.

L'employée versa, sur tant de candeur, un regard de pitoyable ironie :

— Il vend des timbres, mais... Enfin, n'anticipons pas...

Soutenue par l'illusion, la dame âgée traversa encore une fois la salle et demanda :

— Un timbre à douze sous, s'il vous plaît ?

— Ce serait pour moi, répondit galamment le guichet 34, un vrai plaisir, si... si j'en avais. Mais... je n'en ai pas. Bah ! à la guerre comme à la... Je veux dire : aux Finances comme aux Finances ; voici un timbre à 0 fr. 50 et un autre à 0 fr. 10.

— Hurrah ! s'écria à peu près la dame âgée, déposant son butin au guichet 75.

— C'est ça, demanda la préposée, que vous appelez un timbre à soixante ?

— Dame, 0 fr. 50 plus 0 fr. 10... C'est la même chose...

— Vous trouvez ? railla la sceptique jeune femme. Vous croyez qu'ici cinquante centimes et dix centimes ça fait soixante centimes ? Vous êtes jeune, vous savez !

— Hélas, non... dit la dame. Et je suis bien fatiguée...

Elle se tut et s'assit, laissant paraître son âge et son découragement. L'employée du guichet 75 la regardait, et son visage annonçait un grand combat intérieur.

— Tant pis ! s'écria-t-elle soudain. Et même, flûte ! Madame, je m'en vais faire pour vous quelque chose qui ne s'est jamais vu ! Quelque chose que vous ne reverrez jamais au ministère des Finances ! Et peut-être dans aucun autre ministère ! Regardez, de tous vos yeux, regardez !

Et saisissant les deux timbres humectés, elle les colla sur la feuille en attente, écrasant, d'un coup de son petit poing conscient et énergique, tout un édifice de décrets poussiéreux.

Digitized by Google

Attendons l'écho, qui ne pourra manquer d'être formidable et prolongé, de son geste...

Mais ma vieille amie a perdu sa quiétude de pensionnée civile, et je vois bien qu'elle songe — pour pouvoir affronter victorieusement, dans trois mois, le mystérieux guichet 29 dévoué aux seuls ecclésiastiques, — je vois bien qu'elle songe à entrer dans les ordres...

Digitized by Google

LE « MAÎTRE »

Ici ? Oui, ici, nous avons un trou, évidemment, un trou... Un moellon arraché à un mur, hé ? »

Le couturier quête, de mon côté, un regard approbateur. Saluerai-je l'image, l'image neuve et hardie ? Je suis lâche : je lui glisse un sourire bien confraternel. Il me fait un peu peur — mais moins qu'à mon amie Valentine, debout et fervente devant lui. Et puis, il ne m'habille pas, moi. Je n'ai pas besoin de prendre cet air inquiet et abandonné, cet air de victime voluptueuse...

Elle me révolte, mon amie Valentine. Elle laisse pendre ses bras nus, et quand l'index despotique du « maître » pointe vers elle, elle serre imperceptiblement ses coudes contre sa taille. J'ai envie de dire à mon amie : « Tenez-vous, voyons, c'est votre couturier ! » Mais elle répondrait, encore plus vaincue : « Justement ! »

Le « maître » montre, d'ailleurs, une discrétion presque exagérée, j'allais écrire : dégoûtée. C'est d'un index lointain, comme aimanté, qu'il commande aux évolutions de sa cliente. Elle tourne, avance d'un pas, s'arrête, magnéti-

Digitized by Google

quement; il ne frôle même pas l'étoffe de la robe. Cette extrême retenue n'est peut-être point affectée. J'écoute autour de nous une rumeur exclusivement féminine; je respire, dans l'air sec et chaud, des parfums mêlés et celui, frais et fort, de mon amie Valentine décolletée — et je songe à un aveu de ma corsetière, qui fuit, le soir, son appartement et s'en va, le cœur sur les lèvres, dîner au restaurant : « Le courage me manque pour dîner chez moi, Madame, après tous ces essayages. Ça sent trop les femmes à la fin de la journée, ça me coupe l'appétit... »

J'accompagne ici, pour la première fois, mon amie Valentine, qui s'habille, bien entendu, chez un « maître de la couture ». J'étudie le « maître », qui me le rend bien. C'est de Valentine qu'il s'occupe, mais c'est moi qu'il veut épater. Il s'attarde, il néglige d'autres sujettes impatientes — il pose, ne sachant au juste si je fais le portrait flatté ou la caricature...

C'est un assez petit homme, bien vêtu, ni vieux, ni jeune. Le veston est sombre, la cravate sévère. Rien d'agressif dans le vêtement, ni dans la chaussure, aucun bijou. On n'a pas l'idée de chercher ce qu'il a de trop, mais plutôt ce qui lui manque. Il lui manque... un peu de tout : trois pouces en hauteur, autant en largeur et puis on lui voudrait plus de décision dans le nez, le menton plus aventureux. Il a de l'insolence, sans atteindre à l'autorité, et l'œil, fureteur, perd volontairement toute expression quand il se fixe. Je me demande pourquoi il semble, des pieds à la tête, déguisé : sa figure n'a pas l'air de lui appartenir...

— Un trou... répète dévotement Valentine, oui, un trou...

Elle manie d'une main nerveuse le fichu de dentelle épinglé à ses épaules, le froisse à poignée à la place du fameux « trou », sur la ceinture haute, au-dessous du sein. Le reste de la robe est une étroite chemise d'un mauve singulier, qui bleuit quand on masse les plis de la soie

Digitized by Google

transparente. Il y a aussi une petite pluie de perles longues, en bas de la tunique, et une espèce de chiffon pointu, sans usage défini, qui traîne de côté sur le tapis. C'est une robe de « grand dîner ».

— Attendez !... Comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?...

Le « maître » s'esquive sur un petit saut malicieux et reparaît, tenant précieusement ce qu'il fallait pour combler le « trou » : une fleur verte, en laine tricotée, d'où pend une grappe saugrenue de cerises bleues, en laine tricotée, sommée de trois feuilles noires, en laine tricotée...

— Là !

Il plante la chose au creux du corsage décolleté, et retire vite la main, comme un chat qui s'est brûlé la patte, et il rit, d'un odieux rire théâtral.

Je regarde, dans la glace triple, mon amie Valentine. Elle n'a pas bronché et redresse, du bout des doigts, l'objet tricoté, l'horreur qui déshonore la robe mauve... Je regarde aussi, avec un malaise non dissimulé, le « maître » qui cligne de l'œil et penche la tête, en peintre satisfait : j'ai horreur des fous...

Très tranquille, le couturier entame, en mon honneur, un couplet sur les travaux d'aiguille chers à nos grand'mères, il chante le naïf crochet tunisien, le *macramé* désuet et touchant, il réclame, pour ces ornements simplets, une place d'honneur sur nos robes d'air tissé et d'eau courante. Il prononce les mots, prévus, d'innovation, de tentative *amusante*...

— Nous sommes une « jeune maison » mais prête à battre en brèche toutes les routines. Aucun respect à nos aînées. Vous, Madame, qui êtes artiste, vous n'aimez pas cette jeune ardeur qui piétine en riant les us de la couture austère et qui se trompe quelquefois, mon Dieu, mais qui va de l'avant ?...

Digitized by Google

Il s'évade encore, sans attendre une réponse. Et pendant que de muettes jeunes filles s'empressent à rhabiller mon amie passive et charmée, il appelle pour nous — pour moi ! — le défilé des mannequins.

Dans la morne élégance du salon blanc, les mannequins dansent, l'une après l'une, le pas de « la sirène progressant sur sa nageoire caudale » et celui du « serpent debout ». Elles avancent avec peine, les genoux joints et liés, elles fendent l'air comme une eau lourde et s'aident un peu avec les mains, qui rament doucement à hauteur des hanches. Ce sont de jolies créatures, dont chaque difformité a sa grâce : pas de croupe, les reins trop longs, la cambrure effacée les grandit : où commence le ventre ? où se cache la gorge ?...

D'un signe, le « maître » les presse ou les retient, et j'ai parfois un geste involontaire vers telle robe, rose et vivante comme une chair encore mouillée — vers celle-ci, d'un bleu sauvage, qui éteint tout autour d'elle — vers ce velours noir, profond comme un pelage...

Mais quelque chose retient mon bras et décourage mon plaisir : chaque robe porte la tare saugrenue, le détail imbécile et bizarre, le crapaud qu'y jeta, comme une signature, le couturier despotique et malfaisant. Je découvre des fleurs tricotées sur de la gaze clair de lune, une malsaine petite frange en crin blanc au bord d'un alençon royal. Une traîne fragile se suspend à un chou de tapissier : un fourreau de panne noire, élancé, cambré, d'une élégance satanique, s'effile, prisonnier du plus lourd soubassement de drap blanc, tordu en double jupe; une tunique grecque, d'un blanc pur, s'avance, barrée à hauteur des genoux par une innombrable rangée de petits volants en taffetas, bordés de chenille; enfin, une jupe spirale de faille vert empire, ficelée en tous sens d'effilés tom-pouce, déchaîne mon indignation.

— Monsieur, dis-je au couturier, Monsieur, je vous en

Digitized by Google

prie, regardez ça ! Vous ne pouvez pas ignorer que c'est laid. Il ne s'agit pas de simples fautes de goût; il y a, dans chacune de ces robes, une *intention :* tenez, celle-ci encore, celle-ci entre toutes, qui essuie le parquet avec ce petit pan carré en toile d'or, brodé de gros coton blanc ! Pourquoi, *pourquoi* faites-vous cela ?

Ma véhémence inattendue arrête court le « maître », qui oublie, un long instant, sur les miens, ses yeux de rongeur. Il hésite; il me laisse surprendre son véritable et médiocre visage de petit commerçant qui a eu des débuts difficiles — il hésite entre son envie de m'abuser et un besoin brusque d'aveu, de cynisme...

— Dites, Monsieur, je vous en prie; dites-moi, à moi, rien qu'à moi, pourquoi vous faites cela ?

Il sourit, d'un sourire détestable et confidentiel, il regarde autour de lui, comme s'il souhaitait que nous fussions seuls : va-t-il trahir son appétit de domination, réclamer la revanche de son passé de commis pauvre, confesser la misogynie dégoûtée qu'on gagne à manier tant de femelles, la joie de les enlaidir, de les humilier, de les asservir à ses fantaisies de demi-fou, de les « marquer » ?...

Il hésite, il n'ose pas et, détournant enfin ses yeux des miens :

— Pour voir... répond-il.

Digitized by Google

PLOMBERIE ET GAZ

Il y avait bien des jours déjà que les allumettes enflammées, offertes aux trous de flûte du fourneau à gaz, puis à ceux du chauffe-bains, n'éveillaient plus que de pâles feux follets, sitôt évanouis qu'apparus. Le plombier du quartier, adroitement pressenti par ma cuisinière, promettait de venir après les fêtes, mais il n'avait pas dit quelles fêtes.

— Madame devrait voir le Gaz, et causer au Gaz lui-même, suggérait sans relâche le cordon bleu. Pour moi, ça *devient* du compteur, ça regarde le Gaz. Ça peut aussi *devenir* des tuyaux, mais quand même Madame devrait voir le Gaz.

Je pensai d'abord à téléphoner au Gaz. Mais le Gaz n'use pas du téléphone. Économie ? Fi ! Crainte plutôt des mystificateurs, ou simplement de l'abonné, race pleurarde... Je me rendis donc au Gaz.

— Gaz, lui dis-je...

Mais à quoi bon répéter ici ce que je lui dis, et les plaisants propos dont je voulais que sourît, dans une barbe grison-

Digitized by Google

nante, ce Gaz sourcilleux ? L'important est qu'il sourit, puis s'étonna :

— Tiens, tiens... Je suis surpris. Mais pourquoi voulez-vous que ce soit l'affaire de la Compagnie, plutôt que du plombier ?

— Je ne le veux pas, je demande seulement...

— J'entends, j'entends. Eh bien, nous allons vous envoyer quelqu'un...

— Ah !...

— ... au premier jour.

— Oh !... Est-ce que, réellement, il ne vous est pas possible, aujourd'hui ou demain, de...

Ici, le Gaz entonna cet hymne national, dû à l'inspiration collective et sacrée de l'épicier, du boucher, de la modiste, du tapissier, de la crémière, etc., etc...

— La guerre... personnel restreint... fait pas comme on veut... mettre du sien... faire une raison... tranchées...

Je suivais de la tête, malgré moi, l'air connu, les paroles familières, prête à reprendre au refrain, lorsque l'entrée d'une jeune femme genre bon garçon coupa la fin du couplet :

— Le patron du bureau ? s'enquit-elle. C'est vous, Monsieur ? Je vous paie un éclair au chocolat si vous dégotez ce que mon compteur a dans le ventre ! Figurez-vous que...

Il ne me restait qu'à quitter la place, puisque le Gaz écoutait flatteusement cette jeune personne bongarçonnière et semblait prêt déjà à autopsier de sa main le ventre du compteur.

« Au premier jour », avait-il dit. Ce premier jour vint après six autres, et le dernier de la semaine, samedi. Samedi, le Gaz, qu'incarnait un guilleret sexagénaire en blouse courte, remorquant un soufflet très haut sur pattes et comme grandi trop vite, fit une entrée cordiale dans la cuisine, où il rencontra... la Plomberie-et-Couverture du quartier, escor-

Digitized by Google

tée aussi d'un soufflet long-jambé. Le Gaz, à cette vue, perdit toute sa cordialité.

— Ej'vois, dit-il amèrement, que vous avez invité du monde. Ej'me demande ce que je viens faire ici.

— Comment, ce que vous... Mais vous venez voir pourquoi mon compteur ne...

— Et « Monsieur », qu'est-ce qu'i vient voir ?

Mise en cause, la Plomberie-et-Couverture, âgée d'environ quinze ans, fit tête à l'ennemi héréditaire et répliqua d'une grosse voix d'adolescent :

— Je fais mon métier. On m'a demandé, pas ? Eh bien, j'ai visité le compteur, j'ai enlevé de la condensation au tuyau du fourneau de cuisine.

— Et qu'est-ce qu'é dit, vot' condensation, jeune homme ?

La Plomberie rougit violemment :

— Ma condensation, a va, à présent. Vot' branchement i pourrait p't'être pas en dire autant ?

— Ha ! ha ! ricana le Gaz. Mon branchement j'ellai soufflé par dehors, dans le jardin. Il est comme l'enfant qui vient de naître, mon branchement. Vous êtes plombier, que vous dites ? Eh ben, débrouillez-vous dans vot' plomberie, dans vos chauffe-bains, dans vos réchauds... l'marchent, tous vos foyers ?

— Non. C'est vot' branchement qu'en est la cause. Si vous y voyez rien, c'est pas ma faute. Faudra apprendre.

Le Gaz, appuyé à son soufflet dans la pose des grognards de Raffet, se tourna vers moi :

— Madame, je suis-t-y venu ici pour me faire traiter plus bas que terre ?

— Mais non, Gaz, mais non ! Monsieur de la Plomberie, avez-vous la certitude que le chauffe-bains...

— Probable, répondit sèchement la Plomberie. Tant qu'à c't'espèce de vieux démodé qui m'entreprend...

Digitized by Google

— Démodé ! répéta le Gaz tout brûlant de rage. Le démodé i n' se diminuera pas plus longtemps dans la société d'un petit « pas encore » comme vous !

Il sortit, suivi du fidèle soufflet à échasses. Je reportai mes espoirs sur la Plomberie, mais la Plomberie, congestionnée, épaulant la bretelle de son sac, rengainant ses compétences, passa la porte en émettant, sur la dignité du travailleur, quelques aphorismes confus dont le plus distinct était :

— Je le dirai à papa !

Cette anecdote est sans portée morale. Mais j'aurai peut-être la chance qu'elle tombe sous les yeux de tel professionnel qui la résumera sous sa forme la plus heureuse, et la plus urgente : « On demande un plombier. »

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

L'ENVERS DU MUSIC-HALL 5

EN TOURNANT 7

La halte 7
On arrive, on répète 11
Le mauvais matin 15
Le cheval de manège 19
L'ouvroir 23
Matinée 27
L'affamé 31
Amour 36
La travailleuse 40
Après minuit 44
« Lola ». 48
Malaise 51
Fin de route 55
« La grève, bon Dieu, la grève... ! » 59

L'ENFANT DE BASTIENNE 65

LES GAGNE-PETIT 75

L'accompagnatrice 75
La caissière 79

Digitized by Google

Nostalgie 82
Chiens savants. 87
L'enfant prodige 91

LE LAISSÉ-POUR-COMPTE 97

DANS LE PUBLIC 111
La Fenice 111
Gitanette 115

MITSOU OU COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES . . . 123

LA PAIX CHEZ LES BÊTES 213

AVERTISSEMENT 215
« Poum » 217
La chienne jalouse 221
« Prrou » 225
Poucette 230
« La Shâh » 234
Le matou 239
La petite chienne à vendre 243
La chienne trop petite 248
La mère chatte 253
Le tentateur 257
La chienne Bull 261
Octobre 264
Le naturaliste et la chatte 268
Jardin zoologique 272
Ricotte 276
Les couleuvres 279
L'homme aux poissons 282
Les chats-huants 286
La petite truie de M. Rouzade 288
Les papillons 291

Digitized by Google

Exposition canine 293
L'ours et la vieille dame 295
Insectes et oiseaux vivants 298
Salon d'automne 301
La salivation psychique 303
Les lutteurs au cirque 305
Bel-Gazou et Buck 307
Conte pour les petits enfants des poilus 310
Les chiens sanitaires 316
La paix des bêtes 318

LES HEURES LONGUES 321

PRÉFACE 323
La nouvelle 325
A Verdun 328
Jour de l'An en Argonne 336
Bel-Gazou et la guerre 341
Les mêmes... 344
Un zouave 346

IMPRESSIONS D'ITALIE 351
Un taube sur Venise 363
Nocturnes 368
Les foins 373
Apollon, déménageur 376
Bel-Gazou et la vie chère 381

LA CHAMBRE ÉCLAIRÉE 387

La chambre éclairée 389
Fantômes 393
Conte de Bel-Gazou à sa poupée 397
Bel-Gazou et le cinéma 401
Le retour des bêtes 405

Digitized by Google

Présages 409
Une lettre 413
La nuit paisible 417
Une réponse 420
Confidences sans signature 424
Nouveaux riches 427
« *Un timbre à 0 fr. 60, s. v. p. !* » 431
Le « maître » 435
Plomberie et gaz 440

Digitized by Google

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE COLETTE

ÉTABLIE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR PAR LES SOINS DE MAURICE GOUDEKET, A ÉTÉ IMPRIMÉE A DIJON SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT : CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE I A 500, CINQ MILLE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE 501 A 5.500. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR L'AUTEUR ET SES AMIS : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLEUTÉ DES PAPETERIES D'ARCHES, FILIGRANÉ AU NOM DE COLETTE, NUMÉROTÉS DE I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE XXI A LXX, ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE LXXI A CCCLXX.

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE
FIGURE SUR LE TOME PREMIER.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, AVRIL 1949
DÉPÔT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1949
LE FLEURON, ÉDITEUR (N° 5)

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 010 259 393

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

FIT JUN 21 1996

Digitized by Google

Digitized by Google